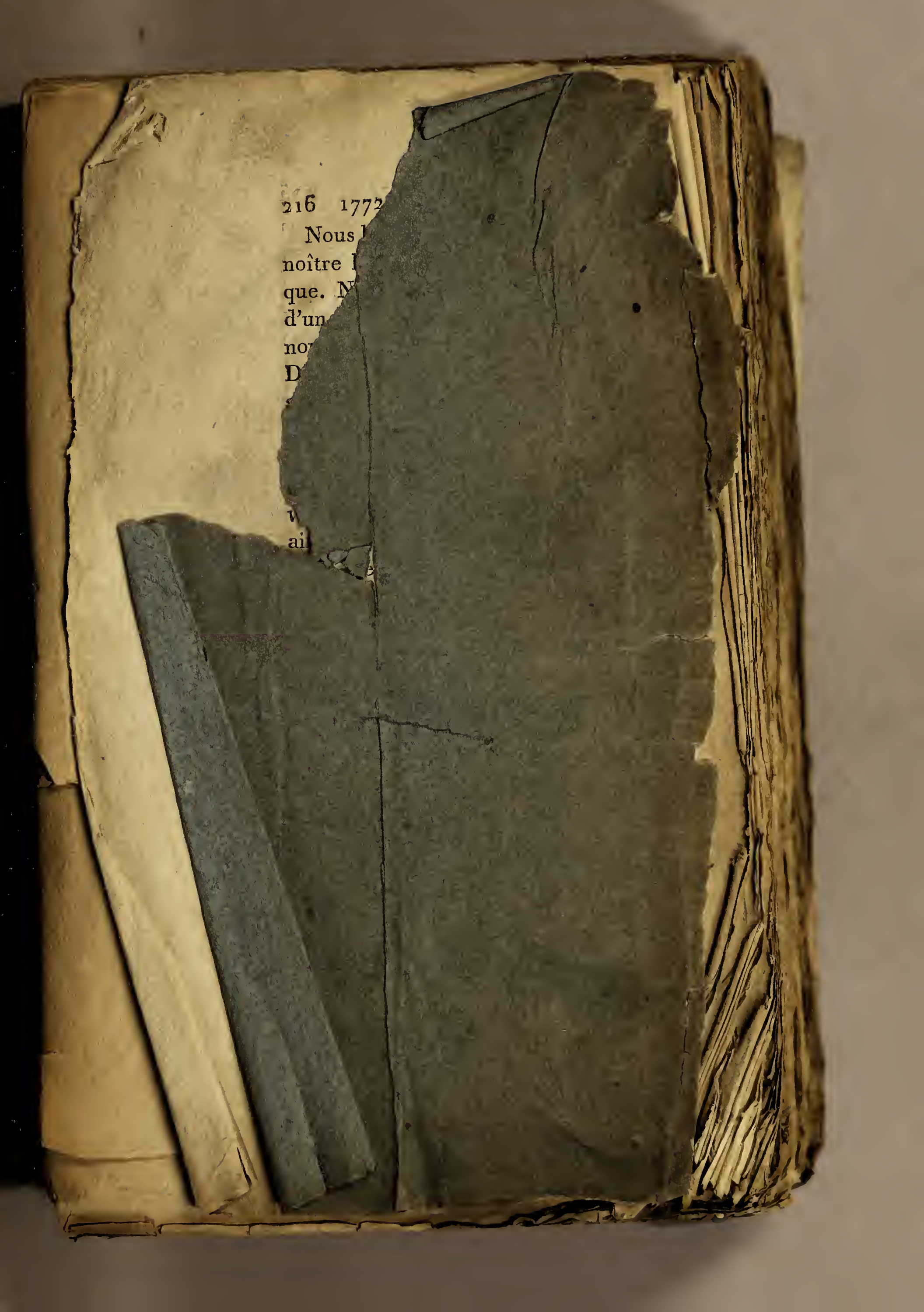

216 1772
Nous
noître
que.
d'un

…ci la campagne commence à être plus …erdoyante, et à ressembler même, en …uelque façon, à une prairie. La monta…gne qui nous suivoit, pour ainsi dire, de…puis Roodesand, se termine ici en pentes considérables et en collines. Nous rencontrions des troupeaux plus nombreux et plus fréquens qu'auparavant; mais en même tems, les vignes et les terres labourées …toient plus rares; cependant on en voyoit …ncore quelques-unes.

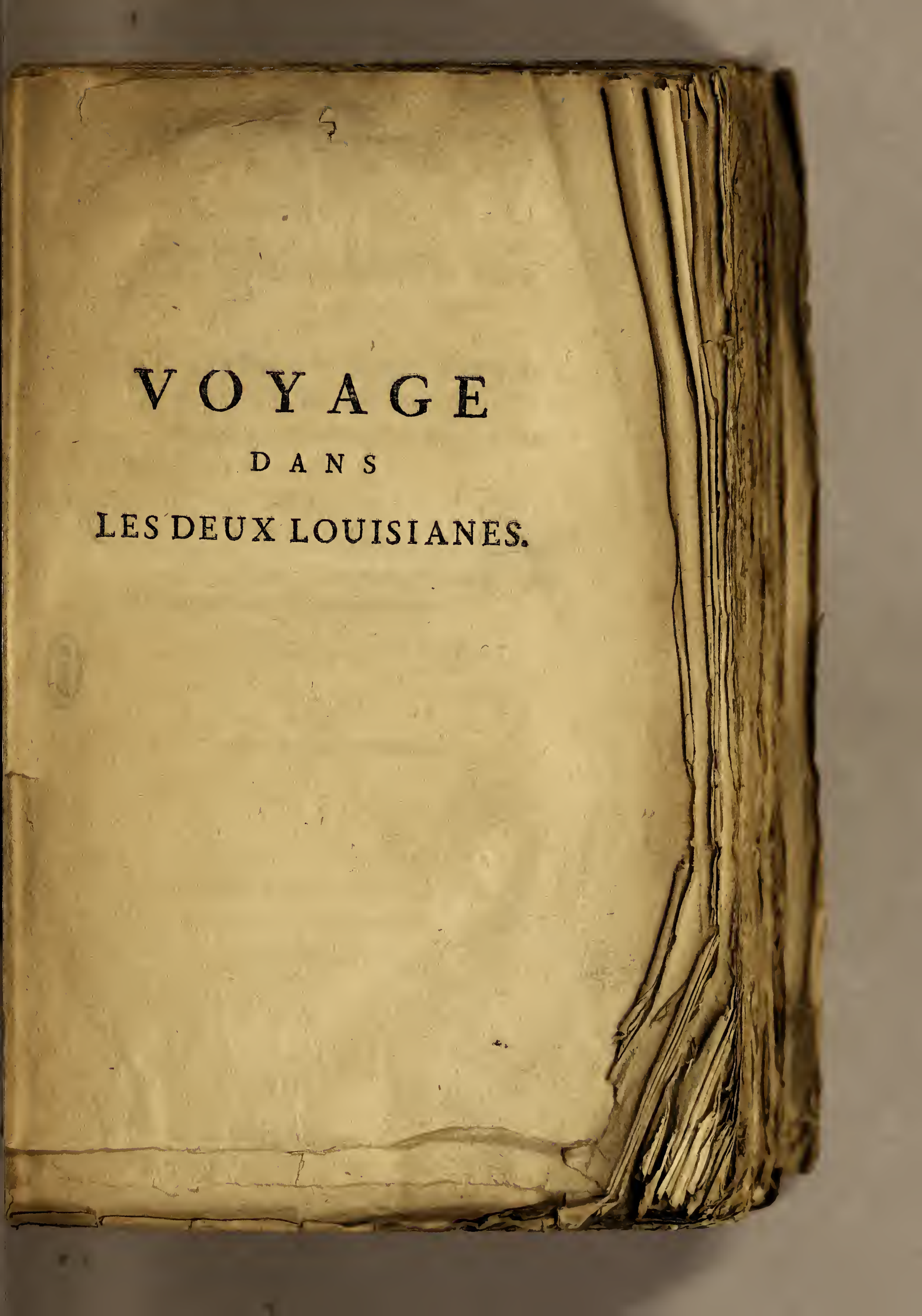
J'appris que les bestiaux y étoient sujets à de fréquentes maladies. La fièvre ardente (1), par exemple, est assez commune; elle attaque d'abord la langue et …e foie, ensuite le reste du corps, et produit une espèce de dissolution de la machine, car la chair se sépare d'elle-même, …t tombe par lambeaux.

Cette ferme qui, comme je l'ai dit, appartient à la Compagnie, lui fournit principalement différentes sortes de bois de …onstruction. Elle est située dans une im…ense vallée, non loin d'un grand bois, …ommé Groot-Vaaders-Bosch (2).

---

(1) *Brand-ziekte.*

(2) Bois du grand-père.



VOYAGE

DANS

LES DEUX LOUISIANES.

er
que
gn
pu
co
tr



VOYAGE

DANS

LES DEUX LOUISIANES,

ET

CHEZ les Nations sauvages du Missouri, par les États-Unis, l'Ohio et les Provinces qui le bordent, en 1801, 1802 et 1803;

AVEC

UN apperçu des mœurs, des usages, du caractère et des coutumes religieuses et civiles des Peuples de ces diverses contrées.

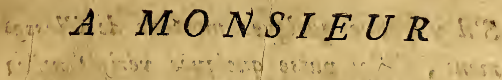
PAR M. PERRIN DU LAC.

A LYON;

CHEZ BRUYSET AÎNÉ et BUYNAND.

AN XIII — 1805.


RPJCB



A MONSIEUR

FOURRIER,

PRÉFET

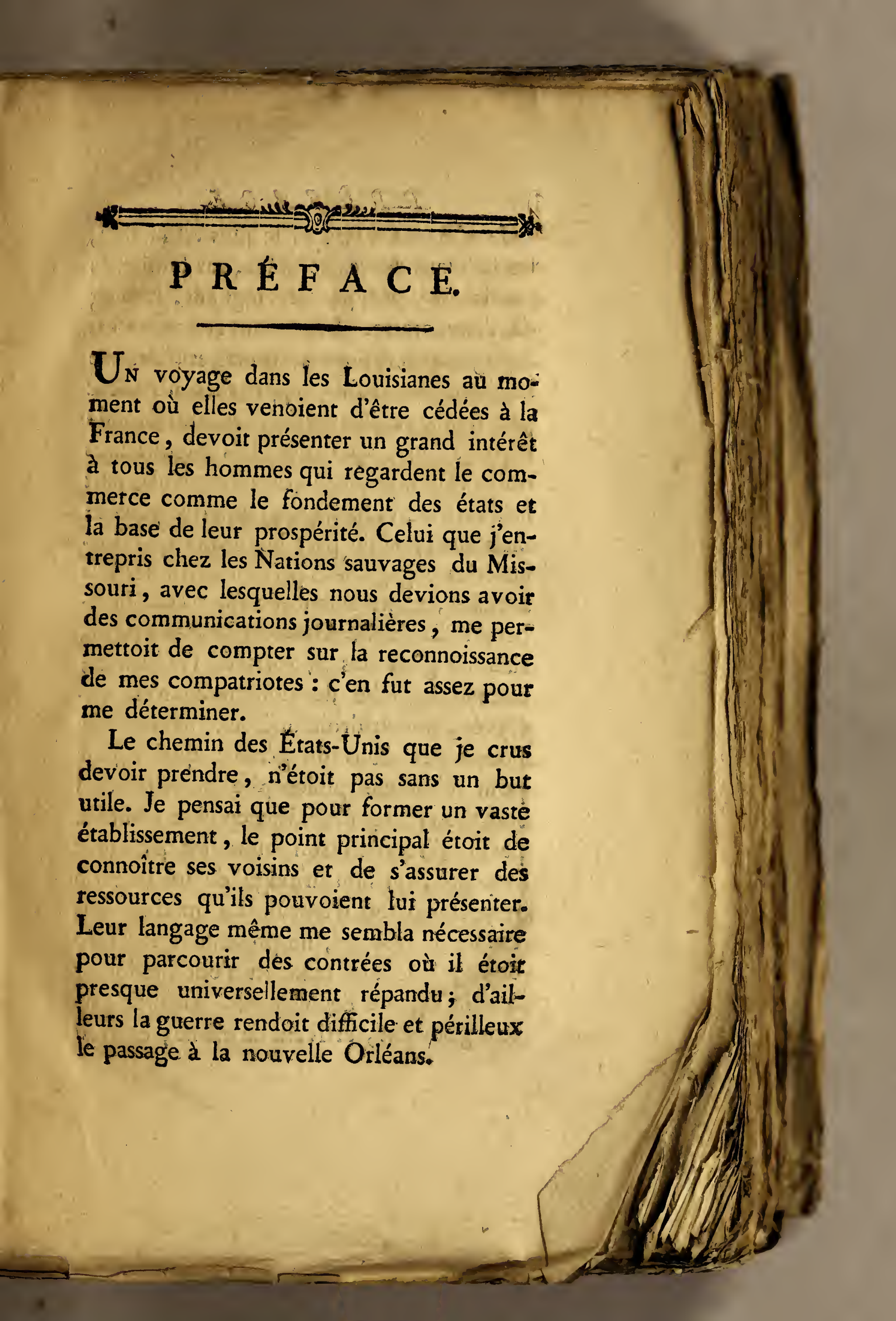
DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE.

MONSIEUR,

Un séjour de quelques années chez des peuples nouvellement policés ou sauvages, n'intéressera peut-être que foiblement un savant, un voyageur, à qui la France devra bientôt la connoissance d'un pays que l'on regarde avec raison comme le berceau des Sciences et des Arts. Aussi, n'est-ce ni au savant ni au voyageur que je présente mon Ouvrage; j'en fais hommage au Magistrat chéri, au protecteur généreux qui m'a aceueilli et traité comme un ami.

S'il y trouve quelques momens de délassement, s'il y puise quelques vérités utiles à la société que ses talens l'appellent à gouverner, j'aurai atteint mon but. J'aurai réussi au-delà de mes espérances, s'il daigne se souvenir toujours, que l'Auteur le lui a offert comme un gage de sa reconnoissance, et un monument de son éternel attachement.

PERRIN DU LAC.

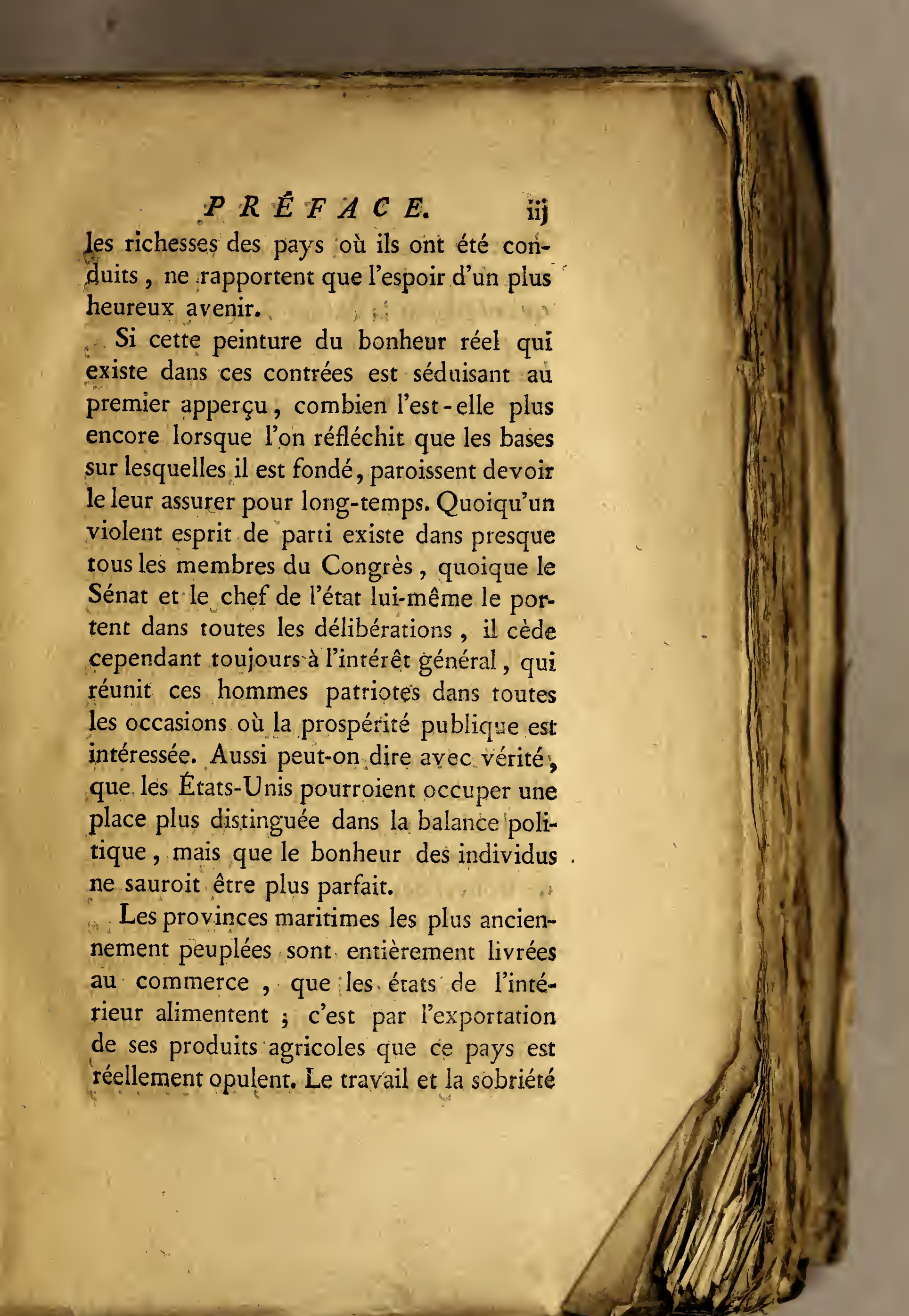


PRÉFACE.

UN voyage dans les Louisianes au moment où elles venoient d'être cédées à la France, devoit présenter un grand intérêt à tous les hommes qui regardent le commerce comme le fondement des états et la base de leur prospérité. Celui que j'entrepris chez les Nations sauvages du Missouri, avec lesquelles nous devions avoir des communications journalières, me permettoit de compter sur la reconnoissance de mes compatriotes : c'en fut assez pour me déterminer.

Le chemin des États-Unis que je crus devoir prendre, n'étoit pas sans un but utile. Je pensai que pour former un vaste établissement, le point principal étoit de connoître ses voisins et de s'assurer des ressources qu'ils pouvoient lui présenter. Leur langage même me sembla nécessaire pour parcourir des contrées où il étoit presque universellement répandu ; d'ailleurs la guerre rendoit difficile et périlleux le passage à la nouvelle Orléans.

Je n'ai pas vu, sans le plus vif intérêt, les habitans de ces contrées, sur lesquelles pesoit, il y a moins de vingt ans, le joug de l'Angleterre. Leur gouvernement est l'image de celui qui a dû exister, lorsque les hommes moins rapprochés n'avoient pas donné à la société ce caractère de dépravation, que des lois rigoureuses doivent comprimer aujourd'hui. Nulle part la liberté individuelle n'est autant respectée; mais aussi, nulle part les droits que donnent les engagemens pris en vertu des lois sociales, n'ont autant de force sur la liberté individuelle. Dans cet heureux pays, rien ne gêne les ressorts de l'industrie; aucune branche de commerce n'est entravée, aucun droit onéreux ne met de bornes aux élans du génie : quel séjour pour l'homme philosophe et religieux! Jamais sa tranquille existence n'est troublée par la discorde; son culte est par-tout respecté, et l'on n'exige de lui que de respecter celui d'autrui. La marine sans canons ni soldats, ne présente que l'idée de l'opulence : les matelots n'ont à redouter que la rigueur des élémens. Aussi ils partent gaiement, arrivent de même, et avec



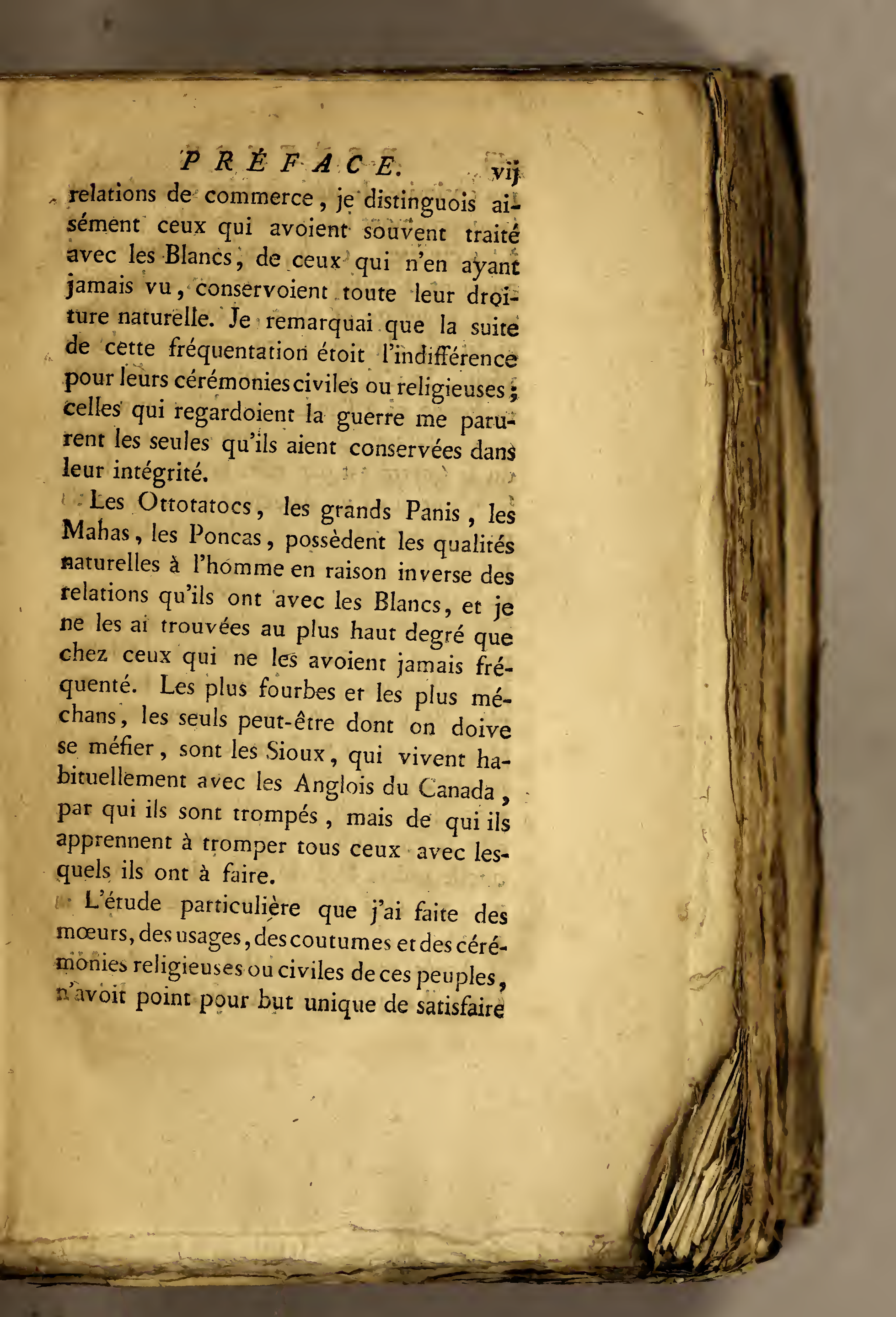
les richesses des pays où ils ont été conduits, ne rapportent que l'espoir d'un plus heureux avenir.

Si cette peinture du bonheur réel qui existe dans ces contrées est séduisant au premier apperçu, combien l'est-elle plus encore lorsque l'on réfléchit que les bases sur lesquelles il est fondé, paroissent devoir le leur assurer pour long-temps. Quoiqu'un violent esprit de parti existe dans presque tous les membres du Congrès, quoique le Sénat et le chef de l'état lui-même le portent dans toutes les délibérations, il cède cependant toujours à l'intérêt général, qui réunit ces hommes patriotes dans toutes les occasions où la prospérité publique est intéressée. Aussi peut-on dire avec vérité, que les États-Unis pourroient occuper une place plus distinguée dans la balance politique, mais que le bonheur des individus ne sauroit être plus parfait.

Les provinces maritimes les plus anciennement peuplées sont entièrement livrées au commerce, que les états de l'intérieur alimentent ; c'est par l'exportation de ses produits agricoles que ce pays est réellement opulent. Le travail et la sobriété

pour ce métal les nations sauvages qui les entourent, avec lesquelles ils font un trafic plutôt qu'un commerce. Cependant ces contrées étoient peuplées long-temps avant que les rives de l'Ohio eussent vu un seul habitant. Je n'ai donc eu à considérer dans presque tous ces pays soumis à l'Espagne, que l'image de l'indolence et de la paresse. J'y aurois vu sans doute celle de la misère, s'il étoit possible qu'elle vînt habiter une terre que l'on n'a besoin que de gratter pour fournir les plus abondantes récoltes.

De la civilisation la plus parfaite, je passai graduellement à l'état de nature. Quoique j'eusse souvent eu occasion de voir les peuplades sauvages qui avoisinent les parties habitées de la haute Louisiane, je n'en étois pas moins empressé de connoître celles qui, ayant des relations moins directes avec les Blancs, n'ont pris qu'un petit nombre de leurs vices. Je partis donc pour le Missouri, et m'arrêtai d'abord chez les Kancès, qui voient assez fréquemment les peuples civilisés. Je les trouvai bons, justes, généreux, mais adonnés aux liqueurs fortes, dont ils boivent avec excès lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Dans les



relations de commerce, je distinguois aisément ceux qui avoient souvent traité avec les Blancs, de ceux qui n'en ayant jamais vu, conservoient toute leur droiture naturelle. Je remarquai que la suite de cette fréquentation étoit l'indifférence pour leurs cérémonies civiles ou religieuses; celles qui regardoient la guerre me parurent les seules qu'ils aient conservées dans leur intégrité.

Les Ottotatocs, les grands Panis, les Mahas, les Poncas, possèdent les qualités naturelles à l'homme en raison inverse des relations qu'ils ont avec les Blancs, et je ne les ai trouvées au plus haut degré que chez ceux qui ne les avoient jamais fréquenté. Les plus fourbes et les plus méchans, les seuls peut-être dont on doive se méfier, sont les Sioux, qui vivent habituellement avec les Anglois du Canada, par qui ils sont trompés, mais de qui ils apprennent à tromper tous ceux avec lesquels ils ont à faire.

L'étude particulière que j'ai faite des mœurs, des usages, des coutumes et des cérémonies religieuses ou civiles de ces peuples, n'avoit point pour but unique de satisfaire

ma curiosité. Je désirois faire connoître au Gouvernement les moyens les plus propres à les civiliser, et apprendre à ceux qui auroient à trafiquer avec eux à le faire avec avantage et sûreté. Tout ce que j'en ai dit n'a d'autre mérite que celui de la vérité. Je n'ai cherché ni à embellir leur existence ni à l'avilir, je n'ai voulu être que narrateur. Leur manière de faire la paix ou la guerre est par-tout la même; leurs fêtes ont aussi un caractère uniforme : ils ne diffèrent pour la plupart que dans leur vie privée. Leurs amours, les cérémonies de leurs mariages, leur conduite avec leurs femmes ou leurs enfans ne varient qu'en raison du prix qu'ils attachent à la fidélité. Les réflexions que m'a inspirées leur manière de vivre tiennent à la persuasion où je suis, que la position dans laquelle la nature a placé l'homme, ne doit être enviée ni méprisée par qui que ce soit; et que la vie sauvage, quelque rapprochée quelle puisse être de celle des animaux, n'est pas sans charmes pour celui qui la mène.

Après avoir quitté les rives du Missouri, il ne me restoit plus qu'à voir la basse

Louisiane. Le voyage que j'y ai fait auroit sans doute présenté plus d'intérêt, si je n'eusse été aussi pressé de revoir la France; mais je pensai, je crois avec quelque fondement, que dans un pays peu habité, la description du sol n'offre pas beaucoup d'intérêt, que la connoissance des peuples qui y vivent et des lois qui les gouvernent, en sont la partie intéressante. Sans doute si j'eusse parcouru plus de pays, j'aurois vu plus d'hommes ; mais je les aurois vu par-tout les mêmes, à quelques nuances près. Je crus donc devoir préférer aux légers avantages qu'auroit produits un plus long séjour, celui de donner aux administrateurs civils ou militaires, les renseignemens que m'avoit procurés un temps bien employé. Les rigueurs de la saison au milieu de laquelle je partis, firent échouer mes projets. Après avoir été battus pendant un mois par les vents contraires, et avoir perdu un mât, nous nous estimâmes heureux de gagner le port de New-York, où il fallut nous réparer pour continuer notre voyage. Cinq mois entiers furent employés à radouber notre bâtiment. Indécis encore à notre départ sur la situa-

tion politique dans laquelle étoit l'Europe; après avoir eu à lutter contre les vents, nous nous trouvâmes victimes de la guerre qui venoit de se déclarer entre la France et l'Angleterre. Contraints d'aborder en Espagne pour éviter les corsaires auxquels il nous devenoit impossible d'échapper, nous y apprîmes la cession de la Louisiane aux États-Unis, et conséquemment l'inutilité de mes voyages. Cependant mes peines et la perte d'un temps précieux furent ce que je regrettai le moins. Je ne vis que les circonstances fâcheuses qui obligeoient le Gouvernement à renoncer à la possession de la plus belle colonie du Monde. Puisse cette cession tourner à notre plus grand avantage, et la France se dédommager un jour sur ses ennemis, d'un sacrifice pénible qu'ils l'ont obligée de faire!

VOYAGE
DANS
LES DEUX LOUISIANES.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bordeaux. Banc de Terre-Neuve ; pêche de la Morue ; arrivée à la Baie de Sandy-Hook.

LE 14 août 1801, je partis de Bordeaux et vins m'embarquer à Royan, sur l'*Olive*, bâtiment marchand des États-Unis, commandé par le capitaine *Concklin*. Le lendemain 15, nous mîmes à la voile par un vent frais et favorable, qui nous porta en peu de temps hors de la vue des côtes. Occupé tout entier de la France que je quittois pour la première fois, j'eus la vue fixée sur le rivage jusqu'à ce que ses bords confondus avec les nuages, eussent entièrement disparu à mes yeux.

Alors je tournai mes regards sur mes compagnons de voyage. Ils étoient au nombre de

vingt-cinq, destinés la plupart pour Saint-Domingue, où ils espéroient recueillir les débris de leur fortune et rétablir leurs habitations saccagées. Tout me porte malheureusement à croire qu'ils ont trouvé la mort sur cette terre, où ils alloient chercher ce qui contribue tant au bonheur de la vie.

Je ne m'arrêterai pas à donner des détails sur les événemens de notre traversée. On ne manque pas de Voyages où l'on peut s'ennuyer à lire les variations du baromètre et des vents; il me suffira de dire que l'on auroit pu les deviner dans l'extérieur et le maintien des passagers qui, pour la plupart, jeunes et sans habitude de la mer, portoient leurs espérances à l'excès, ou se décourageoient avec la même facilité, selon que les vicissitudes des temps nous étoient favorables ou contraires.

Après un mois de navigation nous arrivâmes au banc de Terre-Neuve, sur lequel nous éprouvâmes un calme de vingt-quatre heures. J'en profitai pour aller à bord d'un pêcheur de morues Danois, dont nous n'étions guère éloignés de plus d'une portée de canon. Un matelot Flamand que j'y rencontrai me donna sur la manière de rendre cette pêche la plus avantageuse possible, tous les renseignemens que je lui demandai.

Celui qui veut faire une pêche lucrative, me dit-il, doit arriver sur le banc dans la première quinzaine de juin, ayant à son bord un équipage nombreux et une quantité de canots proportionnée à la grandeur de son bâtiment. Chaque canot est armé de quatre ou cinq hommes, qui se partagent les occupations de la pêche. L'un garnit les hameçons et jette les lignes à la mer ; un autre les retire, le troisième en détache les morues, tandis que les autres les vident, leur coupent la tête et leur arrachent la langue à mesure qu'on les sort de l'eau. Lorsque le canot est plein, ce qui arrive souvent plusieurs fois par jour dans les années abondantes, on le ramène au navire, où d'autres hommes reçoivent les morues, les partagent, les salent et les mettent dans la cale, où elles s'aplatissent et sèchent en partie. Je fus moi-même témoin de ces différentes opérations, que les pêcheurs exécutent avec une promptitude et une dextérité admirables.

La pêche de la morue étoit l'école où se formoient, avant la guerre, nos meilleurs matelots. La vie dure et laborieuse qu'ils y menoient, la mauvaise nourriture, l'intempérie des saisons et la violence des coups de vent presque continuels dans ces parages, les familiarisoient avec les dangers et les endurcissoient à la fatigue.

Aussi le Gouvernement accordoit-il à ce commerce une protection et des encouragemens particuliers.

D'après les remarques du Capitaine, nous quittâmes le banc de Terre-Neuve le 17 septembre. Déjà nous pensions toucher au terme de notre voyage, un vent violent et favorable nous poussoit vivement à notre destination ; nous avions outre-passé les dangers de Nantuket, lorsque le redoutable nord-ouest vint renverser nos espérances. Les courans dans lesquels nous nous trouvions alors nous portèrent tellement à l'est, qu'après avoir louvoyé six jours entiers, nous nous trouvâmes à soixante milles plus loin de terre que lorsque le vent avoit cessé de nous favoriser. Enfin il changea, et nous porta en peu de jours à la vue des côtes. D'un moment à l'autre nous espérions voir arriver les pilotes, lorsqu'une brume épaisse nous enveloppa tout-à-coup et nous fit perdre de vue cette terre que nous considérions avec tant de plaisir. Un vent de nord des plus violens qui s'éleva en même temps, laissa quelques instans le Capitaine incertain sur le parti qu'il devoit prendre. Entrera-t-il sans pilote, ou remettra-t-il au large ? La crainte d'un coup de vent d'equinoxe le détermina à adopter le premier parti, quoiqu'il ne fût pas sans danger. La sonde

à la main, et à l'aide d'un vieux matelot qui avoit autrefois piloté dans ces parages, il exécuta son projet avec autant de succès que de prudence.

A l'instant même où nous entrions dans la baie de Sandy-Hook, le brouillard se dissipa soudainement : dirigés alors par une tour élevée, au sommet de laquelle on allume chaque nuit des feux pour la sûreté des voyageurs, nous fûmes, sans inquiétude ni danger, jeter l'ancre à l'abri du vent qui souffla toute la nuit avec une violence peu commune.

Je ne sais si après un long voyage on doit trouver la terre plus belle qu'elle ne l'est effectivement ; mais il est certain que la vue de la baie de Sandy-Hook me fit éprouver une sensation délicieuse et nouvelle. L'agréable verdure des côteaux qui l'entourent, la propreté et l'élégance des maisons qui la bordent, la fertilité apparente des terres, le nombre des navires de toutes grandeurs entrant et sortant presque continuellement, tout me flattoit et m'étonnoit. Je passai le reste de la journée à contempler ce charmant paysage, et à m'entretenir avec quelques-uns de mes compagnons de voyage du nouveau pays que nous allions habiter.

Une lanterne placée pendant la nuit au sommet de notre grand mât, annonça aux pilotes

que nous avions besoin de leur secours, et en effet le lendemain au lever du soleil nous en reçumes un à bord. Le vent du nord qui continua de souffler, quoiqu'avec moins de violence, nous força de louvoyer pendant plus de deux heures, pour passer de la baie de Sandy-Hook dans celle de New-York. L'entrée de cette baie est tellement resserrée par les deux pointes de terre qui la forment, que quelques pièces de canon placées sur les rives, suffiroient pour en fermer l'entrée à toute espèce de navires. Si les États-Unis ont jusqu'à ce moment négligé cette précaution, on ne doit l'attribuer qu'à la grande sécurité dans laquelle ils vivent avec les puissances de l'Europe.

A dix heures nous mîmes en travers devant un bel hôpital, distant de New-York de neuf à dix mille (*). C'est là que réside le médecin de l'Etat, préposé à la visite des vaisseaux qui arrivent. Ceux dans lesquels il se trouve quelques malades, sont contraints à faire une quarantaine proportionnée à la qualité de la maladie. Comme nous étions tous bien portans,

---

(*) Dans tout le cours de cet Ouvrage, je me servirai du mille pour désigner les distances; cette mesure appartenant au pays, et y étant par-tout la même. Le mille est la soixantième partie d'un degré du Méridien.

la visite du Docteur ne fut pas longue. Il nous félicita sur notre bonne mine, but un verre de vin de Madère et retourna à son habitation, après avoir donné au Capitaine un certificat de santé, pour lui et tout son équipage.

A peine avions-nous remis à la voile, que nous vîmes arriver plusieurs journalistes, empressés d'avoir les premiers des nouvelles d'Europe. Nous leur remîmes les journaux que nous avions en notre pouvoir, et par reconnoissance ils embarquèrent ceux des passagers qui desiroient davantage aller à terre. Je fus de ce nombre. Le mal de mer m'avoit tellement épuisé, que je n'aspirois qu'à retrouver un élément sur lequel je devois recouvrer mes forces et ma santé. Enfin, après une courte navigation, je touchai le sol de la liberté; le seul peut-être du monde civilisé, où l'on puisse communiquer ses pensées sans avoir rien à redouter de la loi, qui n'y met d'autre borne que la calomnie : le seul où aucune des facultés de l'homme ne soit restreinte, et où le puissant ne soit qu'un simple citoyen qui, plus strictement qu'un autre, doit compte à la société de sa conduite publique et particulière.

Heureux peuple, s'il sait se rendre digne de cette liberté, en n'en abusant pas !

CHAPITRE II.

New-York. Promenades, Maisons publiques : Marchés, Fièvre jaune.

NEW-YORK, une des plus anciennes villes du continent, est aussi sans contredit une des plus belles, soit par sa position, soit par ses édifices. Sa population qui a presque doublé depuis douze ans, est aujourd'hui de soixante mille habitans, pour la plupart Anglois, Ecossois ou Irlandois d'origine. C'est à la supériorité de sa situation que cette ville doit la préférence que lui accordent la plus grande partie des étrangers qui viennent habiter les Etats-Unis. Placée à l'embouchure de deux rivières, que les plus gros navires peuvent remonter à une grande distance dans tous les temps de l'année, elle a sur les autres ports d'Amérique un avantage inappréciable. La quantité de bâtimens de toutes grandeurs dont ces rivières sont continuellement chargées, donne au voyageur l'idée la plus étendue de l'activité et de l'industrie des habitans de cette belle ville. Sans cesse en réflexion

ou en mouvement, ils ont su s'élever du sein de l'indigence à un degré d'opulence qu'il est difficile de concevoir. L'argent si rare après la guerre de l'indépendance, y est aujourd'hui abondant, et les objets de manufacture Européenne en profusion et à bas prix. Les maisons autrefois en bois, ont été remplacées par d'autres en pierres ou en briques; et les appartemens sans luxe, y sont cependant fournis de tout ce qui peut être agréable et utile.

Les édifices publics annoncent la richesse de la communauté, et les églises celle des différentes corporations auxquelles elles appartiennent. Les rues larges et garnies de trottoirs, sont propres et régulièrement éclairées la nuit. Les marchés abondamment pourvus, sont remarquables par la police qui y règne et la propreté des comestibles : celui du poisson peut être réputé un des premiers du monde, par la qualité et la diversité des espèces de mer ou de rivière, que l'on y achète le plus souvent à vil prix.

La douane, le palais de justice, la prison d'état, l'hôpital et la maison des pauvres, sont autant d'édifices superbes et soigneusement entretenus. L'hôtel-de-ville petit et mal situé, doit être reconstruit sur un plan magnifique et dans le plus beau quartier de la ville. L'activité

que l'on met dans ce pays à l'élévation des bâtimens publics est telle, que l'on peut croire qu'avant la fin de 1805, ce superbe monument sera entièrement achevé.

New-York a deux promenades publiques, l'une au centre de la ville, et l'autre au point de réunion des deux rivières; mais elles ne sont que très-peu fréquentées. La promenade chez ce peuple travailleur, ne paroît pas être un délassement. C'est à la campagne, et seulement les Dimanches, que les négocians vont chercher du repos. Quant aux dames Américaines, elles préfèrent la rue principale, dont les trottoirs larges et commodes sont garnis de beaux arbres, et où elles jouissent du plaisir de contempler les élégantes boutiques qui la bordent d'un bout à l'autre.

La promenade située sur le bord de la mer porte le nom de *Batterie*, depuis que le Gouvernement effrayé des menaces de la France, a été contraint de prendre des précautions pour sa sûreté. Il y fit placer à cette époque environ trente pièces de canon de vingt-quatre, que l'on parle d'enlever depuis la conclusion du traité de paix. Deux autres batteries croisées furent construites dans le même temps sur deux petites isles peu distantes, de manière à rendre impossibles les approches de la ville, tant ce

peuple redoutoit le génie entreprenant, ou la fureur extravagante d'un Gouvernement sans principes et sans frein.

La plupart des négocians ou propriétaires de navires ont des *Warfs* (*), où leurs bâtimens sont à l'abri de la marée et des vents, mais où particulièrement ils sont préservés des glaces dans les temps de débacles. Ces warfs qui sont de la plus grande utilité au commerce, sont extrêmement préjudiciables à la salubrité des villes. Ils sont en très-grand nombre à New-York sur la rivière de l'est, qui par cette raison est le quartier le plus marchand, mais aussi le plus mal sain. C'est constamment dans cette partie que se manifestent ces maladies épidémiques, si généralement connues sous le nom de *fièvres jaunes*, qui semblent s'opposer à la population des villes de ce continent et conspirer contre la prospérité de leurs habitans.

Aussitôt que les premiers symptômes s'en laissent appercevoir, les villes se changent en déserts, les magasins se ferment, les édifices publics sont abandonnés. La bourse même, le

(*) Un warf est un encaissement formé dans la rivière au moyen de pilotis, remplis de pierres ou de pièces de bois fortement liées les unes aux autres. On prononce *Ouarf.*

rendez-vous de la cupidité, cesse d'être fréquentée ; et tout individu qui a quelques moyens d'existence, en fait usage pour se soustraire à ce fléau. Si l'ambition et l'avarice ne peuvent décider les Américains (*) à braver la fièvre jaune, on peut bien penser que les sentimens d'amitié, d'attachement, d'amour même ne sauroient les retenir : les hommes ne s'approchent qu'en tremblant ; les pères, les mères mêmes, refusent des secours à leurs enfans et oublient leur tendresse ; les enfans abandonnent leurs pères ; enfin, la crainte et l'horreur qu'inspire cette maladie, brisent les liens les plus sacrés de la société et font disparoître jusqu'aux moindres sentimens d'humanité. Les malades de toutes conditions sont réduits à se faire garder par des Nègres, qui paroissent seuls à l'abri de cet horrible fléau, et qui souvent abrégent leur existence dans l'espoir de s'enrichir de la dépouille des mourans, certains d'échapper à la justice, dont les temples sont fermés et dont les ministres sont en fuite.

(*) J'emploîrai dans tout cet Ouvrage le mot *Américain* pour désigner les habitans des Etats-Unis, parce que c'est le nom qu'ils prennent eux-mêmes dans leurs actes publics, depuis qu'ils ont secoué le joug de l'Angleterre. La dénomination d'*Anglo-Américains* qu'on leur donnoit autrefois, les contrarie et leur déplaît.

En dépit de l'opinion des peuples des Etats-Unis qui prétendent tenir cette maladie des isles de l'Ouest, je n'en suis pas moins porté à l'attribuer à la mal-propreté de quelques parties de leurs villes, et spécialement à la forme de construction de leurs warfs, qui reçoivent tous les égouts, sans permettre à la marée ni au courant de les entraîner avec eux. Les chaleurs excessives dans les mois d'août et de septembre, corrompant dans ces résidus les immondices de tout genre qui s'y trouvent amoncelés, doivent en laisser échapper une immense quantité de particules méphitiques, qui causent nécessairement à ceux qui les respirent des maladies violentes. A l'appui de cette opinion se trouve l'expérience. Les habitans les plus voisins de la rivière de l'est sont toujours les premiers atteints de l'infection, tandis que ceux qui habitent du côté de la rivière du nord, où les warfs sont peu nombreux, les rues plus larges et plus aérées, ne se ressentent presque jamais de ses effets désastreux.

L'opiniâtreté des individus sur la cause des maladies, n'a cependant pas empêché le Gouvernement de prendre les mesures exigées par la prudence. Il a changé la forme de construction des warfs, qui doivent désormais laisser un écoulement facile aux immondices qu'ils

reçoivent. Déjà New-York a ressenti l'avantage de cette sage mesure, qui sera probablement adoptée dans toutes les villes maritimes de l'Union, les seules qui soient dévastées par ce fléau.

Dans un moment où plusieurs parties de l'Europe semblent avoir à redouter les effets d'une maladie dont le nom seul répand la terreur, je crois devoir en faire connoître les principaux symptômes et publier ses effets, afin de fournir aux gens de l'art quelques moyens de rassurer les esprits et de diminuer les maux de la société. Atteint moi-même de l'épidémie lors de mon passage à la Nouvelle-Orléans, j'ai su des médecins François que ma maladie avoit eu tous les caractères de la fièvre jaune, mais telle qu'elle se manifeste le plus souvent lorsque le sang est pur et la saison favorable.

Il est difficile de déterminer les véritables motifs qui ont fait donner à cette maladie le nom de *fièvre jaune* (*). Les seules conjectures vraisemblables sont tirées de l'existence d'une épidémie à peu-près de même nature, qui se ma-

---

(*) Il est certain que ceux qui en sont atteints ne prennent point cette couleur. Les yeux seulement en conservent une teinte à peu-près pareille à celle qu'occasionnent quelques violens accès d'une fièvre commune.

nifesta dans les mêmes parties du Nouveau Monde, pendant les grandes chaleurs de l'été de 1745. A cette époque les villes maritimes, quoique moins peuplées et plus aérées qu'elles ne le sont aujourd'hui, ressentirent cependant seules les effets de la contagion. Ses caractères mal-faisans, à peu de chose près, les mêmes que ceux qui se manifestent aujourd'hui, laissoient à ceux qui en guérissoient une longue convalescence, pendant laquelle ils conservoient le teint jaune et les yeux languissans. Telle est, disent quelques auteurs qui en ont parlé depuis, la seule raison plausible qui a pu faire donner à la maladie d'aujourd'hui, le nom que lui assignèrent alors ceux qui échappèrent à sa malignité.

Dans presque tous les individus qui en sont atteints, la fièvre jaune s'annonce par des lassitudes, puis des douleurs violentes dans les reins, assez fortes souvent pour faire jeter des cris aux personnes les plus robustes. Un mal de tête continu accompagne ce premier symptôme, qui précède la fièvre de quelques heures. Bientôt la bouche devient sèche, on respire avec peine, les mouvemens de la poitrine sont précipités, la langue s'épaissit, devient, ainsi que tout l'intérieur de la bouche, d'un noir pareil à celui d'un sang extravasé, et cesse d'être d'aucun

usage. A ces premiers symptômes succède le délire ; le malade est violemment agité, quelquefois même il se précipiteroit s'il n'étoit soigneusement retenu dans son lit ou fermé dans son appartement.

Jusques-là, cependant, la maladie ne porte encore avec elle aucun caractère dangereux ; mais lorsque le crachement de sang y succède, lorsque ce sang est noir et épais, que les yeux pleurent, que les vaisseaux trop engorgés se dilatent et crèvent, alors il n'y a plus d'espoir. Le malade accablé devient calme, et périt bientôt. Deux jours suffisent souvent pour conduire la maladie à son plus haut degré de malignité, cependant on ne meurt généralement qu'après le quatrième. Ce terme arrivé, si une transpiration douce succède à la sécheresse de la peau, si l'on sent revenir l'appétit, on est assuré d'un prompt rétablissement ; la convalescence n'étant guères plus longue que la maladie.

Aujourd'hui une grande question s'est élevée parmi les médecins des différens pays ; ils se demandent si cette maladie est contagieuse ? et ainsi qu'il arrivera toujours en matière de médecine, ils sont loin d'être d'accord. Les uns, (et ce sont plus particulièrement les anciens,) prétendent qu'elle est essentiellement contagieuse, et que la moindre communication avec ceux qui en

en sont atteints suffit pour la gagner : d'autres le nient ; d'autres enfin pensent qu'elle peut être contagieuse, mais qu'elle ne l'est que pour les personnes qui se trouvent dans certaines dispositions, ou, pour m'expliquer mieux, qu'il faut le concours de plusieurs causes étrangères, jointes à la communication avec les malades ; et que si ces causes n'existent pas, quel que soit d'ailleurs le contact, on n'aura jamais rien à redouter. Sans m'ingérer dans une discussion trop au-dessus de mes forces, je parlerai en simple observateur et me contenterai de citer les faits, laissant aux gens de l'art leur opinion toute entière.

Jusqu'à présent la fièvre jaune ne s'est manifestée dans toute l'étendue des Etats-Unis que dans les villes maritimes ; les villages, ainsi que les maisons isolées, quoique placées sur les bords de la mer, en ont été exempts. Le même quartier en a constamment été atteint le premier, et la maladie ne s'est propagée que lentement et successivement, de manière que les parties aérées ou éloignées de son siége en ont été souvent préservées. Il n'y a pas d'exemple qu'elle se soit communiquée dans les campagnes, quoique plusieurs malades soient venus y mourir, et que leurs parens et leurs amis leur aient donné les soins les plus assidus.

Pendant l'été de 1794 qui enleva à Philadelphie près d'un sixième de sa population, une maison de campagne à moins d'un mille de la ville, fut la retraite de plus de quatre-vingts familles qui échappèrent toutes aux ravages de l'épidémie. A New-York, on ne l'a jamais vu passer les rivières qui la baignent, quoique tous les jours un grand nombre de malades les traversassent pour aller chercher un air plus pur. Enfin, il est prouvé que les Nègres n'en sont point atteints, et que les habitans des colonies ou les Européens qui y ont fait quelque séjour, n'en ont presque jamais été les victimes.

Il ne m'est pas permis de préjuger les conséquences que tireront de ces faits les gens de l'art qui voudront bien me lire; mais je leur dirai, que si la maladie qui afflige quelques parties de l'Europe, est la même que celle qui a lieu depuis quelques années dans les villes maritimes de l'Amérique, c'est une barbarie atroce que de fermer à ceux qui en sont atteints, les portes de la campagne où ils peuvent aller sans aucun danger pour le reste de la société : je leur dirai, que sacrifier des villes entières, livrer leurs citoyens au désespoir, en leur fermant tout moyen d'échapper à la mort, sans être assuré du mal qu'ils peuvent occasionner, est un crime digne des siècles d'ignorance dont

nous nous croyons si éloignés. Je leur dirai enfin, que si le Gouvernement Américain eût suivi ce système, ses plus belles villes seroient détruites et ses plus riches possessions ruinées. Quelles que soient les causes du mal, il n'est pas permis de douter qu'un air libre et pur, l'exercice modéré et la dissipation ne les affoiblissent ou ne les détruisent entièrement.

CHAPITRE III.

Commerce de New-York.

Le Commerce des Etats-Unis est sans contredit un des plus considérables du Monde. Comme celui de la Hollande, il s'est élevé avec une rapidité extraordinaire sur les ruines des nations belligérantes, et l'on ne peut douter qu'après la paix de l'Europe, il ne conserve encore une partie de son activité. Ainsi les dissentions de l'ancien continent ont avancé, en bien peu d'années, la fortune et la prospérité du nouveau.

Depuis la conquête de leur liberté, les Etats-Unis, par la sagesse de leur gouvernement, avoient acquis un degré de grandeur et de puissance, que quelques nations d'Europe regardoient déjà avec envie. La révolution Françoise devoit l'accroître encore. Seuls héritiers du commerce de France, de Hollande et d'Espagne, aucun navire ne put traverser les mers que sous leur pavillon. Les Anglois eux-mêmes ont été obligés dans plusieurs circonstances, d'arborer leurs couleurs et de naviguer sous leur nom.

New-York est particulièrement en possession de fournir de comestibles les colonies méridionales des puissances belligérantes. Le sucre, le coton, l'indigo, le café, enfin tous les produits qu'elle reçoit en payement, sont transportés sur ses navires en Europe, et échangés pour des produits territoriaux ou de manufactures, qu'ils rapportent dans les colonies, ou qu'ils transportent dans les Etats-Unis pour la consommation du pays. Outre l'approvisionnement des colonies, l'Angleterre et la France ont trouvé chez ce peuple naissant, mais industrieux et cultivateur, des ressources immenses dans les années de disette dont elles ont été affligées. Le prix excessif de ces denrées de première nécessité dans ces temps de calamités, a fait passer en Amérique une grande partie du numéraire de l'Europe, et l'a approvisionnée pour bien des années de tous les objets nécessaires à sa consommation intérieure.

Outre son commerce d'exportation, New-York est en possession d'une branche d'industrie extrêmement précieuse. La construction des navires sera long-temps pour elle une source de richesse et de prospérité. La facilité de la navigation des deux rivières qui l'avoisinent, la beauté des bois de construction qui les bordent, le talent de ses ouvriers, qui font de ses vaisseaux les

meilleurs voiliers du monde, tout lui en assuré un débouché facile et une vente prompte. Mais sans m'arrêter à tirer l'horoscope de sa grandeur future, je me contenterai de dire que tout dans cette ville est en mouvement, que par-tout les ateliers retentissent du bruit des travailleurs; que l'on n'y voit que vaisseaux arrivant de toutes les parties du monde, ou prêts à partir, et que l'on ne peut mieux décrire l'opulence de cette ville encore nouvelle, qu'en la comparant à l'ancienne Tyr, que les auteurs contemporains ont tous peinte comme la reine du commerce et la souveraine des mers.

J'aurois vu avec bien plus de plaisir la prospérité de cette belle ville, si l'ame encore froissée de la situation de la France, je n'eusse été forcé d'en faire la triste comparaison. La cruelle inactivité de quelques-uns des ports que je venois de parcourir, l'état de délabrement de nos navires, dont toutes les mers étoient autrefois chargées, et qui pourrissoient dans nos rades; la misère de nos villes de commerce, que je rapprochois de l'opulence de celle où je me trouvois; l'oisiveté forcée des ouvriers de toute espèce, l'anéantissement de nos manufactures: tout étoit pour moi un nouveau sujet de peine et me faisoit desirer ardemment la paix qui seule pouvoit rendre à la France son bonheur et sa prospérité.

Dans l'état de New-York, ainsi que dans la plupart des autres provinces des Etats-Unis, les lois du commerce sont foibles et deviennent nécessairement la source d'une infinité d'abus. Cette assertion est confirmée par le grand nombre de banqueroutes dont on entend parler chaque jour, et qui sont l'effet de la mauvaise foi et de l'escroquerie, plutôt que la conséquence d'une perte réelle ou la suite de malheurs. Mais dans un pays naissant, où l'industrie a besoin d'encouragement, les lois sont obligées de lui laisser une latitude, dont les fripons ne manquent pas d'abuser. A mesure que le Commerce prospérera, ces lois se resserreront et frapperont plus puissamment sur l'ignorance et la mauvaise foi. Déjà l'état de New-York a fait sur cette matière des règlemens sages, et les chefs du gouvernement ne s'arrêteront sans doute qu'au point même, où trop de sévérité s'opposeroit au bien de la société et nuiroit à ses intérêts réels.

CHAPITRE IV.

Cultes ; Mœurs et Éducation.

DANS un pays neuf, dont la population est le produit de l'émigration de tous les peuples du monde, tous les cultes religieux devoient recevoir une égale protection : tous aussi sont respectés et traités par le gouvernement des Etats-Unis, comme la propriété la plus inviolable de ceux à qui ils appartiennent. Chaque religion a son église particulière, où ses sectateurs s'assemblent librement sans crainte d'y être troublés. L'on compte dans l'étendue des Etats-Unis cinquante-trois sectes de Chrétiens, qui ont leurs ministres particuliers. Chaque jour en voit éclore de nouvelles, et l'on ne sauroit déterminer où leur nombre s'arrêtera.

La plus grande partie des habitans de New-York professent la Religion réformée. Un François ne peut, sans en avoir été le témoin, se faire une idée de la décence qui règne dans les temples. Y causer ou y rire seroit un manque de respect qui deviendroit punissable, s'il occasionnoit le plus léger dérangement. Dans toutes

les sectes, (la Juive exceptée) le Dimanche est particulièrement destiné aux pratiques de religion. Ce jour-là toute espèce de travail est suspendu, tout plaisir public interdit. Chacun retiré dans son domicile, n'en sort qu'aux heures du prêche ou des prières, qui ont lieu généralement trois fois par jour, excepté parmi les Catholiques Romains qui n'ont ordinairement que deux offices. Toutes les sectes principales ont des églises à New-York, mais les Quakers, les Méthodistes, les Universaux et autres, étant beaucoup moins nombreux qu'à Philadelphie, je remets à en parler après mon voyage dans cette ville. Il me suffira de dire pour le moment, que leur étonnante diversité n'a encore occasionné dans l'état ni troubles ni mécontentemens.

Si ce grand nombre de cultes a quelque chose qui doive surprendre, on ne sera pas moins étonné de la contradiction de nos mœurs avec celles de ce pays. Quelle différence dans l'éducation ! chez nous, dès l'âge le plus tendre, les petites filles sont séparées des petits garçons et gardées à vue par leur mère ou leur gouvernante. Ici, les deux sexes continuellement mêlés passent leur première jeunesse sans aucune distinction, vont dans les mêmes écoles, et y reçoivent les mêmes principes et les mêmes instructions. Lorsque leur éducation publique est

finie, ce qui arrive à l'âge de douze ou treize ans, les filles ne perdent rien de cette grande liberté de leur enfance. Leurs amis d'école, ou ceux qu'elles se font dans le monde, peuvent les visiter librement, soit en présence, soit en l'absence de leurs parens : et dans un âge plus avancé, quand l'amour succède à l'amitié, loin de dissimuler leurs sentimens, elles les laissent éclater avec cette franchise qui caractérise une inclination que rien ne restreint ou ne gêne. Les demoiselles les plus distinguées par leur fortune ou l'état civil de leurs parens, se promènent seules avec leurs amans, sans que l'on en tire jamais aucune conséquence contraire aux bonnes mœurs ou injurieuse à leur réputation.

L'éducation des jeunes gens est simple et peu propre à former des savans; aussi n'a-t-il encore paru dans les Etats-Unis aucun germe de ce génie qui caractérise les habitans de la mère-patrie. Toutes leurs études se réduisent à apprendre à lire, écrire et compter. Quelques-uns reçoivent des principes de latin et de grec; mais si superficiels, qu'il est rare d'en trouver dans la société qui en conservent le moindre souvenir. Au surplus, ce peuple est commerçant; toutes ses pensées sont dirigées vers la fortune, qui presque toujours étouffe l'amour des sciences et

des connoissances abstraites. Les talens d'agrément, la musique, la peintare et la danse y seroient encore ignorés, si quelques François n'en eussent, depuis quelques années, apporté le goût avec eux.

CHAPITRE V.

Newark. Environs de Newark; chutes de la rivière Paissac. Incursion dans le New-Jersey, Elisabeth; Dames créoles.

APRÈS un séjour de quelques semaines, je quittai New-York, où des symptômes de fièvre jaune commençoient à se manifester. La saison quoiqu'avancée ne laissoit pas d'être excessivement chaude. La connoissance que j'avois acquise de la conduite des Américains à l'égard même des personnes qui leur sont les plus chères, la crainte des hôpitaux où les étrangers sont indistinctement transportés et amoncelés, les caractères effrayans de cette maladie, tout m'engagea à fuir dans quelque campagne où je pusse être à l'abri de l'infection. Newark dans le Jersey fut celle que je choisis. Cette petite ville ou, pour mieux m'exprimer, ce grand village est un des plus jolis que j'aye jamais vu. Les maisons quoiqu'en bois y sont élégamment bâties, et les habitans semblent y jouir indistinctement des aisances de la vie.

L'on compte à Newark environ deux mille

habitans, presque tous Presbytériens ou Protestans. Il y a aussi une assemblée d'Anabaptistes, mais à peine y ai-je vu vingt-cinq personnes réunies. L'église Presbytérienne peut rivaliser avec celles de New-York, par sa grandeur et l'élégance de son clocher : l'Anglicane quoique plus petite est soigneusement entretenue. Je ne parlerai pas davantage de la décence qui règne dans ces différentes réunions ; elle est la même dans tous les Etats-Unis et appartient à toutes les sectes.

Situé sur le penchant d'une agréable coline qui commande une vaste plaine, Newark réputé pour la salubrité de son air et l'hospitalité de ses habitans, devoit attirer un très-grand nombre d'étrangers, dans un moment où chacun s'empressoit de fuir la ville. Bientôt il n'y eut pas une maison qui n'en renfermât quelques-uns. Cette réunion occasionna des fêtes où j'assistai, moins par amour du plaisir que par le desir de juger du caractère des Américains. Je m'apperçus bientôt que le premier son d'un instrument dissipoit cette lenteur et cette apathie, qui semblent également caractériser les deux sexes. Les jeunes demoiselles sur-tout dansent avec un plaisir qui se peint dans tous leurs traits. Les contre-danses les plus vives et les plus fatigantes sont celles qu'elles préfèrent. C'est aussi dans

ces momens qu'elles paroissent dans tout leur éclat. Naturellement blanches et jolies, les Américaines manquent pour la plupart de cette vivacité et de cette expression qui sont l'ame de la beauté. Rarement émues dans le cours d'une vie uniforme, elles ne sont vraiment piquantes que lorsqu'électrisées par le plaisir ou une forte passion, elles sont pour ainsi dire différentes d'elles-mêmes. Sans doute dans ces momens elles sont loin encore d'avoir les graces et la tournure élégante des dames Françoises ; mais elles ont dans l'attitude et le maintien, un naturel et un abandon qui font naître des sentimens dont il est difficile de se défendre.

Assez ordinairement une demoiselle se présente au bal avec un cavalier, et danse constamment avec lui. Cela est particulièrement de règle, lorsque celui qui l'accompagne est son amant. Aussi arrive-t-il quelquefois qu'un jeune homme venu seul au bal, y reste sans danser faute de dames qui veuillent accepter son invitation. Les demoiselles seules vont aux fêtes, les femmes s'y présentent rarement. Comme l'usage ne les contraint point à accompagner leurs filles, elles préfèrent pour la plupart de rester chez elles et de s'occuper de leurs autres enfans ou du soin de leur ménage.

Pendant mon séjour à Newark, j'en visitai

les environs, et particulièrement les rives de la rivière Paissac, sur laquelle le village est bâti. Par-tout la campagne est cultivée avec soin, et les terres quoique sablonneuses et de médiocre qualité, s'y vendent à haut prix. Curieux de ne laisser derrière moi rien qui pût mériter mon attention, je fus visiter les chutes de la rivière Paissac, que l'on considère comme la plus grande curiosité du Jersey. Le village de Paterson qui les avoisine, est éloigné de Newark de dix-sept milles. La route qui y conduit est une des plus agréables des États-Unis; la quantité de jolies maisons de campagne qui la bordent, la culture du côteau qui règne sur la rive opposée, le grand nombre de petits bâtimens montant et descendant la rivière, tout contribua à embellir et abréger le chemin. Plusieurs villages que je traversai n'offrent pas assez d'intérêt pour être cités; il me suffira de dire qu'ils sont généralement bien bâtis, les terres passablement cultivées, et qu'ils tirent les objets nécessaires à leur consommation de New-York, où ils conduisent en échange des bois de chauffage ou de construction.

Arrivé à Paterson, qui doit probablement son existence au nombre d'étrangers qu'attirent les chutes, je m'y rendis avec quelques voyageurs

que la curiosité y avoit amenés comme moi. Elles ont soixante et dix pieds de hauteur, et doivent présenter, lors de la fonte des neiges ou dans les saisons pluvieuses, un coup d'œil imposant et majestueux. On remarque dans le village une manufacture de filature de coton, bâtie à grands frais, mais abandonnée faute de fonds, une belle papeterie et une maison d'éducation pour les jeunes personnes.

De retour à l'auberge pour y préparer notre départ, l'hôte vint nous présenter un livre très-volumineux, sur lequel ont coutume d'écrire leur nom les étrangers que la curiosité attire, et à la tête duquel nous lûmes ceux de Washington et de son épouse. Un assez grand nombre y ajoutent des sentences conformes à l'impression qu'a fait sur eux ce local pittoresque. Celles des François portent le caractère distinctif de la nation, l'amour du plaisir et des femmes; celles des Anglois sont profondes ou libertines, les Américains se contentent d'inscrire leurs noms sans y rien ajouter.

Peu de jours après ma promenade à Paterson, je fus invité à faire une incursion dans l'intérieur du Jersey. La famille que je devois visiter habitoit, me dit-on, le plus riche canton de cette province, et les pays que nous avions à parcourir

parcourir méritoient l'attention d'un voyageur curieux. Nous partîmes le 2 de novembre, et traversâmes le joli village de Springfield, principale place du comté d'Essex. Le petit ruisseau (*Spring*) dont il a pris son nom, roule toute l'année des eaux saines et fertilisantes. Les prairies qu'il traverse fournissent du foin en abondance et de très-bonne qualité. Turkey et Bedminster, le premier à cinq milles, le second à quatorze de Springfield, n'offrent rien de remarquable. Les terres qui bordent le chemin à une assez grande distance, sont cultivées avec soin, et les habitations nombreuses et bien bâties prouvent l'aisance et l'industrie des cultivateurs. Le commerce principal de ces petits pays consiste dans la viande salée, qu'ils envoient aux marchés de Trinton, Brunswick ou New-York, d'où elle est exportée dans les colonies. La route de Turkey à Bedminster, dans une distance de plus de quatre milles, présente le coup d'œil le plus flatteur que l'on puisse imaginer. Tracée sur le penchant d'un agréable coteau, elle domine un pays immense bordé par des monticules couverts de bois, semblables en tout, me dit mon compagnon de voyage, au comté d'Essex en Angleterre, des hauteurs duquel la vue embrasse sept comtés différens. Minebrook, où nous devions nous arrêter, est un joli village élégam-

ment bâti. Sa position est très-pittoresque, et la qualité des terres qui l'environnent est supérieure à toutes celles que j'avois vues jusqu'alors. La culture s'y fait par des Nègres esclaves, qui y sont traités avec bonté et humanité.

Après avoir employé quelques jours à visiter ce beau pays, je retournai à Newark que j'avois formé le projet de quitter. Les vents de nord-ouest qui dans ces contrées sont extrêmement froids, avoient arrêté les progrès de la fièvre jaune. Les négocians retournoient à leurs affaires, les ouvriers à leurs travaux; je crus à propos de continuer mes voyages.

Je partis en effet le 7 novembre pour Elizabeth-Town, jolie petite ville distante de sept milles de Newark. Elle a été, depuis les troubles des colonies, la retraite d'un grand nombre d'habitans de Saint-Domingue et de la Guadeloupe, qui étoient venus chercher un asile dans cette partie du continent. L'espèce de tranquillité dont ces isles sembloient jouir depuis quelque temps, en avoient engagé un grand nombre à retourner dans leurs habitations : mais les plus prudens, ou plutôt ceux à qui il restoit encore quelques ressources, avoient remis leur départ à des temps plus heureux. Avantageusement placée sur une petite rivière qui se jette dans la baie de New-York, Elizabeth-Town est une des plus agréa-

bles petites villes du Jersey. Sa population n'est guère plus considérable que celle de Newark, et ses habitans sont presque tous Anglicans ou Presbytériens. Chacune de ces sectes y possède une église bien bâtie et soigneusement entretenue.

J'eus occasion pendant mon séjour à Elizabeth-Town, d'assister à quelques soirées Françoises, où je pus juger du caractère et des goûts des dames Créoles. La paresse et la nonchalence, un abandon entier paroissent être la base de leurs plaisirs. La lenteur de leur parler, leur contenance embarrassée, leur amour pour le repos, des bâillemens répétés et long-temps prolongés peuvent en faire des femmes aimables, aux yeux des hommes accoutumés dès l'enfance à ces gentillesses; mais un François doit cruellement souffrir en pareille compagnie avant d'y goûter quelque plaisir. Une femme près d'une sonnette qu'il lui suffiroit de toucher du bout du doigt, prie son voisin de sonner pour elle; elle le prieroit de parler s'il pouvoit deviner sa pensée. Travailler des doigts, est le fait des esclaves; lire, fatigue l'esprit; elles peuvent à peine supporter qu'on lise à leurs côtés, à moins que ce bourdonnement du lecteur ne serve à les endormir, ou n'aiguillonne ce goût violent pour le plaisir, qui seul, dit-on, leur fait oublier leur lenteur naturelle.

L'on ne doit cependant pas confondre dans ce tableau celles qui ont été élevées en France, qui joignent aux graces et aux talens des Françoises, un esprit plus vif, un goût plus fin, et une facilité de conception qui les fait réussir sans peine dans tout ce qu'elles veulent entreprendre.

CHAPITRE VI.

Brunswick. Trinton, capitale du Jersey. Arrivée à Philadelphie.

MALGRÉ les pressantes invitations des François avec lesquels je passai à Elizabeth-Town quelques jours agréables, je partis pour Brunswick le 11 novembre. Je n'eus pour compagnon de voyage qu'un ancien militaire qui, après avoir combattu contre l'indépendance des États-Unis sous les ordres du lord Cornwallis, y avoit fixé son séjour après la paix. Il me montra sur la route deux bouquets de bois où les armées avoient campé plusieurs jours, et à quelque distance une plaine où elles avoient eu une affaire des plus meurtrières. A mon grand regret il me quitta à Bridge-Town, petite ville distante de sept milles d'Elizabeth-Town. Cette place qui n'a rien de remarquable que la quantité de ponts dont elle a probablement tiré son nom (*), est entourée presque de toute part par la rivière Rosway, qui a son embouchure dans la baie de

(*) Bridge signifie *Pont*, et Town, *Ville*.

Sandy-Hook. De Bridge-Town à Brunswick, la route est peu agréable et mal entretenue. La campagne paroît pauvre, médiocrement cultivée, et les forêts de pins qui la couvrent, prouvent le peu de fertilité des terres.

Brunswick où j'arrivai après cinq heures de marche, est agréablement situé sur un coteau, dont le pied est baigné par la rivière Raretin, sur laquelle est construit un beau pont en bois. C'est ici le cas d'observer que presque tous les ponts qui existent dans les États-Unis, ont été bâtis par des compagnies, qui retirent pendant un certain nombre d'années une taxe fixée par le Gouvernement, pour les rembourser de leurs avances, des intérêts de leurs fonds, et des réparations journalières auxquelles sont sujettes ces sortes de constructions. Ce terme expiré, il doit entrer en possession de ces objets d'utilité publique, et réduire les droits aux simples réparations qu'ils exigent.

La population de Brunswick est d'environ trois mille ames. La majeure partie des habitans y sont Presbytériens ou Protestans, et ce n'est que depuis peu que les Méthodistes y ont une Église. Cette ville fait un commerce assez étendu en farine et viandes salées, que les négocians envoient à New-York, d'où ils tirent en échange tous les objets de consommation nécessaires aux

habitans des campagnes voisines. Il se manufacture à Brunswick une grande quantité de meubles à l'usage des colonies. La quantité d'étrangers qui vont et viennent de Philadelphie à New-York, est encore une des sources de prospérité de cette petite ville. Tout est auberge dans la rue principale, et les voyageurs sont souvent en si grand nombre qu'ils ont peine à y trouver des gîtes.

Après un séjour de vingt-quatre heures dans cette petite ville, j'en partis pour me rendre à Trinton, capitale de l'état du New-Jersey, qui en est éloignée de trente milles. La route, aussi triste que celle que j'avois parcourue deux jours auparavant, est aussi mal entretenue. La première place qui est éloignée de douze milles de Brunswick, est King's-Town. A peine mérite-t-elle le nom de village. Prinston, à six milles plus loin, est plus considérable. On y remarque un palais de justice assez bien bâti, et un collége (*) qui jouit d'une bonne réputation. Cette petite ville n'a qu'une seule rue, qui n'est pas pavée. Les terres qui l'environnent sont bonnes, bien cultivées, et se vendent à haut prix. Prinston compte environ huit cents habitans, presque

(*) Il fut brûlé peu de jours après mon passage; mais l'été suivant il fut rebâti sur un plan plus vaste et plus beau.

tous Presbytériens ou Protestans. Il y a cependant une petite chapelle à l'usage des Allemands, dont un grand nombre sont Catholiques Romains.

Trinton, capitale du Jersey, est bâtie à peu de distance de la Delaware, et n'a de remarquable que ses édifices publics. Elle renferme quatre mille habitans, la plupart Presbytériens, Protestans ou Catholiques Romains. Il y a aussi un assez grand nombre de Quakers, quelques Méthodistes et Anabaptistes, et des Universaux. Les rues y sont larges et bien pavées. Les églises bien bâties, et les marchés publics soigneusement entretenus. En 1789, à la suite de quelques altercations assez vives avec le gouverneur de Pensilvanie, le Congrès y fit construire une belle salle d'assemblée, où il tint quelque temps ses séances. C'est un quarré parfait de quarante-cinq pieds sur chaque face. Les bureaux qui l'avoisinent sont bien distribués, et les jardins qui l'entourent de toute part vastes et bien entretenus. L'académie est également bien construite, et les jeunes gens instruits aussi bien qu'il est possible dans un pays encore neuf et dépourvu d'hommes très-capables.

Trinton tire de Philadelphie tout ce qui peut lui être utile. Elle donne en échange le produit de ses terres, des viandes salées et quelques objets de manufacture. Outre les meubles, on y

fabrique beaucoup de waggons ou chariots de transport. Il y a aussi des manufactures de clous qui occupent un assez grand nombre d'ouvriers. Je fus visiter les principales avec le trésorier de l'État, pour lequel j'avois une lettre d'introduction. Quoique chef d'un parti désigné dans les États-Unis comme jacobin, il me parut un homme agréable et instruit. Dans un autre moment je parlerai de cette différence dans les opinions, qui devroit exister dans ce pays moins que dans aucun autre. Mais par-tout où il y a des hommes, il y a des contradictions, qui d'abord engendrent des partis, et par suite le bouleversement des empires les mieux affermis.

La route de Trinton à Philadelphie, comme celle que j'avois parcourue depuis New-York, est mauvaise et mal entretenue. On s'étonneroit que les communications entre les deux premières villes de l'Union fussent si peu soignées, si l'on ne savoit que dans un pays marchand, ce qui n'est d'aucune utilité au commerce, est constamment négligé et même oublié. Tous les transports de marchandises se font par mer de Philadelphie à New-York, et réciproquement. La voie de terre n'est donc fréquentée que par les individus, qui n'attirent que médiocrement l'attention du Gouvernement. D'ailleurs, comme la route traverse presqu'uniquement le Jersey, qui

n'en tire que peu d'avantages, cet état ne peut travailler gratuitement à enrichir ses voisins, en faisant lui-même des frais énormes.

Entre Trinton et Bristol, qui en est éloigné de douze milles, à peine voit-on quelques fermes. Les terres qui avoisinent le chemin sont cependant cultivées avec assez de soin, et semées de froment, seigle ou maïs, qui sont les productions principales du Jersey. Bristol est une petite ville assez agréablement située sur la rive droite de la Delaware. Burlington bâtie en face sur l'autre rive, est la plus commerçante du Jersey. Les bâtimens de cent cinquante tonneaux y montent chargés de tout ce qui peut être nécessaire au pays, et en descendent en échange toutes sortes de comestibles. De Bristol à Philadelphie, il n'y a plus que Frankfort qui mérite quelque attention. Cette ville est bâtie sur une rivière qui, quoique peu considérable, porte cependant d'assez gros bâtimens. Elle compte environ onze cents habitans de toutes religions. Les Presbytériens y sont néanmoins les plus nombreux. De là à Philadelphie la campagne n'est ni plus habitée ni mieux cultivée, et rien n'annonce les approches de la plus belle ville des États-Unis et probablement du nouveau continent.

La Delaware sert de limites aux états de Jersey et de Pensylvanie. Cette rivière qui n'a pas plus

de cinquante ou soixante toises au-dessus de Trinton, est aux environs de Philadelphie d'une largeur comparable à nos plus grands fleuves de France. Je la vis couverte de bâtimens de toutes grandeurs qui la remontoient à toutes voiles ; et l'on assure que les vaisseaux de guerre même peuvent y naviguer dans tous les temps de l'année, excepté en hiver, où ils courroient le danger d'être brisés par les glaces. A quelque distance de la ville je remarquai un atelier de construction, où plus de douze navires étoient sur le chantier. J'y vis entr'autres une belle frégate en radoub, que le gouvernement se proposoit d'envoyer au plutôt dans la Méditerranée, où les États-Unis entretiennent une flotille pour garantir leur commerce de la piraterie des Puissances Barbaresques.

CHAPITRE VII.

Funérailles.

LE lendemain de mon arrivée à Philadelphie, je sortis pour visiter l'intérieur de la ville. A peine avois-je traversé quelques rues, que je vis un corps que l'on portoit en terre. Plus de trois cents personnes décemment vêtues le suivoient en silence. Le cercueil en bois d'acajou étoit travaillé avec soin, mais sans décoration extérieure. La curiosité m'engagea à suivre le convoi, qui s'arrêta dans un vaste enclos destiné aux sépultures. Cet enclos qui appartient aux Quakers, est entouré de murs de douze pieds de hauteur, et régulièrement planté de saules pleureurs et de cyprès. Toute la cérémonie dont je fus témoin, consista à déposer le corps dans une fosse de cinq pieds de profondeur, après quoi chacun se retira en silence, sans que j'aie pu reconnoître par leurs regrets ou leurs larmes quels étoient les parens du défunt. Cette espèce de philosophie tient aux principes religieux des Quakers, dont j'aurai occasion de parler. Je me contenterai pour le moment de donner quelques détails

sur le respect que les différentes sectes religieuses montrent pour les morts dans toute l'étendue des États-Unis.

Chaque association est en possession de quelques pièces de terre, destinées à déposer les dépouilles mortelles des sociétaires décédés. Ces pièces de terre sont entourées de murs ou soigneusement fermées de planches, de manière qu'aucun animal ne puisse y pénétrer. A la mort d'un des membres de la congrégation, ses parens se rassemblent et invitent aux funérailles toutes les personnes avec lesquelles le défunt a eu quelque relation. Le cercueil entouré des plus proches parens, est toujours travaillé avec soin, quelquefois même avec luxe. Les gens qui le suivent, généralement vêtus de noir, témoignent une respectueuse tristesse à proportion du degré d'intérêt qu'ils prennent au décédé ou à sa famille. Lorsque le corps est arrivé au lieu de la sépulture, le ministre prononce un petit discours, dans lequel il rappelle aux assistans les qualités ou les vertus de l'individu qui vient de leur être enlevé. Il les fait ressouvenir de la brièveté de la vie, en prend occasion de les engager à bien vivre, après quoi il jette sur la tombe quelques grains de poussière. Chaque assistant imite l'orateur; les parens les premiers, et les amis ensuite; les ouvriers finissent cette triste

cérémonie. Lorsque la fosse a été comblée, on y élève une pierre de marbre, sur laquelle sont écrits en gros caractères le nom du défunt, le jour de sa naissance et celui de sa mort. Souvent on y ajoute quelques sentences qui rappellent ses vertus civiles ou domestiques. Ceux à qui leur fortune le permet, font quelquefois construire des tombeaux d'un grand prix.

La cérémonie du deuil est strictement observée dans toutes les sectes, excepté celle des Quakers. Dans quelques corporations les pères et mères portent le deuil de leurs enfans, même en bas âge. Aussi voit-on souvent des familles vêtues de noir pendant plusieurs années consécutives.

La sépulture des morts que toutes les nations civilisées ont regardée comme le premier devoir de la société, devoir si peu respecté en France dans les temps du vandalisme révolutionnaire, tient trop aux mœurs des peuples, pour avoir pu me dispenser d'en faire le sujet d'un chapitre particulier. Lorsque je l'écrivis, la France n'avoit déjà plus à pleurer sur l'imperfection de cette partie de sa législation. Mais j'ai pensé que l'exemple d'un peuple tel que les Américains, pourroit nous exciter à ajouter encore à nos institutions.

CHAPITRE VIII.

Description de Philadelphie. Bâtimens publics, Banques, Bibliothèque, Salle de spectacle, etc. Hôpital, Maison des pauvres.

PHILADELPHIE, sous tous les rapports, mérite le nom de la première ville des États-Unis. Elle est bâtie sur la rive droite de la Delaware, d'où, conformément au plan de son fondateur, elle devoit s'étendre à la Skulkill, petite rivière qui en est éloignée dans cet endroit de plus de deux milles. Mais l'avantage inappréciable de la proximité d'un fleuve navigable dans presque tous les temps de l'année, a engagé le peuple à s'en approcher et à bâtir sur une autre direction. Les gens riches et retirés des affaires, sont les seuls qui aillent habiter la partie supérieure de la ville : conséquemment, au lieu de former un quarré parfait de deux milles sur chaque face, elle s'étend de trois milles sur la Delaware, tandis qu'elle n'est pas bâtie à plus des trois quarts d'un mille du côté de la Skulkill.

Par ce moyen la pompe à feu qui, dans le projet de M. *Penn*, devoit être placée au centre de la ville afin de distribuer l'eau dans toutes ses parties, se trouve encore à une grande distance de son extrémité ouest. Le bâtiment qui la contient est d'une belle architecture, et termine agréablement la superbe rue du marché, en face de laquelle il est construit. Cette rue large de cinquante pieds, outre les trottoirs qui en ont dix de chaque côté, est sans contredit une des plus belles du monde. Les marchés qui lui ont donné son nom ont cent vingt toises de longueur; ils sont élégamment bâtis et supérieurs à tout ce que j'ai vu dans ce genre en Europe. Ils sont journellement pourvus de tout ce que l'homme gourmand ou délicat peut desirer; et il est difficile de se faire une idée de l'ordre et de la propreté qui y règnent. Je n'insisterois pas autant sur cette propreté, si dans une ville populeuse elle ne tenoit pas de si près à la santé des habitans.

La rue du marché qui partage la ville de l'est à l'ouest, a fait appeler les deux parties qu'elle sépare, *quartier du nord et quartier du sud*. Toutes les rues qui la coupent dans la direction du cours de la Delaware, sont appelées *première*, *seconde*, *troisième*, etc. du sud ou du nord. Elles sont toutes parallèles, régulièrement alignées et garnies

de

de beaux trottoirs. Les maisons construites en briques sont généralement embellies par des cordons d'une superbe pierre blanche, que les Américains appellent marbre, mais dont le grain est trop grossier pour mériter ce nom. La propreté extérieure des maisons ajoute encore à leur beauté. Les samedis sont régulièrement employés à les laver de haut en bas, ainsi que les trottoirs et les perrons, qui sont épongés avec plus de soin que l'intérieur de nos appartemens.

La population de Philadelphie est d'environ soixante et dix mille ames, de toutes sectes et professions religieuses. Je crois qu'il n'y a pas de culte en Europe qui n'y ait une église ou un lieu de rassemblement. Ce grand nombre de temples, pour la plupart vastes et bien bâtis, ne contribue pas peu à l'embellissement de la ville. Dans certaines rues on en compte jusqu'à six, exactement fréquentés les jours destinés à l'exercice du culte. Il est vrai que le peuple n'y est pas obligé comme dans les nôtres, d'entendre la parole divine dans une position gênante, dont il doit bientôt être fatigué. Par-tout il y a des bancs proprement entretenus ; ce qui fait que les plus vastes églises peuvent à peine contenir onze à douze cents personnes.

L'ancien palais du président, celui du Congrès, les banques de Pensylvanie et des États-

Unis, l'hôpital, la maison des pauvres, la bibliothèque, la salle de spectacle et le muséum, sont autant d'édifices dignes, par la beauté ou l'utilité de leur construction, de l'attention et de la curiosité des voyageurs.

Je ne m'arrêterai pas à parler des deux premiers, qui depuis la translation du Congrès dans la ville fédérale, ont été vendus à bas prix et servent aujourd'hui d'académie. Tout ce que l'on peut en dire, c'est que bâtis provisoirement, ils étoient dignes, le premier, du grand homme qui l'habitoit; et le second, de la majesté du corps auquel il avoit été destiné.

La bibliothèque publique porte au frontispice la statue du docteur *Franklin*, à qui elle paroît particulièrement consacrée. Personne n'ignore ce que lui doit la physique, et l'Amérique n'oubliera jamais la part qu'il a prise à son indépendance. La bibliothèque contient trente à trente-deux mille volumes, pour la plupart choisis avec discernement et conservés avec soin. Son entretien et son augmentation ont lieu, au moyen d'une souscription annuelle des habitans amateurs de la littérature ou jaloux de contribuer à ses progrès. Chaque souscripteur peut avoir chez lui les livres dont il a besoin, à la charge d'en rendre compte. Les frais de l'entretien prélevés, le surplus du prix des souscriptions est destiné

à faire acquisition de livres, jugés par les directeurs nécessaires aux progrès des arts et des sciences.

La banque de Pensylvanie, la première institution de ce genre dans cette partie du monde, seroit un superbe bâtiment s'il étoit moins écrasé, et si les colonnes qui en forment le péristile étoient moins lourdement travaillées. Celle des États-Unis nouvellement construite, peut être considérée comme le plus bel édifice de Philadelphie, quoique dans mon opinion son architecture participe beaucoup du défaut de l'autre. Elle est entièrement construite avec cette pierre blanche dont j'ai déjà parlé. Les blocs qui forment les colonnes ainsi que les escaliers, sont d'une grandeur et d'une beauté admirables. Ces deux banques sont plus remarquables encore par le crédit dont elles jouissent que par la beauté de l'édifice qui les renferme. Leurs billets depuis cinq jusqu'à cinq cents dollars, sont reçus dans les transactions préférablement à l'argent, dans presque toute l'étendue du territoire des États-Unis.

L'arsenal commencé sous la présidence de M. *Adams*, à l'occasion de la guerre dont ce pays étoit menacé par la France, a été totalement abandonné par son successeur. Peut-être un jour ses concitoyens ou la postérité lui repro-

cheront-ils cette économie. Quelque pacifique que soit un état, il doit se tenir sur ses gardes : aucun n'est à l'abri de l'ambitieuse activité d'un voisin turbulent, ou du génie subversif de ces hommes nés pour le malheur des nations auxquelles ils appartiennent. L'arsenal placé à peu de distance de l'enceinte de la ville, présente un plan grand et bien conçu : l'architecture en est belle; et en considérant la portion qui a été achevée, on regrette de voir ce superbe édifice interrompu pour ainsi dire avant d'être né.

La salle de spectacle est grande, bien bâtie et agréablement décorée dans l'intérieur : mais ainsi que tous les beaux arts, la comédie est encore dans son enfance. Les pièces que l'on y joue appartiennent aux Anglois; l'Amérique n'a encore donné le jour à aucune production de cette nature. Les acteurs, parmi lesquels quelques-uns ont été se former à Londres, n'ont pu s'y défaire de ce caractère flegmatique et toujours égal dont ils ne sortent presque jamais. Les Américains préfèrent la tragédie à la comédie, à laquelle ils ne paroissent prendre un vrai plaisir, que lorsqu'elle leur offre, en contradiction avec leur caractère, la légéreté outrée, ou la fatuité excessive d'un François babillard ou ridiculement petit-maître.

Il ne règne dans l'intérieur de la salle ni ordre

ni décence. Le bruit des allans et venans trouble continuellement l'attention du spectateur qui, malgré les défenses portées sur les affiches, a souvent encore beaucoup à souffrir de la mauvaise odeur des cigarres que l'on y fume continuellement. Les hommes gardent le chapeau sur la tête et restent ainsi placés devant les dames; il s'en trouve rarement d'assez galans pour leur offrir leur place. Tout y prouve que la politesse et la liberté marchent difficilement de compagnie.

L'hôpital est un superbe bâtiment entretenu avec soin et propreté, où les malades de l'un et l'autre sexe sont servis par des femmes et visités chaque jour par des médecins, réputés les plus instruits de la Pensilvanie. Les lits, au nombre de cent vingt, sont divisés en plusieurs chambres destinées à différens genres de maladies. Elles sont continuellement aérées et seulement assez échauffées pour que les malades n'y souffrent pas du froid. La salle du conseil et celle des opérations sont de la plus grande beauté. La bibliothèque est garnie de tous les livres qui peuvent intéresser la santé, et rien n'est épargné pour son embellissement.

Après avoir visité tous les appartemens des malades, et ceux dont l'entretien peut concourir à leur soulagement, je fus conduit dans des corri-

dors souterrains, où sont renfermés les malheureux dont l'esprit est aliéné. C'est particulièrement dans le traitement qu'éprouvent ces infortunés que l'institution est admirable. Placés séparément dans de petites chambres propres, et aussi soigneusement tenus que leur état peut le permettre, ils ne sont privés que de cette partie de liberté qui pourroit être nuisible à la société. Les chambres au nombre de quatre-vingts, sont traversées par des tuyaux qui leur conservent un degré de chaleur presque toujours égal. Leur nourriture est bonne; et quoi qu'ils puissent demander, ils l'obtiennent sans difficulté. Frappé du grand nombre d'infortunés que renfermoit ce triste séjour, je demandai au médecin de la maison qui m'accompagnoit, à quoi l'on pouvoit attribuer la grande disproportion que je croyois remarquer dans la quantité d'individus attaqués de ce dérangement, comparée avec le petit nombre qui sembloit exister en Europe. Il ne fit pas difficulté d'avouer qu'elle avoit son origine dans l'abus que faisoient des liqueurs fortes les habitans de ce continent. D'après les remarques faites par ses prédécesseurs et confirmées par sa propre expérience, il étoit constant que la moitié des malades devoient la perte de leur raison à l'excès de la boisson. Dans l'autre moitié, un tiers la devoit à l'amour ou à la jalousie; un second

tiers, au fanatisme religieux; le dernier provenoit de différentes maladies, et n'avoit aucune cause particulière.

Les revenus de l'hôpital augmentent journellement par les charités individuelles et l'amélioration des terres qui lui appartiennent. Ils sont administrés par des habitans recommandables, que l'état de Pensilvanie renouvelle chaque année par moitié. Les médecins et chirurgiens sont également nommés par l'état, et y exercent gratuitement leur ministère pendant un an et quelquefois deux.

La même humanité qui veille sur les malades tient aussi ses regards ouverts sur cette classe misérable, que les accidens, les malheurs, la vieillesse et la dépravation même ont mis hors d'état d'exister. Tous sont retirés de la société, confinés dans la maison des pauvres, où ils travaillent aux ouvrages les plus simples et sont décemment vêtus et nourris. Il y a une salle pour les incurables, au nombre desquels sont les vieillards, les estropiés, les aveugles, et tous ceux qui sont affligés de quelques-unes de ces maladies qui conduisent l'homme à pas lents vers une mort certaine. Une autre salle est destinée aux enfans orphelins ou fruits du libertinage; une troisième renferme les vénériens. Toutes ces salles sont doubles : le corps de logis

des hommes étant séparé de celui qui renferme les femmes.

L'emploi de ceux qui sont en état de travailler, consiste pour les hommes à défaire les vieux cordages des navires, les laver et en dégager le goudron, afin de pouvoir les employer de nouveau. Les femmes cardent ou filent du coton ou de la laine. Des tailleurs, des cordonniers et des tisserans, trop infirmes pour gagner leur vie dans le monde, travaillent de leur métier lorsque leur santé le leur permet : enfin tout y est ordonné de manière qu'aucun de ceux qui peuvent travailler ne reste oisif. Malgré cela, il paroît que le produit du travail n'excède pas le quart de la dépense, soit par rapport au petit nombre d'individus qui s'occupent, soit par rapport au peu d'avantage réel qui résulte de leurs travaux. Les revenus de la maison sont administrés comme ceux de l'hôpital, par des habitans estimables, nommés chaque année par l'assemblée des états de Pensilvanie. Personne n'oseroit refuser cet emploi respectable ou y apporter de la négligence ou de l'indifférence.

Philadelphie est de toutes les villes des États-Unis, celle où la fièvre jaune a fait les plus grands ravages. En 1793 elle y éclata d'une manière si terrible, que plus de quinze mille personnes en furent atteintes. Plus de la moitié pé-

rirent. Elle s'est renouvelée en 1798 et 1799, mais avec des symptômes moins effrayans, quoique cependant un grand nombre d'habitans aient payé le tribut. Depuis cette époque le gouvernement a fait les ordonnances les plus sages pour entretenir la salubrité de l'air. Il a également pris toutes les précautions que la prudence lui a suggérées pour intercepter toute communication avec les pays infectés ; mais il n'a pu, malgré tous ces soins, empêcher qu'en 1802 elle n'y ait reparu avec des symptômes de malignité qui ont encore coûté la vie à beaucoup de monde.

CHAPITRE IX.

Quakers, Méthodistes, Anabaptistes, Frères Moraves.

AINSI que je l'ai déjà dit dans un de mes chapitres précédens, il n'y a pas de culte en Europe qui n'ait à Philadelphie ses prêtres et ses autels. Il seroit trop long et hors de mon sujet de parler de chacun en particulier. D'ailleurs tout le monde connoît les principes des Protestans, Luthériens, Presbytériens et autres, tous enfans d'une mère commune, d'avec qui leur séparation a coûté tant de larmes et de sang. Je me bornerai donc à faire connoître les Quakers, sur lesquels la calomnie a pris plaisir à répandre son venin ; les Méthodistes peu nombreux en Europe ; les Anabaptistes qui ne diffèrent des Presbytériens que dans quelques cérémonies peu essentielles ; enfin les Frères Moraves, dont les institutions religieuses trouveront peu d'imitateurs, par la seule raison peut-être qu'elles sont les plus pures.

Les Quakers sont en très-grand nombre dans la Pensylvanie, dont ils sont les premiers habi-

tans. M. *Penn* qui a donné son nom à cette province, étoit lui-même un zélé partisan de cette secte, à laquelle il accorda des priviléges particuliers. Le ridicule que l'on a répandu sur elle n'existe véritablement qu'aux yeux des petits esprits, qui ne s'attachent qu'à l'extérieur et méprisent tout ce qui n'est pas conforme aux usages reçus.

Les Quakers n'ont point d'églises. Ils se réunissent dans une grande salle qu'ils appellent *Meeting* ou lieu d'assemblée. Il n'y a aucun signe extérieur de religion, aucune décoration, aucune place particulièrement destinée pour tel ou tel individu : les femmes seulement y sont séparées des hommes. Tous y entrent sans donner aucune marque extérieure de respect. Les hommes, le chapeau sur la tête, prennent en silence la place qui leur convient et y restent en méditation, sans s'occuper de qui que ce soit, à moins que quelque membre de la société se sentant particulièrement inspiré, ne prenne la parole pour l'entretenir sur quelques points de morale chrétienne, ou sur quelques-unes des vertus civiles que l'on a chaque jour occasion de mettre en pratique. Hommes, femmes et enfans, tous peuvent également communiquer leurs pensées; on les écoute en silence sans donner jamais aucun signe de désapprobation. Tous les jours sont également pro-

pres à la prière : mais, ainsi que les autres sectes, ils ont spécialement adopté le Dimanche; soit pour leur commodité particulière, soit pour se conformer à l'usage généralement reçu.

Les principes religieux des Quakers leur interdisent toute espèce de luxe ou de superfluité. Aussi sont-ils toujours simplement vêtus, quoiqu'ils emploient les draps les plus beaux. Ils portent à leurs habits des boutons d'étoffe, et ne s'assujettissent aux modes que lorsqu'elles leur présentent des commodités réelles. Le chapeau étant destiné à garantir la tête des injures du soleil ou de l'intempérie des saisons, ils le portent large et rabattu et ne l'ôtent que lorsqu'ils en sont incommodés. Les femmes sont généralement vêtues de robes de couleur rembrunie. Pendant le froid ou les saisons pluvieuses, elles se couvrent d'un long manteau de drap gris ou noir qui les enveloppe jusqu'aux pieds. Un large capuchon abrite leur tête et vient s'attacher sous le cou avec une agraffe d'argent. Dans ce costume si extraordinaire, on ne se figure pas combien les jeunes personnes sont piquantes. Il est aussi avantageux à la beauté que celui de quelques-unes de nos religieuses, qui nous faisoient tourner la tête avec leurs guimpes et leurs bandeaux.

La société des Quakers est réputée la plus

industrieuse, la plus laborieuse et la plus riche des États-Unis. S'ils ont des pauvres, ils ne sont point à charge au gouvernement. Leurs malades ont des hôpitaux particuliers, et leurs enfans sont mieux instruits dans leurs colléges que ceux qui suivent les académies publiques. Ils n'en contribuent pas moins à toutes les charges destinées au soutien et à la prospérité de ces établissemens d'utilité générale.

Les Quakers ne peuvent ni faire la guerre, ni payer les impôts que le gouvernement juge à propos de lever pour la soutenir. Mais, comme il n'y a aucune loi que l'on ne parvienne à éluder, ils trouvèrent dans la guerre de l'indépendance un expédient qui accorda leurs principes religieux avec les devoirs de la société. Imposés à des taxes plus considérables que les autres citoyens, à raison de leur refus de porter les armes, ils ne payèrent pas, mais se laissèrent prendre. Le collecteur chargé de la perception des deniers publics, entroit-il dans une maison habitée par un Quaker, il trouvoit sur son bureau ou sur sa table un sac d'argent ; il en tiroit la somme qui lui étoit due, et s'en alloit sans en laisser ni reçu ni reconnoissance.

Aucun ne peut, sous peine d'être exclu de la société, assister aux spectacles publics, fréquenter les tavernes, ou plaider. Toutes leurs diffi-

cultés sont terminées par quelques frères, devant lesquels ils se présentent et expliquent eux-mêmes leurs motifs de plainte ou d'accusation. Se marier hors de la secte, est également un motif d'exclusion, si la personne que l'on épouse n'en adopte pas les dogmes. La cérémonie de leur mariage est aussi simple que le reste de leurs pratiques de religion. Elle consiste à déclarer, sans vœux ni sermens, (ils n'en font jamais pour quelque raison que ce soit) l'intention où l'on est de se prendre mutuellement pour époux. Les mariages des Quakers étant toujours la suite d'une inclination réciproque, sans mélange d'intérêt, sont presque tous bien assortis. L'on ne peut citer encore dans cette société un exemple de divorce.

On reproche aux Quakers comme une singularité, l'habitude où ils sont de ne parler jamais qu'à la seconde personne du singulier lorsqu'ils adressent la parole à un individu seul. Mais, outre que cet usage ne peut être regardé que comme un léger ridicule, l'on doit ajouter que ceux qui ont reçu une éducation distinguée, s'éloignent de la règle générale lorsqu'ils s'entretiennent avec des étrangers. Cette société généreuse distribue des aumônes considérables, envoie beaucoup de missionnaires travailler à la civilisation des Indiens du continent, et se trouve bien dédommagée de

la bizarrerie qu'on lui suppose par la vie calme qui est la conséquence de ses principes. L'esclavage étant opposé à leurs maximes religieuses, on reproche avec fondement à quelques-uns d'engager les Nègres à se soustraire au joug de leurs maîtres, de protéger leur fuite et même de les débaucher. Mais ces individus peuvent être considérés comme les cagots de la congrégation. Ils sont loin d'en suivre la morale, qui leur interdit de s'immiscer dans les affaires d'autrui, et leur ordonne de ne veiller que sur eux-mêmes.

Aussi tumultueux que les Quakers sont silencieux, les Méthodistes prennent à la lettre ces paroles de l'écriture : *Le royaume des Cieux veut être pris par violence : criez au Ciel : levez les mains vers lui*, etc. etc. Leurs prières sont bruyantes ; et leur chant, quoique agréable, se fait remarquer par des élans successifs qui lui sont particuliers. Leurs ministres, au lieu d'annoncer avec calme la parole de Dieu, prêchent par exclamations, frappent des pieds et des mains, et se promènent avec une espèce de délire d'un bout à l'autre d'une petite galerie dont ils se servent au lieu de chaire. Le prêche et les chants terminés, les plus zélés confrères viennent faire à haute voix les prières qui leur sont inspirées par la crainte de l'enfer, l'amour de Dieu ou quelques autres motifs pieux. Alors la congrégation entrant dans le

sens de celui qui prie, témoigne l'impression qu'il lui fait partager. Assez ordinairement cette impression est graduelle. Les soupirs succèdent à de légers élans du cœur, les sanglots succèdent aux soupirs, les cris aux sanglots, après lesquels chacun s'abandonne sans réserve à tout ce que le délire peut lui suggérer. Dans le même instant l'assemblée est agitée de vingt sensations différentes : ici l'on chante, là on crie ; celui-ci se frappe la tête ou la poitrine, celui-là se roule par terre avec des hurlemens affreux : enfin lorsque l'orateur est pathétique, les contorsions deviennent tellement extravagantes, que tout homme raisonnable est obligé de quitter la place, l'esprit rempli de réflexions peu honorables pour l'espèce humaine, et particulièrement pour cette secte.

Je ne peux résister à décrire une de leurs cérémonies, par laquelle on pourra juger du degré d'exaltation auquel peut se laisser entraîner l'esprit de l'homme, poussé par l'enthousiasme religieux. Cette cérémonie qui a lieu tous les trois mois, est destinée à recevoir au nombre des membres de la congrégation, les personnes qui se sont convaincues de la supériorité de la doctrine des Méthodistes, sur celle qu'elles avoient ci-devant professée. Douze femmes et deux garçons de quatorze à quinze ans s'étant présentés

pour

pour être admis ; tous les membres de la société se mirent en prière pour implorer le Saint-Esprit, et l'engager à venir les éclairer de ses lumières. Entouré d'abord des plus zélés prosélytes de la secte, chaque néophyte dut entendre séparément leurs vœux, qu'ils exprimèrent convenablement à leur piété. Les uns crioient à leurs oreilles et s'agitoient de la manière la plus affreuse : d'autres chantoient à gorge déployée ; quelques-uns sautoient en étendant les mains au Ciel ; d'autres, croyant être assurés de la présence de l'Esprit saint, lui témoignoient leur reconnoissance par des éclats de rire immodérés. Bientôt les nouveaux convertis partageant leur délire, s'abandonnèrent à toutes sortes d'extravagances. Celui-ci se pâme à l'approche de la grace divine, qu'il sent se répandre dans son cœur ; celui-là se roule par terre avec d'affreuses contorsions ; un autre reste dans une extase dont rien ne peut le tirer ; enfin une jeune personne se porta à des excès qui, dans tout autre cas, auroient été réputés de la plus grande immodestie. Le cœur navré et l'esprit fatigué de tant d'extravagances, je ne pus prendre sur moi d'attendre la fin de cette cérémonie, qui ne se termina qu'à cinq heures du matin. Il se commet quelquefois des indécences telles, que le ministre exige ordinairement que les personnes qui pourroient en être les témoins

évacuent les tribunes. O homme ! que tu es petit lorsque tu veux t'élever au-dessus du niveau que la Nature et la Providence paroissent t'avoir tracé !

Les Anabaptistes se distinguent par la croyance où ils sont, que le baptême pour être bon, doit être comme celui de St. Jean, une immersion entière dans une eau courante, et que l'on ne sauroit le recevoir avec fruit avant d'avoir atteint l'âge de raison. Cette cérémonie, à laquelle aucun étranger ne peut être admis, offre quelque curiosité par la manière dont ils la pratiquent. Cette société a sur la Skulkill un terrain destiné à l'administration de ce sacrement. Trois fois ils sont plongés nus dans l'eau, et trois fois ils en sont retirés par le ministre, qui prononce pendant ce temps-là des prières convenables à la cérémonie. Le reste de leur culte religieux n'offre rien d'extraordinaire ; ils l'exercent avec beaucoup de décence extérieure. Les Anabaptistes sont moins nombreux que les Méthodistes. Ces deux sectes ne comptent que très-peu d'hommes notables, particulièrement à Philadelphie et dans les villes maritimes. Elles sont subdivisées en une quantité d'autres sectes qui ne diffèrent que sur quelques points.

Ce qui distingue particulièrement les frères Moraves, c'est une prétendue communauté de

biens dont on a pensé long-temps qu'ils faisoient profession. L'union dans laquelle ils vivent y avoit donné lieu. Mais il faudroit des êtres supérieurs aux hommes, pour qu'une pareille association pût se soutenir. L'on verra à l'article *Bethléhem*, à quel ouvrage l'on doit avoir recours pour se procurer la connoissance de cette secte vraiment curieuse et intéressante.

CHAPITRE X.

Wilmington ; visite à un homme fou par suite d'une passion amoureuse ; Baie de Chesapeak ; Baltimore.

APRÈS un assez long séjour à Philadelphie, je quittai cette superbe ville pour continuer mes incursions dans l'intérieur des États-Unis, en attendant la saison favorable pour me rendre à la Louisiane, but principal de mon voyage. Le Congrès qui étoit alors assemblé fixoit mon attention sur la ville fédérale. Je résolus de m'y rendre, et m'embarquai en conséquence sur un paquebot qui descend la Delaware jusqu'à New-Castle, à quarante milles au-dessous de Philadelphie. Le temps froid, mais très-beau, me permit de contempler tout le jour les bords de la rivière. La droite est agréable, bien cultivée, et embellie de distance en distance de jolies maisons de campagne ; mais la gauche qui fait partie du Jersey, n'offre dans toute son étendue qu'un terrain sablonneux, aride et sans culture.

Arrivés vis-à-vis Wilmington nous jetâmes l'ancre. Le vent qui s'étoit élevé et la marée nous

étant également contraires, le capitaine du paquebot jugea plus à propos de remettre notre départ au lendemain. Je profitai de ce contretemps pour aller visiter cette petite ville. Elle est agréablement située à moins de deux milles de la Delaware, et fait un grand commerce de farines. Elle est réputée en possession des meilleurs et des plus beaux moulins des États-Unis. La petite rivière de Brandy-Wine sur laquelle ils sont bâtis, a assez d'eau pour permettre aux plus grands navires de venir prendre leur chargement aux pieds des moulins mêmes. C'est à peu de distance de Wilmington que se livra la fameuse bataille de Brandy-Wine, dont la perte entraîna la prise de Philadelphie par l'armée royaliste.

Wilmington est la ville où se tiennent les états de la Delaware, la plus petite province des États-Unis. Sa population est d'environ deux mille cinq cents habitans, dont la moitié au moins est de la secte des Quakers. Cette ville a été, depuis les troubles de nos colonies, un lieu de retraite pour un grand nombre de Créoles, qui n'ont eu qu'à se louer de la conduite du gouvernement. Il y a à Wilmington un palais de justice, un hôpital et une maison pour les pauvres. L'état de la Delaware n'a fourni jusqu'à présent qu'un membre au Congrès général.

Le lendemain, sur les dix heures du matin, je vins rejoindre le paquebot. Quoique le vent continuât à nous être contraire, nous descendîmes avec la marée jusqu'à New-Castle, où nous prîmes un *Stage* (*) qui devoit nous conduire à Charlestown sur la baie de Chesapeak, où l'on retrouve un autre paquebot qui part pour Baltimore une heure après l'arrivée de la voiture publique. Le village de New-Castle est agréablement situé sur le bord de la Delaware. Son port est sûr, et sert souvent de refuge en hiver aux bâtimens qui craignent d'être surpris par les glaces. La route de New-Castle à Charlestown est bonne dans les temps secs, mais difficile et même impraticable dans le temps des neiges ou les saisons pluvieuses. La majeure partie des terres qui la bordent, sont de bonne qualité et cultivées avec soin.

Dans une *Taverne* (**) à peu de distance de Charlestown, j'entendis parler d'un personnage extraordinaire que beaucoup de voyageurs alloient

(*) Voitures extrêmement légères, avec lesquelles on voyage dans les États-Unis. Elles sont pour la plupart atelées de quatre beaux chevaux, et ne portent que les paquets des voyageurs.

(**) C'est le nom que donnent les Anglois à toutes les auberges.

visiter. Cet homme dont le vrai nom étoit inconnu, mais qui sembloit avoir joué un rôle important dans la guerre de l'indépendance, avoit entièrement perdu la raison par les suites d'une passion malheureuse. Il recevoit avec plaisir les étrangers et leur racontoit l'histoire de ses infortunes, souvent avec autant de tranquillité que s'il eût joui de tout son bon sens. D'autres fois, emporté par l'exaltation de son cerveau, il disoit et faisoit des extravagances, dont les résultats ne pouvoient cependant jamais être fâcheux ni nuisibles à la société.

Un homme constamment occupé dans sa folie d'une passion délicate, étoit un personnage nouveau pour moi. C'en fut assez pour m'engager à le voir. Un jeune Anglois avec lequel je voyageois voulut être de la partie. Accompagnés d'un guide, nous partîmes donc, et après deux heures de marche, nous arrivâmes quelques minutes avant le coucher du soleil. Nous apprîmes d'un domestique qu'il étoit sur le rocher voisin, où il ne manquoit jamais de se rendre au soleil couchant. Nous l'apperçûmes en effet bientôt se promenant à grands pas. Arrivés au pied du rocher qui dominoit sur la mer, nous nous arrêtâmes pour l'écouter, et ne tardâmes pas à entendre les paroles suivantes, que j'ai traduites aussi littéralement qu'il a été en mon

pouvoir ; la simplicité des idées et la pureté du style, ne seroient pas indignes de nos plus agréables compositeurs de pastorales ou d'idylles. (*)

« O mon *Anna*, les rayons prolongés du soleil folâtrent sur la surface de l'eau mollement agitée, et se jouent au milieu des branches du peuplier tremblant, à l'ombre duquel tu prenois plaisir à te reposer. Le saule modeste pleure ton absence, et la douce et timide fauvette laissant négligemment tomber ses ailes, soupire ces aimables airs que toi seule sus lui inspirer.

» Et tu ne viens pas, mon *Anna*, tu ne viens pas rendre la vie à ce jardin de la nature dont les fleurs sont flétries, et qui attendent un de tes sourires pour recouvrer leur fraîcheur ! Ici, le tendre gazon se plaisoit à s'amollir sous tes pas, et la marguerite printanière à baiser voluptueusement tes jolis pieds.

» O mon *Anna*, délices de mon cœur, viens ! que je presse sur ce cœur amoureux tes appas enchanteurs. Viens ! laisses-moi savourer à longs traits ces sensations voluptueuses, dont la douce expression enflamme tes beaux yeux.

(*) Je prie le lecteur de passer ou de me pardonner cet épisode qui est entièrement hors de mon sujet, les honnêtetés que j'ai reçues de la famille du personnage dont il est question, m'ont imposé la loi d'en conserver le souvenir.

» Mais le soleil a disparu, et ses rayons bienfaisans se perdent derrière les montagnes de l'Ouest, dont les forêts couvrent le sommet. Un seul rougit encore un nuage et semble prolonger l'existence du jour.

» Où es-tu, mon *Anna?* n'entends-tu pas les accens de l'amour murmurer dans le vallon? Le zéphire sur ses ailes légères ne porte-t-il pas jusqu'à toi mes soupirs impatiens? Oh! viens, souris à mes vœux et charmes l'heure qui s'enfuit par une de ces chansons qui pénètrent si bien mon cœur.

» Tu viens, mon *Anna;* ta présence est à mon ame ce que le miel sauvage est au palais de l'enfance; tu es à mes vœux ce qu'un foyer hospitalier est au voyageur harassé de fatigue et transi de froid: tu viens! l'amour brille dans tes yeux, et l'impatience et le plaisir sont répandus dans tous tes traits. Mais pourquoi t'arrêter? Voles dans mes bras, fille de l'innocence et de la vertu: que je sois le gardien de ces dons précieux. Quand le sommeil réparateur fermera les paupières de mon *Anna*, sa tête se penchera sur mon cœur enchanté; je veillerai sur son repos comme la plus tendre mère sur celui de son enfant chéri; et quand elle se réveillera, ces bras qui auront protégé son sommeil sauront encore lui fournir un abri contre la fureur des vents. »

Après quelques instans de silence et peut-être d'espérance, il ajouta :

« Cruelle illusion ! songe imposteur ! elle ne vient pas ! elle ne viendra jamais : destin cruel ! pourquoi m'as-tu refusé le bonheur d'être enséveli avec elle ? Pourquoi me refuser encore d'aller rejoindre cette *Anna*, sans laquelle je ne suis plus rien au monde, sans laquelle mes jours sont inutiles aux autres et à charge à moi-même ? »

Je ne sais s'il fut alors dérangé par le bruit que firent sous nos pieds quelques feuilles desséchées, ou s'il avoit terminé son invocation ; mais il nous regarda tranquillement, tourna son rocher et vint nous présenter amicalement la main. Qui que vous soyez, nous dit-il, et quel que soit le motif qui vous amène, soyez les bien venus. Allons à ma cabane ; je vous raconterai mon amour, mon bonheur d'un moment et les causes de mon éternelle tristesse.

Après un souper frugal, pendant lequel il nous tint des propos insignifians et sans ordre, il nous fit passer dans un petit salon entouré de tableaux agréablement dessinés. Voilà, nous dit-il, l'histoire de ma vie ; vous pouvez la parcourir en un instant. La beauté du personnage principal n'est rien en comparaison des qualités de son cœur et de ses aimables vertus. Je le

priai de nous expliquer le sens de ces tableaux : il pleura alors, rit, sauta, pleura encore, et commença. Tous avoient rapport aux divers événemens de la vie de son *Anna ;* sa naissance, les jeux de son enfance, sa première leçon de musique, la première lettre qu'il reçut de sa main, enfin le moment où son devoir le força de la quitter pour aller combattre pour l'indépendance de son pays. A celui-ci il s'arrêta, nous fit un détail animé d'une bataille, dans laquelle il commandoit l'aile gauche et où il fut dangereusement blessé. A demi-guéri de sa blessure, il avoit volé dans les bras d'*Anna.* Sa réception offroit un mélange d'amour et de crainte que l'on distinguoit sur toutes les figures. A ce tableau succédoit celui de la déclaration d'un amour que les dangers de la guerre n'avoient fait qu'affermir, le serment de s'aimer toujours ; leur mariage ; la naissance d'une fille, portrait vivant de sa mère. Il nous fit parcourir tous ces momens heureux de sa vie, avec une jouissance peinte dans chacun de ses traits. Mais tout-à-coup il se retourne, lance un regard sur les tableaux opposés, jette un cri, et s'enfuit. Nous continuâmes seuls à les regarder, et vîmes la longue suite des malheurs qui l'avoient accablé depuis son mariage. La mort des parens de son *Anna*, ses anciens et ses plus chers amis ; la

longue maladie de sa fille chérie ; enfin, *Anna* mourante lui donnant à baiser sa main décharnée par les chagrins et les souffrances. Arrivés au dernier, nous reconnûmes le roc où nous l'avions trouvé. Il y étoit peint lui-même, appuyé sur ses mains, dans l'attitude de la douleur. Au bas on lisoit ces mots, expression du chagrin qui sembloit le dévorer :

« Ici sont ses restes chéris ; ici je terminerai ma carrière : puisse le ciel en l'abrégeant mettre un terme à ma douleur. »

Que de sensations affligeantes la position de cet homme ne fit-elle pas naître en nos ames ! Nous nous retirâmes le cœur navré ; et le malheureux que nous nous repentions d'avoir affligé, alla chercher sur une natte tissue de la main d'*Anna*, le sommeil qu'il n'y trouvoit pas une heure chaque nuit. Ce qui adoucit un peu la peine qu'il nous avoit fait éprouver, fut d'apprendre que chaque fois qu'il racontoit ses chagrins il restoit plus calme pendant quelques jours. Son domestique nous dit le lendemain qu'il avoit passé la nuit plus tranquillement, et en effet pendant le déjeûné il nous parut moins agité.

Baltimore où j'arrivai le lendemain après une navigation de huit heures, étoit, il n'y a pas plus de douze à treize ans, une petite ville qui ne renfermoit pas au-delà de dix mille habitans.

Aujourd'hui sa population excède trente mille, et son commerce la fait compter au nombre des premières et des plus importantes des États-Unis. Sa situation sur la baie de Chesapeak, est avantageuse pour les navires qui peuvent y entrer dans tous les temps de l'année. Cette baie qui peut être réputée la plus belle de l'Amérique, s'étend de deux cent quatre-vingts milles dans les terres, et sa largeur varie depuis trente mille jusqu'à quatre. Elle reçoit un grand nombre de rivières, du nombre desquelles la Potowmack et la Sousquehana sont les plus considérables : j'aurai occasion de parler de toutes deux.

Le commerce extérieur de Baltimore est très-étendu : au dedans il peut rivaliser avec celui des premières villes de l'Union. Outre les productions du Maryland dont elle est la capitale, elle exporte une grande partie des produits de la Virginie, en coton, tabac, farine et viande salée, en échange desquels elle leur fournit tous les objets nécessaires à leur consommation. La plus grande partie des habitans de Baltimore sont Presbytériens ou Protestans. Tous les autres cultes y ont cependant des églises ou des salles de réunion. Les Quakers sont loin d'y être en aussi grand nombre qu'à Philadelphie. L'esclavage qui est toléré dans l'état du Maryland est une raison suffisante pour les en éloigner.

Quoique ce ne soit point à Baltimore que se tienne l'assemblée de l'État, il y a cependant une salle belle et vaste, qui y a été construite dans cette intention. Le palais de justice, la douane et l'hôtel de ville, sont de beaux édifices soigneusement entretenus. Comme à Philadelphie, il y a un hôpital et une maison pour les pauvres, administrés sur les mêmes bases; il y a aussi des prisons publiques, une salle de spectacle et une banque nouvellement établie, dont la construction n'étoit pas encore entièrement achevée lors de mon passage.

Cette ville quoique sujette à la fièvre jaune, n'en a cependant jamais souffert autant que Philadelphie. Ce fut à Baltimore que j'appris la nouvelle de la suspension d'armes, et la signature des préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre. Les négocians qui pour la plupart en craignoient les suites, se refusoient à y croire, jusqu'à ce qu'un bâtiment arrivant directement d'Angleterre en eut apporté la nouvelle officielle. Ils m'avoient paru tellement avantageux à la France que je n'osois d'abord y ajouter foi; leur confirmation me surprit et me combla de joie.

On remarque que les meilleures maisons de Baltimore sont Ecossoises. Ce peuple entreprenant, actif, économe et industrieux, porte partout avec lui l'amour du travail et des arts. Il est

gai, poli, affable, et accueille les étrangers avec une aménité peu commune dans les États-Unis. Ceux à qui j'étois recommandé, me reçurent avec une affabilité et des témoignages d'intérêt dont je ne peux que me louer.

Je séjournai à Baltimore huit jours : j'en partis pour me rendre à la ville fédérale où j'arrivai le même jour, sans avoir remarqué sur la route rien qui fût digne de fixer l'attention d'un voyageur. Les terres y sont par-tout de médiocre qualité, et les villages que l'on rencontre sur la route, si peu considérables que leurs noms mêmes ne méritent pas d'être cités.

CHAPITRE XI.

Ville fédérale ; George-Town.

CONFORMÉMENT à la constitution des États-Unis, le Congrès devoit établir le lieu de ses séances sur un terrain indépendant des autres états, et autant qu'il seroit possible, à la portée de tous. Sur le rapport des inspecteurs-ingénieurs qu'il avoit chargés d'examiner quelle position offriroit plus d'avantages pour l'établissement d'une ville, il prit en 1790 la détermination de la fixer sur la rivière Potowmack, qui sépare le Maryland de la Virginie. Chacune de ces provinces devoit céder la moitié du terrain qui formeroit la juridiction du Congrès, au centre duquel on élèveroit une ville, dont l'étendue et la beauté correspondroient à la dignité des pouvoirs qui devoient y résider. Les provinces de Virginie et du Maryland sentant de quelle importance étoit pour elles cet établissement, s'y prêtèrent de tout leur pouvoir : non-seulement elles accordèrent au Congrès des terres qui leur appartenoient ; mais les particuliers qui se trouvèrent en possession du terrain sur lequel la ville devoit être bâtie, donnèrent

donnèrent de bon gré la moitié de leurs propriétés, se trouvant plus que dédommagés par l'accroissement de valeur que ne pouvoit manquer d'acquérir la portion qu'ils se réservoient.

L'acte du Congrès qui avoit autorisé l'établissement de la ville fédérale, avoit assigné des sommes considérables pour la constructiun des bâtimens nécessaires aux différentes autorités qui devoient l'habiter. Le palais du Congrès fut présenté sous un plan magnifique; mais les dépenses qu'il nécessitoit en ont rendu l'exécution impossible jusqu'à ce jour. Celui du président, ainsi que ceux des chefs du gouvernement, devoient être terminés le premier janvier 1800, époque définitivement fixée pour la première assemblée du Congrès dans la ville fédérale.

Je ne finirois pas, si je voulois détailler les extravagantes spéculations auxquelles ce nouvel établissement donna lieu. Les plus riches particuliers s'imaginant qu'on y accourroit de toute part, accaparèrent tout le terrain à un prix excessif, dans l'espoir de le revendre plus cher encore ou d'y élever des maisons qu'ils loueroient à haut prix : mais combien ils ont été trompés ! La ville fédérale, tracée sur un plan beaucoup trop vaste, n'offrira de bien des années encore aucun dédommagement aux spéculateurs. La plupart y ont englouti une fortune

immense amassée à grande peine, sans espoir de la relever jamais.

La Potowmack sur laquelle est bâtie la ville fédérale, a son embouchure, ainsi que je l'ai déjà dit, dans la baie de Chesapeak. Son port est bon, et les navires de toutes grandeurs peuvent y entrer dans presque tous les temps de l'année. Le plan de cette ville seroit superbe, s'il pouvoit s'exécuter; mais tout porte à croire qu'il s'écoulera bien des siècles avant que ce but ait été atteint. Le palais du Congrès n'a qu'une aile de bâtie, et il paroît que l'on ne pense pas à le continuer. Celui du président, qui en est distant de plus d'un mille, a été achevé; mais la superbe rue qui communique de l'un à l'autre ne présente que quelques maisons, belles à la vérité, mais si éloignées les unes des autres, qu'elles ressemblent plutôt à des maisons de campagne qu'à la rue principale d'une ville, qui devroit renfermer au moins quatre cent mille habitans.

La distance du palais à la rivière qui est d'un mille environ, ne contient pas une maison, non plus que celle qui s'étend du côté de la branche-Est de la Potowmack. On voit sur chacune de ces branches un assez grand nombre de belles maisons et de superbes magasins. Ce sont les deux quartiers vivans de la ville, ou, pour m'ex-

primer mieux, ce sont deux petites villes séparées de celle du Congrès, où ne logent que quelques riches propriétaires, les ministres, les ambassadeurs et les employés des bureaux. Le grand homme qui, par son influence et son génie, devoit y attirer une immense population, n'est plus : son successeur, dans ce point comme dans tout autre, pourra-t-il le remplacer ?

Quelques milles au-dessus de son embouchure, la Potowmack cesse d'être navigable. Les états de Virginie et de Maryland, en proportion de l'avantage que leur a procuré l'établissement de la ville fédérale, ont projeté et entrepris l'exécution d'un canal, au moyen duquel les bateaux éviteroient les chaînes de roc qui rendent cette partie de la rivière impraticable. Cet ouvrage auquel on avoit d'abord travaillé avec la plus grande activité, s'est ralenti à proportion du petit nombre d'établissemens qui se sont formés dans la ville fédérale : cependant il doit être incessamment achevé.

La population de la ville fédérale n'excède pas huit mille ames, et l'on y bâtit avec moins d'activité que dans la plupart des autres ports de mer des États-Unis.

La place qui fait face au palais du Congrès, seroit une des plus belles du monde si elle étoit achevée. C'est au milieu de cette place, que l'on

nomme *le Capitoul*, que doit être placée la statue de *Washington*, pour l'érection de laquelle il s'est élevé dans le Congrès des discussions minutieuses. Elles dénotoient moins d'économie qu'un esprit de parti, qui est loin de faire honneur à ceux qui en font profession. Mais la mémoire de cet homme véritablement grand a été bien vengée par ses nombreux amis, qui dans toutes les villes de l'Union ont généreusement souscrit pour laisser à la postérité un monument éternel de leur amour et de leur reconnoissance, pour un citoyen tel que les États-Unis n'en produiront peut-être jamais. Je ne m'arrêterai pas à faire son éloge : il est gravé en caractères ineffaçables dans le cœur de tous les gens de bien, qui savent avec quelle prudence, avec quel courage, et sur-tout avec quel désintéressement il servit sa patrie.

George-Town située hors l'arrondissement du territoire du Congrès, étoit, avant l'établissement de la ville fédérale dont elle n'est séparée que par un *Creek* (petit ruisseau), une place très-commerçante. Elle est bâtie sur la branche-Est de la Potowmack, dans une jolie position. Son port bon et sûr, peut recevoir des bâtimens marchands de toutes grandeurs. Elle s'est accrue assez considérablement pendant les dix années qui ont précédé l'installation du Congrès ; durant

cet intervalle, elle a été en possession de pourvoir, de tout ce qui leur étoit nécessaire, les ouvriers employés aux constructions, ainsi que les premiers habitans et les étrangers qui venoient en foule la visiter. Elle n'a rien perdu encore de l'activité de son commerce, assez considérable relativement à son étendue et à sa population, qui n'excède guère deux mille ames.

CHAPITRE XII.

Congrès. Mont-Vernon, Bethléhem.

LA discussion qui depuis long-temps occupoit le Congrès et qui continua pendant mon séjour à la ville fédérale, fixoit l'attention de tous les États-Unis. Outre son importance réelle, elle intéressoit tellement les deux partis qui divisent la république, que tout homme faisant profession de politique se croyoit obligé d'y prendre un intérêt particulier. Les fédéralistes fortement attachés à la lettre de la constitution sur laquelle ils fondent tout leur espoir, soutenoient qu'on ne pouvoit réformer l'acte du Congrès précédent, qui, en vertu du droit que lui en donnoit la constitution, avoit créé un tribunal suprême, chargé de surveiller les actes des différens pouvoirs, contre la sûreté de la république et le respect dû à ses lois. Les démocrates, au contraire, regardoient comme un coup de parti, l'anéantissement d'un tribunal qu'ils appeloient inutile en lui-même et dispendieux pour l'état. Ils soutenoient qu'il ne pouvoit produire que des troubles ; que sa suppression n'étoit point con-

traire à la constitution, qui ne pouvoit donner le droit à un Congrès de s'établir, sans laisser à un autre celui de le supprimer, s'il en reconnoissoit l'inutilité ou l'abus. Les uns et les autres plaidoient leur cause avec cet enthousiasme que donne l'esprit de parti; et l'on peut assurer que quelques-uns des orateurs étoient dignes de figurer parmi les plus adroits politiques, ou les plus captieux avocats de l'ancien continent.

Dans les États-Unis comme en France, les partisans de la démocratie sont généralement des hommes turbulens par nature ou par spéculation, qui ne peuvent supporter aucune supériorité, pas même celle de la loi. Les états du Midi les produisent plus particulièrement. Accoutumés dès leur enfance à commander à des esclaves, pour lesquels un geste ou un regard sont des ordres, ils portent dans toutes les actions de leur vie ce caractère dominateur, qui, contraint par les lois, leur en fait regarder le joug comme abusif et tyrannique. Leur succès dans l'affaire importante qui occupoit alors le Congrès, leur a assuré la supériorité dans toutes les discussions de parti, et presque toutes semblent prendre cette couleur.

Le président actuel des États-Unis, M. *Jefferson*, a été porté à cette place par les démocrates, auxquels il reste constamment attaché.

On ne peut douter qu'il n'ait rendu quelques services pendant la guerre de l'indépendance, qu'il n'ait un esprit de conduite raisonné, des talens et des connoissances politiques; mais il est également certain qu'il se laisse aveugler par l'esprit de parti qui le domine, et par un amour propre excessif qui lui fait tout sacrifier à son opinion particulière. Jaloux de conserver, à quelque prix que ce soit, l'autorité dont il est revêtu, il a éloigné des emplois des hommes éclairés et sans reproche, par la seule raison qu'ils y avoient été nommés par M. *Adams* son compétiteur et son rival. Ceux qui les ont remplacés, sont pour la plupart des ignorans ou des hommes nouvellement arrivés, qui n'ont d'autre mérite que celui d'être partisans excessifs de la démocratie. S'inquiétant peu de rendre son pays respectable aux yeux des nations étrangères, il voudroit le condamner à n'être qu'agriculteur, sans commerce ni consistance politique. Populaire jusqu'à la bassesse, il a supprimé quelques impôts établis par son prédécesseur pour l'entretien de l'armée, qu'il a réduite à deux milles hommes; et de la marine qu'il laisse dans une inaction si misérable, qu'à peine les États-Unis peuvent-ils assurer leur commerce contre les pirateries des puissances barbaresques. Econome comme un fermier, il semble ignorer que, quelle

que soit la sagesse d'un gouvernement, il ne se fait respecter au dehors que par un extérieur imposant : qu'il devient la risée de ses voisins, lorsqu'ils n'ont à en craindre que des représentations sages ou des réclamations justes. Aussi les papiers publics sont-ils chaque jour remplis des plaintes des négocians qui, sans espérance de réparations, éprouvent des pertes dans leur commerce ou des outrages qu'ils sont contraints de dévorer. Mais la canaille s'enivre à vil prix, et bénit dans son ivresse le grand homme qui a ôté la taxe sur les liqueurs fortes fabriquées dans l'intérieur. Car l'on doit observer que de tous les impôts supprimés par M. *Jefferson*, celui-là seul portoit sur le peuple. J'ajouterai que l'ivrognerie est un vice si commun parmi cette classe d'hommes, que si l'on avoit triplé l'impôt au lieu de le supprimer, on l'auroit beaucoup plus réellement servi. M. *Jefferson* est l'auteur d'un ouvrage sur la statistique de la Virginie, à laquelle il appartient. Il n'a guère plus de mérite comme écrivain que comme président des États-Unis. Il est cependant probable qu'il sera continué dans cet emploi éminent.

Par une loi du   , chaque état doit envoyer au Congrès un député à raison de trente-trois milles habitans au-dessus de vingt-un ans. Dans les pays où l'esclavage est toléré,

deux esclaves comptent pour un libre. Le Congrès fixe l'impôt pour les besoins généraux de la république. Il propose les lois ou discute celles qui lui sont proposées par le pouvoir exécutif; mais avant qu'elles puissent être exécutées, elles doivent être présentées au Sénat qui, après en avoir examiné l'utilité, les approuve ou les rejette. Le Sénat est une autorité supérieure interposée entre les pouvoirs législatif et exécutif. Chaque province y envoie deux membres, qui doivent être âgés de quarante ans au moins. La loi n'exige aucune autre condition : mais ceux qui réunissent les suffrages, sont presque toujours des hommes recommandables par la supériorité de leurs connoissances, leurs grandes propriétés ou les services qu'ils ont rendus. On compte encore dans le Sénat plusieurs membres du Congrès qui proclama en 1776 l'indépendance des États-Unis, et quelques généraux qui servirent avec distinction pendant la longue guerre qui en fut la suite.

Après avoir séjourné à la ville fédérale assez long-temps, pour me convaincre que dans ce pays comme ailleurs, l'intérêt particulier est le grand mobile des actions des hommes; que la faveur des grands fait par-tout la partie la plus réelle du mérite, et que l'homme de tous les états qui a embrassé un parti, est sourd à la

voix de la raison, sous quelque forme quelle lui soit présentée : je quittai cette ville naissante, théâtre futur des troubles qui doivent diviser ou déchirer les plus beaux pays du nouveau continent.

De la ville fédérale je dirigeai mes pas vers la maison de campagne de Washington. C'est là qu'il avoit fixé son séjour dans les dernières années de sa vie, et qu'il se plaisoit à réfléchir sur les grands intérêts d'une patrie, dont il avoit acheté l'indépendance aux dépens de sa tranquillité et de son sang. Une lettre d'introduction dont je m'étois pourvu à la ville fédérale, me fit accueillir au Mont-Vernon avec plaisir et distinction. Mon titre de François seul m'y auroit mérité des égards, que Washington ne cessa jamais de nous prodiguer. Je ne m'arrêterai pas à tracer le portrait moral des différens membres de sa famille, qui méritèrent pendant sa vie sa confiance et son estime ; il me suffira de dire que Mad. Washington (*) conserve de cet époux chéri le souvenir le plus tendre ; qu'elle ne parle qu'avec une affection douloureuse des momens heureux qu'elle a passés avec lui, et qu'il étoit

---

(*) Cette femme respectable est morte quelques mois après mon passage, emportant avec elle les regrets de tous ceux dont elle étoit connue.

aimé de tous ceux dont il étoit entouré, autant qu'il étoit vénéré de ses concitoyens et admiré de tous les grands hommes de son siècle.

Le Mont-Vernon ne mériteroit aucune célébrité s'il n'avoit appartenu à Washington. Sa position qui domine la Potowmack seroit admirable, si la plaine sur laquelle la vue s'étend n'étoit sablonneuse, aride et presque sans culture. La maison est vaste, mais sans décorations extérieures ni intérieures ; les jardins sont beaux et entretenus avec soin. La bibliothèque choisie par cet homme vraiment connoisseur, ne contient que des livres intéressans et utiles. Le cultivateur, le philosophe, le savant et l'homme d'état, sont assurés d'y trouver une agréable compagnie ; l'homme futile et léger y est seul déplacé. Les auteurs François que Washington semble avoir lus avec une affection particulière, sont *Buffon* et *Montesquieu*. Les notes qu'il a faites sur les ouvrages de ces hommes justement célèbres, et que Mad. Washington me permit de parcourir, prouvent que son instruction et son discernement égaloient ses vertus civiles et militaires. Les conseils qu'il a donnés à ceux qui lui succéderoient, les grands biens qu'il a affectés au soulagement des malheureux, les maisons d'instruction qu'il a établies, font à la fois l'éloge

de son cœur et du grand intérêt qu'il prenoit au bonheur de ses concitoyens et de son pays.

Après avoir passé deux jours dans le sein de cette famille respectable, je m'embarquai pour Baltimore sur un paquebot dans lequel les passagers jouissent de toutes les commodités de la vie. J'arrivai le même soir, et partis le lendemain pour Bethléhem, avec quelques étrangers curieux comme moi de voir cet établissement des Frères Moraves, qui jouit d'une si grande réputation dans toute l'étendue des États-Unis.

Cette petite ville où nous arrivâmes le lendemain de notre départ de Baltimore, est à vingt-huit milles de Philadelphie. Sa situation au pied d'un coteau peu élevé, près duquel coule un ruisseau d'une eau très-pure, la rend saine et agréable. Les Frères Moraves qui l'habitent sont propriétaires de tout le terrain qui l'entoure, à plus de deux milles de toutes parts. Un étranger ne peut jamais espérer d'y acquérir la moindre propriété. Il n'y a qu'une seule auberge où l'on est bien reçu, bien traité, et à un prix assez modique.

Ce petit endroit qui ressemble plutôt à un couvent qu'à une ville, compte environ huit cents habitans; la douceur de leurs mœurs, la régularité de leur vie, sont peut-être ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette secte, qui a

passé long-temps pour joüir de la communauté de biens. Les ouvriers étrangers qu'ils emploient sont même si bien façonnés à cette manière d'exister, que leur ouvrage fini, ils se retirent avec un calme que l'on ne trouve dans aucune partie de l'Union.

Le jour même de notre arrivée nous fûmes visiter le couvent, tenu par les femmes les plus respectables de la secte. Les bâtimens sont vastes, propres et bien distribués. Les jeunes demoiselles de toutes les religions y sont élevées avec soin et décence. Leurs occupations consistent dans le travail de leurs doigts. On leur donne aussi tous les talens de société dont est susceptible un pays aussi peu avancé dans l'étude des beaux arts. La musique, le dessin, la broderie, l'étude de l'histoire et de la religion, partagent leur temps. Une des supérieures nous présenta des bourses, des porte-feuilles brodés, de petits paniers, enfin toutes sortes d'ouvrages de patience dont s'occupoient autrefois nos religieuses. Nous en achetâmes un assez grand nombre, et apprîmes d'elle que le produit de ce travail appartenoit à la communauté, qui l'employoit à de bonnes œuvres.

Les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage, ne me permettent pas d'entrer dans les détails relatifs aux principes religieux des Frères

Moraves. J'engage le lecteur curieux de s'en instruire, à avoir recours à l'ouvrage de M. *de Liancourt*, qui en a parlé en historien, à qui seul peut-être il a été possible de connoître les règlemens de cette classe d'hommes vraiment intéressans. Il me suffira de dire ici qu'ils jouissent ainsi que les Quakers, dans toutes les parties des États-Unis où ils sont connus, d'une réputation bien méritée de probité et de vertu ; qu'ils sont bons agriculteurs et honnêtes négocians, et que leur humanité s'étend sur toutes les classes des citoyens, au secours desquels ils vont avec empressement dès que l'occasion s'en présente.

CHAPITRE XIII.

Caractère, mœurs et usages des peuples d'Amérique dans les provinces maritimes.

Je ne crois pas devoir abandonner cette belle partie du continent pour m'enfoncer dans les terres, sans donner sur les mœurs, les goûts, les usages et le caractère des peuples qui l'habitent, les renseignemens que l'on a droit d'attendre de tout voyageur intelligent et observateur. La plupart des pays que j'ai parcourus depuis mon départ de Philadelphie, les peuples que j'ai vus sont si différens des peuples et des pays qui bordent la mer, que l'on a peine à se persuader que ces hommes soient du même sang et vivent sous les mêmes lois. Les villes maritimes, rendez-vous de tous les peuples du monde, ont adopté des usages Européens, que l'intérieur est éloigné de connoître. Leurs besoins se sont accrus avec leur fortune, le luxe s'y est introduit, et les beaux arts, quoique encore au berceau, sont bien plus appréciés que dans l'intérieur, où l'on en a à peine une idée.

Entièrement

Entièrement livrés aux spéculations mercantilles, les peuples des états maritimes de l'Amérique septentrionale ont généralement les qualités et les défauts qui caractérisent le marchand. Laborieux, actif, industrieux, entreprenant, audacieux même, l'habitant de ces contrées n'est retenu par aucun empêchement ni arrêté par aucun obstacle. D'un coup d'œil il parcourt sur la carte du monde les pays où il peut porter son industrie, et ceux dont il peut tirer quelque avantage par leurs productions territoriales, ou le genre d'occupation auquel sont adonnés les peuples qui les habitent. Colporteurs de l'univers, tout leur convient. Ce qui n'est pas bon dans un pays sert à l'autre, et leur active imagination leur fournit des débouchés pour une foule d'objets que les autres peuples regarderoient avec indifférence ou mépris.

Mais s'ils sont bien servis par leur imagination dans leurs entreprises et leurs spéculations commerciales, elle ne leur est pas moins utile dans leurs transactions particulières. Assurés que le plus adroit trompera l'autre, ils disputent de finesse, et ne traitent ensemble qu'avec crainte et méfiance. Un étranger a-t-il quelques relations d'affaires avec eux; s'il est droit et franc, il sera presque toujours dupe, et l'Américain rira de sa bonne foi lorsqu'il devroit l'admirer. Il seroit difficile

de calculer les sommes que cette bonne foi a coûtées aux malheureux habitans de Saint-Domingue, pendant les premières années de la guerre. Les uns, pour mettre à l'abri leurs denrées, les ont adressées à des négocians qui les en ont entièrement dépouillés ; d'autres, pour sauver leur argent et leurs bijoux les plus précieux, en ont fait des donations aux capitaines de leurs navires, qui se les sont appropriés : d'autres enfin ont été conduits directement à des corsaires, qui partageoient leurs dépouilles avec le capitaine et l'équipage. Dire que les dix-neuf vingtièmes des habitans en fuite ont été trompés ou volés par les Américains, ce n'est malheureusement pas exagérer.

La même méfiance qu'ils apportent dans leurs traités, ils la conservent dans leur intérieur avec leurs femmes, leurs enfans et leurs amis les plus intimes. Rarement les femmes ont-elles à leur disposition quelques pièces de monnoie pour leur entretien ou celui de leur famille. Les hommes de toutes les classes vont eux-mêmes au marché, achètent la provision du ménage, et ne s'en rapportent aux femmes que sur l'ordre et la propreté intérieure de la maison. Economes jusqu'à l'avarice, ils ne font usage de leur fortune que pour satisfaire leur goût excessif pour le vin et les liqueurs fortes. Eprouvent-ils

quelque malheur ? c'est dans le vin qu'ils s'en consolent. Vont-ils à la campagne se reposer de leurs fatigues ? c'est pour y boire sans distraction, s'inquiétant peu des beautés de la nature ou des charmes des forêts et des champs. Un ruisseau, fût-il digne de la muse de *Virgile* ou de *Delille*, n'est à leurs yeux que de l'eau claire et ne mérite aucune attention. Une cigarre de la Havanne, une gazette, une bouteille de vin de Madère ; voilà tout ce qui fait les délices de la vie. C'est dans leur compagnie seule que l'Américain éprouve de véritables jouissances.

La lecture des papiers publics, dont l'inutile abondance est difficile à concevoir, emploie une grande partie de la journée des Américains. Cette occupation presque continuelle leur persuade, avant l'âge de vingt ans, qu'ils sont plus politiques que les diplomates les plus consommés de l'Europe ; comme l'habitant d'un port de mer s'imagine être marin, parce qu'il voit tous les jours de nombreuses flottes. Enorgueillis du succès de leur révolution, ils ont dès long-temps oublié que, sans les secours puissans de la France, ils seroient encore sujets et tributaires de sa Majesté Britannique. Ils se croient les premiers guerriers du monde, parce qu'ils ont forcé quelques nations sauvages à leur demander la paix ; ou parce qu'ils ont dans la Méditerranée une

flotte (c'est ainsi qu'ils nomment leur misérable escadre) qui en impose aux deys de Tunis et d'Alger. Entendez un Américain parler des exploits des armées Françoises, des brillantes retraites ou des valeureuses actions des Autrichiens; il ajoutera aux foibles éloges qu'il leur donnera, qu'une poignée de leurs soldats en auroit fait davantage, et qu'aucune puissance ne pourroit résister à leur milice.

Les Américains sont chicaneurs et processifs. Le sang froid avec lequel ils défendent leurs causes, ne peut manquer d'amuser un étranger. Dans l'affaire la plus importante, vous ne verrez jamais l'orateur remuer la tête ou les mains, ni faire la moindre inflexion de voix qui donne à connoître qu'il soit plus animé dans un moment que dans un autre. Est-il condamné, il ne sourcille pas; mais il porte son affaire à un autre tribunal, jusqu'à ce qu'il ait épuisé tous les moyens d'appel. Leurs dissentions politiques dont les gazetiers les occupent sans cesse, prennent chaque jour un caractère plus âcre. Les démocrates remuans et despotes comme dans tous les pays du monde, dictent la loi aux fédéralistes, généralement plus riches et conséquemment plus pacifiques, qui voient dans le maintien du gouvernement tel qu'il est, leur sûreté individuelle et celle de leurs propriétés. Egale-

ment entêtés dans leur opinion, le sang qui coule dans leurs veines est difficile à émouvoir; mais s'il parvient à fermenter, je ne vois rien qui puisse les arrêter réciproquement. Ils renverseront cette belle constitution à laquelle ils ont déjà porté de rudes atteintes, et le résultat le plus avantageux de cette lutte sera la séparation des états du Nord de ceux du Midi. Les uns et les autres semblent le desirer également : leurs députés au Congrès en sont à savoir à qui prononcera le mot.

Les Américains sont pour la plupart peu attachés à leurs parens, au secours desquels ils ne viennent presque jamais. Il n'est pas rare de voir dans la plus stricte médiocrité, et même dans l'indigence, le frère de l'homme le plus fortuné, sans que celui-ci cherche à lui fournir le moindre moyen d'augmenter ou de rétablir sa fortune. L'attachement qu'ils paroissent avoir pour leurs enfans retombe toujours sur le dernier né, et s'évanouit presque entièrement lorsqu'il a atteint sa douzième année. Une fois hors de l'école, on a fait assez pour lui; il doit aller chercher fortune, où, et comme il pourra.

Ce peu d'intérêt a sa source, autant que j'ai pu m'en appercevoir, dans la loi qui ôte aux pères et mères tout pouvoir sur les filles à quinze ans, et sur les garçons à vingt. La nature

veut que nous ne nous attachions que foiblement à l'objet qui va nous échapper, et au bonheur duquel nous ne pouvons pas contribuer directement. Dans tous les animaux, elle a proportionné les soins des parens au besoin qu'en ont les enfans, et a voulu que l'attachement de ceux-là cessât là ou ceux-ci pouvoient se passer de leurs secours. C'est d'après ces lois que se conduisent les peuples sauvages, qui oublient leurs enfans et qui en sont oubliés, aussitôt que leurs flèches peuvent leur procurer le vêtement et la subsistance.

Tel est le caractère général des habitans des côtes des États-Unis, qui leur fait peu d'amis parmi les étrangers qui les fréquentent ou ceux qui commercent avec eux. Mais combien ces étrangers en sont dédommagés par la douceur du gouvernement et la liberté dont ils jouissent! Ce peuple sera-t-il assez sage pour s'en servir sans en abuser? C'est ce que l'avenir seul peut apprendre, et dont bien des motifs portent à douter.

Les habitans des États-Unis font une grande consommation de thé. On le sert ordinairement quatre ou cinq heures après le dîner. La colation qui l'accompagne est composée de beurre frais, de petits gâteaux, de fromages et de confitures. L'on y sert aussi des viandes fumées,

coupées en feuilles presque aussi minces que du papier. La viande de chevreuil ainsi préparée est d'un goût exquis. Les demoiselles chargées de servir le thé, y mettent beaucoup de graces et de coquetterie. Personne ne fait usage de café après le repas, mais les hommes en prennent presque tous à déjeûner. Comme ils le font très-léger, ils s'en dédommagent par la quantité. Les Américains mangent les viandes et les poissons bouillis ou rôtis, et suivent dans tous les usages de la table la méthode Angloise. Ils ne se servent pas de serviettes, ont des fourchettes à deux branches qu'ils n'emploient que pour couper les mets. Ils mangent avec leurs couteaux qui se terminent en rond : ils ne commencent à boire qu'après le repas. Ils paroissent avoir pour règle fondamentale de ne rien faire comme nous.

CHAPITRE XIV.

Dames Américaines.

PAR-TOUT les femmes ont moins de défauts et plus de vertus que les hommes : c'est une vérité que je me plais à répandre et qui me paroît chaque jour plus évidente. Les Américains, plus qu'aucun peuple du monde, peuvent se glorifier d'avoir de bonnes femmes ; et cette règle générale ne souffre qu'un petit nombre d'exceptions. Elevées dans les principes dont j'ai précédemment parlé, les jeunes demoiselles se livrent au plaisir avec la même liberté que les jeunes gens. La danse, les spectacles, les promenades, la toilette, les occupent entièrement, lorsque surtout elles ont des parens qui favorisent leur goût et fournissent à leur dépense. Un jeune homme leur plaît-il ; si elles parviennent à se l'attacher, il doit, avant de penser à épouser, leur procurer toutes sortes d'agrémens et se prêter à tous leurs caprices. Certaines que leurs jouissances finiront le jour de leur mariage, elles le retardent autant qu'elles le peuvent, et ne cèdent aux sollicitations de leurs amans que lorsqu'elles craignent

de les voir échapper. J'ai entendu plusieurs Américaines répondre aux déclarations d'amour les plus sincères, aux propositions de mariage les plus avantageuses, qu'elles n'avoient pas encore eu le temps de connoître le monde et ses plaisirs; qu'elles ne vouloient point s'en retirer avant d'en avoir joui.

Autant les jeunes personnes sont libres lorsqu'elles ne dépendent que d'elles-mêmes, autant sont-elles esclaves dans l'état du mariage. Renfermées dans leur intérieur, entièrement occupées de soins domestiques, elles ne sortent que pour visiter leurs parens ou aller aux églises. Leur goût pour la toilette et les plaisirs bruyans, paroît s'éteindre entièrement ou s'affoiblir assez pour ne les occuper que légèrement. Toutes entières aux occupations de leur ménage, elles supportent patiemment les contrariétés et les dégoûts qu'un mari bourru et souvent ivrogne leur fait éprouver chaque jour, excusent ses défauts et sa grossièreté, et dédommagent par leur bon ton et leur aimable politesse les étrangers, des brusqueries qu'ils ont à essuyer d'hommes sans éducation.

Quelle contradiction avec nos mœurs! mais aussi quelle différence de conduite! Les demoiselles Françoises esclaves de leurs mères qui les gênent dans toutes leurs actions, leurs goûts et

leur maintien, n'attendent qu'un mari pour se soustraire à l'esclavage maternel, et se livrer à leur amour pour la dépense et le plaisir : tandis que les Américaines sans frein chez leurs parens, regardent le mariage comme un joug, qu'elles ne se décident à porter que lorsqu'elles sont lasses des plaisirs du monde. Aussi mènent-elles alors la vie de nos demoiselles, tandis que nos femmes commencent après leur mariage à jouir des avantages des demoiselles Américaines. Je laisse à juger lequel est le plus conforme aux bonnes mœurs et à la raison.

La dépense des femmes dans les États-Unis est très-restreinte. Si quelques-unes déploient dans leur maison ou leur extérieur un luxe quelquefois excessif; c'est généralement pour satisfaire leurs maris, qui, dans ce pays comme en Europe, ne conservent souvent leur crédit qu'en jetant aux yeux du public une poudre qui l'éblouit et le trompe.

Les Américaines nourrissent elles-mêmes leurs enfans, quelque nombreux qu'ils soient. Elles conçoivent difficilement qu'une mère abandonne à une étrangère cette portion essentielle de ses devoirs. Une grande douceur, une patience sans bornes, dont elles ont été pourvues par la nature, leur font trouver faciles les soins les plus pénibles. Si extérieurement elles ne donnent pas

à leurs enfans ces signes d'un amour extravagant dont nos Françoises les accablent ; elles leur prodiguent toutes sortes d'attentions en santé, et en maladie les secours les plus ardens et les plus tendres.

A un air de langueur et d'abandon, les Américaines, blanches, fraîches et gaies, joignent une assez agréable tournure ; mais elles ne conservent que peu de temps ces beaux dons de la nature. Souvent avant vingt ans, les roses de leur teint sont entièrement fanées, et ces charmes qui les faisoient admirer, sont évanouis pour jamais. Il semble que l'amour, convaincu que les maris de ces contrées sont indignes de tant d'appas, en prive ce sexe aimable dès qu'il abandonne ses autels pour passer à ceux de l'hymen. Il est peu de pays où les femmes aient d'aussi mauvaises dents que dans les États-Unis. Assez ordinairement celles de devant sont gâtées avant l'âge de dix-huit ans. La plupart des voyageurs l'attribuent à l'habitude où elles sont de boire le thé très-chaud ; mais pourquoi ne produiroit-il pas le même effet sur les jeunes gens ? Je suis porté à croire que cette espèce de maladie est la suite du peu d'habitude qu'elles ont de se moucher. Les humeurs âcres qui découlent du cerveau, doivent nécessairement affecter les

germes de la dentition et produire cet effet désagréable. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que les dents de la mâchoire supérieure, et particulièrement les incisives, sont toujours les premières gâtées. On reproche généralement aux Américaines leur peu de propreté.

CHAPITRE XV.

Départ pour la Louisiane ; Lancaster, assemblée de l'état de Pensylvanie.

LE moment favorable étant arrivé pour entreprendre mon voyage de la Louisiane, je quittai Philadelphie dans les derniers jours de février, accompagné d'un François qui avoit demeuré quelque temps à Saint-Louis, et qui y retournoit avec une forte pacotille. L'hiver qui cette année avoit été très-doux, avoit préparé une végétation active, et les champs commençoient à reverdir lorsque je me mis en route. Comme nous avions à traverser la Pensylvanie dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, nous prîmes la voiture de Lancaster. La campagne que nous parcourûmes est beaucoup plus belle qu'aucune de celles que j'avois vues depuis mon arrivée dans les États-Unis. Les terres qui, dans les environs de Philadelphie, sont sablonneuses et maigres, deviennent plus riches à mesure que l'on s'en éloigne ; et le comté de Lancaster présente aux voyageurs une des sources de cette opulence

réelle, dont les Américains s'enorgueillissent avec raison. Les fermes y sont rapprochées et bien bâties. Leur extérieur annonce l'abondance, fille du travail et de l'industrie ; et leur intérieur respire, sinon le luxe, au moins la plus complète aisance. Les Allemands qui les habitent presque toutes, sont économes, laborieux et bons laboureurs. Ils sont réputés les meilleurs fermiers des États-Unis ; et quoiqu'ils soient encore loin de la culture Angloise ou même Françoise, on peut les appeler avec raison les pères de celle d'Amérique.

Le grand nombre d'Allemands qui habitent le comté de Lancaster, oblige les États à publier dans les deux langues les lois et les avertissemens de toute espèce. Malgré une longue résidence et les écoles sans nombre, où les pères sont engagés à envoyer leurs enfans pour s'instruire dans la langue réputée nationale, la plus grande partie comprend à peine assez d'anglois pour faire ses affaires avec ceux qui le parlent. Elevés dans le sein de leurs familles, employés dès leur bas âge aux travaux de l'agriculture, ils s'inquiètent peu des charges publiques pour lesquelles ils ne se sentent pas propres. Ils préfèrent une vie active, laborieuse et retirée, aux distinctions et aux emplois. Si les Allemands n'ont point adopté le langage des Américains,

ils n'en ont pas pris non plus les vices. Ils n'ont de commun avec eux que celui de l'ivrognerie, qu'ils ne portent même pas au même excès. Ils ne sont ni querelleurs ni méfians, et agissent dans leurs transactions avec franchise et loyauté. On leur reproche avec quelque raison d'être un peu brusques en ménage, mais ce défaut (si c'en est un) appartient tout entier à la mère-patrie. Ils s'en seroient sans doute corrigés dans le nouveau continent, s'il ne leur eût pas bien réussi dans l'ancien.

Le jour même de notre départ de Philadelphie nous arrivâmes à Lancaster pour dîner, quoique cette ville en soit éloignée de soixante-six milles. Le commerce de ce pays étant très-considérable et n'ayant de débouché que par terre, les états de Pensylvanie y ont pratiqué une grande route qu'ils font entretenir avec la plus grande régularité aux dépens des voyageurs. Il y a cinq barrières, à chacune desquelles on paye une légère rétribution qui, bien employée, est suffisante pour son entretien. Elle est cailloutée dans toute sa longueur, et garnie d'aqueducs et de ponts par-tout où le besoin le requiert. On y rencontre à chaque pas des waggons (*) chargés de comes-

(*) Chariots couverts à quatre roues, employés au transport dans toute l'étendue des États-Unis.

tibles de toute espèce, que l'on transporte à Philadelphie pour sa consommation ou l'exportation. Il seroit difficile de nombrer combien de barils de farine ou de viande salée sortent chaque année du comté de Lancaster ; il suffira de dire qu'il est le grenier et la boucherie de Philadelphie, et d'une grande partie des colonies ou des provinces méridionales.

Lançaster est une ville assez bien bâtie, qui peut renfermer six mille ames. Elle est la seconde de l'état de Pensylvanie et la plus considérable de toutes celles de l'intérieur. Les assemblées de l'état s'y réunissent depuis quelques années comme étant plus centrale, conséquemment plus à la portée des administrés. Les habitans de Lancaster sont pour la plupart Allemands ou Hollandois, et professent la religion réformée. Les Catholiques Romains y sont aussi en assez grand nombre, ainsi que dans les campagnes environnantes.

Quatre grandes rues garnies de trottoirs, coupées à angles droits, composent la presque totalité de la ville. Le bâtiment des États petit, mais élégamment bâti au point d'intersection de ces rues, présente une façade à chacune, et les termine agréablement. Les trottoirs sont larges et bien entretenus ; mais les rues qui ne sont pas encore pavées, sont si bourbeuses que les

voitures

voitures ont peine à s'en tirer. Les états ont arrêté que cette réparation, si nécessaire au commerce et à la salubrité de la ville, seroit faite sur le bénéfice de quatre loteries, qui se tireroient chaque année jusqu'à l'entier achévement de l'ouvrage.

C'est ici le moment d'observer que les plus beaux établissemens des États-Unis, sont le résultat du goût du peuple pour cette espèce de jeu de hasard. Mais qui pourroit blâmer cet impôt volontaire, lorsque le bénéfice en est si utilement employé ? Ce bénéfice étant toujours connu d'avance, celui qui place ses fonds dans une loterie, connoît aussi les chances qu'il a à courir ; et, assuré du bon emploi de la partie du capital qu'il peut perdre, il n'hésite pas à s'exposer à un hasard d'où il peut, en contribuant au bien général, voir résulter son avantage particulier.

Le lendemain de mon arrivée, je me présentai à l'assemblée de l'état. Je dus à la politesse de quelques membres d'être admis dans l'intérieur de la salle, où un huissier m'apporta un fauteuil. J'observai que les pétitions particulières ou des différens comtés sont présentées au président par leurs députés respectifs ; qu'après en avoir pris lecture, le président les communique à l'assemblée, qui en ordonne, ainsi qu'elle le

trouve convenable, une seconde et troisième lectures, ou les renvoie, lorsqu'elle le juge à propos, à un comité chargé d'en faire le rapport. Si la pétition n'est pas d'un intérêt majeur, le président nomme lui-même les membres qui doivent le former; dans le cas contraire, ils sont choisis par la voie du scrutin.

Le Sénat est une autorité interposée entre le gouverneur de l'état et l'assemblée des représentans du peuple, comme le sénat général entre le congrès et le président. Il est composé d'un nombre de membres égal au quart des représentans.

Je fus dans le cas d'observer, pendant les diverses séances auxquelles j'assistai à l'une et à l'autre des assemblées, combien le peuple Américain fait peu de cas de ce que nous appelons *décence extérieure* et *étiquette*. Chaque représentant ou sénateur assis sur un fauteuil de bois, a devant lui une petite table destinée à déposer les papiers qui lui sont nécessaires; mais un grand nombre, au lieu de l'appliquer à cet usage seul, s'en servent pour s'asseoir ou étendre leurs jambes, et ne changent de posture que lorsqu'ils adressent la parole au président : car dans ce cas la loi les oblige à se lever et à parler tête nue. Ont-ils soif; ils vont tous boire à un pot placé sur une des croisées de la salle, qu'un domes-

tique a soin de tenir toujours plein d'eau. Chez nous, les gens les plus communs auroient de la peine à s'astreindre à cet usage, qui est familier aux peuples d'Amérique. Il y a à peine dix ans que, dans les maisons les plus riches, on n'apportoit qu'un verre ou deux, quelque nombreuse que fût la compagnie. Aujourd'hui même, dans la plupart des tavernes, on est obligé de boire à son tour, sous peine de passer pour impoli.

On trouve à Lancaster des hommes de tous les métiers, et il est probable que bientôt il y aura des manufactures: plusieurs particuliers ont déjà tenté d'en élever, et le gouvernement ne néglige rien pour les encourager. La quantité de petites rivières dont ce pays est entrecoupé, offre aux artistes et aux spéculateurs des moyens assurés de réussite. C'est sur ces petites rivières que sont construits les beaux moulins, d'où sort la farine qui approvisionne toute l'année le marché de Philadelphie. Un mécanicien ne peut se lasser d'admirer à quel point de perfection ces ouvrages ont été portés. La cherté de la main d'œuvre a engagé les propriétaires à ne rien épargner pour diminuer le nombre des bras : aussi voit-on des moulins qui contiennent jusqu'à six jeux de meules, et auxquels cinq hommes suffisent. Il sort d'un moulin de cette espèce, en vingt-quatre heures, jusqu'à cent barils de

farine, pour lesquels les cultivateurs reçoivent en échange, outre les objets nécessaires à leur consommation, un grand nombre de piastres qu'ils emploient à augmenter leurs troupeaux ou à améliorer leur culture. On voit à quelque distance de Lancaster un établissement formé par une compagnie nombreuse et riche, pour encourager la culture de la vigne dans l'état de Pensylvanie. Elle doit cette précieuse production à un François dont l'activité égale l'intelligence et l'industrie. Cependant le vin qu'il s'y est procuré jusqu'à ce moment est d'une qualité au-dessous du médiocre, et il est difficile de penser que dans un climat encore aussi incertain, la vigne puisse de long-temps offrir un dédommagement aux propriétaires qui s'occuperont de sa culture.

Parmi les différentes fabriques de Lancaster, on remarque celle des *Rifles* ou arquebuses, dont les habitans des contrées de l'ouest, et même plusieurs nations Indiennes se servent pour la chasse. C'est à cette arme meurtrière que les Américains ont dû plusieurs de leurs victoires pendant la guerre de l'indépendance. J'aurai occasion de parler de l'adresse avec laquelle ils l'emploient : elle est telle, qu'il faut en avoir été le témoin pour y ajouter foi.

CHAPITRE XVI.

Harrisburgh; Susquehana; Carlisle; montagnes de Kitucktuny et Sedling; Bedford; montagnes d'Alleghani.

Après être resté trois jours à Lancaster, je continuai ma route sur Harrisburgh, qui en est éloigné de quarante milles. La grande route qui y conduit est aussi mauvaise que celle de Philadelphie à Lancaster est belle. Les terres qui l'avoisinent paroissent bonnes et bien cultivées, et les maisons, quoique plus distantes les unes des autres, annoncent encore l'aisance de ceux qui les habitent. Elles sont presque toutes bâties en grosses pièces de bois équarries avec soin, dont les intervalles sont remplis de pierres liées avec de la terre ou du mortier. Le propriétaire se console de leur peu de solidité, par la facilité de la reconstruction et le peu de dépense qu'elle occasionne. A dix-huit milles de Lancaster on trouve Elizabeth-Town, et quelques milles plus loin Middle-Town, qui sont deux petits villages mal situés, mal bâtis, et qui n'offrent aucune

espèce d'intérêt. La rivière Susquehana que nous apperçûmes à peu de distance de Middle-Town, et que nous cotoyâmes jusqu'à Harrisburgh, nous dédommagea en quelque sorte de l'ennui de la route. La rive gauche sur laquelle nous nous trouvions, est une belle et riche plaine, bien habitée et bien cultivée. La droite est bordée dans toute son étendue d'un coteau garni de forêts magnifiques, qui fournissent au Maryland ses plus beaux bois de construction. Quoique la Susquehana ne soit navigable que pendant la saison pluvieuse, les peuples qui l'avoisinent n'en font pas moins un commerce assez considérable avec Baltimore. Ils profitent des grandes eaux pour y conduire la farine, ainsi que les viandes salées dont le pays abonde; et en rapportent tous les objets nécessaires à sa consommation.

Harrisburgh est une jolie petite ville bâtie sur la rive gauche de la Susquehana. M. *Harris* qui y établit son domicile il n'y a pas plus de vingt-huit ans, en traça le plan dans une vaste plaine, à peu de distance d'un coteau d'où coulent des eaux saines et abondantes. Une belle place, au milieu de laquelle est un marché soutenu par des colonnes, forme le centre de la ville. Les maisons qui l'entourent, presque toutes à deux étages, sont bâties en briques et couvertes en esseaux imitant la tuile. Le palais de justice est

vaste et construit avec goût. Les églises Protestantes et Presbytériennes peuvent rivaliser avec celles des premières villes des États-Unis.

Cette petite ville compte au moins quatorze cents habitans, dont une moitié Allemands et l'autre moitié Américains, émigrés des états du Nord ou Irlandois d'origine. Le quai qui borde la rivière est le quartier le plus vivant et le plus agréable. C'est là que sont établies toutes les maisons de commerce qui ont quelques relations avec Baltimore ou Philadelphie. Malgré le plaisir que me causèrent les environs de cette petite ville, que je passai une journée entière à parcourir, il fallut la quitter le surlendemain de mon arrivée, sous peine d'y rester une semaine ; car la seule voiture publique que l'on puisse s'y procurer est la malle, qui n'y passe qu'une fois tous les huit jours pendant la mauvaise saison. J'eus pour compagnon de voyage jusqu'à Carlisle un émigré François, issu en ligne directe de ce brave guerrier qui, blessé du même coup qui avoit enlevé la vie à M. *de Turenne*, disoit à son fils qui étoit accouru à son secours : « C'est sur ce grand homme et non sur moi que vous devez verser des larmes. » Successivement employé au service des États-Unis, maître de musique ou de dessin, puis marchand, il étoit réduit alors à courir de place en place en qua-

lité de maître à danser. Mais né avec un caractère heureux, il sembloit avoir exercé chacune de ces professions, non-seulement sans répugnance, mais même avec plaisir.

Carlisle n'est éloigné de Harrisburgh que de dix-huit milles. Nous y arrivâmes après quelques heures, sans avoir rien vu sur la route qui ait pu fixer notre attention. Le pays moins bon que celui que j'avois parcouru deux jours auparavant, est aussi moins habité. Les maisons, quoique à peu près aussi nombreuses, sont bien loin d'y annoncer autant d'aisance.

Carlisle est, à mon avis, la ville la moins agréable que j'aie vu dans les États-Unis. Bâtie sur un terrain sec et inégal, entourée de forêts de pins, sans eaux qui l'avoisinent, je cherchois en vain ce qui avoit pu engager les premiers habitans à venir y fixer leur séjour. J'appris de quelques notables du pays, que cette place ayant été choisie pendant la guerre de l'indépendance pour un quartier général des troupes Américaines, l'appas du gain y avoit d'abord attiré des vivandiers et des spéculateurs; qu'à cette époque les habitans dispersés avoient pris l'habitude de venir s'y pourvoir de tous les objets d'utilité dont ils pouvoient avoir besoin, et qu'elle avoit conservé le dépôt de toutes les marchandises destinées à la consommation des pays environnans,

jusqu'au pied des montagnes. Ils ajoutèrent que les particuliers qui ne faisoient pas le commerce, étoient de riches propriétaires de terres, qui en ayant vu la valeur augmenter considérablement, étoient venus demeurer sur les lieux pour les vendre avec plus d'avantage, ou y former des établissemens utiles.

Les Presbytériens, les Protestans et les Méthodistes ont des églises à Carlisle. Il y a aussi un palais de justice assez bien bâti et des casernes qui tombent en ruine. Elles paroissent avoir été construites sans régularité ni méthode, et renferment seulement quelques vingtaines de soldats. Les eaux que l'on boit dans cette petite ville sont crues et de mauvaise qualité. C'est à elles que j'attribuai le défaut de fraîcheur qui est commun à tout le sexe dans les États-Unis, et que je ne retrouvai pas dans cette ville.

Depuis que j'avois quitté Philadelphie, le temps avoit été doux et agréable; mais le jour qui précéda mon départ de Carlisle il se refroidit extraordinairement, et les nuages épais dont le ciel se couvrit, vomirent durant la nuit une si grande quantité de neige, que la voiture chargée des dépêches ne jugea pas prudent de continuer sa route. Cependant comme on s'étoit engagé à me conduire, ainsi que mon compagnon de voyage, on nous offrit des chevaux et un guide

que nous acceptâmes. Nous partîmes donc à six heures du matin et frayâmes le chemin jusqu'à Shippensburgh, petite place distante de Carlisle de trente milles. Il est aisé de penser que la campagne couverte de deux pieds de neige ne nous parut pas belle. Le vent de nord-ouest qui souffla avec une force peu commune pendant les douze heures que nous employâmes à nous rendre à notre destination, étoit si froid que nous cherchions à nous en mettre à l'abri plutôt qu'à considérer le pays. J'en vis cependant assez pour me convaincre qu'il n'étoit que très-peu habité. A peine pus-je distinguer dix maisons dans cet espace de trente milles. Les forêts de pins qui bordent le chemin, me prouvèrent aussi le peu de fertilité des terres. Harassés de fatigue et transis de froid, nous arrivâmes à Shippensburgh que les gens du pays honorent du nom de ville, mais que l'on peut à peine considérer comme un village. Rien n'y mérite l'attention du voyageur. Il n'y a ni églises, ni palais de justice; et les habitans m'y parurent avoir les manières rustiques qui caractérisent généralement les peuples voisins des montagnes.

Par une suite de leur incivilité nous nous trouvâmes contraints de continuer notre route à pied. Le prix excessif des chevaux, qu'ils proportionnent au besoin que les voyageurs pa-

roissent en avoir, notre qualité d'étrangers qu'ils reconnurent aisément à notre manière de parler, l'opinion où ils sont que les François achètent l'aisance à quelque prix que ce soit, les engagèrent à ne rien diminuer de leur demande exagérée. Soit esprit de vengeance, soit bonne opinion de nos forces, nous nous déterminâmes à aller joindre des waggons (*) destinés pour Pittsburgh, et à les accompagner, afin de nous assurer une ressource en cas de fatigue ou d'accident.

Nous partîmes en effet le lendemain, et arrivâmes après quelques heures de marche à Strasburgh, où nous trouvâmes les voitures qu'on nous avoit annoncées : elles n'attendoient pour traverser les montagnes qu'un temps un peu plus doux. Le village de Strasburgh ne comptoit, il y a huit ans, que trois maisons : aujourd'hui il y en a au moins cinquante, dont les propriétaires vivent dans une assez douce aisance. Il est bâti aux pieds des montagnes Kitucktuny, et partage exactement le chemin de Philadelphie à Pittsburgh.

Quoique le froid se fit encore sentir assez vivement, les waggons partirent le lendemain de

---

(*) Ces sortes de chariots servent au transport des marchandises ; ils sont généralement attelés de quatre chevaux, et ne sont pas chargés au-delà de 30 quintaux.

nôtre arrivée, et nous nous mîmes en route avec eux. La quantité de neige qui s'étoit amoncelée dans quelques parties des montagnes, força les voituriers à avoir recours aux pioches pour se faire un passage. Aussi, quoique nous fussions partis de bon matin, nous devint-il impossible de faire plus de sept milles dans notre journée. Nous traversâmes avec la même lenteur les trois montagnes Kitucktuny, dont la première est la plus rude et la plus longue. Celle de Sedling, moins élevée et moins rapide, est couverte d'arbres petits et maigres, preuve évidente de la mauvaise qualité du terrain qui les nourrit. Par-tout les vallées sont habitées et les terres cultivées avec soin. La quantité de waggons qui passent sur la route assure aux cultivateurs le débit de leurs denrées à un prix avantageux, ou en échange d'objets nécessaires à leur consommation : la plupart des voituriers ayant soin de se pourvoir de tout ce qui peut être de quelque utilité dans ces pays éloignés, donnent en payement ce qu'on leur demande par-tout où ils s'arrêtent.

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Bedford, jolie petite ville qui compte sept à huit cents habitans, la plupart marchands ou propriétaires de terres, qu'ils vendent avec avantage aux Irlandois ou aux Allemands qui, arrivés dans les États-Unis sans moyens d'existence, ont été

obligés de payer leur passage par quelques années de travail (*). Le temps de leur service achevé, ils vont acheter des propriétés dans les pays éloignés où elles sont à vil prix, et y forment, à force de peine et d'industrie, des établissemens considérables.

Les montagnes Alleghani que nous mîmes deux jours entiers à traverser, sont les plus élevées de l'Amérique septentrionale. Ce ne sont cependant que des coteaux en comparaison des Alpes et des Pyrénées. La grande route qu'on y a pratiquée y permet un passage facile et sans aucun danger. C'est dans ces montagnes que prend sa source cette belle rivière qui porte leur nom. Nous la verrons se réunir à Pittsburgh avec

---

(*) Ce commerce est un des plus considérables des États-Unis. Un capitaine marchand arrive avec une cargaison en Irlande ou dans quelques villes Anséatiques. Il annonce qu'il prendra à son bord un certain nombre de passagers, et qu'il les rendra en Amérique moyennant un prix convenu. Tous ceux qui ne peuvent pas payer leur passage, traitent avec lui de gré à gré. Il les nourrit pendant la traversée, et à son arrivée il vend leur travail à concurrence de la somme dont ils ont été d'accord. La durée de cet espèce d'esclavage n'excède jamais deux ans pour un homme seul, et quatre lorsqu'il a sa famille. Ce temps passé, ils sont libres et deviennent citoyens.

la Monogahela, (que les François avoient nommée *la mal engueulée*) pour former l'Ohio.

Ce fut sur les revers de ces montagnes que je vis pour la première fois des érables à sucre, dont je parlerai au chapitre des productions de la haute Louisiane.

CHAPITRE XVII.

Greensburgh ; Pittsburgh; rivières Alleghani et Monogahela ; mines de charbons de pierre.

Depuis Bedford jusqu'à Greensburgh, rien ne me parut digne d'une attention particulière. Des deux côtés de la route l'on voit des établissemens se former et des maisons s'élever. Les maisons qui dans les campagnes voisines d'Harrisburgh et de Carlisle, sont bâties en bois équarris avec soin, ne sont dans tous ces derrières que de longs arbres échancrés à leur extrémité, et placés les uns sur les autres aussi d'aplomb qu'il est possible. La couverture est en planches longues de six à sept pieds, grossièrement travaillées, et fixées avec des chevilles sur les pièces de bois qui forment la charpente. Les portes roulent sur des gonds de bois ; enfin, dans toutes les maisons dont cette partie de la campagne est couverte, le constructeur n'emploie ni terre, ni fer, ni pierres, pas même pour la cheminée, qui est large et profonde et qui dure plusieurs années, avec la seule précaution de ne pas trop

approcher le feu des énormes pièces de bois dont elle est formée. Ces maisons ne coûtent à bâtir qu'un dîner qu'on nomme *Frolick*, auquel le propriétaire invite tous ses voisins. Le bois une fois sur place, il ne faut qu'une journée pour élever les plus grandes; le nouvel habitant ayant soin de proportionner le nombre des convives à la difficulté de l'ouvrage.

La plus grande partie des peuples qui habitent les derrières de l'Amérique n'ont aucun moyen d'exercer leur culte. La distance où ils sont des villes, les prive de tout secours spirituels. Aussi sont-ils ignorans, et tellement superstitieux qu'ils se livrent à toutes sortes d'extravagances lorsque quelques aventuriers viennent leur prêcher une doctrine, dont ils ne se font souvent les apôtres que pour s'attirer des présens. Il y a peu d'années que quelques prétendus ministres Méthodistes, ayant jugé à propos de parcourir les parties les moins habitées de la Pensylvanie, se firent un si grand nombre de prosélytes, que le gouvernement effrayé pour le bon ordre et pour les mœurs, des suites de ces courses religieuses, leur ordonna de cesser leurs fonctions. Le nombre des personnes qui les suivoient étoit tel, qu'elles ne pouvoient trouver à subsister. Les hommes et les femmes abandonnoient leurs maisons et leurs enfans pour courir après ces fanatiques,

fanatiques, qui prêchoient au milieu des champs et des forêts. Les extravagances auxquelles ils se livroient, surpassoient encore celles dont j'ai parlé dans le chapitre qui concerne cette secte.

Greensburgh où j'arrivai après neuf jours de marche depuis mon départ de Shippensburgh, est une petite ville bien bâtie et agréablement située sur un monticule, au pied duquel coule un joli ruisseau. Cette place dont on connoissoit à peine le nom il y a vingt ans, est aujourd'hui le siége d'un tribunal et le chef-lieu d'un riche comté. Les maisons y sont bâties en pierre ou en brique. Le palais de justice, ainsi que l'église, sont deux beaux édifices entretenus avec la plus grande décence.

L'intérieur de la ville est presque entièrement habité par des Américains émigrés des états septentrionaux, qui pour la plupart tiennent des magasins pour le compte des négocians de Philadelphie, de Baltimore ou de Boston : mais la campagne riche et bien cultivée appartient aux Allemands, qui y ont construit de belles habitations. Le superflu de leurs farines et de leurs viandes salées descend à Pittsburgh, par une petite rivière qui se jette dans l'Alleghani; et ils envoient par troupeaux leurs animaux vivans aux marchés de Baltimore et de Philadelphie;

d'où ils rapportent en échange des piastres ou des objets nécessaires à leur consommation.

De Greensburgh je me rendis, après deux jours de marche, à Pittsburgh, ancienne possession françoise connue sous le nom de *Fort-Duquesne.* Cette place étoit alors l'entrepôt des pelleteries que les nations Indiennes venoient échanger pour des bagatelles, que l'on ne pouvoit y faire parvenir qu'à grands frais. Elle fut comprise dans la cession du Canada et abandonnée aux Anglois qui, après la guerre de l'indépendance, la remirent aux États-Unis, dont elle est aujourd'hui une des places les plus importantes. Les rivières Alleghani et Monogahela s'y réunissent pour former l'Ohio. C'est au point même de leur réunion qu'étoit bâti le Fort-Duquesne, dont on voit encore quelques vestiges. La ville qui est construite un peu au-dessous, s'est aggrandie depuis vingt ans à proportion de la population des états du nord-ouest, dont elle est le magasin et l'entrepôt. Elle compte environ trois mille cinq cents habitans, tous marchands ou artisans. Son commerce de farine est très-considérable ; et le nombre étonnant d'émigrés qui viennent s'y embarquer pour le Kentuky et les provinces de l'ouest, a été depuis quelques années une grande source de richesses pour elle. C'est là que chaque famille fait construire un bateau pour se rendre

à sa destination, et qu'elle emploie tout son numéraire en acquisitions d'objets nécessaires à un nouvel établissement, ou en marchandises sur lesquelles elle espère faire quelque bénéfice.

Les habitans de Pittsburgh vivent dans la plus grande abondance. Le gibier et le poisson y sont très-communs, et la farine ainsi que la viande s'y vendent à un prix de moitié plus bas que dans les villes maritimes. Le vin de Madère et les eaux de vie de France que l'on est obligé d'y conduire par terre, sont les seules choses qui s'y achètent à haut prix. La plupart des habitans y suppléent par une liqueur forte nommée *Wisky*, qu'ils distillent du seigle et du maïs. Cette liqueur, la plus désagréable au goût que j'aie bu de ma vie, est aussi la plus mal-faisante. Le genre d'ivrognerie qui est la suite de l'excès que l'on en fait, est dégoûtant ; et son usage, quelque modéré qu'il soit, me paroît agir puissamment sur le genre nerveux. Le *Grug*, qui n'est autre chose que le mélange de cette liqueur avec de l'eau, est la boisson favorite du peuple qui en boit sans ménagement. Aussi n'est-il pas rare de voir des hommes tellement abrutis, qu'ils ne conservent aucune de leurs facultés physiques et morales dans un âge où ils devroient jouir de toute leur force et de toute leur raison.

Les mines de charbon de pierre sont com-

munes et abondantes dans les environs de Pittsburgh, et le charbon que l'on en tire, est de si bonne qualité que la plupart des habitans en brûlent de préférence au bois, quoiqu'il n'y soit pas beaucoup plus cher. Les petites hordes d'Indiens qui vivent à peu de distance de cette ville, l'approvisionnent de chevreuils et de jeunes ours dont la chair est délicate et tendre; ils reçoivent en échange des liqueurs fortes dont ils font très-grand cas, des objets de clincaillerie d'une valeur intrinsèque presque nulle, et de la poudre à tirer. Nous restâmes dans cette petite ville huit jours entiers, que nous employâmes à chasser et à pêcher. Le gibier que l'on rencontre le plus souvent sur les coteaux voisins, sont la perdrix, le faisan, le coq de bruyère, le lièvre, et surtout l'écureuil dont on estime beaucoup la chair. Les poissons que l'on prend le plus communément dans l'Ohio, sont la barbue qui pèse jusqu'à soixante et quatre-vingts livres; la perche qui y est aussi d'une grosseur extraordinaire, la tanche et le poisson blanc. Les terres des environs de Pittsburgh sont loin d'être aussi bonnes que celles de Greensburgh; elles se vendent cependant à plus haut prix, à cause de la facilité que l'on a à se défaire de leurs productions.

L'on construit à Pittsburgh des navires marchands de différentes grandeurs. Le plus considé-

rable qu'on y eût construit jusqu'alors, étoit sur le chantier lors de mon passage ; il devoit porter deux cent cinquante tonneaux. Les bois de construction que l'on y emploie sont réputés d'une qualité supérieure à ceux dont on se sert dans les villes maritimes. Pour faire parvenir ces bâtimens à leur première destination, qui est la nouvelle Orléans, il faut profiter des grandes eaux ; autrement ils seroient arrêtés aux chutes de l'Ohio, et forcés d'y demeurer jusqu'à une nouvelle crue, qui a rarement lieu plus d'une fois par an.

CHAPITRE XVIII.

Émigrations des provinces septentrionales de la Louisiane; Weeling; Marieta; Galliopolis.

APRÈS nous être bien reposés de nos fatigues, nous pensâmes à continuer notre route. Mon compagnon de voyage prit des arrangemens avec le chef d'une famille qui alloit former un établissement sur les bords du Missouri ; et nous nous embarquâmes sur un bateau plat, dont la frêle construction et la forme ne conviennent qu'à une rivière d'un cours aussi tranquille que l'Ohio.

J'eus occasion dans cette partie de mon voyage, de juger de la différence qui existe entre le peuple agriculteur de l'Europe et celui qui habite les États-Unis. Dans nos contrées, la qualité générale du laboureur est l'attachement au sol qui l'a vu naître ; le déplacement d'un fermier l'occupe et l'inquiète plusieurs mois d'avance : trois ou quatre jours avant son départ, un Américain prévient sa famille qu'il va porter son domicile à cinq ou six cents milles et souvent davantage. Vingt chariots ont peine à suffire

au premier ; deux chevaux transportent aisément le bagage du dernier. Les femmes Européennes se désolent lorsqu'ils faut changer de province ou même de village : plus la route est longue, plus les Américaines la trouvent agréable ; elles pensent qu'elles seront bien par-tout, ainsi que leurs enfans qui sont toujours les premiers à solliciter leurs pères à changer de demeure. Un esclave ou quelques animaux malades suffisent pour donner un prétexte au voyage. Les terres qu'ils quittent sont toujours suffisantes pour s'en procurer d'autres dans les pays qu'ils vont habiter. Depuis quelques années, le nombre des émigrations des provinces septentrionales a été si considérable que le Kentuky, à peine connu il y a vingt ans, compte aujourd'hui près de quatre cent mille habitans.

Le propriétaire du bateau sur lequel je m'embarquai, étoit un vieillard plus que septuagénaire. Sa troisième femme qu'il emmenoit avec lui à la Louisiane supérieure, étoit une Irlandoise élevée depuis son enfance dans les États-Unis. Il me raconta qu'il avoit changé huit fois de pays et de propriété, et qu'il s'étoit enfin décidé à abandonner la dernière située aux pieds des montagnes de Monogahela, pour aller terminer ses jours vers un de ses fils docteur en médecine à Saint-Charles près du Missouri, c'est-à-dire, à

plus de quatorze cents milles de chez lui. Plusieurs passagers me dirent également qu'ils alloient au Kentuky, parce que la nouvelle Angleterre qu'ils habitoient commençoit à être trop peuplée; que les hivers y étoient trop longs et le bois trop éloigné des habitations. Ils ajoutoient que s'ils ne se plaisoient pas sur les terres qu'ils avoient achetées, ils iroient dans la Louisiane dont on vantoit la beauté et la fécondité. J'ai cru remarquer que ce goût pour le changement tenoit à la vie retirée que mène cette classe d'hommes, et au peu d'attachement dont elle est susceptible. Il est assez commun de voir des familles établies depuis plusieurs années, ignorer jusqu'au nom de leurs plus proches voisins.

L'Ohio nommé avec raison la *belle Rivière* par les François qui la descendirent les premiers, coule de l'est à l'ouest-sud-ouest. Son cours qui est de onze cent trente milles environ, est uniforme dans toute son étendue; aucun obstacle n'arrête celui qui la parcourt, aucun danger n'excite sa vigilance; aussi les Américains la descendent-ils sans nulle précaution. Les bateaux dont ils se servent sont des quarrés longs, construits pour la plupart en planches de sapin grossièrement jointes avec des chevilles ou des clous, qui n'offrent que peu de solidité. Ces bateaux sont couverts de manière à ne pas craindre les

injures du temps. Ils ont une cheminée, un poële, et on y place des lits comme dans un appartement. Quelque temps qu'il fasse, on ne les conduit à bord que lorsque les vents sont violens, et tellement contraires qu'ils refoulent le courant et retardent leur marche.

L'Ohio roule ses eaux presque toujours claires et limpides entre deux coteaux de moyenne hauteur, qui ne permettent jamais l'inondation des rives voisines. Le grand nombre d'habitations isolées que je rencontrai les premiers jours de ma navigation, réalisa l'idée avantageuse que l'on m'avoit donnée de cette agréable rivière, dont les bords, il y avoit à peine dix ans, étoient continuellement désolés par les incursions des Sauvages.

La première place de quelque importance que l'on trouve au-dessous de Pittsburgh, est Weeling qui en est éloignée d'environ cent milles. Cette petite ville qui fait partie de l'état de Virginie, n'a guère plus de soixante maisons et environ trois cent cinquante habitans. Sa position avantageuse paroît devoir favoriser sa population. Beaucoup de négocians préfèrent y faire arriver leurs marchandises plutôt qu'à Pittsburgh, soit parce que la main d'œuvre pour la construction des bateaux y est moins chère, soit parce qu'elle est à cent milles plus bas, et que dans cet inter-

valle il se trouve souvent, dans les eaux basses, des écueils qui font éprouver aux bateaux des retards et même des pertes considérables.

A cent milles au-dessous de Weeling, dans l'état du nord-ouest Territory, on trouve Marieta, petite ville nouvellement bâtie et déjà peuplée de plus de six cents habitans, la plupart émigrés de la nouvelle Angleterre et du Massachuset. Il y a un beau palais de justice et une église Protestante, où les habitans des campagnes viennent d'une très-grande distance assister, les Dimanches, aux prêches et aux prières. Cette ville naissante est le séjour de quelques grands propriétaires de terres, qui les ont achetées autrefois du Congrès à vil prix, et qui les vendent aujourd'hui assez avantageusement. Ainsi qu'à Pittsburgh, l'on construit à Marieta des navires marchands du port de deux cents à deux cent cinquante tonneaux. Deux avoient été lancés quelques jours avant mon passage, et n'attendoient qu'une crue d'eau pour mettre à la voile.

A peu de distance de Marieta, je remarquai une belle isle, assez élevée pour n'avoir rien à redouter des inondations. Un Anglois très-avancé en âge, dégoûté probablement des plaisirs bruyans, y a fait bâtir une maison vaste et commode. Il vit, me dit-on, dans ce bel hermitage avec une jeune et jolie femme, qui sème quelques fleurs

sur ses derniers ans. Heureux, me dis-je à moi-même, celui qui après avoir épuisé dans sa jeunesse les plaisirs que cet âge a le droit de faire aimer, peut en trouver dans sa vieillesse au sein de la solitude et du repos ! S'il est aimé de la compagne que son cœur s'est choisie, s'il chérit ses enfans, il meurt sans chagrin au milieu des regrets, et laisse sa mémoire en vénération à ceux au bonheur desquels il travailla pendant sa vie.

Depuis deux jours mon compagnon de voyage qui étoit gravement malade, soupiroit après le moment où nous arriverions à Galliopolis, établissement François où il connoissoit un chirurgien, et où il espéroit des secours de quelques habitans qu'il avoit fréquentés dans son voyage précédent. Le mauvais état où je le voyois, me faisoit également desirer d'y arriver. Enfin nous y abordâmes à minuit, et nous le transportâmes dans une auberge qui est la seule du pays.

Galliopolis, où l'on compte cent soixante habitans, est située sur la rive droite de l'Ohio, au pied d'un coteau dont elle est séparée par un ruisseau qui s'élève quelquefois à une grande hauteur. Mais la quantité de marais qui l'entourent la rend désagréable en hiver et mal-saine en été. Les habitans de ce petit endroit sont les seuls restes de plus de six cents familles, parties

de France en 1790 et 1791, pour former un établissement sur le Scioto. Cruellement frustrées dans leur attente, elles trouvèrent à leur arrivée dans les États-Unis, que la compagnie qui leur avoit vendu du terrain, n'étoit autre chose qu'une compagnie d'escrocs, qui n'avoit point payé au Congrès les immenses propriétés dont elle se prétendoit en possession. Vainement réclamèrent-elles auprès du Gouvernement : le peu de connoissance de la langue et des usages du pays, les empêchèrent d'obtenir justice. Elles se virent pour la plupart sans ressource à deux mille lieues de leur patrie, sans moyens de subsister ou de tirer parti de leur industrie. Logées ou plutôt entassées provisoirement dans des huttes que l'on avoit fait bâtir pour les recevoir, beaucoup périrent, les premières années. Les hommes qui n'avoient pas de suite et auxquels il restoit quelques ressources, les employèrent à fuir; le reste attendit patiemment avec une ration de pain et de viande salée qu'ils recevoient chaque jour, que le Congrès statuât sur la pétition qu'ils lui avoient présentée. Enfin, après plus de quatre années de misère, on leur accorda, à soixante milles plus bas que Galliopolis, une certaine quantité de terres qui, divisées entre ceux qui n'avoient pas quitté la colonie, produisirent pour chacun, deux cent dix-sept arpens. La plupart

de ces nouveaux propriétaires, incapables par eux mêmes de tirer parti de leurs lots, les vendirent à bas prix ; quelques-uns allèrent s'y établir ; enfin les autres persistèrent à se fixer à Galliopolis, où ils se bâtirent de misérables maisons et défrichèrent quelques morceaux de terre.

Tel a été le résultat de cette fameuse émigration, que plusieurs grands personnages avoient encouragée par leur exemple. Dans un autre moment, l'ambassadeur de France auroit sans doute avantageusement plaidé en faveur de ses compatriotes odieusement trompés ; mais la révolution qui prenoit chaque jour un nouveau caractère de férocité, éloignoit les petits intérêts, et ses sectateurs n'avoient les yeux ouverts que sur les moyens de satisfaire leur ambition ou leur cupidité. Les François de Galliopolis furent donc oubliés, et le seront probablement à perpétuité de la mère-patrie, qu'ils ne quittèrent cependant (on leur doit cette justice) que pour aller chercher dans un pays ami une aisance qu'ils ne pouvoient plus obtenir dans le leur.

CHAPITRE XX.

Habitans des derrières de la Virginie et des états de l'Ouest ; Colonel Brown ; Chellicothée ; Fontaines salées.

LE long séjour que je fus contraint de faire à Galliopolis, me mit à même de voyager dans les derrières de la Virginie et une partie du nord-ouest-Territory. La classe d'hommes par lesquels ces pays sont habités, est telle que l'on n'en trouve de semblables dans aucune autre partie du monde. Chasseurs par état, presque tous ceux que l'on rencontre dans les immenses forêts qui couvrent ces contrées, sont pour le moins aussi sauvages que les peuples Indiens qui les habitoient il y a un siècle. Logés dans des espèces de maisons qu'un homme seul peut construire en trois jours, ils viennent s'établir près de quelques fontaines ou sur le bord d'un ruisseau. Là, ils ne défrichent pas la terre, mais se contentent de cerner les arbres qui couvrent le terrain qu'ils ont dessein de cultiver. Cette opération consiste à faire une entaille circulaire d'un pouce de profondeur autour de l'arbre, ce qui intercepte la

communication de la sève et le fait dessécher. Le maïs qu'ils sèment sous ces arbres dépouillés de feuilles, reçoit directement les rayons du soleil, et croît presque aussi bien que dans une terre entièrement nue. Le grain une fois en terre, l'homme a rempli sa tâche. La chasse sera désormais sa seule occupation. La femme pourvoira à son vêtement et à celui des enfans comme elle le jugera convenable; si elle ne peut s'en procurer les moyens, les plus jeunes resteront nus, tandis que les grands auront exactement ce qui sera nécessaire pour couvrir les parties que la plus stricte pudeur ordonne de cacher.

J'ai vu plusieurs de ces familles errantes, parmi lesquelles j'ai rencontré des jeunes filles de onze ou douze ans nues comme la main. Le premier sentiment de la nature me portoit à les plaindre; mais quel fut mon étonnement lorsque je vis ces enfans, si malheureux en apparence, plus gais et plus contens que ceux à qui il ne manque rien. Du maïs broyé et délayé dans du lait, est leur nourriture ordinaire. La viande que le père rapporte de la chasse est le plus souvent consommée en peu de jours, personne ne paroissant s'occuper de l'avenir. Les peaux des animaux qu'il tue servent à le vêtir, ainsi que les grands garçons; le reste est converti en *wisky*, avec lequel il ne cesse de s'enivrer aussi

long-temps qu'il en a à sa disposition. Rarement un établissement pareil dure-t-il deux ans : les plus constans font trois récoltes, après lesquelles ils vont chercher des pays plus abondans en gibier que ceux qu'ils abandonnent. Cette portion du peuple Américain peut être considérée comme des éclaireurs, chargés de frayer les chemins, ou comme des sentinelles perdues sacrifiées à l'intérêt commun. Ce sont des fainéans, rebut de la société qu'ils sont souvent contraints de fuir, pour éviter les supplices qu'ils y ont mérités. Aussi n'est-il pas prudent de s'éloigner seul et sans armes, des établissemens de quelque importance.

Mais ce que l'on a de la peine à se persuader, c'est de voir mener cette vie errante à des hommes distingués, d'une probité et d'une moralité reconnues, qui, par goût, s'éloignent de leurs semblables et ne peuvent vivre que dans le fond des bois. Je me contenterai d'en citer pour exemple le colonel *Brown*. Après avoir rendu des services essentiels à sa patrie pendant la guerre de l'indépendance, ce brave militaire dont la conduite privée et publique est également irréprochable, vint parcourir le Kentuky, jusqu'alors presque entièrement inhabité. Quelques fois avec sa famille, mais le plus souvent seul, il fut assez heureux pour échapper aux Sauvages

de

de ces contrées, ennemis jurés des Américains, avec lesquels ils étoient continuellement en guerre. Suivi dans ses courses par quelques chasseurs de la classe de ceux dont je viens de parler, il abandonna ses premières découvertes et s'enfonça plus avant dans les déserts. Le compte avantageux qu'il rendit de ces beaux pays, y attira bientôt une population assez considérable pour le forcer à les abandonner.

Après avoir successivement jeté les germes de la population dans toutes les parties de ce vaste état, il ne lui fut plus possible de respirer à l'aise dans un pays où il ne pouvoit faire cinquante milles sans trouver une habitation. Il passa dans le Mississipi et vint s'établir dans une partie de la Louisiane, jusqu'alors inhabitée, mais que quelques nouveaux voisins le contraignirent bientôt de quitter. Enfin il est aujourd'hui sur le Missouri, à une assez grande distance de son embouchure, d'où l'on pense qu'il ne tardera pas à s'éloigner, quoique déjà avancé en âge. Sans desirs et presque sans besoins, il auroit pu vivre dans le sein de la société, et y jouir de toutes ses douceurs ; mais il n'en fait aucun cas. Son champ qu'il cultive de ses propres mains, ses vaches qui lui fournissent du laitage, son cheval, son mousquet et du gibier ; voilà tout ce dont il a besoin et tout ce qu'il

trouve par-tout. Combien de superbes pays seroient encore inhabités dans ces vastes contrées, si d'autres colonels *Brown* n'en eussent fait connoître l'importance !

Le grand Kanawa que je fus visiter, est un village de la Virginie, qui a reçu son nom de la rivière sur laquelle il est bâti. Cet établissement est le plus ancien connu sur cette partie de l'Ohio. On y voit, à très-peu de distance de l'embouchure de la rivière, un champ de bataille, où, après une affaire des plus meurtrières contre les Indiens de ces contrées, les Américains vainqueurs ensévelirent leurs morts qui, à en juger par l'étendue de la tombe, devoient être très-nombreux. Les Indiens, obligés de traverser le Kanawa à la nage, revinrent peu de jours après enterrer les leurs à peu de distance des Américains.

Chellicothée, à soixante milles environ de Galliopolis, est une des places principales de l'état du nord-ouest Territory. Bâtie sur la rive gauche du Scioto, dans une belle et riche plaine, le rapide accroissement de sa population en auroit fait bientôt une ville importante, si la plupart des habitans n'y eussent été atteints de fièvres meurtrières. Ces fièvres qui paroissent avoir été la suite de l'ouverture des terres environnantes, cesseront probablement après quelques années

de culture. Il y a dans cette ville un palais de justice et une église pour les Protestans. Les rues n'y sont pas pavées, mais les trottoirs sont généralement assez bien entretenus. C'est dans les environs de cette ville, qui n'étoit point bâtie alors, qu'étoient situées les terres achetées par les François relégués à Galliopolis. Il est probable qu'avec de la constance et quelque encouragement, ils seroient parvenus à y former un établissement important.

Entre Galliopolis et Chellicothée l'on trouve une grande quantité de fontaines salées, abondantes et de bonne qualité. Les Américains qui les exploitent, y feroient de grands bénéfices, s'ils ne les employoient à boire des liqueurs fortes qui les mettent hors d'état de travailler pendant plusieurs jours. L'argent étant extrêmement rare dans ce pays, le commerce s'y fait généralement par la voie d'échange, dont les marchands tirent assez bon parti. La pelleterie y est de médiocre qualité, et on la reçoit dans les transactions à raison de cinquante sous la peau de chevreuil, et cinq francs celle de castor.

CHAPITRE XX.

Départ de Galliopolis ; Limestone ; Cincinnati ; Franckfort ; Lexingthon ; Versailles ; Louisville ; chutes de l'Ohio ; hutte Indienne ; grande cave ; fort Massac ; Wilkinsonville.

AU retour de mes excursions, ayant trouvé mon compagnon de voyage parfaitement rétabli, nous ne pensâmes plus qu'à continuer notre route. Le 22 avril je m'embarquai, moi sixième, sur une pirogue de trente-six pieds de longueur et de trois et demi de large. On appelle *pirogue*, une espèce de bateau fait d'un seul arbre creusé, dont se servoient plusieurs nations sauvages lors de la découverte de l'Amérique. Le sycomore qui vient dans ces contrées d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires, est l'arbre que l'on emploie le plus ordinairement à cet usage. Lorsqu'il est sec, il est d'une grande légéreté et n'a aucune autre utilité connue. Il y a des pirogues si petites, que l'homme le plus au fait de ce genre de navigation ne pourroit s'y tenir debout sans crainte de tomber : d'autres, au contraire,

portent jusqu'à quinze milliers, outre les hommes et les vivres nécessaires à un voyage de plusieurs mois.

Maïsville ou Limestone est la première place de quelque importance que l'on rencontre au-dessous de Galliopolis, dont elle est éloignée de cent quarante milles. Elle est réputée le plus ancien établissement sur l'Ohio, au-dessous de Pittsburgh. Quoique assez avantageusement située, elle n'a pris jusqu'à présent qu'un accroissement très-lent. A peine compte-t-elle soixante maisons dont la plupart sont loin d'annoncer l'opulence. Il s'y construit un assez grand nombre de bateaux plats, que l'on envoie à la Nouvelle-Orléans, chargés de farines ou de viandes salées.

Cincinnati, à cent milles de Limestone, est la capitale de l'état du Mississipi-Territory. C'est la ville la plus considérable de toutes celles qui avoisinent l'Ohio. Pendant la longue et meurtrière querelle des États-Unis avec les nations Indiennes, qui n'a fini qu'en 1797, elle a été le quartier général des Américains, qui y faisoient transporter toutes les provisions de bouche et de guerre nécessaires à une armée de six à sept mille hommes; laquelle, à raison du pays où elle étoit obligée de combattre et des difficultés des transports, consommoit autant que trente mille hommes en Europe. Cette ville peut

contenir trois cents maisons, dont la moitié au moins sont bien bâties; celles qui bordent la rivière, présentent particulièrement un coup d'œil agréable. La maison de l'état, non plus que le palais de justice, n'a rien de remarquable. Les Protestans et les Presbytériens y ont des églises décemment entretenues.

L'esclavage qui jusqu'alors n'étoit pas toléré dans cet état, venoit d'y être introduit par une loi. Le manque de bras et le prix excessif de la main-d'œuvre, ont été les motifs de cette innovation, contraire à la constitution des États-Unis et particulièrement à celle du Mississipi-Territory.

Cincinnati est le dépôt des marchandises nécessaires à la consommation de tous les derrières de l'état. Les habitans donnent en échange aux marchands le produit de leurs terres, quelques piastres et des pelleteries qu'ils trafiquent avec les Sauvages voisins. Ces pelleteries sont reçues en payement par les habitans de Baltimore ou de Philadelphie, et apprêtées pour la consommation intérieure. Le fort Washington, qui est bâti à l'extrémité supérieure de la ville, est le premier de la chaîne de forts qui s'étend jusqu'aux extrémités occidentales du territoire des États-Unis. La garnison, qui étoit peu nombreuse, en avoit été retirée quelques jours

avant mon passage, et avoit été transférée à la Roche-à-Davion ou Wilkinsonfort, au-dessous des Natchez. C'est là qu'est aujourd'hui le quartier général de la formidable armée Américaine.

Depuis long-temps les terres que nous laissions à notre gauche dépendoient du Kentuky, dont il me tardoit de parcourir quelques parties. Sa rapide population, la richesse de ses terres, l'étendue de son commerce, le prodigieux accroissement de ses villes, excitoient ma curiosité, et me faisoient desirer de m'assurer par moi-même de la prospérité de cet état naissant, dont j'avois entendu dire des choses surprenantes.

A quatre-vingts milles plus bas que Cincinnati, nous vîmes l'embouchure de la rivière Kentuky, dont cette province a reçu son nom. Elle arrose dans une étendue de cent cinquante milles des terres aussi riches qu'aucune autre dans le monde connu. Sur chacune des rives, il y a quelques mauvaises cabanes, qui peuvent être regardées comme les pierres d'attente de deux villes que l'on a voulu y bâtir, mais qui n'en ont encore que le nom. Ce fut à quelques milles de là que je quittai mes compagnons de voyage, qui devoient m'attendre à Louisville. A peine eus-je fait quelques milles dans les terres,

que je les trouvai défrichées de toutes parts et cultivées avec le plus grand soin. La beauté des blés et des grains de toute espèce, l'activité des habitans, le nombre de waggons transportant des farines ; tout me persuada que ce pays méritoit sa réputation.

Franckfort, distant de trente-six milles environ de l'endroit où j'avois débarqué, est une jolie petite ville située sur la rivière de Kentuky. Depuis l'établissement de Lexingthon, sa population n'a augmenté que foiblement. Elle est le dépôt d'une grande partie des farines et viandes salées que l'on embarque pour la nouvelle Orléans. Le nombre de bateaux plats que l'on construit sur ses bords, peut donner une idée de l'étonnante exportation que fait ce pays. Il a, l'année dernière, surpassé trois cent cinquante, dont la majeure partie porte deux cent cinquante barils de deux cents livres chaque. Outre les farines et les viandes salées, le Kentuky exporte une grande quantité de tabac, de cordages, du fer d'assez bonne qualité, de la potasse, du salpêtre, de la poudre à tirer et des poteries de toute espèce. Franckfort est la ville où se tient l'assemblée de l'état. Il y a une maison pour les pauvres, un hôpital, une prison et une église pour les Protestans.

Après avoir passé vingt-quatre heures dans

cette petite ville, qui peut compter onze cents habitans, je continuai ma route jusqu'à Lexingthon, qui n'en est éloignée que de douze milles. La richesse des fermes dont le chemin est bordé, la quantité d'esclaves qui y vivent, le bon ordre qui y règne, les nombreux troupeaux dont la campagne est couverte, la beauté des chevaux que l'on emploie aux transports; tout prouve que l'abondance, née du travail et de l'industrie, a fixé son séjour dans ce pays naissant. Arrivé à Lexingthon, je ne fus pas peu surpris de trouver des maisons aussi bien bâties et aussi proprement entretenues que dans les premières villes des États-Unis. Les rues bien pavées sont garnies de larges trottoirs, et les églises peuvent rivaliser avec celles que j'avois vues jusqu'alors. Les magasins qui abondent en toutes sortes d'objets de consommation, sont alimentés par les négocians de Philadelphie ou de Baltimore, qui reçoivent en échange des produits du pays, des piastres et quelques pelleteries. Le commerce dans tout le Kentuky se fait de la manière suivante : Le propriétaire prend chez le marchand tout ce dont il peut avoir besoin pendant le cours de l'année, et lui donne en payement le superflu de sa récolte au prix courant. Celui-ci l'envoie sur des bateaux plats à la nouvelle Orléans, où il reçoit en échange des piastres

qu'il fait revenir par terre, sur des chevaux Mexicains que l'on y achète à bas prix. Arrivées à Lexingthon, elles sont transportées à Philadelphie ou à Baltimore par des waggons, et ont fait conséquemment plus de six cents lieues par terre avant de parvenir à leur destination. Les frais immenses de ces transports seroient évités si l'Espagne se relâchoit dans l'exécution de la loi inutile qui défend l'exportation de l'argent. Il n'en sortiroit pas une piastre de plus, et les denrées diminueroient de valeur, les marchands étant forcés de comprendre dans le prix de la vente les frais qu'exigent les moyens de contrebande, ainsi que le transport des fonds.

Pendant un séjour de trois jours dans la capitale du Kentuky, je visitai dans les environs tous les établissemens qui contribuent à la prospérité du pays. Les moulins construits sur le modèle de ceux de Brandy-wine, sont de toute beauté. Les corderies, les salpêtreries, les fourneaux, les poteries; tout y est dans la plus grande activité. Je fus accompagné dans mes différentes courses par un Anglois instruit et riche propriétaire de ces contrées, qui prévoyoit les difficultés auxquelles la cession de la Louisiane devoit naturellement donner lieu, et qui m'en parla très-sagement. Il me conduisit chez le gouverneur du Kentuky, M. *Sergeaut*, avec lequel

j'eus également une longue conférence à ce sujet. Il y a à Lexingthon environ deux mille cinq cents habitans, presque tous émigrés des états septentrionaux. Ils sont généralement hospitaliers et plus sociables que dans la plus grande partie de l'Amérique. Le goût des sciences et des arts qu'ils ont apporté des villes maritimes, les distingue particulièrement des autres pays de l'intérieur. Le bas prix des denrées y rend la vie agréable et facile ; les vêtemens seuls y sont dispendieux.

Le Kentuky envoie au Congrès cinq députés, qui, à raison de 33,000 hommes effectifs par chacun, donne 165,000 citoyens enrôlés dans la milice. Celui qui considère que ce pays faisoit, il n'y a pas plus de vingt ans, partie de la Virginie, et ne comptoit pas au-delà de huit mille habitans, sera politiquement effrayé de cette population, lorsqu'il considérera sur-tout qu'elle n'a pas empêché celle des autres états de s'accroître, quoique dans une moindre proportion.

Le village de Versailles que je traversai pour me rendre à Louisville, est agréablement bâti, et toute la route, ainsi que celle que j'avois parcourue, cultivée avec soin. Il est difficile de se persuader, en voyant ces riches contrées, que les arbres croissoient il y a vingt ans à la

place des villes qui les couvrent ; et que les ours ou les panthères habitoient seuls ces belles campagnes qui nourrissent aujourd'hui un si grand nombre d'hommes. La plus grande partie du Kentuky, ainsi que les pays qui bordent l'Ohio depuis Pittsburgh, ont beaucoup à souffrir du grand nombre d'écureuils qui dévastent leur moisson chaque année. Pour encourager leur destruction, l'assemblée des différens états a établi un impôt qui doit être payé en têtes d'écureuils, à raison de trois sous la pièce. Cette taxe donne lieu à des chasses, où l'on en détruit un si grand nombre qu'il passeroit pour incroyable aux yeux de celui qui n'a jamais parcouru ces contrées. Les hommes qui s'y livrent en tuent souvent dans leur journée trois cents, qu'ils vendent jusqu'à cinq sous, tant à cause de la délicatesse de leur chair, que par rapport à la peau qui est bonne jusqu'à la fin d'avril ou au commencement de mai.

Louisville, à cinquante milles de Lexingthon, est une jolie petite place qui renferme quatre à cinq cents habitans. Elle est bâtie au bord de l'Ohio, sur une éminence de plus de cent pieds au-dessus de son niveau ordinaire. Elle n'en a pas moins la réputation d'être mal-saine, ce qui depuis quelque temps en éloigne les étrangers, qui préfèrent d'aller s'établir dans l'intérieur où

l'air est plus pur et plus sain. De vastes marais dont cette ville est entourée, occasionnent probablement les fièvres régulières dont les habitans, et sur-tout les enfans, sont atteints. On construit à Louisville beaucoup de bateaux plats, ainsi que quelques navires marchands. Il y en avoit, lors de mon passage, un de deux cents tonneaux que l'on se disposoit à lancer. La législation du Kentuky est à peu près la même que celle de la Virginie. L'esclavage y est toléré, mais les esclaves y sont traités avec bonté et humanité.

Deux milles plus bas que Louisville sont les chutes de l'Ohio. Elles sont formées par une chaîne de rochers qui coupe la rivière d'un bord à l'autre, et empêche aux bateaux chargés de la traverser dans les eaux basses. Des pilotes expérimentés les dirigent dans les grandes eaux et les font décharger, en tout ou en partie, lorsqu'ils en reconnoissent l'utilité. Ce fut au-dessous des chutes que je rencontrai mes compagnons de voyage, qui n'attendoient que moi pour continuer leur route.

Depuis Louisville, la rive droite de l'Ohio, jusqu'à son embouchure appartient aux Indiens; aussi cessâmes-nous d'y voir aucune habitation. Elles sont également très-rares sur la rive droite qui presque par-tout est plate et sujette aux

inondations. Après trois jours de voyage, nous avions entièrement épuisé nos provisions fraîches : nous desirions trouver quelques chasseurs sauvages auprès desquels nous pussions nous en procurer, lorsque quelques peaux d'ours sanglantes nous annoncèrent que nous ne tarderions pas à être satisfaits. Comme j'avois particulièrement grande envie de voir quelques-unes de leurs cabanes pour me faire une idée de leur architecture, nous abordâmes le plus près qu'il nous fut possible. Ils nous apportèrent aussitôt un quartier d'ourson et un gros coq-d'Inde sauvage qu'ils échangèrent pour des liqueurs et du pain. Pendant qu'un de nos gens consommoit le marché, je fus visiter la cabane qui étoit enfoncée de quelques pas dans le bois; en voici la description exacte :

Sur six piquets gros comme le bras, fourchus à leur extrémité, sont placées deux perches longues de dix pieds environ, qui soutiennent quelques bois légers, dont l'autre bout repose sur une autre perche supportée elle-même par deux poteaux fourchus et plus élevés qui forment les pignons. De longues écorces qui s'emboîtent régulièrement comme nos tuiles creuses, les préservent de la pluie ; et quelques peaux d'ours attachées tout autour les mettent à l'abri des orages. Ces maisons qu'ils bâtissent en moins

d'une heure, sont garnies dans l'intérieur de petites branches ou de feuillages qui les préservent de l'humidité. Le feu est toujours placé au milieu de la cabane, afin d'être par tous les vents à l'abri de la fumée, qui dans un appartement aussi ouvert trouve toujours des issues faciles. Telles sont les maisons de chasse de quelques peuples Indiens. Mais ils ne prennent pas les mêmes précautions dans toutes les saisons. Ils se contentent le plus souvent d'étendre quelques feuilles sous eux, et passent ainsi la nuit enveloppés dans une peau de buffle sans s'occuper du lendemain.

A quatre-vingts milles de Louisville, est Yellow-Bank, et soixante milles plus bas, Red-Bank. Ces deux endroits, placés sur la rive gauche de l'Ohio, n'offrent rien de remarquable. Ils paroissent avoir reçu leur nom de la nature du sol sur lequel ils sont bâtis, Yellow-Bank signifiant banc jaune, et Red-Bank, banc rouge. Les premiers habitans étoient de vrais pirates qui dévalisoient les bateaux plats et les passans. On prévenoit les voyageurs de faire en sorte de n'y passer que de nuit ou d'être toujours sur leurs gardes. La grande cave qui n'est éloignée de l'embouchure de l'Ohio que de cent trente milles, est considérée comme une des plus intéressantes curiosités de l'Amérique septentrionale. Son approche, à une distance de deux

ou trois milles, offre un coup d'œil surprenant; qui commande l'admiration. Dans certains endroits, d'énormes rochers paroissent avoir été taillés par le ciseau des artistes; dans d'autres, ils représentent des ruines: enfin des blocs d'une étonnante grosseur, épars ça et là, sans ordre ni arrangement, semblent placés au hasard pour annoncer le pouvoir de la Nature, qui peut les entasser ou les disperser à son gré. Plusieurs sources qui se précipitent de ces rochers avec un délicieux murmure, entraînent celui qui les contemple, à des réflexions douces qui par degrés élèvent son imagination jusqu'à l'Auteur de ces merveilles.

Le spectacle que présente la caverne ne mérite pas moins l'attention des voyageurs. Devant son ouverture, qui n'est pas à plus de douze pieds du niveau du fleuve, s'élèvent majestueusement des cyprès, rangés avec autant d'ordre que s'ils y avoient été placés par la main des hommes. A son entrée, elle a quatre-vingts pieds de large sur vingt-cinq de hauteur; mais elle se rétrécit régulièrement jusqu'à son extrémité qui est éloignée de cent quatre-vingts pieds. Arrivé là, on voit un trou de deux pieds de diamètre, dans lequel coule une fontaine d'eau pure, limpide et d'une fraîcheur quelquefois pernicieuse aux voyageurs qui dans les chaleurs en boivent avec excès.

Après cette première cave dont les deux côtés finissent par n'être pas éloignés de six pieds, il y en a une seconde dont on connoît à peine les dimensions. L'obscurité qui y règne et la difficulté des communications, empêchent les curieux d'y pénétrer. Quelques-uns cependant y ont été, mais n'en ont pas donné un détail assez satisfaisant, pour faire desirer de la connoître. La voûte de la grande cave, vue aux flambeaux, présente un coup d'œil enchanteur. La répercussion de la lumière dans chacun des cristaux dont elle est garnie, ne permet pas de la fixer long-temps, sur-tout dans les temps humides où l'eau qui en distille goutte à goutte, augmente la réverbération.

Après une visite exacte de toutes les parties de ce bel ouvrage, où la nature laisse appercevoir une partie de sa puissance, nous continuâmes notre route sans obstacles ni événemens remarquables jusqu'au fort Massac. Il fut bâti en 1786, par les États-Unis, pour protéger le commerce de l'Ohio contre les Sauvages, et faire payer les droits aux marchandises qui entrent sur leur territoire par le Mississipi. Quoique placé sur la rive droite de l'Ohio, les Américains l'ont conservé lors de la paix avec les Indiens, ainsi que Willkinsonville, et ont exigé la propriété d'un rayon de six milles en tout sens. Ce fort est

aujourd'hui presque entièrement détruit, et sa garnison qui étoit peu nombreuse l'a totalement évacué.

A dix milles plus bas, l'on trouve Willkinsonville, qui a un fort assez bien entretenu. Il est aujourd'hui le séjour des employés de la douane, et le seul sur l'Ohio qui ait conservé une garnison, destinée plutôt à surveiller l'entrée des bateaux qu'à exercer des fonctions militaires. A ce dernier poste, nous changeâmes d'embarcation, et en prîmes une plus convenable à la navigation du Mississipi. Nous nous pourvûmes aussi de mariniers, auxquels la connoissance de ce fleuve étoit familière. Enfin, trois heures après notre départ de Willkinsonville, nous arrivâmes à l'embouchure de l'Ohio. Tout jusqu'à ce moment avoit été plaisir dans notre voyage ; ce qui nous restoit à faire étoit pénible et dangereux ; le Mississipi étant réputé un des fleuves les plus rapides de l'univers, et celui dont la navigation présente les plus grands obstacles.

Ici, se termina mon voyage dans les États-Unis. Le gouvernement sous lequel j'allois vivre est aussi différent de celui que je quittois, que les eaux de l'Ohio, limpides et transparentes, le sont de celles du Mississipi, bourbeuses et agitées : mais j'en étois dédommagé par l'espoir de

retrouver des hommes parlant le même langage que moi, des hommes dont les pères, sortis de ma patrie, étoient venus au milieu des dangers fixer leur séjour dans des contrées désertes, séparées du reste du monde par des pays immenses, à tel point que leur nom étoit encore inconnu à la plupart des peuples de la terre.

CHAPITRE XXI.

Entrée dans le Mississipi ; dangers de sa navigation ; sa rapidité. Sainte-Geneviève ; causes de son établissement ; caractère des habitans. Péorias, résidans à Sainte-Geneviève.

Le Mississipi navigable dans une étendue de plus de huit cents lieues, est sans contredit le plus beau fleuve de l'Amérique septentrionale. Le grand nombre de rivières qui viennent grossir ses eaux, depuis les lacs d'où il paroît les tirer, doit rendre son propriétaire unique possesseur de tout le commerce du nord et du nord-ouest de cette partie du continent. Par l'Ohio, il reçoit le superflu des produits des provinces de l'ouest des États-Unis ; par la rivière des Illinois, l'on va dans le Canada ; et par le Missouri, il n'y a pas de doute que l'on ne puisse pénétrer jusques vers les pays voisins de la mer Pacifique.

Les eaux du Mississipi, claires et limpides au-dessus de l'embouchure du Missouri, deviennent, après leur mélange, troubles et bourbeuses ; mais

elles ne perdent pour cela rien de leur salubrité. Jamais ces eaux, dont la mal-propreté est repoussante, n'ont incommodé les navigateurs, qui les préfèrent à celles des plus belles fontaines. Il est difficile de dépeindre avec quelle rapidité le Mississipi roule ses eaux fangeuses, lorsque les pluies ou la fonte des neiges viennent les gonfler. Elle est telle, que plusieurs bateaux sont descendus de la Louisiane supérieure à la nouvelle Orléans en six jours, quoiqu'à une distance de plus de treize cents milles. Dans ces momens, il s'élève à une hauteur prodigieuse, et renverse tout ce qui lui fait obstacle. Les arbres que les orages et les vents avoient épargnés depuis plusieurs siècles, sont déracinés sans la moindre difficulté ; il s'ouvre de nouveaux chemins et entraîne tout ce qui s'oppose à son passage. Dans les eaux basses, ses rives sont presque par-tout embarrassées d'une quantité d'arbres amoncelés, qui le rendent très-difficile à remonter ; tandis que des bois énormes qui restent fixés sous l'eau et qu'il est souvent impossible d'appercevoir, offrent des dangers continuels à ceux qui le descendent. C'est pourquoi les patrons sont contraints d'avoir toujours l'œil attentif pour prévenir les accidens qui, malgré leur vigilance, sont encore assez-fréquens.

Il n'y a point de voyages aussi fatigans que ceux du Mississipi. Les hommes qui le remontent à force de rames, exposés à l'intempérie des saisons, n'ont d'autre lit que la terre, et d'autre nourriture que du maïs et du lard. Dans les voyages de long cours, qui se font presque toujours en été, ils souffrent au-delà de toute expression. Sans autres vêtemens que ceux strictement nécessaires pour cacher les parties que la décence ne permet pas de laisser découvertes, leurs corps brûlés par le soleil changent plusieurs fois d'enveloppe. En vain se jettent-ils à l'eau vingt fois par jour, rien ne sauroit les rafraîchir. Il n'est pas rare d'en voir succomber de fatigue et périr la rame à la main. La quantité innombrable de moustiques dont les bords de cette rivière sont infestés, accroît encore leur tourment, en les empêchant de prendre la nuit un repos si nécessaire à la réparation de leurs forces. Cet insecte qui est à peu près le même que le cousin, cause des démangeaisons insupportables.

Pendant les six jours que nous mîmes à remonter le Mississipi jusqu'à Sainte-Geneviève, premier établissement de quelque importance de la Louisiane supérieure, l'équipage levé avant jour ne cessoit de ramer jusqu'à la nuit obscure.

Le soir, deux hommes allumoient du feu et faisoient la cuisine pour le souper et le dîner du lendemain. Elle consistoit, ainsi que je l'ai dit plus haut, en un morceau de lard et du maïs lessivé, qu'ils appellent *gru.* Ce mets paroît être celui qu'ils préfèrent et qui les soutient davantage. Leur lit est une peau d'ours ou de *bufalo* dans laquelle ils s'enveloppent l'hiver, et sur laquelle ils couchent l'été. Tous ont des moustiquières en cannevas grossier qu'ils étendent sur quatre piquets, pour se préserver de la morsure des insectes.

Le village de Sainte-Geneviève, autrefois situé sur le bord du Mississipi, éprouva en 1782, une inondation si terrible que les habitans furent contraints de se retirer à deux milles dans les terres et d'y bâtir un nouveau village. Sa situation actuelle qui n'est ni agréable ni saine, auroit pu jouir de ces deux avantages, si, au lieu de construire leurs maisons au pied de la colline, ils les eussent élevées sur la colline même. Mais la nécessité où ils auroient été de creuser des puits profonds, paroît les avoir dégoûtés et avoir déterminé leur choix. Ce village qui compte treize cents habitans, dont un tiers esclaves, est composé de familles venues pour la plupart de la rive gauche, depuis la fixation des limites entre l'Angleterre et les États-Unis. Les désagrémens

qu'ils éprouvèrent alors de la part des Américains, les vexations dont ils furent les victimes, les déterminèrent à abandonner leurs maisons et les belles terres qu'ils possédoient, pour fixer leur domicile sur la rive espagnole, où on leur offroit asile et protection. La rivière Gabori, près de laquelle ils sont bâtis, devient au moindre orage un torrent impétueux, mais reste à sec plus de la moitié de l'année; ils n'ont alors d'autre ressource que l'eau de leurs puits, qui est généralement de mauvaise qualité.

Ce fut dans les premiers jours de mai que j'arrivai à ce village. A peine avois-je mis pied à terre, que mon compagnon de voyage me prévint que dans un gouvernement militaire on devoit commencer ses visites par le Commandant de la place, et que l'usage et la loi vouloient que l'on s'y présentât avant d'avoir été dans aucune autre maison. Je me gardai d'être récalcitrant; et après avoir objecté seulement le désordre de ma toilette, à laquelle il m'assura que l'on ne feroit aucune attention, je me rendis avec lui chez M. le Commandant, à qui il me présenta. Il me reçut avec cette franche cordialité et cette honnêteté sans façon qui depuis si long-temps ont été remplacées en France par la politique et la triste cérémonie. Après les premiers complimens, je le priai de me conduire à Mad. la

Commandante ; ce qu'il fit aussitôt. Quoique j'eusse été prévenu, je ne pus regarder sans rire cette femme, qui m'étonna d'autant plus, que je m'étois fait une haute idée du luxe Espagnol et de la dignité extérieure que mettent dans leur réception les personnes en place. Le portrait que je pourrois en faire, seroit trop au-dessous de la réalité pour me permettre de l'entreprendre ; il me suffira de dire que lorsque *Callot* auroit réussi à faire une figure aussi grotesque, il lui auroit été impossible de la vêtir d'une manière aussi discordante avec les usages adoptés par le monde civilisé. Cette belle Dame qui avoit des petits enfans de dix ans, en avoit un pour son propre compte à la mamelle ; quoique le dix-huitième, elle ne désespéroit pas de lui donner encore quelques frères ou sœurs : mais si elle avoit un côté peu brillant, elle en avoit un qui la rendoit bien respectable ; et ce seroit un tort réel que je lui ferois ainsi qu'à son mari, si je ne leur rendois pas la justice qu'ils méritent. Humains, généreux, compatissans, ils sont regardés dans tout le village comme les pères des pauvres : tout ce qu'ils ont appartient à ceux qui en ont besoin ; et quoique pères de douze enfans vivans, ils donnent avec empressement tout ce qu'il est en leur pouvoir de donner. La Commandante, particulièrement

à qui une longue expérience a donné quelques connoissances des maladies des enfans, ne refuse jamais son ministère, lorsque quelques mères affligées ont recours à elle. Nuit et jour elle est au service des malades, desquels elle n'exige pas même de la reconnoissance.

La rive droite du Mississipi, à peine connue il y a cinquante ans, ne comptoit d'autres habitans que quelques chasseurs qui alloient se construire des cabanes à peu de distance des peuples sauvages avec lesquels ils trafiquoient : tandis que la gauche cultivée et bien habitée offroit depuis long-temps aux traiteurs un dépôt pour leurs marchandises, des ressources de tout genre dans leurs besoins, et un asile paisible, lorsque fatigués de leur pénible métier, ils vouloient terminer leurs jours dans le calme et l'abondance. Un grand village bâti sur la rivière des Kaskaskias, dont il ne reste que des débris, prouve qu'avant la cession du Canada aux Anglois, ce pays comptoit de riches et nombreux habitans. Les Jésuites y avoient construit un beau couvent, où ils envoyoient des missionnaires pour travailler à propager la foi et la civilisation parmi les nations Indiennes ; et le fort de Chartres que le gouvernement y avoit fait élever pour protéger les habitans contre les incursions des Sau-

vages, prouve l'intérêt qu'il prenoit à l'agrandissement et à la prospérité de cette colonie naissante.

Mais le traité de 1763 devoit en arrêter le cours. A cette époque, une partie des habitans abandonna le pays pour retourner en France : une autre fut habiter la basse Louisiane ; une autre enfin passa la rivière et vint former un établissement sur une terre inhabitée, mais où ils pouvoient vivre François. Tels sont les motifs qui firent jeter les premiers fondemens de Sainte-Geneviève. Outre la désertion volontaire d'une partie des habitans des Kaskaskias, ils se virent quelques années après leur cession à l'Angleterre, contraints par une force majeure d'abandonner leurs maisons. Déjà les innondations successives avoient enlevé une partie des terres qui les séparoient du fleuve ; déjà les eaux battoient les murs du fort de Chartres et le démolissoient journellement : ils prirent le parti prudent de transporter leurs demeures sur la côte voisine où ils sont encore aujourd'hui. Ce déplacement accrut beaucoup la population de Sainte-Geneviève.

Si la cession de la rive gauche du Mississipi aux Anglois avoit engagé un grand nombre de François à l'abandonner, le traité de 1783, par lequel elle devenoit une portion des États-Unis,

augmenta bien plus encore l'émigration. Vexés et volés par les Américains, sans espoir d'obtenir justice, la plupart des habitans se transportèrent sur la rive droite, devenue Espagnole depuis 1766. Le petit nombre de ceux qui sont restés sur la partie Américaine, quoique moins exposés aujourd'hui aux vexations, n'attend pour l'abandonner que le moment où la France rentrera en possession de son ancienne propriété.

Les habitans de Sainte-Geneviève, uniquement livrés à la culture, paroissent naître sans ambition ni desirs. Possesseurs en commun d'une portion de terre dont la fertilité excède tout ce que l'on peut imaginer, ils sèment et récoltent en peu de jours leur subsistance de l'année. Ils retirent des mines de plomb qui les avoisinent, et où ils ont un droit égal, assez de minéral pour se procurer en peu de temps leurs vêtemens et leurs autres besoins; car le plomb est la monnoie de ce pays, qui ne possède aucun autre objet d'échange. Sans instruction ni desir de s'instruire, les jeunes gens ne s'occupent qu'à chasser, monter à cheval et danser. A peine lorsque le cas l'exige, trouve-t-on dans le village deux personnes pour servir de témoins et signer les procès-verbaux. Aussi vivent-ils dans l'ignorance la plus crasse des choses mêmes qui tou-

chent à leurs plus proches intérêts. A la bonhommie près qui paroît les caractériser généralement, je n'ai pu leur découvrir aucune qualité, quoique j'aie fait parmi eux un assez long séjour. Les enfans élevés pêle mêle avec les petits Sauvages, dont une nation habite le centre du village, contractent leurs goûts, leurs habitudes, mais particulièrement leur indolence.

Les Indiens qui habitent Sainte-Geneviève, connus sous le nom de Péorias, sont les débris d'une tribu nombreuse, mais presque entièrement détruite aujourd'hui par la guerre, par la petite-vérole et sur-tout par l'usage des liqueurs fortes. Amis constans des François, auxquels ils ont donné des preuves réelles d'attachement lors de leur établissement sur cette rive ; la crainte des nations voisines qui paroissent avoir juré leur perte, les a engagés à se retirer parmi eux, où ils sont à l'abri de toute insulte. Mais autant ils sont respectés tant qu'ils demeurent dans le village, autant ils ont à souffrir lorsqu'ils s'en éloignent. Il n'y a pas de chasse où ils ne perdent quelques guerriers et où ils ne voient augmenter le nombre de leurs ennemis ; par la raison seule qu'ils deviennent chaque jour moins dangereux.

Ainsi que la plupart des nations Indiennes de

la haute-Louisiane, qui trafiquent avec les peuples civilisés, les Péorias chassent et combattent avec la carabine dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Leur vêtement qui consistoit autrefois en un petit tablier, des *mitasses* (*) et des *moksines* (**) en peau, a été changé en un braquet de drap bleu, une chemise d'indienne, et des mitasses de drap écarlate ou bleu. Les souliers sont la seule partie de leur habillement qu'ils aient conservée. La peau de buffle dont ils s'enveloppoient et qui leur servoit de lit, a été remplacée par des couvertures de laine ou de drap qu'ils portent dans toutes les saisons. Paresseux, ivrognes et voleurs, ils ne chassent l'été que pour se procurer des liqueurs fortes ; le reste de leur temps est employé à fumer, manger, danser ou jouer à la balle. Les femmes Péorias sont vêtues à peu près comme les hommes, si ce n'est qu'au lieu de mitasses, elles portent une espèce de jupon en drap qui leur descend jusqu'aux genoux, et qui leur presse tellement les cuisses

(*) Espèce de pantalon séparé en deux parties.

(**) Espèce de chaussons en peau de chevreuil, qui montent jusqu'à la cheville du pied, où ils s'attachent avec des cordons de peau.

qu'elles marchent, pour ainsi dire, sans en faire usage. Presque toutes les nations avec lesquelles les Blancs commercent, sont vêtues de même. Celle des Chawanons me fournira les particularités qui peuvent concerner ces peuples dégénérés depuis la découverte de leur pays.

CHAPITRE XXII.

Chawanons : hommages qu'ils rendent à l'Être-Suprême. Supplice de quelques prisonniers ; chant de mort d'un chef ; coquetterie des filles Chawanones ; leurs mariages.

Les Chawanons, nombreux, braves et les plus policés de tous les peuples sauvages connus, sont divisés en plusieurs tribus très-éloignées les unes des autres. Une partie de la nation, et c'est la plus considérable, habite les environs du lac Méchigan ; l'autre est fixée dans la haute Louisiane où elle a construit deux villages, connus sous les noms de *grand et petit Village sauvage :* le premier à trente-six milles et le second à quarante-huit de Sainte-Geneviève. Ils n'en sortent que pour aller en parti de chasse, les premiers jours de novembre.

Le grand village renferme environ quatre cent cinquante habitans de tout âge et de tout sexe. Il est bâti sur une belle plaine au-dessus d'un côteau, au pied duquel coule la petite rivière à

la

la Pomme. L'abondance des sources et la qualité des eaux paroissent être la raison première qui a déterminé leur choix. Leurs cabanes sont construites avec des poteaux solides et rapprochés, dont les intervalles remplis de terre grasse et forte, les mettent à l'abri des intempéries des saisons. Pourvus dans leur intérieur de tout ce qui peut leur être nécessaire, ils méprisent les peuples paresseux qui ne savent pas subvenir à leurs besoins. Actifs, industrieux et bons chasseurs, ils se procurent sans peine leurs vêtemens, et *traitent* (*) leur superflu pour des bijous d'argent dont ils sont très-curieux. Plus riches en chevaux qu'aucun de nos villages policés, ils en ont toujours un certain nombre à leurs portes, prêts à poursuivre les ennemis qui viendroient enlever ceux qui sont à la pâture. Enfin quelques-uns élèvent des vaches et des cochons, et récoltent du maïs, des citrouilles, des melons d'eau, des patates, et même assez de blé pour se nourrir la plus grande partie de l'année.

Souvent en guerre avec les Osages, nation nombreuse et féroce, ils ne les redoutent que lorsqu'ils sont surpris dans leurs campemens de chasse. Dans toute autre circonstance, ils ne re-

(*) Seul terme en usage dans le pays pour désigner les échanges que les Blancs font avec les Sauvages.

fusent pas le combat qui s'est terminé à leur avantage assez souvent pour que ceux-ci aient cessé de les tourmenter. Dans la dernière guerre que les Indiens réunis ont soutenue contre les États-Unis, les Chawanons se sont distingués par leur intrépidité et leur acharnement contre les Américains, pour lesquels ils ont une aversion telle, que la conviction seule de leur foiblesse peut en retenir les effets.

Les Chawanons sont grands, beaux et bien faits. Leurs femmes, sans être jolies, sont infiniment préférables à celles des nations voisines. Cette supériorité dans l'un et l'autre sexe, est due au mélange de leur sang avec les Américains de cette partie du continent, qui sont blancs et d'une belle tournure. Il n'est pas rare de trouver des femmes, dont les cheveux châtains ou cendrés prouvent jusques à l'évidence qu'elles ne sont qu'à demi-sauvages.

Ainsi que tous les peuples Indiens, les Chawanons ont une idée de l'Être suprême qu'ils tiennent de leurs ancêtres, mais qui ne les occupe que très-légèrement. Deux fois l'année ils l'invoquent en se *festinant* (*) et en dansant : la pre-

---

(*) Terme propre au pays, et le seul qui rende littéralement l'expression qu'emploient les Sauvages.

mière au printemps, lorsqu'ils mettent les grains en terre ; ils appellent cette fête *le Feu nouveau* ; la seconde, lorsque le maïs commence à changer de couleur, et celle-ci se nomme *Fête du petit blé*. Ils croient à l'immortalité de l'ame, et pensent qu'après leur mort ils iront revivre dans une autre contrée où rien ne leur manquera. Ils y retrouveront leurs pères et leurs parens; et celui qui aura été brave, y jouira d'une place distinguée et d'un plus grand bonheur que la multitude. Au reste, cette croyance dont ils rendent compte à ceux qui les interrogent, ne les occupe que très-foiblement.

Généralement doux et humains, ils traitent leurs prisonniers, lorsqu'ils en font, avec bonté et compassion. S'ils se sont écartés de ce principe, ce n'est que dans leur guerre contre les Américains, pendant laquelle ils en ont brûlé une foule, après leur avoir fait éprouver tous les supplices que la vengeance et la haine pouvoient leur suggérer. Autant les Sauvages sont cruels avec leurs ennemis, lorsqu'un desir particulier de vengeance les anime, autant ceux qui sont destinés à servir de victimes déploient de fermeté et de courage. Lorsqu'un prisonnier est destiné à perdre la vie, c'est ordinairement par le feu qu'on le fait périr. Si cette barbare cérémonie a lieu dans le village, ce sont les femmes qui préparent les instrumens

M 2

du supplice, et dressent le poteau auquel il doit être attaché. Les enfans, les femmes, les guerriers mêmes l'accablent d'injures et de sarcasmes; et après lui avoir fait faire plusieurs fois le tour du village, le conduisent près du bûcher. Là, on le frappe de mille coups, que l'on a soin de lui porter de manière à n'attaquer aucune des parties dont la lésion pourroit abréger son supplice : on lui perce les membres avec des aiguilles ou des armures de flèche; les femmes lui coupent le nez, les oreilles, les lèvres ou les parties naturelles; d'autres lui crèvent les yeux. Les enfans mêmes lui donnent des coups de couteau aux jambes et aux pieds; enfin tous s'étudient à lui faire souffrir mille morts avant de lui enlever la vie. Pendant ce temps, que fait le guerrier dévoué à la mort? Non content de braver les supplices, il excite ses ennemis, les accable d'injures, rit des maux qu'ils lui font éprouver, leur rappelle ses exploits, les menace de la vengeance de sa nation, et périt au milieu des tourmens, sans avoir laissé échapper un soupir, et sans qu'il se soit opéré dans ses traits un changement sensible. Un chef de Chawanons, attaché au fatal poteau par une nation Indienne qui combattoit pour les Américains, leur parla à peu près dans les termes suivans. Je les traduirai en vers pour donner une idée de la force des expressions, qui m'ont paru avoir perdu une partie de

leur énergie dans l'auteur Anglois qui les a conservées et qui en convient lui-même :

A l'éclat d'un beau jour succède une nuit sombre ;
Au lever du soleil l'étoile disparoît ;
Mais la gloire ne craint ni la clarté ni l'ombre ;
Rien ne peut éclipser ou ternir son attrait :
Pour le fils d'*Almanoak*, au gré de vos caprices ;
Aiguisez donc vos traits, préparez le trépas ;
Il rit de vos bûchers, se moque des supplices,
Et l'aspect des tourmens ne le troublera pas.

Considérez ces bois, témoins de ma victoire ;
Vos parens, vos amis par mes mains expirans,
Vos femmes, vos guerriers immolés à ma gloire,
Vos enfans escalpés (*), vos toits encor fumans :
Et vous êtes si longs à m'arracher la vie !
Et vous délibérez au lieu de me punir !
Vous espérez en vain qu'*Almanoak* vous supplie ;
Il vécut en héros, il saura bien mourir.

Je vais dans ce séjour où repose mon père ;
Je meurs, ainsi que lui, grand et victorieux ;
A son esprit le mien ne peut manquer de plaire ;
Puisque je fus toujours et brave et généreux.

(*) Lorsque les Sauvages ont tué un ennemi, ils lui coupent avec un instrument tranchant la peau de la tête, dans toute la partie sur laquelle croissent les cheveux; puis ils l'arrachent pour en faire un trophée de victoire. C'est cette opération qu'ils appellent *escalpe*.

O mort, heureuse mort, que tu m'offres de charmes !
Que de plaisirs nouveaux tu me feras goûter !
Dans ton séjour aimable on ignore les larmes;
Et l'homme, dans ton sein, n'a rien à regretter.

De tous les peuples sauvages connus, les Chawanons sont les plus propres et les plus recherchés dans leur toilette. Ainsi que la plupart des nations voisines, ils se coupent les cartilages des oreilles, les alongent autant qu'ils peuvent, et y suspendent des bijous d'argent en forme d'étoile ou de soleil. Ils portent à leur cou des croix d'une grandeur extraordinaire, et sur la tête des bandeaux ou couronnes auxquels ils attachent un si grand nombre d'épinglettes, que l'on peut à peine distinguer leurs cheveux, dont ils n'ont qu'une touffe sur le sommet de la tête. Ils emploient beaucoup de vermillon et de noir pour se peindre la figure et le corps, dans leurs jours de réjouissance. Ces deux couleurs sont chez les nations sauvages le symbole de la gaieté.

Les femmes participent, ainsi que leurs maris, à la supériorité qu'ils ont sur les autres peuples. Plus propres, plus actives, plus prévoyantes, elles lavent leur linge et leurs couvertures, fabriquent elles-mêmes le savon qu'elles emploient, et s'occupent souvent à travailler pour elles ou leurs maris; elles sont généralement riches en bijous d'argent, qu'elles portent en bracelets, en

colliers, en couronnes ou en croix. Elles ont les cheveux longs, liés près de la tête et fermés dans un sac de peau qu'elles attachent avec un ruban; elles les peignent assez régulièrement, et ont plus de soin de leurs enfans que la plupart des nations Indiennes.

Les jeunes filles Chawanones qui ont quelque réputation de beauté, ont un genre de coquetterie particulier. Aussitôt qu'elles sont parvenues à l'âge de puberté, (ce qui leur arrive ordinairement avant douze ans) elles se renferment soigneusement; ou, lorsqu'elles sortent, se cachent la figure sous leur couverture, qu'elles tiennent de manière à ne laisser voir que leurs yeux. Elles sont si exactes à observer cette pratique, que les hommes mêmes de leurs cabanes ne parviennent que très-rarement à les appercevoir. Sur ces apparences de beauté on s'empresse de les demander en mariage; et celui qui a acquis la plus grande réputation de guerrier ou de chasseur, obtient ordinairement les suffrages de la famille. Mais ce n'est pas tout : car, quoique parmi ces peuples, ainsi que chez beaucoup de nations policées, le mariage ne soit pas une affaire de la plus grande importance, il faut cependant s'assurer du consentement de son épouse. Voici de quelle manière le futur doit s'y prendre pour y parvenir.

Après avoir rempli les formalités et obtenu l'a-

grément de la famille, il se rend le soir dans la cabane où repose la belle qu'il trouve sur sa couche, enveloppée dans sa couverture. Il s'en approche doucement, et découvre légèrement son visage de manière à pouvoir en être apperçu. Si elle le trouve à son goût, elle lui sourit et l'invite à se reposer à ses côtés; s'il ne lui plaît pas, elle cache de nouveau sa tête sous sa couverture, et se ferme plus étroitement que jamais. L'amant qui sait alors à quoi s'en tenir, se retire sur-le-champ, et ne cherche point à inspirer un amour qui, n'étant chez ces peuples que l'effet d'un penchant naturel, est toujours approuvé lorsqu'ils sentent mutuellement le desir de le satisfaire.

Cette cérémonie faite, le nouveau gendre est admis dans la cabane du beau-père, pour lequel il doit chasser jusqu'à ce qu'il ait un enfant. S'il vit constamment avec son épouse, il devient après quelques années maître de tout. Il dispose à son gré des chevaux, des départs de chasse, des campemens et des pelleteries. Il peut, s'il le veut, épouser toutes les sœurs de sa femme, à mesure qu'elles atteignent l'âge de puberté, ou les donner en mariage à qui bon lui semble. Mais il est extrêmement rare de voir un jeune sauvage vivre long-temps avec sa première femme. Ils ne se fixent le plus souvent qu'à l'âge de trente à

trente-cinq ans, époque à laquelle ils en ont déjà épousé et abandonné huit, dix, douze et quelquefois plus. Comme leur manière de faire la paix et la guerre est la même que celle des peuples éloignés, qui n'ont aucune relation avec les blancs ; ce que je dirai de ces nations, sera également appliquable aux Chawanons et à toutes les autres tribus Indiennes dont ce pays est entouré.

CHAPITRE XXIII.

Saint-Louis capitale de la haute-Louisiane : causes de son établissement. St-Charles ; Florissant ; jonction du Missouri et du Mississipi. Videpoche.

Après quelques semaines de séjour et de repos à Sainte-Geneviève, je partis pour Saint-Louis qui en est éloigné de soixante et dix milles. Cette ville est la plus importante de la haute Louisiane et le séjour ordinaire du lieutenant-gouverneur, qui y commande sous les ordres directs du gouverneur général des deux Louisianes. Celui qui remplissoit alors cette place, étoit un François, depuis son bas âge au service de l'Espagne en qualité de garde Walonne. Ayant appris que son père, contraint de s'expatrier par les suites de la révolution, étoit venu chercher un asile dans ces contrées éloignées, il avoit obtenu de passer dans le régiment de la Louisiane, et de là à Saint-Louis par la protection de M. *de Carondelet*, alors gouverneur général de la nouvelle Orléans. Juste, actif et sévère, il s'étoit mérité pendant

les momens difficiles de la révolution, l'estime des honnêtes gens qu'il avoit constamment protégés contre les esprits turbulens, dont abondoit nécessairement un pays peuplé de François, pendant les crises de leur mère-patrie; (car ils n'ont jamais cessé de regarder ainsi la France).

Saint-Louis dont la population et l'étendue sont à peu près les mêmes que celles de Sainte-Geneviève, doit être considéré plutôt comme une petite ville que comme un grand village. Ses habitans, presque tous adonnés au commerce et aux arts, ne s'occupent que très-peu de culture; quelques-uns cependant ont des habitations sur lesquelles ils tiennent des Nègres laboureurs, qui leur apportent de temps à autre les provisions nécessaires à leur consommation. Moins ignorans et plus polis que les habitans de Ste-Geneviève, le commerce des pelleteries auroit fait de ce petit endroit une ville considérable, sous tout autre gouvernement que celui d'Espagne. Mais il semble qu'au lieu de travailler à sa prospérité, il cherche à anéantir les sources de richesses que la nature paroît avoir réunies entre ses mains. Accoutumé à puiser la fortune dans les entrailles de la terre, il paroît ne faire aucun cas de la superficie dont il méprise les produits.

Bâti sur une base de roc au bord du Missis-sipi, mais beaucoup au-dessus de son niveau,

Saint-Louis occupe une des plus belles et des plus saines positions que présentent les rives de ce beau fleuve. La fertilité des terres qui l'environnent, devroit en avoir fait dès long-temps le grenier de la basse-Louisiane, ainsi que de toutes les colonies Espagnoles, tandis qu'on y cultive à peine assez de grain pour la consommation du pays. Entouré de prairies immenses qui produisent naturellement une grande partie de ces herbes savoureuses que l'Europe cultive avec soin, il n'y a pas d'exemple que l'on en ait encore tiré aucun parti, quoique la viande salée ait un débit sûr et avantageux. Mais le Gouvernement s'oppose à la population des campagnes; et les habitans des villes entièrement occupés du commerce des pelleteries, qui a enrichi quelques négocians, méprisent les bénéfices lents mais certains de l'agriculture. Ils pourroient cependant le faire avec bien plus d'avantage que les Américains de l'Ohio, puisque leur rivière, navagable dans toutes les saisons de l'année, leur permet un transport facile et presque sans frais. Il est honteux de ne voir dans tout ce pays que des moulins à chevaux, qui ne font que de la farine de médiocre qualité, dont les habitans sont obligés de se contenter.

Le commerce des pelleteries qui, conformément au système Espagnol se fait par privilége

exclusif, diminue chaque année par le peu d'intérêt qu'y prend le Gouvernement. J'aurai occasion d'en parler par la suite, et de faire connoître de quelle importance il pourroit être pour cette colonie, aussi bien que pour la métropole.

La peau de chevreuil est la monnoie de Saint-Louis, comme le plomb est celle de Sainte-Geneviève. Le roi seul paye en piastres les dépenses qu'il fait pour l'entretien de la garnison, qui n'excède pas soixante hommes; d'une galère qui emploie vingt-quatre rameurs, de l'hôpital militaire et du culte. Tous les marchés particuliers sont censés faits en monnoie du pays, à moins que ce ne soit une clause spéciale. La peau de chevreuil est reçue dans les transactions à raison de quarante sous la livre; mais comme pour la réaliser, il faut la transporter à la nouvelle Orléans, où l'on court risque de la vendre à un prix bien inférieur, le négociant vend ses marchandises à proportion des frais et de la perte qu'il peut éprouver. Aussi tout s'y vend-il à un prix excessif. Cette cherté rejaillit sur toutes sortes de travaux. Le moindre ouvrier se fait payer dix et douze francs par jour.

Saint-Louis ainsi que Sainte-Geneviève, n'étoit habité il y a quarante ans, que par quelques chasseurs qui, dans la belle saison, alloient à

la suite des animaux, comme les Sauvages avec lesquels ils trafiquoient. Les mêmes circonstances qui engagèrent les habitans des Kaskaskias à se fixer à Sainte-Geneviève, déterminèrent ceux des Kaokias à s'établir à Saint-Louis. Le village des Kaokias qui a reçu son nom de la petite rivière qui le traverse, a été successivement déserté par les François qui l'habitoient lors de la cession à l'Angleterre. Riche alors, il n'a cessé de décliner, et s'est enfin presque totalement anéanti, depuis qu'il fait partie des États-Unis. Les campagnes à une grande distance, sont cependant cultivées avec soin par les Américains qui les ont achetées à vil prix, après en avoir chassé par toutes sortes de vexations les vrais propriétaires.

Saint-Louis fut attaqué très-vivement en 1780 par un nombreux parti de Sauvages, commandé et armé par les Anglois. Il n'y avoit eu jusqu'alors aucune fortification; mais à la suite de cet événement qui coûta la vie à un assez grand nombre d'habitans, le Gouvernement fit construire un fort en bois sur la partie la plus élevée de la ville, et y plaça quelques pièces de canon de gros calibre. Au commencement de cette guerre, sur les représentations du lieutenant-gouverneur, on y a ajouté quatre tours en maçonnerie, dont les batteries croisées seroient

suffisantes pour protéger la ville contre les Sauvages, mais rien de plus. Il est probable que l'avantage le plus réel a été pour le constructeur.

Après Saint-Louis et Sainte-Geneviève, le poste le plus important est Saint-Charles. Cette petite place bâtie sur le Missouri, à trois lieues de son embouchure, est le résultat de l'émigration de quelques familles de Saint-Louis, dont les chefs, chasseurs de profession, vinrent s'y établir pour être plus à portée des pays où le gibier étoit plus abondant. Mais la beauté de la situation, la salubrité de l'air, la richesse des terres, ne leur ont pas permis de jouir long-temps des avantages qui les y avoient attirés. Les Américains sont venus en foule s'établir dans les campagnes voisines, et déjà l'on peut compter dans ses environs au-delà de quatre cents familles. Il y en auroit plus de deux mille, si le Gouvernement n'avoit mis des bornes à l'activité des émigrations, en astreignant plus rigoureusement que jamais les étrangers au serment de catholicité. Les prairies dont Saint-Charles est entouré sont plus belles encore que celles des environs de Saint-Louis, et les terres aussi fertiles, mais mieux cultivées, produisent le froment, le seigle, le maïs, les pommes de terre, enfin toutes les denrées nécessaires à la nourriture de l'homme et des animaux. Les

petites rivières qui l'avoisinent sont garnies d'habitations, dont les propriétaires seroient bientôt dans la plus grande aisance, s'ils pouvoient se défaire avec quelque avantage du superflu de leurs produits. Il y a à Saint-Charles une paroisse qui alterne avec Florissant pour l'exercice du culte. Ce village qui en est éloigné de douze milles, fut établi il y a environ huit ans par quelques habitans de Saint-Louis, particulièrement adonnés à la culture, et il est aujourd'hui le grenier de cette petite capitale. C'est de là que sort le peu de farine que les marchands exportent à la nouvelle Orléans; et qu'ils ne prennent que pour achever leurs cargaisons, lorsqu'ils n'ont pas assez de pelleteries. Situé dans l'intérieur des terres, Florissant auroit pu être dans la position la plus agréable, si ses premiers habitans n'eussent tout sacrifié à la proximité d'un ruisseau, qui n'a cependant de l'eau que pendant les six mois de l'année, où il y en a par-tout. Ils vivroient dans l'abondance, s'ils pouvoient échanger à un taux raisonnable les produits de leurs terres, pour des vêtemens qu'ils se procurent avec peine. La culture du tabac que les traiteurs sont obligés de tirer de la basse-Louisiane ou du Kentuky, leur offriroit cette ressource; mais, ainsi que nos paysans François, ils suivent la

routine

routine de leurs pères, et sont ennemis de toute innovation.

Les terres qui avoisinent le Missouri dans cette partie de la Louisiane supérieure, sont belles, riches et saines ; et plus on remonte cette rivière, plus elles semblent réunir tous ces avantages à un plus haut degré. Les hommes qui les habitent, y jouissent généralement de la plus brillante santé. Ceux même qui les défrichent, ne sont point sujets aux maladies qui sont souvent la suite de cette opération. La jonction du Missouri avec le Mississipi, est une curiosité qu'aucun voyageur ne peut se dispenser d'aller admirer. Ces deux superbes rivières, dont l'une est toujours calme et limpide, et l'autre bourbeuse et agitée, paroissent, un peu avant leur réunion, se redouter mutuellement. Leur cours qui, à une certaine distance, est entièrement opposé, prend une direction presque parallèle qui continue jusqu'au moment où elles se rencontrent. Alors, comme un ennemi furieux, le Missouri se précipite sur son adversaire, qui semble le repousser avec calme et le tenir en respect, sans lui permettre de mêler ses eaux aux siennes. Lorsque les deux rivières grossissent à la fois, ce qui arrive presque toujours à la fonte des neiges, les tourbillons qu'elles forment sont difficiles à imaginer. Ils sont tels, que les ba-

teaux les mieux armés y seroient engloutis sans aucun espoir de salut, s'ils ne prenoient leurs précautions de longue main pour les éviter. Dans les eaux basses, elles coulent à plus de soixante milles sans se mêler, de manière qu'on peut les boire transparentes d'un côté, et bourbeuses de l'autre.

J'allois finir ce chapitre, où je m'étois promis de n'oublier aucun des postes de cette partie de la Louisiane supérieure, sans parler de Videpoche ; mais ce silence eût été en quelque sorte excusable. Quoique bâti dans une situation agréable et propre au commerce, les habitans n'ont rien qui puisse les rendre intéressans aux yeux d'un voyageur : ils n'ont ni industrie ni activité ; et s'ils travaillent, ce n'est que pour ne pas mourir de faim ou ne pas marcher nus. Rien ne les distingue des Sauvages que leurs couvertures qu'ils portent en forme de capote, tandis que ceux-là les emploient comme le marchand les leur vend. Sans émulation ni desir que celui d'exister, ils passent leur vie dans l'ignorance et l'oisiveté, sans souci ni plaisirs. En sont-ils plus malheureux ?

Il y a à Videpoche environ deux cent cinquante habitans, non compris les esclaves qui peuvent être au nombre de cinquante.

CHAPITRE XXIV.

Commerce de pelleterie ; départ pour le haut Missouri : arrivée chez les Kancès ; traite ; Ottotatocs ; grands Panis ; Mahas ; Poncas ; arrivée à la rivière Blanche ; Chaguyennes ; départ pour Saint-Louis.

Le principal commerce de la Louisiane supérieure, se fait avec les Sauvages qui habitent à peu de distance du Missouri. Les Anglois chez lesquels les négocians de ce pays vont chercher leurs marchandises de traite, ont un tel avantage sur eux dans ce genre de trafic, qu'ils sont obligés de se retirer, aussitôt que les traiteurs de cette nation se présentent. Aussi se sont-ils exclusivement emparés du commerce du Mississipi et de presque toutes les rivières qui s'y jettent. Ces rivières leur apportent, chaque année, une grande quantité de superbes fourrures en loutres, cerviers, castors, rats musqués, etc., que nous sommes ensuite obligés d'acheter d'eux pour nos manufactures. Les principaux rendez-vous des

traiteurs Canadiens sur le Mississipi, sont *la Prairie du Chien*, distante de Saint-Louis d'environ cinq cents milles, et la *rivière St-Pierre* qui en est à trois cents milles plus loin. Les Sioux qui s'y rendent chaque année après leur chasse, y apportent non-seulement leurs pelleteries, mais encore celles des peuples septentrionaux, auxquels ils donnent en échange de la poudre à tirer, du plomb en lingot ou en balles, quelques fusils, du vermillon, et autres bagatelles dont ils font grand cas.

Curieux tout à la fois de connoître par moi-même les mœurs de ces nations non civilisées et leur manière de traiter avec les Blancs; je chargeai une longue pirogue de tout ce qui pouvoit leur être utile, et pris à mon service un ancien traiteur de la rivière des Illinois, qui avoit des connoissances supérieures à celles qu'ont ordinairement les gens de cette espèce. Employé autrefois par la Compagnie du haut Missouri, il avoit remonté cette rivière plus haut qu'aucun autre dans le pays, et avoit passé plusieurs années au milieu de ces peuples, dont il avoit appris les divers dialectes. Il m'a communiqué, sur leurs mœurs, leurs usages et leurs cérémonies, des observations curieuses; et c'est à lui que je dois en grande partie les détails que je donnerai bientôt.

Ce fut pendant son séjour dans les postes les plus éloignés, que le roi d'Espagne promit des récompenses aux traiteurs qui lui donneroient, sur des nations jusqu'alors inconnues, les renseignemens les plus intéressans. Il redoubla d'activité et de travail pour mériter la confiance des autorités supérieures, présenta des mémoires d'une utilité réelle ; mais ses peines ainsi que celles de tous ceux qui l'avoient imité, furent entièrement perdues. Ce gouvernement n'en a profité, ni pour l'amélioration de son commerce, ni pour l'instruction publique. Tous ces mémoires sont restés dans les archives, dont je les ai tirés moi-même pour en extraire les parties les plus essentielles. Peut-être cet extrait servira-t-il un jour au gouvernement François, à son commerce, ou à l'homme qui aime à lire dans le grand livre de la Nature.

Le 18 mai 1802 nous partîmes avec dix hommes d'équipage et tout ce qui peut être nécessaire à la traite avec plusieurs peuplades sauvages. Les objets principaux sont : les couvertures de laine, les draps bleus ou écarlates, les fusils, le plomb en lingot et en balles, la poudre à tirer, le vermillon, les chaudières de cuivre, les couteaux, les casse-têtes et les bijouteries en argent ou en étain. Je ne rendrai pas compte de mon voyage

jour par jour. Les bords du Missouri, à six milles au-dessus de Saint-Charles, n'offrant plus ni villages ni maisons, je me contenterai de dire que par-tout les terres qui le bordent paroissent d'excellente qualité ; que, dans quelques parties, les prairies s'étendent à perte de vue ; que, dans d'autres, les bois y sont d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses : preuve certaine de la fertilité des terres qui les nourrissent. La carte que je joins ici et que j'ai rectifiée dans une distance de onze cents milles, fera connoître exactement le nombre des rivières qui viennent grossir ses eaux. Quelques-unes sont navigables à plus de six cents milles.

A cent dix-sept milles de l'embouchure du Missouri, on voit celle de la rivière des grands Os, ou Osages. Après l'avoir remontée deux cent quarante milles, on trouve leurs villages, qui sont les deux plus peuplés de toute la côte-sud. Mais comme ce sont ceux des Sauvages de la haute Louisiane qui sont les plus connus, je me décidai à ne pas y aller. Cent trente milles plus haut, nous trouvâmes leurs anciens villages, aujourd'hui presque entièrement détruits. Ils ont été obligés par les Sioux de les abandonner et de se retirer dans l'intérieur des terres. Ils sont cependant braves et nombreux ; mais leurs en-

nemis, aussi braves, comptent au moins six fois autant de guerriers, dont le caractère féroce est redouté de tous les peuples voisins.

A peu de distance des anciens villages Osages, sur la rive opposée, on voit la grande rivière. Elle a au moins quarante brasses de largeur à son embouchure, et est navigable pour les pirogues à plus de trois cents milles. Nous nous y arrêtâmes vingt-quatre heures pour renouveler nos provisions qui touchoient à leur fin. Nos mariniers chasseurs nous tuèrent en effet quatre chevreuils, que nous salâmes presque entièrement. Nous prîmes également quelques beaux poissons, mais qu'il nous fut impossible de conserver plus de trois jours. A deux ou trois milles de la grande rivière est une côte, appelée par les Sauvages *Wachanto*, (endroit de serpent). Je voulus m'assurer si elle méritoit son nom, et fus m'y promener avec mon interprète. Je n'y fus pas longtemps sans y voir une grande quantité de reptiles de toute espèce qui m'effrayèrent et me dégoûtèrent.

Nous nous embarquâmes le lendemain au lever du soleil, et après trois jours de route par une chaleur insupportable, nous arrivâmes à la rivière des Kancès, éloignée de l'embouchure du Missouri de trois cent deux milles. Cette rivière navigable pour les canots et pirogues, à plus

de cinq cents milles, dans toutes les saisons de l'année, a cent brasses de large à son embouchure, et roule ses eaux claires et limpides sur un sable doré. Comme c'étoit avec la nation à laquelle elle a donné son nom, que nous voulions commencer à traiter ; nous la remontâmes deux cent quarante milles, presque sans obstacle et bien plus promptement que le Missouri, dont le cours est beaucoup plus rapide.

Les Kancès sont grands, beaux, vigoureux et braves. Presque toujours en guerre avec les Osages trois fois plus nombreux qu'eux, ils ont souvent repoussé leurs attaques avec avantage. Ils sont actifs et bons chasseurs ; et le commerce s'y fait sans danger pour les Blancs, qu'ils traitent avec distinction, et à qui ils fournissent à très-bon marché tout ce dont ils ont besoin pour leur subsistance.

Lorsqu'un traiteur arrive dans un village, son premier soin doit être de faire des présens aux chefs, avant même d'avoir débarqué aucune marchandise. Ce préliminaire rempli, il obtient la permission de construire une cabane dans la partie du village qui lui convient, et d'y établir son domicile. Le prix des objets de traite une fois fixé, il ne doit pas le changer ; car, si dans l'espérance de vendre davantage il le diminuoit, il seroit obligé de rendre à ceux qui auroient

traité plus chèrement; s'il l'augmentoit, il courroit risque d'être maltraité. Il doit donc ne se départir jamais de son prix. Un Sauvage a-t-il quelques besoins? il jette en entrant dans la cabane le nombre de peaux qu'il veut vendre, et va prendre ce qui lui convient. Chaque peau a une valeur de convention que tous connoissent. Ils appellent *plu* l'équivalent d'une piastre; ainsi deux peaux de chèvre ou de chevreau, font un *plu*. Une peau de chevreuil, ou de castor, fait un *plu*: une peau de loutre deux *plus*, etc. etc. Comme ils doivent donner tant de *plus* pour tel objet, il n'y a jamais la moindre difficulté dans les marchés.

J'eus occasion de me convaincre combien ces peuples estiment les François, qu'ils ne connoissent cependant que par tradition, mais dont ils parlent avec enthousiasme. Mon interprète m'ayant annoncé comme venant de l'autre bord des grands lacs, (c'est ainsi qu'ils nomment la mer) le chef me prit la main, me la serra fortement et me conduisit dans sa cabane, où il fallut manger des mets qu'il me présenta. Tous les *considérés* (*) m'accueillirent avec le même empressement, et

(*) Terme usité dans le pays et le seul qui puisse rendre le mot employé par les Sauvages pour désigner des hommes qui, sans avoir un pouvoir réel, en ont cependant un d'opinion.

voulurent alternativement me *festiner*. Selon leur usage, ils me présentèrent quelques-unes de leurs filles, qui sont presque toutes laides et malpropres. Je n'acceptai que celles du grand chef, à qui j'aurois craint de déplaire par mon refus, et fis à toutes les autres de petits cadeaux que j'avois apportés dans cette intention, et qui parurent les flatter plus que toutes les caresses que j'aurois pu leur faire.

Parmi les questions sans nombre dont ils m'accabloient, je remarquai les deux suivantes, parce qu'ils me les firent presque tous séparément, et que mes réponses semblèrent leur causer le plus grand étonnement. « Pourquoi, me demandoient-ils, as-tu quitté le beau pays que tu habites, où tout est en abondance, où les hommes sont si supérieurs à tous les autres hommes, pour venir, au milieu des dangers, dans ces contrées sauvages et presque inhabitées ? » Lorsque je leur faisois répondre que c'étoit pour les voir, étudier leurs mœurs, leurs usages, leur manière de vivre, leurs cérémonies civiles ou religieuses et aller les faire connoître à mes compatriotes, ils se regardoient en riant et ne pouvoient le croire. La plupart me répondoient que je les trompois et que cela n'étoit pas possible. Leur seconde question étoit : « Les peuples de ton pays sont-ils esclaves des femmes comme les Blancs

que nous voyons ici, et avec lesquels nous traitons ? » Cette seconde question m'embarrassa beaucoup plus que la première. Je conçus facilement que je perdrois tout crédit chez eux, si je ne me montrois différent des autres Blancs, sur-tout d'après la connoissance que j'avois de leurs usages à cet égard. Je leur fis donc répondre, sans hésiter, que nous aimions nos femmes; mais que nous n'en étions point les esclaves; qu'aussi long-temps qu'elles nous plaisoient, nous vivions avec elles; mais que si elles manquoient à ce qu'elles devoient à leurs maris, ils s'en séparoient et les abandonnoient. L'amour que nous avons pour nos enfans, ajoutois-je, nous fait souvent passer très-légèrement sur la conduite de leurs mères; et nous pensons que leur foiblesse est un droit que le grand Esprit leur a donné à notre protection et à notre attachement. Ils parurent satisfaits de ma réponse, et ne cessèrent de me témoigner la plus grande considération. Ma conduite d'ailleurs augmentoit la bonne opinion que je voulois leur laisser de moi. Je donnois des ordres à tout l'équipage, et j'en étois ponctuellement obéi. J'avois l'air de ne prendre aucune part à la traite, et je commandois au traiteur. J'étois sobre, et empêchois mes compagnons de voyage de se livrer à aucun excès : c'en étoit assez pour être respecté; et je le fus.

Les petits présens que je fis à la fille du chef et aux plus considérés de la nation, me valurent une grande réputation de générosité, et dans aucun pays du monde on n'eût pu l'acquérir à meilleur marché.

Enfin, après être resté douze jours chez cette nation, j'annonçai mon départ pour le lendemain. Ils ne voulurent pas me laisser partir sans me donner une marque d'amitié et de distinction. Ils exécutèrent la *danse du bœuf* avec toutes les cérémonies dont je parlerai dans la suite, et me firent différens petits cadeaux. J'eus soin de ne point me laisser vaincre en générosité : ce qui ne me fut pas difficile ; la moindre bijouterie étant bien supérieure à leurs yeux, à tout ce qu'ils pouvoient me donner. Nous reçumes d'eux, pour notre voyage, de la viande fraîche en abondance, des melons d'eau et quelques épis de jeune maïs à peine encore formé, mais qui diversifie la nourriture, dans un pays où l'on s'en procure difficilement. Arrivés à l'embouchure de la rivière des Kancès, nous fîmes une large fosse dans laquelle nous déposâmes nos pelleteries, afin de ne pas nous en charger inutilement pendant la longue route qu'il nous restoit à faire.

A trente-cinq milles plus haut nous trouvâmes un des anciens villages des Kancès, et un se-

cond à vingt-deux milles plus loin. Trois milles avant ce second village nous reconnûmes une mine de fer, dont les parties extrêmement pesantes me prouvèrent la richesse. Je me promis d'en faire l'expérience à mon retour, mais malheureusement un accident, dont je parlerai à son temps, me mit dans l'impossibilité d'exécuter mon projet. La prairie Saint-Michel qui commence quelques milles plus haut, s'étend à perte de vue dans l'intérieur des terres, et occupe sur le rivage une étendue de vingt-quatre milles au moins. De là jusqu'à la petite rivière appelée l'*Eau qui pleure*, qui en est éloignée de cent quarante milles, on ne trouve rien qui puisse fixer l'attention. Mon intention étant d'aller chez les Ottotatocs, et de là chez les grands Panis qui n'en sont éloignés que de soixante et dix milles, je quittai mon bateau avec l'interprète et un marinier, et suivis un sentier tracé à travers la forêt depuis l'*Eau qui pleure*. Le soir même nous fûmes coucher à quatorze milles, sur les bords d'une petite rivière appelée la *Saline*, à cause du goût saumâtre que prennent ses eaux sur quelques bancs de sel qu'elles traversent. Le lendemain, à huit heures du soir, nous arrivâmes aux anciens villages des Ottotatocs. Il y restoit quelques débris de cette nation, mais trop peu nombreux pour mériter notre attention. Les

Sioux les ont forcés de se retirer dans le Nord, où ils ont fixé leur séjour depuis quelques années. Le petit nombre de ceux que nous y trouvâmes nous accueillit avec bonté, nous fournit des vivres frais, et échangea quelques pelleteries pour des bagatelles, qu'ils nous demandoient comme une faveur.

Si l'on peut juger du reste de la nation par ce que nous en vîmes, les habitans sont laids et très-mal-propres ; ils ne se maintiennent dans le pays qu'ils habitent, que par la souplesse et leur complaisance envers leurs voisins. Mais comme ces qualités ne réussissent pas mieux chez les nations sauvages que chez les peuples policés, on peut prévoir sans peine qu'ils seront, avant peu, détruits ou contraints d'aller rejoindre leurs compatriotes. La rivière Plate sur laquelle est situé leur village, est presque aussi large que le Missouri ; mais son courant est si rapide et elle a si peu de profondeur, que la navigation en est presque impossible, si ce n'est au printemps ou au commencement de l'été. Cette rivière a sa source dans les montagnes du haut Mexique, à peu de distance de celle de Santa-Fé.

Nous ne séjournâmes que trente-six heures chez les Ottotatocs, et continuâmes notre route par la rivière Plate chez les grands Panis, où nous arrivâmes après trois jours de fatigue.

Comme il y avoit très-peu d'eau, les mariniers furent souvent obligés de soulever le bateau et de le faire glisser trente ou quarante toises sur le gravier. Nous fûmes mieux reçus des grands Panis que nous ne l'avions été des Kancès mêmes. En guerre avec la nation appelée *les Républiques*, ils n'avoient pour résister à leurs attaques qu'un petit nombre d'armes à feu, et manquoient entièrement de munitions. On leur en donna pour du castor, des loutres, des peaux de buffle, et quelques-unes de chevreuil. Lorsque l'on arrive chez des peuples qui sont en guerre, on doit avoir soin de ne laisser à découvert que les armes que l'on présume pouvoir leur vendre, autrement on court risque qu'ils ne s'en saisissent pour leur défense lorsqu'ils n'ont plus de moyens d'échange. Les grands Panis me parurent généralement moins grands que les Kancès. Ils sont actifs et bons chasseurs; mais ils tueroient beaucoup plus de gibier si les Blancs venoient plus fréquemment traiter avec eux. Ils perdent beaucoup de pelleteries à défaut d'occasions pour s'en défaire. Leurs mœurs ne diffèrent que très-peu de celles des Kancès. J'assistai pendant mon séjour à l'inhumation d'un des considérés. J'aurai occasion dans la suite de parler de cette cérémonie, qui est la même chez tous les peuples sauvages.

Nous ne restâmes que huit jours chez les grands Panis, et laissâmes derrière nous un village de la nation des Loups, qui n'en est pas éloigné de plus de cent milles, mais où il est difficile de se rendre, à cause du peu d'eau qu'il y a dans la rivière. A notre retour dans le Missouri nous abordâmes en face de l'embouchure de la rivière Plate, à un ancien fort bâti en 1792 par la compagnie du haut Missouri. Nous y laissâmes les pelleteries dont nous étions chargés, et continuâmes notre route. Vingt-six milles plus haut on voit la première rivière des Sioux. Elle n'est navigable qu'à une petite distance, et a sa source près de celle des Monis, qui se jette dans le Mississipi. Au-dessus de cette rivière le cèdre commence à être abondant, et à quelques milles plus haut on en voit de la plus grande beauté.

A quatre-vingt-dix milles de la première rivière des Sioux, (735 milles au-dessus de l'embouchure du Missouri) est la rivière et le village des Mahas. Cette nation a beaucoup souffert de la petite vérole qui, en 1801, y a exercé de terribles ravages. Leur village est situé dans une belle plaine, aux pieds d'un agréable coteau, à une lieue du Missouri. Il est entouré de toutes parts de vastes prairies, où ils font paître leurs chevaux, et qui les mettent à l'abri des

attaques imprévues de leurs ennemis, qu'ils peuvent découvrir à une grande distance.

Les Mahas n'ont rien qui les distingue des autres peuples sauvages. Ils n'ont que très-peu d'armes à feu, parce qu'ils ne voient des Blancs que très-rarement; ce qui les force à réprimer leur amour pour la guerre. Ils ont trop de désavantage sur les tribus plus voisines des peuples civilisés, pour oser les attaquer. Ils sont même obligés souvent de dévorer les injures qu'ils en reçoivent, et de renvoyer à d'autres temps leurs projets de vengeance. Quoique je n'aie eu aucun motif personnel de plainte, je les trouvai cependant d'une humeur moins affable que les Kancès et les Panis. Ils achetèrent de la poudre à tirer, du plomb en balles, du vermillon et beaucoup de petits bijous en argent et en étain. Ils nous fournirent de la viande de *Bufalo* ou bœuf sauvage, qui est sans contredit la meilleure que l'on puisse manger dans ces contrées. Nous en salâmes environ trois cents livres, et leur donnâmes en échange tout ce qu'ils desirèrent.

Deux jours avant mon départ j'assistai aux préparatifs d'une expédition guerrière, qu'ils alloient faire contre les nations *Miamis*, qui en sont éloignées de plus de cinq cents milles. J'y mangeai, pour la première fois de ma vie, de la

chair de chien, dont ils se régalent dans ces circonstances. Quoique j'éprouvasse une répugnance assez forte à goûter de cette viande, je m'efforçai de paroître la trouver bonne et d'applaudir à leur goût. Je leur fis inutilement faire plusieurs questions, pour m'assurer des raisons qui les déterminoient à de semblables repas; je n'en obtins rien de satisfaisant; ils tenoient, disoient-ils, cet usage de leurs pères, et celui qui ne le pratiqueroit pas s'exposeroit à échouer dans son entreprise : cette raison est le plus souvent la seule qu'ils donnent aux étrangers qui s'informent des motifs de leurs actions.

A vingt milles de la rivière des Mahas, est la seconde des Sioux, qui n'est navigable qu'à quelques milles de son embouchure. A soixante milles plus haut, on trouve les restes d'un village du Petit-Arc. Il fut bâti par un chef Mahas nommé *Petit-Arc*, qui, à la suite d'une querelle avec d'autres habitans de sa tribu, vint en former une particulière, composée de sa famille et de ses partisans. Après sa mort, se trouvant trop foibles pour résister aux partis *Sioux* qui venoient les mettre à contribution, ils se réunirent au corps de la nation dont ils ne se sont plus separés.

L'*Eau-qui-court* à trois milles au-dessous du village des Poncas, est une rivière large de

soixante et dix brasses à son embouchure. Elle est si rapide et si basse, que l'on ne peut y naviguer, même en canot. Les Sauvages qui la descendent, se servent de bateaux faits avec des peaux de buffle, qui cèdent sur les cailloux. La nation Poncas, chez laquelle je me rendis à pied depuis l'*Eau-qui-court*, compte encore trois cent cinquante guerriers, malgré les ravages de la petite vérole. J'y fus accueilli comme je l'avois été de toutes celles chez qui j'avois passé. Cependant, l'entêtement d'un des hommes de mon équipage manqua avoir des suites fâcheuses; il fallut tout l'ascendant que j'avois sur ces peuples, et l'attachement que j'avois su inspirer à ceux qui m'accompagnoient, pour y maintenir la bonne harmonie. Un de mes mariniers nageurs (*) avoit une paire de boucles d'oreilles en argent, qui firent plaisir à un jeune Sauvage: celui-ci lui offrit en échange des pelleteries précieuses, dont la valeur sur les lieux mêmes étoit vingt fois supérieure à celle de l'objet qui lui faisoit envie. Soit obstination, soit attachement à ce petit meuble, le marinier ne voulut jamais consentir à les lui remettre. Je connoissois le danger

(*) On en mène toujours deux, qui, dans les endroits difficiles, sont obligés de se jeter à l'eau au premier signal du patron.

auquel il s'exposoit ; je l'engageai à ne pas refuser les propositions du jeune Sauvage ; je lui promis même, outre le prix avantageux qu'il lui offroit, de lui en donner à notre arrivée, d'autres en or ou en argent, à son choix : rien ne put le tenter. Le jeune Sauvage aussi entêté que lui, fut l'attendre dans un endroit écarté, le perça d'une flèche qui lui traversa le cou, et le laissa pour mort ; il lui ôta ensuite ses boucles d'oreilles, les attacha aux siennes, et vint gaiement m'apporter tout ce qu'il avoit offert en échange. A peine eus-je connoissance de cet assassinat, que je courus au lieu où il avoit été commis ; j'y trouvai mon marinier sans mouvement et presque sans vie ; la flèche étoit encore dans son cou, et ne pouvoit que difficilement en être arrachée. Un Sauvage au fait de ces genres d'opération, la tira cependant assez adroitement, et mit sur la plaie une plante (*) qu'il mâcha, et sur laquelle il fit quelques signes pour implorer, me dit-il, l'assistance du *Grand Manitou.* (**)

A mon retour, je trouvai l'équipage sous les

(*) J'apportois avec moi quelques-unes de ces plantes précieuses, mais elles m'ont été prises par les Anglois, avec les autres curiosités dont je m'étois chargé.

(**) C'est ainsi qu'ils nomment le grand Esprit.

armes ; ils étoient prêts à venger la mort de celui qu'ils croyoient avoir perdu. Je les rassurai sur son sort, leur promis, quoique j'en doutasse beaucoup, qu'il ne mourroit pas, et vins ainsi à bout de les calmer. Le lendemain, lorsque nous levâmes l'appareil, le malade étoit aussi bien qu'il étoit possible, mais ne sembloit respirer que pour se venger ; ce fut cette raison qui m'empêcha d'attendre sa guérison. Dès que je pensai qu'il pouvoit être transporté sans danger, nous nous embarquâmes, et remontâmes le Missouri jusqu'à l'embouchure de la rivière Blanche, que j'avois fixée pour le terme de mon voyage. Nous y trouvâmes un parti de la nation Chaguyenne, composé d'environ cent vingt hommes ; ils étoient à la chasse du bœuf sauvage, dont ils nous donnèrent plus de trois cents livres que nous salâmes. Ils nous demandèrent quelques livres de poudre à tirer, dont ils ne font pas usage faute d'armes, mais qu'ils prennent plaisir à faire pétiller au feu, ou dont ils font des traînées pour admirer avec quelle vivacité la flamme se communique. Nous leur donnâmes encore quelques onces de vermillon, des miroirs et des épinglettes d'argent, qu'ils se partagèrent avec le même empressement que des enfans. Le plus grand nombre d'entr'eux n'ayant jamais vu de Blancs, ils nous regardoient, ainsi que nos ha-

billemens, avec une surprise qu'il est difficile de dépeindre.

A peu de distance sud-est de l'embouchure de la rivière Blanche, j'apperçus une espèce de pic, plus élevé qu'aucune des montagnes que j'avois vues sur les bords du Missouri. Le temps étoit beau, l'air extrêmement pur et calme; je voulus jouir d'un spectacle nouveau, et gravir ce rocher qui ne me paroissoit pas à plus d'une demi-journée. Je pris avec moi deux chasseurs, mon interprète, compagnon constant de toutes mes courses, et partis à la pointe du jour, guidé par un jeune Sauvage. A mi-chemin du pic, le froid commençoit à se faire sentir, et nous n'avions rien apporté pour nous en préserver; le Sauvage seul avoit sa peau de buffle, qu'il voulut bien partager avec moi. Mes compagnons de voyage firent grand feu, et se couchèrent assez près pour n'être point incommodés par l'épaisse rosée qui tomba la nuit. A la pointe du jour nous continuâmes à gravir, et arrivâmes sur la partie la plus élevée de la montagne peu d'instans après le lever du soleil. L'immense tapis vert que nous découvrîmes, présente à quelques distances l'image de la mer la plus calme. Rien n'y attache l'attention, rien ne peut y fixer la vue. Il n'y a plus dans le monde entier que ces contrées qui présentent cet aspect

sauvage, mais noble et grand autant que la nature. Là, par-tout où les regards peuvent s'étendre, rien n'est l'ouvrage de l'homme ; le Créateur a tout fait; mais pour qui l'a-t-il fait ? Cette pensée me laissa dans une rêverie profonde, dont je ne fus tiré que par un coup de fusil que j'entendis près de moi , et le grand bruit qui s'ensuivit. C'étoit un chasseur qui avoit rencontré quelques bœufs sauvages, et qui avoit tué un veau d'un an environ. Ce fut un morceau friand pour nous qui, depuis notre départ, n'avions mangé que des viandes salées ; aussi nous le dépouillâmes et l'emportâmes presque en entier, malgré la distance que nous avions à parcourir. A notre arrivée, j'en régalai mes gens qui, de leur côté, avoient tué deux chevreuils et un castor.

Il me vint dans l'idée d'employer le peu de jours que nous nous reposâmes, à élever un monument qui pût fixer un jour l'attention de ceux qui nous suivroient dans ces contrées désertes. Le défaut de pierres nous ayant forcé de le construire en bois, nous coupâmes un cèdre de vingt pouces de diamètre ; et, après avoir dégagé le tronc de ses branches, nous l'écarrîmes à une extrémité, et enfonçâmes l'autre de huit pieds en terre ; de manière que chaque face fut tournée vers un des quatre points cardinaux. Sur

celle qui regardoit le levant, je fis graver mon nom avec cette inscription : *Sitis cognoscendi ;* la seconde portoit les noms de tous mes compagnons de voyage ; sur la troisième, qui regardoit le midi, on grava ces mots : *Deo et Naturæ ;* on ne voyoit sur la quatrième que la date de notre arrivée.

Ce fut le 26 août que nous partîmes pour retourner à Saint-Louis, que nous avions quitté depuis plus de trois mois. Mes compagnons qui n'avoient pas pris à ce voyage le même intérêt que moi, et qui tous avoient des parens, des amis ou des femmes qu'ils desiroient revoir, se levoient avant jour et travailloient avec plus d'ardeur qu'ils n'en avoient mis à monter. Arrivés au Fort de la Compagnie du haut Missouri, où nous avions laissé des pelleteries, il fallut nous arrêter pour construire une grande pirogue, que nous chargeâmes en partie, et qui devoit recevoir le complément de sa cargaison à l'embouchure de la rivière des Kancès. Nous nous y arrêtâmes en effet, et trouvâmes le tout en aussi bon état que nous l'avions laissé ; mais à peine avions-nous chargé la moitié de nos marchandises, que nous découvrîmes un parti de Sioux nombreux et bien armés. Assurés qu'il n'y avoit qu'à perdre avec eux, nous nous rembarquâmes sans perdre de temps et abandonnâmes une partie

de nos pelleteries. Heureusement celles qui étoient au fond du trou, où nous les avions mises en dépôt, étoient les moins précieuses. A peine avions-nous gagné l'autre rive que nous suivîmes d'aussi près qu'ils nous fut possible, qu'ils arrivèrent à celle que nous venions d'abandonner. Ils nous appelèrent d'abord, en nous faisant des signes d'amitié; mais lorsqu'ils s'apperçurent que nous n'avions pas intention de changer de direction, ils nous poursuivirent en nous tirant des coups de carabine. Il fut heureux pour nous que la nuit ne fût pas éloignée ; il est probable qu'ils auroient fini par blesser quelqu'un ou peut-être par nous arrêter. Dans ce dernier cas, nous n'eussions dû en espérer aucun quartier, décidés comme nous l'étions à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cet accident fut le seul qui nous donna de l'inquiétude jusqu'à notre retour à Saint-Louis, qui eut lieu le 20 septembre. Le grand bénéfice que je fis sur les pelleteries fines, et sur-tout sur les castors que j'avois apportés, me dédommagea et au-delà des frais de mon expédition. Je les vendis neuf francs la livre en argent, et payai, selon l'usage, les gens que j'avois employés, en pelleteries de chevreuil dont je n'avois voulu me charger qu'en petite quantité, comme étant de trop peu de valeur relativement aux bateaux

avec lesquels nous voyagions. Les belles loutres se vendirent jusqu'à vingt-cinq francs la pièce à des marchands du Canada, et je refusai trois cents francs de deux peaux d'oursin que j'avois eues des Chaguyennes, et que mon projet étoit de rapporter en France.

Il est inutile de dire qu'après un voyage de quatre mois, pendant lequel je n'avois eu d'autre lit que la terre, d'autre boisson que de l'eau, et d'autre nourriture que de la viande, j'avois besoin de repos. Je m'y livrai avec délice, et ne m'occupai que quelques heures par jour à rectifier mes notes, et à mettre au net la carte que j'avois corrigée et tracée dans plusieurs parties. Je devois au lieutenant-gouverneur de Saint-Louis tous les instrumens que j'avois employés; il eut encore la bonté de me communiquer à mon retour les renseignemens qui purent m'être utiles.

CHAPITRE XXV.

Commerce des Anglois dans l'Amérique septentrionale. Qu'est-ce-que la traite? Commerce de la Louisiane dans le Missouri; Pelleteries que fournit chaque nation.

QUELLE que soit la réputation commerciale du peuple Anglois, ce n'est pas en Europe et dans ses propres foyers que l'on peut juger de son caractère actif et entreprenant ; c'est dans les glaces du nord de l'Amérique, c'est dans ses immenses forêts qu'il faut aller s'en former une idée : c'est là que son industrie aplanit des difficultés qui semblent insurmontables, que son génie franchit tous les obstacles, et parvient à son but par des chemins longs et remplis d'écueils. C'est en suivant ses traiteurs dans leurs pénibles travaux, que l'on peut s'écrier avec raison : « O soif de l'or, que ne rends-tu pas possible à l'homme ! »

Les contrées septentrionales de l'Amérique qui n'offrent au voyageur ou à l'observateur curieux, que des lacs immenses, des rivières impraticables, des montagnes de glace ou des

plaines désertes, couvertes de neige la plus grande partie de l'année, ont ouvert aux Anglois une source de richesses plus réelles que les mines du Mexique ou du Pérou; et ce sont les François, leurs ennemis naturels, qui les en ont mis en possession.

Le Canada, cédé en 1763 comme un pays inutile et presque désavantageux à la métropole, a pris sous le gouvernement Anglois une forme nouvelle. Ses terres, cultivées avec soin, peuvent rivaliser avec les meilleures du monde; et les superbes rivières qui l'arrosent, lui apportent chaque jour des objets précieux et recherchés par tous les peuples. Entourés de Sauvages contre lesquels ils devoient être continuellement en garde, les François du Canada livrés à leurs propres forces, ne sortoient qu'en tremblant de leurs retranchemens, et n'osoient cultiver que les terres qu'ils étoient à portée de défendre. Devenus Anglois, ces mêmes hommes soutenus par un gouvernement dont tous les regards sont tournés sur les intérêts du commerce, non contens de vaincre les nations qui les inquiétoient, sont parvenus à s'en faire des amis, prêts à les défendre en cas de besoin. Enhardis par leurs succès, ils ont pénétré dans les terres par toutes sortes de chemins. Pas un ruisseau qu'ils n'aient couvert de leurs canots, pas un lac qu'ils

n'aient traversé en tout sens, quoique quelques-uns puissent, par leur étendue et leur profondeur, être comparés à de vastes mers ; aujourd'hui encore ils ne cessent d'aller en avant ; chaque année voit étendre leur commerce et accroître leurs richesses : toujours avides du mieux, leurs besoins semblent naître de la satiété et leurs desirs de l'abondance.

Après avoir abandonné le Canada, il restoit encore une ressource à la France, pour entrer en concurrence avec les Anglois dans le riche commerce des pelleteries : pourquoi le Gouvernement, mal informé ou peu instruit sur ses véritables intérêts, céda-t-il alors à l'Espagne une colonie qui lui étoit à la vérité à charge, à raison de sa mauvaise administration, mais qui ne pouvoit manquer d'être un jour de la plus haute importance ? le Mississipi qui restoit en son pouvoir lui offroit une source de richesses suffisantes, pour le dédommager des sacrifices que la force des événemens avoit commandés en 1763. Mais à quoi serviroient les plaintes ? Ce que le Gouvernement fit alors, il crut devoir le faire pour l'intérêt général ; il ne conviendroit de le blâmer, qu'après avoir pesé les motifs qui le déterminèrent.

On appelle traite le commerce d'échange que l'on fait avec les différens peuples sauvages, par

lesquels est encore habité une grande partie de l'Amérique. Les besoins qu'ils se sont faits depuis la fréquentation des Blancs, les soumettent à une vie plus active et plus laborieuse. Ils ont renoncé à leurs vêtemens pour en adopter de nouveaux; leurs arcs et leurs flèches ne leur étant plus que d'une foible utilité, depuis que le gibier plus chassé est devenu plus sauvage, ils ont dû les remplacer par des fusils ou des carabines. Leurs ornemens qui n'étoient que des ouvrages patiemment tissus par les femmes, ont été convertis en rubans, en bijous d'argent ou de cristal. Les sucs des plantes dont ils se peignoient le corps et le visage, ont été changés en couleurs fabriquées en Europe; enfin, les liqueurs rafraîchissantes qui leur conservoient la santé et la vie, ont été remplacées par des liqueurs fortes qui les brûlent et les détruisent.

C'est pour satisfaire ces nouveaux besoins; pour contenter ces nouveaux goûts, que les Anglois ont établi dans plusieurs villes du Canada des entrepôts, d'où ils font circuler les produits de leurs manufactures dans toutes les parties ouest et nord de l'Amérique septentrionale. C'est là que les négocians de la haute Louisiane vont, à grands frais, se pourvoir de tout ce dont ils peuvent avoir besoin, et qu'ils portent en échange leurs plus belles pelleteries. La nou-

velle Orléans ne reçoit que les peaux de chevreuil qu'ils vont y vendre à différens prix, en proportion des besoins de l'Europe, et pour lesquels ils rapportent en échange les denrées nécessaires à la consommation du pays.

Les objets de traite sont les couvertures de laine, les draps bleus, dont les hommes se font des *Braguets* (*), et les femmes des jupons, ou qu'ils emploient l'été au lieu de couvertures ; le drap écarlate, dont ils ne se servent que comme parure ; des chemises d'indienne, dans lesquelles le rouge foncé doit dominer, et du goût le plus bizarre à nos yeux ; du vermillon, dont ils aiment tous à se peindre ; des casse-têtes, qui ont remplacé le *tamahock*, arme avec laquelle ils enlèvent la chevelure à leurs ennemis, après les avoir tués, (ces casse-têtes doivent être percés, de manière que le côté opposé au tranchant puisse leur servir de pipe) ; des fusils ou carabines, du plomb, de la poudre à tirer, des piéges à castor, des chaudières de cuivre, des couteaux, des plumets noirs, quelques chapeaux

(*) Espèce de tablier, s'attachant fortement au bas des reins, et qui est destiné à cacher les parties naturelles ; les premiers François qui vinrent habiter le Canada y apportèrent ce vêtement, qu'ils ont conservé et qu'ils ont communiqué à tous les Sauvages du nord de l'Amérique.

pour les chefs, des bijous d'argent et d'étain ; de petits miroirs ; et enfin des rubans rouges, noirs, bleus ou blancs, que les femmes emploient presque exclusivement.

Ce sont tous ces objets que les Anglois envoient dans leurs entrepôts, et qu'ils vendent à haut prix aux traiteurs de la Louisiane qui vont les chercher à Michilmakina. Pour parvenir de Quebec ou Montréal à cet entrepôt, ces marchandises ont éprouvé trente-six portages, c'est-à-dire que trente-six fois elles ont été déchargées, transportées sur le dos à des distances différentes, ainsi que les canots qui les contenoient, et rechargées autant de fois avant d'arriver à leur destination. Quelles peines ! quelle lenteur ! conséquemment que de frais ! De Saint-Louis, centre du commerce de la Louisiane supérieure, jusqu'à Michilmakina, il n'y a, il est vrai, qu'un seul portage ; mais chaque canot armé de cinq hommes, ne transporte que trois milliers de marchandises, et ne peut être de retour qu'après un voyage de trois ou quatre mois. Outre le bénéfice du marchand qui est de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pour cent sur le prix de Londres, trois milliers de marchandises supportent donc une augmentation de valeur égale aux gages et à la dépense de cinq hommes pendant quatre mois. Comment, après de pareils frais,

frais, entrer en concurrence avec ce peuple manufacturier.

Quelques personnes seront sans doute surprises d'entendre dire que les cinq hommes conducteurs d'un canot, après en avoir ôté les marchandises, le chargent sur leurs épaules et le portent à plusieurs milles : leur étonnement cessera lorsqu'ils sauront que ces canots, de construction sauvage, ne sont formés qu'avec des écorces de bouleau, fortement jointes avec de la résine et soutenues par de petites courbes plates et très-légères. Ce sont les seuls que l'on emploie pour la navigation des lacs et des rivières qui y aboutissent. Ils peuvent avoir vingt-cinq pieds de longueur sur cinq de large, et ne pèsent pas au-delà de quatre cents livres.

Les nations qui habitent le Missouri, les seules avec lesquelles les traiteurs de la Louisiane puissent commercer avec quelque avantage, sont les Osages, au nombre de 1200 guerriers, les Kancès 450, les Républiques 300, les Ottotatocs 350, les grands Panis 500, les Loups 200, les Mahas 600, les Poncas 250, les Peducas 300, et les Ricaras 1000. Les Mandannes, Chaguyennes et Maniataris, ne participent que très-peu à la traite. Ils ne la font que par l'intermédiaire d'autres nations, qui achètent leurs

P

pelleteries et les trafiquent ensuite avec les Blancs.

Toutes ces nations réunies forment une masse de cinq mille chasseurs, qui fournissent des pelleteries à la haute Louisiane dans la proportion suivante : les Osages 800 paquets de peaux de chevreuil, et 150 de pelleteries fines ; les Kancès 200 de chevreuil et 40 de fines ; les Républiques 140 paquets, dont 20 de fines ; les Ottotatocs 160, dont 20 de fines ; les grands Panis 140, dont 10 de fines ; les Loups 80 en peaux de chevreuil ; les Mahas 310, dont 40 de fines ; les Poncas 70, dont 6 de fines ; les Peducas 50, dont 6 de fines ; enfin, les Ricaras 50, presque toutes de pelleteries fines et d'une qualité supérieure, à raison des lieux où ils vont prendre leur chasse, qui est très-avant dans le Nord.

Toutes ces pelleteries réunies forment un total d'environ 1800 paquets de peaux de chevreuil, et de 360 de pelleteries fines. Chaque paquet étant de cent livres, et la peau de chevreuil ayant une valeur commune de quarante sous, il s'ensuit que le commerce de la Louisiane supérieure est de 360,000 liv. tournois en peaux de chevreuil ; et en estimant chaque livre de pelleterie fine à cinq fois la valeur des peaux de chevreuil, on aura un résultat à peu près semblable ; ce qui portera le commerce, avec tous

les peuples du Missouri, à 720,000 liv. tournois. Si l'on considère, en outre, que ces nations ne fournissent pas tous les ans la même quantité de pelleteries, que la moindre guerre fait perdre la chasse de l'hiver; le produit du commerce se réduira, année commune, à moins de 600,000 liv. Voyons à présent ce qu'il pourroit ou ce qu'il devroit être, si le Gouvernement vouloit protéger efficacement ce pays, et lui conserver ses droits.

CHAPITRE XXVI.

Avantages de la France sur l'Angleterre dans le commerce des Pelleteries. Difficultés qu'éprouvent les Anglois pour parvenir dans le Mississipi.

JE ne m'arrêterai pas à démontrer que nous pouvons fabriquer les objets de traite à aussi bas prix que les Anglois. L'abondance des matières premières, la médiocrité du prix de la main d'œuvre en France, ne peuvent laisser à douter que nous ne les égalions, ou même que nous ne puissions parvenir à les surpasser. Quant à la supériorité des machines qu'ils emploient, ne sont-elles pas la propriété de tout homme industrieux qui pourra les imiter, ou de tout homme riche qui voudra les payer? Nos marchandises de traite arriveront donc à la nouvelle Orléans dans les mêmes circonstances, et à aussi bon marché qu'elles leur parviennent à Quebec ou Montréal. C'est à leur sortie de ces ports que commencera un avantage si réel pour nous, qu'ils nous auront bientôt abandonné cette branche de commerce, s'ils sont une fois

convaincus que nous voulons nous en occuper sérieusement.

Et d'abord jetons un coup d'œil sur la traite du Mississipi, à laquelle les Anglois ne peuvent avoir aucun droit, puisque la chasse des peuples avec lesquels ils trafiquent, se prend en entier sur la rive droite, et que leurs rendez-vous sont, ainsi que je l'ai déjà dit, à la Prairie-du-chien, ou à l'embouchure des rivières situées sur le territoire de la Louisiane. Les marchandises françoises parties de la nouvelle Orléans sur des bateaux qui portent quatre-vingts milliers, peuvent parvenir dans quelques parties que ce soit du Mississipi, sans éprouver une augmentation de plus de dix à douze pour cent, soit à raison du petit nombre d'hommes qu'exige leur transport, soit parce que n'étant pas sujettes à être déchargées, elles sont à l'abri de toutes espèces d'avaries.

Les marchandises angloises, au contraire, parties de Quebec ou de Montréal pour se rendre à Michilmakina, éprouvent trente-six portages que l'on effectue rarement sans perte ; et en raison du grand nombre de bras que nécessite leur transport, elles ont augmenté de vingt-cinq pour cent à leur arrivée dans cet entrepôt. De là à la Prairie-du-chien, elles supportent encore une augmentation de sept pour cent au moins. Les

François ont donc un avantage certain de vingt pour cent, auquel il faut ajouter celui qu'ils font sur la nourriture et les gages des hommes pendant les quartiers d'hiver, puisqu'ils n'en emploient que vingt-cinq pour conduire la quantité de marchandises qui en nécessite quatre-vingt-dix aux Anglois.

Mais le retour est bien plus avantageux encore; d'abord, parce que les canots sur lesquels les Anglois amènent leurs marchandises étant petits et susceptibles de n'être que peu chargés au-dessus de leurs bords, ils sont contraints d'en fabriquer un grand nombre, les pelleteries ayant un volume beaucoup plus considérable que les marchandises qu'ils apportent; tandis que les François peuvent se charger beaucoup plus en descendant qu'en montant, ou faire de grands bateaux plats avec lesquels ils se rendent à Saint-Louis, qui est leur entrepôt naturel. Secondement, parce que le retour des Anglois nécessite le même temps et les mêmes frais que l'aller, c'est-à-dire près de quatre mois; tandis que les François peuvent se rendre en un mois de la Prairie-du-chien à la nouvelle Orléans, et avoir opéré leur retour avant que les canots Anglois ne soient parvenus à leur destination.

Pour rendre cette vérité plus sensible et ne laisser aucun doute sur la supériorité de notre

commerce, je vais suivre un voyage de part et d'autre. Supposons que quatre vingts milliers de marchandises partent le premier août de Quebec et de la nouvelle Orléans; celles des Anglois exigeront au moins seize bateaux, armés chacun de quatre rameurs et d'un chef d'équipage. Celles qui partiront de la nouvelle Orléans seront embarquées sur un grand bateau, qui ne nécessite que vingt-quatre rameurs et un patron. Trois mois suffiront aux François pour se rendre à la Prairie-du-chien, les Anglois en emploîront quatre et même quelquefois cinq. La traite effectuée de part et d'autre, les Anglois seront contraints de doubler le nombre de leurs canots; les François se contenteront de construire un grand bateau plat, pour transporter le surplus de la pelleterie que ne pourra contenir celui où leurs marchandises auront été amenées. Jusqu'à la nouvelle Orléans le même équipage leur suffira, tandis qu'à Michilmakina les Anglois seront obligés d'augmenter le nombre de leurs rameurs pour opérer les portages. Partis de la Prairie-du-chien le premier avril, les François arriveront donc le 10 mai au plus tard à la nouvelle Orléans, d'où ils pourront aisément venir attendre à leur entrepôt la saison de la traite; tandis que les traiteurs Anglois n'arriveront que dans le mois d'août, c'est-à-

dire trop tard pour que les mêmes hommes puissent recommencer le même voyage.

Les nations avec lesquelles les Anglois trafiquent sur le Mississipi, sont les Sioux, au nombre de six mille guerriers. Cette nation féroce, à laquelle les traiteurs Canadiens s'efforcent d'inspirer de la haine pour les peuples de la rive droite, est errante, brutale et indisciplinée. Non contens de porter avec eux les pelleteries des animaux qu'ils tuent, ils trafiquent celles des peuples septentrionaux, auxquels ils donnent en échange des bagatelles, précieuses aux yeux de ces hommes qui n'ont pas encore vu des Blancs. Les Anglois traitent avec les Sioux tous les ans 2,500 paquets de pelleteries, dont un quart au moins de la plus grande beauté.

Après les Sioux, les nations qui fournissent le plus abondamment au commerce des Anglois sont les Sacs et Renards. Quoiqu'ils aient leur village sur la partie orientale, ils n'en viennent pas moins chaque année prendre leur chasse sur l'autre rive, où ils trouvent du gibier, dont le pays qu'ils habitent est presque entièrement dépourvu. Ils trafiquent environ mille paquets, dont la plus grande partie en peaux de chevreuil. Les Monis au nombre de 300 guerriers, les Oyoa au nombre de 450, et les Puans au nombre de 300, traitent environ 800 paquets, dont un

cinquième au moins est de pelleteries fines. Ces nations qui habitent sur les rivières dont elles portent le nom, sont beaucoup moins féroces que les Sioux. La traite avec elles se fait avec facilité et avantage, et n'offre aucun danger.

Que conclure de cet apperçu ? Que les Anglois viennent récolter dans la Louisiane supérieure, et sous les yeux mêmes de leurs ennemis, leurs plus riches propriétés, sans que ceux-ci se mettent en peine de réclamer leurs droits. Que le Mississipi seul suffiroit pour enrichir cette partie de la colonie, si les peuples qui l'habitent, secondés par le Gouvernement, pouvoient jouir d'un bénéfice qui leur appartient légitimement; qu'enfin ils sont obligés de glaner, là où les Anglois font une récolte abondante. Il faut espérer qu'une fois en possession de ce nouveau domaine, la France veillera à ce que ses droits ne soient pas si ouvertement frustrés, et fera jouir ses habitans de ceux dont la nature paroît avoir voulu les favoriser; mais pour cela, il leur faut des manufactures et du crédit.

CHAPITRE XXVII.

Gouvernement de la haute Louisiane. Privilèges exclusifs.

Le gouvernement de la Louisiane supérieure, ainsi que celui de toutes les colonies Espagnoles, est militaire. Renfermant en lui seul les pouvoirs civil et judiciaire, le délégué du Gouvernement peut à son gré être bon ou méchant, juste ou injuste, abuser de son autorité ou se tenir dans les bornes du devoir. Il ne craint pas d'être réprimandé ou puni par ses supérieurs, qui souvent ont autant besoin que lui de voir fermer les yeux sur leur administration. En vain le peuple opprimé essayeroit-il d'élever la voix, les plaintes seroient vues de mauvais œil; et en supposant qu'elles arrivassent aux autorités, le crédit du Gouverneur parviendroit aisément à en faire regarder les auteurs comme des hommes turbulens, dangereux ou mal intentionnés.

Loin d'encourager la population, qu'il eût été facile d'augmenter dans la Louisiane supérieure, le Gouvernement semble déjà embarrassé du petit nombre d'habitans qui errent pour ainsi dire dans ces immenses contrées. Obligé

de tirer des étrangers toutes les provisions de première nécessité, que ses colonies méridionales lui refusent, il semble qu'il auroit dû jeter les yeux sur un pays où le blé vient presque sans culture, et où la terre n'a besoin que de recevoir la semence pour la rendre au centuple. Mais trop confiant dans les mines qu'il possède, il aime mieux enfouir les hommes dans les entrailles de la terre pour en tirer le métal, que de leur fournir les moyens de vivre du produit de la superficie, dont les trésors sont sans cesse renaissans. Sans aucun intérêt pour un pays dont il n'a jamais cherché à connoître les avantages, il concède avec aussi peu de discrétion que de discernement, des terres aux premiers venus, sans conditions qui puissent tendre à sa prospérité.

Vainement le gouvernement Espagnol objectera-t-il que l'intérêt qu'il prend à la Louisiane, est en raison du produit qu'il en tire; qu'au lieu de lui être de quelque avantage, il est obligé d'y répandre chaque année plusieurs millions en pure perte; qu'il ne doit regarder cet immense pays que comme une barrière, que le propriétaire prudent entretient à grands frais pour préserver ses champs de l'invasion d'un voisin dangereux : ces raisons, spécieuses en apparence, sont bien futiles lorsqu'on les examine avec

quelque attention. Et d'abord la Louisiane ne produit rien : il me semble entendre le propriétaire d'un riche domaine se plaindre qu'il n'y récolte rien, lorsqu'il devroit commencer par dire qu'il ne l'a pas ensemencé. En effet, quel avantage a-t-on fait aux habitans ? quel encouragement leur a-t-on accordé ? La dixième partie des sommes que le Gouvernement a dépensées depuis quarante ans, auroit entièrement changé la face de ce pays, si elle eût été sagement et convenablement employée. Il ne paye pas d'impôts ! Mais qu'est-ce qu'un impôt modéré, sur un peuple protégé dans son travail et son industrie ? De l'argent en circulation, qui revient sans cesse à sa source, et qui, bien loin de nuire à la prospérité d'un pays, contribue à sa richesse et à l'opulence publique. Le numéraire qui s'enlève, est la seule cause de la ruine des peuples.

La Louisiane, j'en conviens, est une barrière qui semble faite pour garantir les riches propriétés espagnoles dans le Mexique; mais pourquoi en éloigner les gardiens ? Pourquoi, sous le frivole prétexte de la religion, arrêter ceux qui se présentent, tandis que l'on devroit les aider et les encourager ? En vérité, s'il existe un gouvernement enfant, aveugle sur ses intérêts et ceux des peuples sur lesquels il domine,

c'est sans contredit le gouvernement Espagnol. Aussi est-il pauvre avec la possession des mines dont l'univers s'enrichit; sans pain avec la propriété des terres les plus fertiles; sans manufactures avec des millions de bras inutiles; enfin, sans considération dans la balance politique de l'Europe, avec toutes sortes de moyens de se faire craindre et respecter.

Conformément au système Espagnol, le commerce avec les peuples sauvages se fait par priviléges exclusifs, que le gouverneur-général accorde par forme de récompense pour quelques services rendus, mais qu'il donne dans le fait à celui qui le paye le plus chèrement. Ce droit de vente est réputé faire partie des émolumens de la place de gouverneur, dont les appointemens sont si médiocres qu'ils pourroient à peine suffire à le nourrir; tandis que l'intention marquée du Gouvernement est de faire la fortune de ceux qu'il y envoie. Cette manière de gouverner qui ne met aucun frein à la cupidité, n'a pas besoin d'apologie; il me suffira de dire que quelques-uns en usent de la manière la plus criante.

Les priviléges exclusifs doivent être considérés en politique comme une maladie tendante à opérer la dissolution du corps social, par l'éloignement qu'elle inspire aux peuples pour le gou-

vernement qui les tolère. Relativement au commerce, ils peuvent être regardés comme la source de l'indolence et l'anéantissement de toute industrie. S'il est des cas où l'on doive mettre des entraves à l'activité des hommes, ils sont si rares que les motifs de la plus haute importance et une longue expérience peuvent seuls les justifier. Il est même douteux que, quels que soient les abus d'une liberté illimitée, ils puissent surpasser ou même égaler ceux qui sont la suite des exclusions.

Ces vérités sont tellement senties par le gouvernement Espagnol lui-même, que pour justifier les priviléges exclusifs, il donne toujours quelques motifs vrais ou apparens. Dans la Louisiane supérieure, il objecte 1.° la nécessité de tenir les Sauvages dans un état de dépendance tel, que d'un moment à l'autre et d'après le moindre mécontentement, l'on puisse arrêter toute communication avec eux, et les priver par-là de tous moyens de défense ou d'attaque. 2.° L'immoralité de la plupart de ceux qui se livrent à la traite, dont les jalousies et les rivalités engendreroient des crimes journaliers, qui le plus souvent resteroient impunis par la facilité où seroient les coupables de se soustraire aux châtimens. 3.° Les moyens qu'offrent les priviléges exclusifs de récompenser les services

rendus au gouvernement, sans épuiser ses coffres ni diminuer ses revenus.

De ces trois raisons, les deux premières offrent quelque réalité apparente, mais qui sont bien loin de contrebalancer les abus qui résultent des priviléges exclusifs. Quant à la troisième, elle est tellement contraire aux principes reçus, si opposée aux premières règles du bon sens et de la saine politique, qu'il est à peine croyable que dans le dix-neuvième siècle on ose encore l'employer. Il ne faut que jeter un coup d'œil sur l'état languissant de la haute Louisiane, pour se convaincre des abus des exclusions. Au lieu de s'occuper des moyens d'acquérir de la fortune, les habitans jaloux les uns des autres ne pensent qu'aux moyens de se nuire. Les yeux continuellement tournés sur ceux que le Gouvernement favorise, ils calculent sans cesse si la calomnie ou l'intrigue ne parviendront pas à les revêtir de cette faveur, qui seule ouvre les canaux de la fortune; et lorsque ces réflexions n'engendrent pas des crimes, il en naît toujours une apathie et une indifférence telles, que le résultat le plus heureux est une oisiveté sans bornes. De cette oisiveté découlent naturellement l'intempérance, l'ivrognerie, la débauche, l'amour des jeux de hasard, enfin la ruine des mœurs publiques; c'est-à-dire de cette partie vraiment es-

sentielle de l'ordre social, d'où dépendent la grandeur réelle et la prospérité des empires.

Réduit en effet à un état de nullité, dont il ne peut sortir, quel emploi feroit de ses moyens l'homme né avec de l'activité et de l'industrie? Si les sentiers de la fortune lui eussent été ouverts, s'il lui eût été permis d'en frayer de nouveaux, son génie ardent l'auroit conduit au milieu des écueils à des résultats heureux pour lui et pour ses concitoyens : mais non ; forcé de languir dans l'indigence ou la plus stricte médiocrité, ses talens restent enfouis, et ces heureuses dispositions que la nature lui a prodiguées, ne produiront aucun avantage ni à sa famille ni à son pays. Je ne crains pas d'assurer que la haute Louisiane doit aux priviléges exclusifs l'état de nullité, dans lequel elle est restée depuis qu'elle est entre les mains de l'Espagne. Pendant le peu de temps que la rive gauche a appartenu à l'Angleterre, ses habitans, sous un gouvernement protecteur de l'industrie, étoient parvenus à un degré de splendeur dont ils n'ont cessé de déchoir. L'industrie gémit, les talens s'indignent, la société se révolte au seul mot d'exclusion, que la France fera disparoître de son Dictionnaire politique, dès qu'elle sera en possession de ces riches contrées.

CHAPITRE XXVIII.

Végétaux particuliers à la Louisiane ; Érable à sucre ; Reptiles dangereux ; Ours noir ; chasse ; Jagar ; Buffle, Mammoth ou Éléphant d'Amérique.

LA Louisiane supérieure, située sous un climat tempéré, produit tous les végétaux que la France cultive, et en a quelques-uns qui lui sont particuliers. Parmi ces derniers, l'érable paroît être celui qui mérite plus particulièrement l'attention des curieux, et dont la culture encouragée pourroit être du plus grand produit, non-seulement aux habitans de ces contrées, mais encore à ceux de la métropole. Cet arbre qui croît dans les terrains bas et riches, fournit une grande quantité d'eau douce, de laquelle on extrait un sucre savoureux, quoique d'une qualité inférieure à celui des cannes. C'est dans les mois de février et mars que les habitans de la Louisiane, ainsi que ceux des États-ouest de l'Amérique, travaillent à cette précieuse récolte. Aussitôt que les rayons du soleil ont acquis assez

de force pour porter dans le sein de la terre la plus légère chaleur, la sève circule dans l'érable avec une telle abondance, qu'elle s'ouvre un passage elle-même, lorsque l'on néglige de le faire. De ce passage découle une liqueur, qui, recueillie d'abord par quelques voyageurs altérés, fit penser qu'elle devoit renfermer quelque chose de plus que la sève des végétaux ordinaires. Les premières expériences découvrirent bientôt son utilité ; et la qualité du sucre que l'on en tire, a mis les peuples qui habitent les pays où il croît, à portée de se passer de cette partie des productions des climats chauds. Voici les procédés que l'on emploie pour le préparer :

Aussitôt que les grands froids ont fait place à une température un peu plus supportable, les habitans qui veulent faire du sucre, transportent leur domicile dans les bois abondans en érables, où ils se construisent des cabanes. Le premier soin qui les occupe, est de se procurer autant d'auges qu'ils ont d'arbres à exploiter. Ces auges grossièrement fabriquées n'exigent que peu de jours de travail. Cela fait, ils percent chaque érable avec une tarière d'un demi-pouce de diamètre environ, et y font plus ou moins de trous, à proportion de sa grosseur et de sa vigueur. Quelques-uns en supportent jusqu'à six, tandis que d'autres en ont assez de deux. Lorsque le

temps est favorable, c'est-à-dire lorsqu'à des nuits fraîches succèdent de beaux jours, les érables remplissent leurs auges jusqu'à trois fois dans vingt-quatre heures d'une eau très-abondante en sucre : mais lorsqu'au contraire la saison est douce et pluvieuse, elle perd en qualité et en quantité.

A mesure que l'eau est recueillie, elle est placée dans des barriques, puis sur le feu dans de grandes chaudières où elle est évaporée, jusqu'à ce qu'il ne reste que le sucre, que l'on verse dans des formes de terre cuite, préparées pour cet usage. Le résidu forme un sirop rafraîchissant, agréable au goût, que l'on emploie avec succès dans les rhumes et les maladies de poitrine. C'est ce même sirop qui, connu autrefois à Paris sous le nom de *Sirop du Canada*, se vendoit à des prix exhorbitans.

Il seroit difficile de nombrer la quantité de plantes étrangères à l'Europe qui croissent dans cette belle partie du Nouveau-Monde. Le succès des recherches de MM. *Michaud* a prouvé que rien ne pourroît être plus utile aux progrès de la Botanique, et en même temps à la Médecine et à la Chimie, que l'envoi dans ces contrées de quelques hommes instruits et zélés qui s'occuperoient à faire une collection de ces végétaux, dont ils étudieroient sur les lieux les propriétés salutaires ou curieuses. Les Indiens qui n'ont

d'autre pharmacie que celle que la nature a créée pour eux, ne font usage dans toutes leurs infirmités que du jus des plantes. Pas une blessure qui ne soit fermée par l'efficacité des unes; pas une morsure de reptile, dont ils n'anéantissent le venin par la vertu des autres. Personne n'ignore que les maladies vénériennes qu'ils nous ont communiquées, comme pour se venger des maux que nous leur avons occasionnés, leur sont naturelles. Eh bien ! ces mêmes maladies, qui pendant de longues années ont conduit au tombeau tous les Européens qui en étoient atteints, qui ont été l'écueil de nos plus habiles Médecins, qui aujourd'hui encore ne se guérissent pas sans peine, ne demandent parmi eux que la connoissance des simples les plus communs. Ils rient du désespoir auquel s'abandonnent les François qui vont souvent chez eux dans l'état le plus alarmant, et moyennant quelques bagatelles, ils les guérissent en peu de jours. Parmi les plantes auxquelles on attribue particulièrement cette propriété curative, on compte la *vipérine* et celle que les habitans de ce pays connoissent sous le nom de *Racine à Begnet.* Ce nom lui est resté de l'effet presque miraculeux qu'elle produisit sur cet homme plus que sexagénaire. Atteint d'une maladie qu'il avoit négligée depuis plusieurs années, il sembloit n'avoir plus que

quelques instans à vivre. Une vieille Sauvage qui eut occasion de le voir, lui promit de le guérir, s'il vouloit suivre ses conseils. Dans l'état d'abandon où il étoit, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de se livrer aveuglément à ses soins. Pour ne pas être tenté de boire des liqueurs fortes auxquelles il étoit très-adonné, il se retira dans les bois, se construisit une cabane près d'une fontaine dont l'eau lui fournit son unique boisson, et ne revint au village que deux mois après l'avoir quitté. Quelle fut alors la surprise de sa famille, lorsqu'après une aussi courte absence, elle le revit gras et mieux portant qu'avant sa maladie. Il n'avoit pris pour tout remède qu'une légère infusion de la racine à laquelle il a laissé son nom, et en avoit bassiné les parties gangrenées.

J'ai vu moi-même un Sauvage qui, dans un parti de guerre ayant été percé d'une balle, continua sa retraite avec ses camarades, quoiqu'ils fissent jusqu'à soixante milles en vingt-quatre heures. Un des chefs lui appliquoit à chaque halte un emplâtre fait avec une racine qu'il broyoit dans sa bouche, et qu'il assujettissoit sur la plaie avec une légère écorce, de manière à ne point gêner ses mouvemens. C'est avec ces mêmes plantes qu'ils guérissent leurs chevaux quand ils se piquent ou se blessent ; ce

qui ne peut manquer d'arriver souvent chez des peuples qui ignorent l'usage et jusqu'au nom des fers.

Parmi les plantes d'une utilité moins importante, mais dont les arts pourroient retirer le plus grand avantage, il faut ranger toutes celles qu'ils emploient aux teintures. Le rouge qu'ils tirent de la *savoyanne*, est de toute beauté. Son mordant est tel qu'il prend sur les tuyaux du porc-épic, et sur le crin avec assez de force pour que rien ne puisse l'en séparer. Ils teignent en noir, en bleu, en vert et en jaune avec le même avantage. Mais parmi ces plantes, il y en a une qui mérite une attention particulière; c'est celle qu'ils emploient à détruire ou modérer l'action du feu. Sur le rapport que l'on m'en avoit fait, je sollicitai un Sauvage de me la faire connoître; aussitôt il m'apporta deux petites racines, auxquelles tenoient encore quelques feuilles. Curieux de la lui voir employer, et craignant qu'il ne me trompât, je lui en présentai un morceau, dont je l'engageai à faire usage. Il le prit dans sa bouche, le mâcha quelques instans et s'en frotta ensuite fortement les mains. Cela fait, il me demanda des charbons. Je lui en donnai successivement trois, les plus ardens qu'il me fût possible de me procurer. Il les éteignit les uns après les autres en les frottant légèrement,

sans éprouver la moindre douleur, et sans que sa peau en fût en aucune manière altérée. Je lui en mis ensuite dans la bouche ; il les enflamma avec son souffle, en les tenant entre les dents, et il les mâcha doucement sans aucune apparence de douleur. Il répéta cette expérience à trois reprises, m'assurant que s'il avoit une plus grande quantité de cette racine, il feroit des choses qui me paroîtroient bien plus extraordinaires.

Les Osages sont de tous les peuples du Missouri, ceux qui connoissent le mieux la manière d'employer cette plante. Dans leurs jours de fête, lorsque sur-tout ils cherchent à étonner les Blancs, ils font des choses que je n'aurois pu croire, si je n'en eusse été le témoin oculaire. Les uns boivent de la graisse d'ours bouillante ; d'autres remuent les viandes dans les marmites, lorsqu'elles chauffent avec le plus d'activité, sans en être en aucune manière incommodés et sans donner le plus léger signe de douleur. Ces expériences bien constatées, ne pourroient-elles pas servir à expliquer comment nos ancêtres sortoient innocens des différentes épreuves auxquelles ils étoient judiciairement soumis pour des crimes souvent trop certains ?

L'on peut encore compter au nombre des plantes curieuses, celle qui caille l'eau et la réduit en peu d'instans en un corps solide. L'ex-

pression de quelques gouttes de son jus suffit pour produire cet effet extraordinaire. Cette herbe se trouve dans toutes les parties des deux Louisianes. Je ne finirois pas si je voulois parler de toutes les plantes curieuses particulières à ces contrées. Je laisse aux hommes plus éclairés que moi dans cette partie de l'histoire naturelle, à en faire connoître les espèces et les qualités. Il me suffira de promettre à ceux qui voudront s'en occuper, une moisson abondante et qui surpassera même leur espoir.

Les seuls reptiles dangereux que produise la Louisiane supérieure, sont le serpent à sonnettes, et le siffleur, que les Anglois appellent *serpent cuivré*, à cause de la couleur de sa tête qui est d'un jaune de cuivre et qui s'élargit extraordinairement lorsqu'il s'irrite. La morsure de ces deux animaux est également mortelle, lorsque l'on n'est pas à portée d'y appliquer un prompt remède. Celle du serpent à sonnettes occasionne particulièrement des douleurs excessives, qui portent quelquefois le malade au désespoir. Les ennemis naturels de ces animaux sont les cochons, devant lesquels ils fuient à la première vue, mais auxquels ils échappent rarement. Une fois saisis, ils ne cherchent point à se défendre : connoissant probablement l'inutilité de la résistance, ils se laissent patiemment dévorer, quoique ce

soit souvent par la queue que commence cette opération.

Parmi le grand nombre de quadrupèdes dont les vastes forêts de la Louisiane sont peuplées, aucun n'a reçu de la nature un caractère de férocité qui puisse le rendre redoutable à l'homme. L'ours noir, loin d'être dangereux, fournit une viande saine et agréable dans sa jeunesse, et lorsqu'il est vieux, une huile abondante et de très-bon goût. C'est particulièrement l'hiver qu'on le chasse avec avantage. Retirés, aussitôt que les premières neiges couvrent la terre, dans des troncs d'arbres ou dans des cavernes creusées dans le roc, ils restent sans manger ni boire jusqu'au mois d'avril ou de mai. Entrés gras dans ces retraites, après avoir mangé la faîne et le gland, ils conservent cette graisse aussi long-temps qu'ils restent enfermés : c'est alors que les Sauvages leur font la guerre, et qu'ils en tirent un plus grand parti. Réunis pour chasser de concert, quatre ou cinq hommes parcourent les bois ou les rochers jusqu'à ce qu'ils aient découvert leurs retraites. En ont-ils trouvé ? le plus intrépide laisse ses armes à feu pour s'armer d'une torche et d'un coutelas, et entre à la tête de deux de ses camarades armés de carabines et de casse-têtes. Les ours engourdis par le froid, ne sortent de leur léthargie que lorsqu'ils sont brûlés par

la torche ou violemment heurtés par le chef de la bande, qui, quelquefois ébloui lui-même, ne voit pas où il met le pied. Si lui ou ses camarades apperçoivent les ours avant leur réveil, ils les tuent sans aucun danger; mais s'ils sont éveillés par quelque cause que ce soit, ils s'élancent vers l'entrée de la caverne, renversant et foulant aux pieds tout ce qui se présente. Échappent-ils à ceux qui sont entrés ? rarement ils parviennent à se soustraire à l'adresse de ceux qui sont restés en dehors, et qui sont toujours les plus habiles chasseurs de la bande. Quelques ours produisent jusqu'à deux cents livres d'huile, dont les Sauvages font une grande consommation, ou qu'ils vendent avec avantage aux traiteurs.

Le jagar, que les habitans de la Louisiane appellent *panthère*, est en très-grand nombre dans toutes les parties tempérées de l'Amérique septentrionale; mais ne porte avec lui aucun caractère dangereux. Il n'est à craindre que lorsqu'il est affamé ou qu'on lui enlève ses petits; alors il fait retentir les bois de ses cris; et celui qui n'abandonneroit pas sa proie, risqueroit de soutenir un combat qui peut-être ne se termineroit pas à son avantage. La chair du jeune jagar est courte, tendre et délicate. Elle est, à mon goût, préférable à celle du chevreuil,

et peut se comparer à celle d'un veau de lait bien nourri.

Le bœuf sauvage ou *bufaloo* étoit autrefois en si grand nombre dans toutes les parties de la haute Louisiane habitées aujourd'hui, que les chasseurs se contentoient de leur arracher la langue, et abandonnoient le corps à la voracité des animaux carnaciers ou des oiseaux de proie. Cet animal qui pèse souvent au-delà d'un millier, fournit une viande excellente et saine : toutes ses parties sont utiles aux Sauvages qui dans le nord-ouest le trouvent encore en troupeaux innombrables. Certains peuples restent constamment à leur suite, et n'en tuent que ce qui leur est nécessaire pour leur consommation. La peau de buffle passée, fait la couverture la plus chaude qu'il soit possible de se procurer; elle sert en même temps de manteau et de lit aux hommes et aux femmes dans tous les pays où les Blancs n'ont pas encore pénétré. Celle des mâles est si grande, que l'homme de la plus haute taille peut s'y envelopper de la tête aux pieds. La longueur de la laine dont elles sont revêtues, les rend impénétrables à la pluie : celle qui reste cachée, devroit offrir aux chapeliers des avantages dont aucun n'a encore pensé à profiter, tandis que la plus grossière pourroit être employée au même

usage que celle de nos moutons ; sur laquelle elle semble même avoir quelque supériorité.

Outre ces différens animaux, on trouve dans ces contrées tous les gibiers que produit l'Europe. Le cerf, le chevreuil, le chat sauvage, la loutre, le lapin, le lièvre, le faisan, la perdrix, le pigeon, etc. y sont en très-grande quantité. Il existe cependant dans les espèces, quelques différences qui pourroient les faire considérer par les Naturalistes comme étant d'une nature entièrement distincte : la plus remarquable est leur petitesse. Je ne parlerai pas du castor, dont les habitudes et les travaux sont si intéressans, je me contenterai de dire que ces précieux animaux ont été presque entièrement détruits dans les parties habitées de la Louisiane, ou qu'ils se sont éloignés à mesure que l'homme, destructeur naturel de tout ce qui peut lui apporter quelque bénéfice, s'est enfoncé dans les terres.

Le dinde sauvage qui, à la grosseur près, est le même que celui que nous élevons dans nos basse-cours, y est en si grande quantité, que les habitans ne prennent pas la peine d'en nourrir. Pendant l'automne et l'hiver, ils pèsent jusqu'à vingt-cinq et trente livres. Les canards, les sarcelles, les poules d'eau, les cigognes, les

outardes, les cygnes et autres oiseaux aquatiques y sont en très-grand nombre et y séjournent jusqu'au printemps. Les rivières abondent également en poissons d'excellente qualité. La barbue que l'on pêche dans le Mississipi et à l'embouchure des rivières qui s'y jettent, pèse jusqu'à cent cinquante et cent soixante livres ; elle se sale et se conserve aussi bien que la morue.

Un autre animal qui paroît avoir existé en très-grand nombre dans toute la partie tempérée de l'Amérique septentrionale, et dont l'espèce est entièrement détruite, est celui que les Américains ont nommé *mammoth*. Le grand nombre d'ossemens de toute grosseur que l'on trouve en différens endroits, prouve à l'évidence que cet animal n'étoit point passager, mais qu'il naissoit et s'élevoit dans cette partie du globe. Un squelette presque entier que je vis au Muséum de Philadelphie, me mit à même de juger du degré d'affinité qui existe entre cette espèce et celle des éléphans d'Asie. Comme lui, il est haut de dix à onze pieds depuis le sabot jusqu'à l'extrémité des vertèbres du cou ; il a comme lui quinze à dix-huit pieds de longueur jusqu'à la naissance de la queue ; il a le cou court et la tête ronde : le défaut d'incisives, ainsi que la forme des mâchelières, prouvent qu'il étoit herbivore ; et l'impossibilité où il devoit être de

baisser la tête à terre, ne laisse aucun doute qu'il ne prît, ainsi que l'éléphant, sa nourriture au moyen d'une trompe. La seule différence qui paroisse exister entre ces deux espèces, est la position des défenses. Dans l'éléphant, elles sont légèrement aplaties, plutôt verticales qu'horizontales, et placées de chaque côté de la mâchoire supérieure à l'extrémité des mâchelières. Dans le mammoth au contraire, elles sont rondes, enchâssées à peu de distance l'une de l'autre à la partie la plus avancée de la mâchoire supérieure, longues de cinq à six pieds, et placées plutôt en forme de cornes que de dents. D'ailleurs, la matière qui forme ces défenses paroît bien différente de l'ivoire; la superficie en est brune et la substance intérieure par lits comme les écorces d'un arbre, se décompose à l'air et occasionne dans l'eau un léger bouillonnement, semblable à celui de la pierre calcaire. Parmi la grande quantité que l'on en a extrait du sein de la terre, aucune n'a pu être conservée dans son intégrité, quoiqu'à la première inspection, elles paroissent n'avoir éprouvé par la succession des ans aucun dommage notoire. Au premier contact de l'air extérieur, elles se divisent et tombent en poussière. Les dents mâchelières, ainsi que la plupart des os, se trouvent et se conservent dans leur entier, quoique probablement enfouis depuis

plusieurs siècles, puisqu'aucun voyageur n'a vu cet animal vivant, et que les peuples sauvages n'en ont aucune connoissance, même par tradition.

Les dépouilles de ces animaux, ne se trouvent guère qu'entre les trente-cinq et quarante-cinq degrés de latitude ; ce qui prouve que les pays trop chauds ou excessivement froids, étoient également contraires à leur tempérament (*). Quelles ont été les causes de la destruction de cette espèce

(*) Informé par quelques voyageurs qu'à peu de distance de l'embouchure de la rivière des Osages, je trouverois un vaste emplacement où je verrois un grand nombre d'ossemens de ces animaux, j'employai pendant deux jours les mariniers que j'avois pris à mon service à y faire des fouilles. Je découvris en effet des os monstrueux dont je gardai les plus remarquables, mais je m'obstinai particulièrement à conserver une défense. Après en avoir trouvé un grand nombre, qui toutes se décomposoient au premier contact de l'air, je pensai qu'en l'arrosant d'une grande quantité d'huile d'ours, avant que l'air extérieur eut pu y pénétrer, il me seroit possible de l'encaisser et de l'emporter. Ce moyen me réussit parfaitement. A peine en eus-je découvert une, que je fis verser avec profusion de l'huile sur la terre qui la renfermoit. Après l'avoir laissée s'imbiber de cette liqueur, j'eus soin encore d'en faire répandre à mesure qu'on la débarrassoit de la terre dont elle étoit entourée. Je parvins de cette manière à la conserver. Je regrette d'autant plus la peine qu'elle me donna, que les Anglois s'en sont emparés, et qu'il étoit loin de ma pensée d'en orner le Muséum de Londres.

monstrueuse ? C'est une question qui paroît d'autant plus difficile à résoudre, qu'on ne voit dans cette partie du continent aucun ennemi qui pût les combattre et les vaincre. Je laisse donc la chose à décider aux Naturalistes : mais je crois devoir les prévenir que presque par-tout où l'on en découvre des ossemens, ils sont en très-grande quantité, comme si ces animaux s'étoient donné rendez-vous pour venir périr à la même place, ou qu'ils se fussent livrés des combats en troupe. La jalousie n'en seroit-elle pas la cause la plus vraisemblable ?

CHAPITRE XXIX.

Peuples sauvages du haut Missouri.

Les Ricaras, autrefois une des nations les plus nombreuses de l'Amérique septentrionale, ont eu jusqu'à trente-deux villages, détruits pour la plupart par les Sioux ou dépeuplés par la petite vérole. Le petit nombre qui a échappé à cette maladie, (laquelle a chez ces peuples des suites bien plus fâcheuses encore que chez nous), s'est réuni depuis quelques années en une seule peuplade, qui compte mille à douze cents guerriers. Ainsi que ceux qui se trouvent plus au nord et au nord-ouest, ils n'ont eu jusqu'à présent que très-peu de communication avec les Blancs, et ont conservé, presque dans leur intégrité, les mœurs, les coutumes, les armes et les vêtemens de leurs ancêtres.

A deux lieues du village des Ricaras se jette la rivière Chaguyenne, large, mais peu profonde. Elle prend sa source, au rapport des Sauvages qui l'habitent, à une très-grande distance de son embouchure, sur des montagnes pleines de rochers du côté du couchant. Les

Chaguyennes qui errent continuellement sur ses deux rives, à la recherche des bœufs sauvages, sont divisés en trois hordes, dont la plus nombreuse conserve le nom de Chaguyenne; la seconde s'appelle Ouisy, et la troisième Chousa. Non contens de chasser sur les bords de cette rivière, ils s'étendent dans d'immenses prairies à peu de distance de la rivière Plate. C'est au-delà de ces vastes prairies que se trouvent des lacs ou grands marais, tellement abondans en castors, que ces peuples superstitieux prétendent qu'ils sont le séjour du père de tous les castors. L'histoire qu'ils racontent à ce sujet, peut donner une idée de leur simplicité et de leur excessive crédulité.

Au milieu de tous ces lacs, disent-ils, il en est un beaucoup plus grand que les autres, dont aucun animal n'ose approcher. Les bœufs sauvages ne viennent pas pâturer sur ses bords, ni se désaltérer dans ses eaux, et les peuples qui chassent dans les environs s'en tiennent toujours à une grande distance. Au milieu de ce lac on voit une cabane d'une grandeur extraordinaire, entourée d'une quantité d'autres plus petites. Chaque nuit, à la même heure, les eaux s'agitent d'une manière épouvantable, et dans les temps les plus calmes on y entend un bruit pareil à celui d'un torrent impétueux. C'est

là qu'habite le roi des castors. Curieux de voir par eux-mêmes cet animal extraordinaire, deux jeunes Sauvages se cachèrent un jour dans d'épaisses broussailles, à peu de distance du lac, mais beaucoup au-dessus de son niveau. Pendant trois jours qu'ils y restèrent consécutivement, ils ne virent rien, mais ne manquèrent jamais d'entendre le bruit des eaux, qui s'élevoient à une grande hauteur sur la rive, et se retiroient au lever du soleil. Fatigués de leur constance et de leur peu de succès, ils étoient sur le point de se retirer, lorsque tout-à-coup ils apperçurent au sommet de la grande loge un castor d'une prodigieuse grosseur, et blanc comme le plumage d'un cygne. Plusieurs, moins grands, étoient à ses côtés. Après avoir regardé autour de lui avec une espèce d'inquiétude, il jeta un cri qui fit aussitôt mouvoir les eaux du lac; elles s'élevèrent en peu d'instans à une hauteur si prodigieuse que les jeunes gens épouvantés prirent la fuite et vinrent raconter cette histoire à leurs camarades. Elle a passé depuis ce moment pour certaine, et tous paroissent y ajouter foi.

Les Chaguyennes, quoique errans la plus grande partie de l'année, sèment près de leur village du maïs et du tabac, qu'ils viennent récolter au commencement de l'automne. Ils sont

généralement bons chasseurs, et tuent beaucoup de castors dont ils trafiquent avec les Sioux. Plusieurs peuples errans, mais qui sont alliés des Chaguyennes, chassent dans le même pays. Ces peuples sont les Cayouwas, les Tocaninambiches, les Tokiouakos et les Pitapahatos. L'on a appris d'eux qu'ayant formé, il y a quelques années, un grand parti de guerre et de chasse, ils traversèrent du côté du couchant des montagnes très-escarpées, au pied desquelles une belle rivière coule dans la même direction. Après l'avoir descendue plusieurs jours, ils rencontrèrent sept familles, qu'ils attaquèrent et défirent sans difficulté. Étant entré dans leurs cabanes, ils ne découvrirent rien qui pût faire présumer qu'ils eussent eu avec les Blancs la moindre communication. Leurs ustensiles étoient d'une forme extraordinaire. Leurs vêtemens, leur chaussure, les harnois de leurs chevaux, étoient de peaux de castors, de loutres, de renards, de loups, de lièvres ou autres animaux dont ce pays abonde. Leurs tentes étoient faites de nattes de joncs, à défaut de peaux de bœufs, dont ils paroissoient être privés. Un petit sac de maïs qu'ils trouvèrent dans le bagage, leur donna occasion de demander à quelques femmes prisonnières si leur nation en cultivoit ; elles répondirent que non,

mais qu'au bas de la rivière il y avoit un grand village où l'on en récoltoit en quantité.

Ayant apperçu au cou et aux oreilles de ces femmes différens coquillages percés et enfilés dans de petits cordons de cuir, ils furent curieux de savoir d'où elles les avoient tirés: elles répondirent qu'à l'embouchure de la rivière il y avoit une grande quantité d'eau, qui s'étendoit assez loin pour qu'on ne pût découvrir la rive opposée; que cette eau montoit et se retiroit alternativement en certain temps du jour et de la nuit; que les peuples voisins attachoient au bout de longs cordons des morceaux de viande, qu'ils jetoient pendant les hautes eaux et qu'ils retiroient dans les eaux basses; et que les coquillages dont elles se paroient, se trouvoient en grand nombre collés à la viande dont elles les détachoient.

La grande nation des Padaws qui parcourent la rivière Plate, n'est éloignée de celle des Ricaras que d'environ dix journées de chasseur, que l'on peut estimer à vingt-cinq milles chacune. Les Halisanes ou *Têtes pelées* sont errans, chassent sur l'autre rive de la rivière Plate, jusques sur les bords de celle des Arkansas, et s'étendent aux pieds des montagnes du nouveau Mexique, dans un territoire abondant en toutes sortes d'animaux.

Depuis la rivière Blanche qui se jette dans le Missouri, à deux cent quarante milles plus bas que celle des Chaguyennes, jusqu'à une autre dont le nom est encore inconnu, à cent quatre-vingt milles au-dessus, toute la rive orientale est occupée par les Sioux ou Thons, divisés en quatre peuplades errantes. Souvent ils viennent sur la partie occidentale chasser les loutres et les castors, qui y sont en plus grand nombre que sur celle qu'ils habitent. Ces peuples, fourbes et féroces, fréquentent les Ricaras, les Chaguyennes, et quelquefois les Mandanes; ils arrachent des premiers des habillemens ou des chevaux, et des derniers, du maïs et du tabac. Après les avoir mis à contribution, ils ne manquent jamais d'assurer ces nations pacifiques et sans malice, qu'ils vivront en paix avec elles; mais il est rare qu'en se retirant ils ne leur fassent tout le mal qui est en leur pouvoir. Ces nations, qui n'ont encore que très-peu d'armes à feu et aucun moyen de s'en procurer, sont obligées de dévorer leur vengeance.

Les Mandanes étoient autrefois très-nombreux, mais ils ont été tellement maltraités par les peuplades qui habitent le nord du Missouri, et la petite vérole a fait chez eux de si terribles ravages, qu'à peine comptent-ils aujourd'hui trois cents guerriers. Ils sont divisés en trois

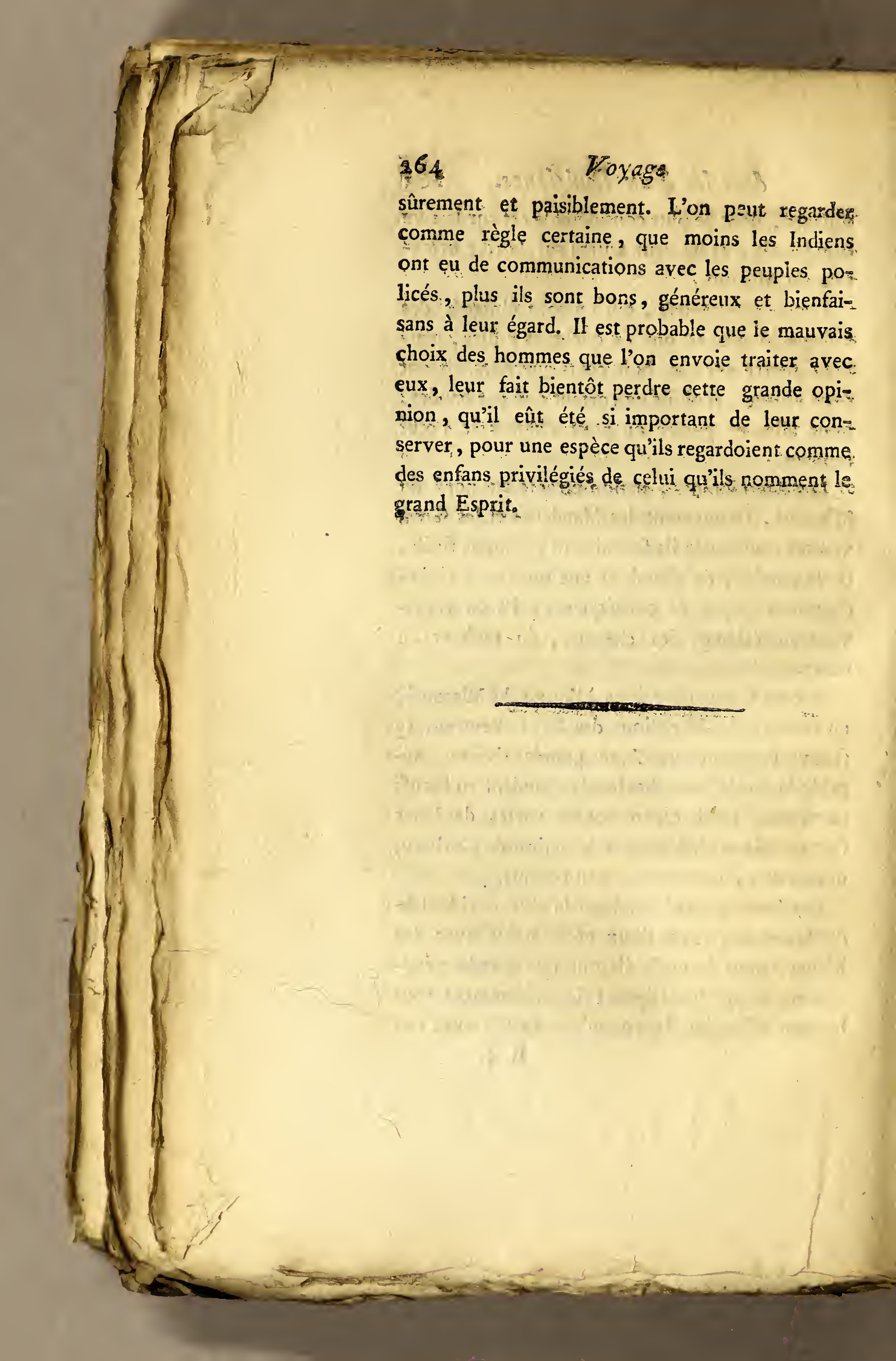
villages, dont le plus considérable est sur la rive occidentale, et les deux autres sur la rive orientale du Missouri.

Les Gros-ventres, qui ne sont éloignés des villages Mandanes que de quelques milles, peuvent mettre sur pied huit cents guerriers. Ils ont deux villages, d'où ils ne sortent que par bandes, pour aller en guerre ou pour chasser le bœuf sauvage.

Les Asseniboines, nation errante au nord du Missouri, fréquentent les Mandanes et les Gros-ventres, auxquels ils fournissent quelques fusils, de la poudre, du plomb et quelques autres marchandises de peu de conséquence; ils en reçoivent en échange des chevaux, du maïs et du tabac.

A cent cinquante milles à l'ouest du Missouri, au-dessus de la nation des Gros-ventres, se trouve l'embouchure d'une grande rivière, appelée la *Roche jaune*. Ses bords abondent en bœufs sauvages, ainsi qu'en toutes sortes de bêtes fauves; elle est habitée par la nation du Corbeau, nombreuse, mais encore peu connue.

Les Sauvages qui habitent la rive occidentale du Missouri, sont doux et humains avec les Blancs, pour lesquels ils ont une grande vénération, et qu'ils désignent indifféremment sous le nom d'Esprits. Le commerce se fait avec eux



sûrement et paisiblement. L'on peut regarder comme règle certaine, que moins les Indiens ont eu de communications avec les peuples policés, plus ils sont bons, généreux et bienfaisans à leur égard. Il est probable que le mauvais choix des hommes que l'on envoie traiter avec eux, leur fait bientôt perdre cette grande opinion, qu'il eût été si important de leur conserver, pour une espèce qu'ils regardoient comme des enfans privilégiés de celui qu'ils nomment le grand Esprit.

CHAPITRE XXX.

Croyance des Sauvages ; leur culte ; leurs cérémonies religieuses ; leurs usages à la mort d'un parent ; comment ils sont enterrés.

QUELQUES recherches que l'on ait pu faire pour obtenir des renseignemens sur leur origine, ainsi que sur leur croyance relativement à la création du monde et de l'homme, il a été impossible d'en arracher autre chose que des fables absurdes, ou des contes si misérables qu'à peine ose-t-on les rapporter. Tous reconnoissent qu'il y a eu un premier homme, mais ils varient sur sa création. Les uns le font sortir du sein des eaux, d'autres assurent qu'il est né de la terre, et que les rayons du soleil lui ont donné l'existence et le mouvement; quelques-uns croient qu'il a été engendré par un oiseau, dans une citrouille; enfin, mille absurdités pareilles; mais aucun peuple n'a l'idée d'une création précédée du néant. Tous adorent et servent, à leur manière, un être supérieur à l'homme qu'ils appellent grand Esprit. Voici comment quelques-

unes des nations du haut Missouri racontent qu'elles sont parvenues à le connoître.

Les premiers Sauvages, disent-ils, ne connoissoient ni ne craignoient le grand Esprit ; ils ne lui faisoient pas de festins et ne lui offroient aucun sacrifice. Ils étoient devenus si méchans, qu'il résolut de les exterminer, ce qu'il fit effectivement en les frappant de son tonnerre et brûlant leurs villages, dont on découvre encore quelques ruines à l'Ouest. Alors regardant en pitié ceux qu'il avoit épargnés, il résolut de les éclairer et de les rendre bons. Pour y parvenir, il inspira à deux jeunes filles qui n'avoient jamais connu d'hommes, de s'éloigner de leur village. A peine en furent-elles à quelques distance qu'il les plongea dans un profond sommeil, pendant lequel une des deux fut enlevée dans le ciel bleu ; après quelques heures, l'autre s'éveilla ; et surprise de ne plus voir sa compagne, elle courut à sa cabane ; mais elle apprit qu'elle n'y avoit pas reparu. Bientôt toute la nation se mit en recherche, mais inutilement. Hommes, femmes, enfans, vieillards, plaignoient déjà son sort et déploroient sa perte, lorsqu'une nuée d'une forme extraordinaire parut à quelque distance du village, et remplit d'effroi les spectateurs. De cette nuée l'on vit sortir un aigle d'une grandeur prodigieuse, portant sur ses

ailes la jeune fille, qu'il vint déposer sur le sommet d'un coteau voisin. A ce spectacle nouveau, tous accoururent et la questionnèrent. Voici ce quelle leur raconta :

Ayant été transportée pendant mon sommeil au-dessus des nuages et du ciel bleu, je me suis réveillée aux pieds d'un homme d'une beauté éblouissante et d'une taille gigantesque. Il étoit entouré d'un nombre infini d'hommes blancs et beaux, mais moins grands que lui. « Jeune fille, me dit-il, lèves les yeux sur moi; je suis le grand Esprit, maître des hommes et des animaux; d'un mot je leur donne la vie, d'un mot je les fais mourir. Moi seul ai toujours vécu, et ne mourrai jamais. C'est à moi, qui ai tout pouvoir, que les hommes doivent offrir des festins et des sacrifices; c'est à moi qu'ils doivent présenter les prémices de leurs repas : cependant ils ne le font pas; ils me méconnoissent, moi qui peux les exterminer avec mon tonnerre. Retournes auprès des tiens, annonces-leur que j'ai pitié de leur ignorance; dis-leur qui je suis, comment tu m'as vue, et ce que j'exige d'eux. Les peuples qui m'invoqueront, qui chanteront à ma louange et qui m'offriront des festins, jouiront de l'abondance. Je leur enseignerai les moyens de pourvoir à leurs besoins; mais ceux qui seront rebelles à ma volonté et qui ne me

rendront pas les honneurs que j'exige, seront exterminés par mon tonnerre. »

Depuis, disent les Sauvages, nous adorâmes le Grand Esprit et lui présentâmes les prémices de nos festins; aussi fut-il exact à tenir sa parole. Les hommes jusqu'alors avoient vécu de reptiles et de serpens, qu'ils tuoient à coups de pierres ou de bâton, il leur envoya l'arc et la flèche, aux moyens desquels ils apprirent à tuer les quadrupèdes et les oiseaux. Une volée de grues blanches leur apporta de l'Orient les graines de maïs, de citrouille et de tabac, que le grand Esprit leur apprit à semer et à cultiver; enfin il leur enseigna l'art de fabriquer les ustensiles propres à la culture.

Les Sauvages rendent un culte particulier au soleil, comme à l'être le plus beau et le plus bienfaisant de la nature. Ils chantent à sa louange et lui font des offrandes. Ils adorent l'étoile du matin, qu'ils prient de leur être favorable lorsqu'ils attaquent leurs ennemis; ce qui a toujours lieu au lever de l'aurore. Ils invoquent le tonnerre, parce qu'ils le craignent; la terre, parce qu'elle leur fournit une partie de leur subsistance; le bœuf sauvage et l'ours blanc (*), qu'ils re-

(*) Il ne se trouve que dans le Nord, où il n'est même pas très-multiplié.

gardent comme le maître des animaux, à cause de son intrépidité. Ils honorent également le cèdre, parce qu'il est le seul arbre, dans ces contrées, qui conserve sa verdure pendant toute l'année. Ils pensent qu'il a la vertu de les préserver des maladies. Les Ricaras ont pour cet arbre une vénération particulière. Chaque année, à un jour marqué, ils en plantent un à la porte de la cabane des vieillards avec de grands témoignages de respect. Après en avoir rougi le pied et orné la cîme de plumes de toutes couleurs, ils lui font des sacrifices et des offrandes. Ils placent ensuite au pied un caillou d'une grosseur énorme, qu'ils rougissent pareillement, et pour lequel ils ont la même vénération, parce que, disent-ils, plusieurs grands hommes de l'antiquité ont été métamorphosés en cailloux. Les médailles ou les pavillons (*) qui leur ont été donnés par les Blancs, sont aussi extrêmement respectés.

Dans tous les villages du haut Missouri, il y a une grande cabane appelée la *Loge des vieillards*, qui est consacrée aux festins, aux danses et aux cérémonies religieuses. C'est là qu'ils donnent au-

(*) Ce sont les présens que l'on fait aux tribus Indiennes, lorsque l'on vient, pour la première fois, commercer avec elles.

dience aux étrangers, et qu'ils délibèrent sur les intérêts de la nation. On la nomme aussi *la Loge de grace*, parce que si leur plus cruel ennemi pouvoit y pénétrer, non-seulement il ne perdroit point la vie, mais il seroit à l'abri de toute espèce d'insulte. Les vieillards qui habitent la grande cabane, reçoivent des hommes les viandes et le tabac dont ils ont besoin, et des femmes, toute espèce de produits de la terre et le bois nécessaire pour les chauffer. Ils publient les dons des chasseurs les plus généreux, ainsi que les offrandes présentées à la *Mère*. Ils nomment ainsi les os d'une tête de vache décharnée et *matachée* (*) de terre rouge, pour laquelle ils ont la plus profonde vénération ; cette tête est placée dans le fond de la cabane sur une éminence d'environ trois pieds, construite en forme d'autel. Ils pensent qu'elle a la vertu de retenir les bœufs sauvages, et quelle les attire même à une grande distance.

Lorsque le moment d'ensemencer les terres est arrivé, les vieillards le publient et invitent les femmes à apporter leurs grains à la loge de la mère. Au jour marqué, toutes se présentent la pioche à la main ; alors les vieillards déploient

(*) Terme usité par les Canadiens traiteurs ; *Matacher* correspond à peindre ou barbouiller.

les nattes, en sortent de petites statues de bois grossièrement travaillées, quelques peaux d'oiseaux rougies, et au bruit du chichakois (*), chantent tout le jour pour obtenir du grand Esprit une abondante récolte. Les femmes ne manquent jamais de témoigner leur reconnoissance à la mère, en lui apportant les prémices de tout ce qu'elles recueillent.

Quand, par suite de la sécheresse, les récoltes paroissent souffrir, ils implorent le grand Être, et lui demandent de la pluie par des chants et des cérémonies particulières. Les vieillards assemblés se font apporter dans la grande cabane, un vase plein d'eau, dans lequel ils mettent quelques plantes d'absynthe, les feuilles en haut : cela fait, le plus âgé entonne les chants. A chaque pause qu'il fait, un des assistans monte sur la cabane; là, tourné du côté du Midi, il ouvre avec force la robe dont il est revêtu et la referme à plusieurs reprises : cette cérémonie se continue ainsi jusqu'à la fin du jour. Si elle est suivie de quelque succès, les vieillards acquièrent dans le village un nouveau degré de confiance; dans le cas contraire, ils en jettent

(*) Petites calebasses ou citrouilles, dans lesquelles ils introduisent des cailloux : ces instrumens leur servent à marquer la mesure.

la faute sur la malice et l'indocilité de la jeunesse, dont, disent-ils, la perversité s'accroit chaque jour. Quoique tous les peuples du haut Missouri aient à peu près la même croyance, ils diffèrent cependant dans le culte extérieur qu'ils rendent au maître de la vie.

Les Mandanes et Gros-ventres ont une grande vénération pour les peaux de vaches blanches, pour lesquelles ils donnent souvent huit ou dix chevaux. Ils pensent qu'aussi long-temps qu'ils pourront les conserver, les bœufs et vaches seront en abondance dans le pays qu'ils habiteront. Ces mêmes peuples font, en certain temps de l'année, des assemblées générales de la nation hors l'enceinte du village, et passent plusieurs jours et plusieurs nuits sous des tentes de peaux de bœufs, à chanter, danser et manger en l'honneur du grand Esprit.

Au jour destiné à demander un grand nombre de bœufs sauvages, les plus jeunes femmes, accompagnées de leurs maris, se présentent à l'assemblée portant à la main le calumet (*) de cérémonie rempli de tabac, qu'elles offrent aux guerriers qui leur plaisent. Après avoir fumé un moment, le guerrier préféré prend la main de la

(*) Tuyau de pipe garni de porc-épic et de plumes d'oiseaux, long de deux pieds et demi ou trois pieds.

jeune

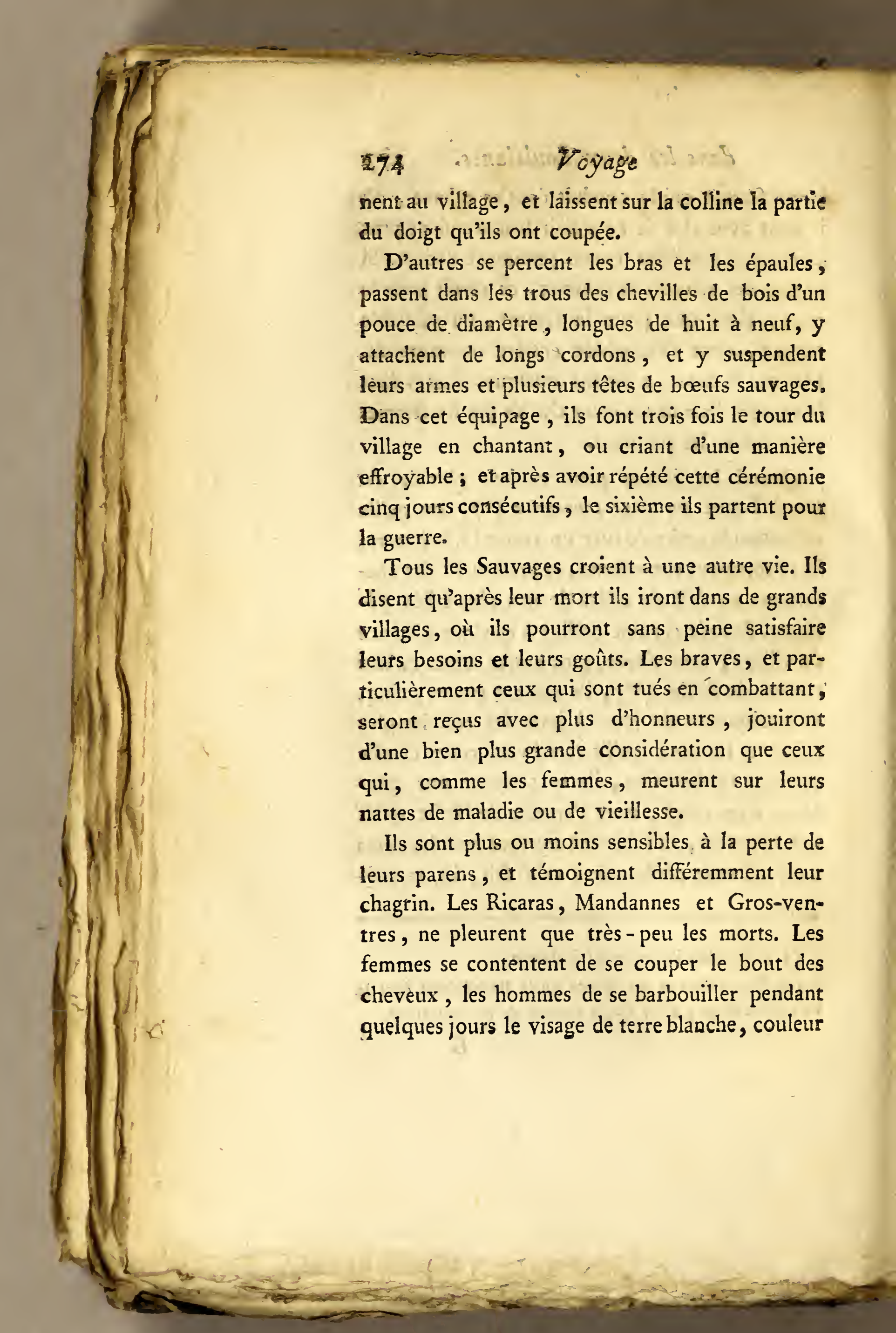
jeune femme qui le conduit dans sa cabane, où il jouit avec elle de ce plaisir brutal qui ne peut être aiguillonné par aucun sentiment délicat. Si le guerrier refusoit le calumet, ce seroit pour le mari, ainsi que pour la femme, un véritable affront, dont l'assemblée entière murmureroit. Lorsque le hasard a amené quelques Blancs dans le village, ils sont toujours choisis par les femmes pour fumer les premiers.

Quand les jeunes gens veulent obtenir du grand Esprit *un cœur courageux* (*), ou qu'ils sollicitent la grace de tuer un ennemi à la guerre, ils se torturent eux-mêmes, et pratiquent des abstinences au-delà de celles de nos plus zélés pénitens. Retirés sur une colline à quelque distance du village, sans vivres, sans autres armes qu'une armure de flèche (**), ils passent quatre, cinq, et quelquefois six jours à jeter les cris les plus affreux. Le jour qu'ils terminent cette cruelle pratique de dévotion, ils se coupent une phalange d'un doigt, avec l'armure de flèche qu'ils ont apportée, et achèvent souvent avec les dents cette affreuse cérémonie : cela fait, ils retour-

---

(*) Expression littéralement Indienne.

(**) Pierre dure et tranchante qu'ils introduisent dans le bois de la flèche, à six doigts environ de son extrémité.



nent au village, et laissent sur la colline la partie du doigt qu'ils ont coupée.

D'autres se percent les bras et les épaules, passent dans les trous des chevilles de bois d'un pouce de diamètre, longues de huit à neuf, y attachent de longs cordons, et y suspendent leurs armes et plusieurs têtes de bœufs sauvages. Dans cet équipage, ils font trois fois le tour du village en chantant, ou criant d'une manière effroyable; et après avoir répété cette cérémonie cinq jours consécutifs, le sixième ils partent pour la guerre.

Tous les Sauvages croient à une autre vie. Ils disent qu'après leur mort ils iront dans de grands villages, où ils pourront sans peine satisfaire leurs besoins et leurs goûts. Les braves, et particulièrement ceux qui sont tués en combattant, seront reçus avec plus d'honneurs, jouiront d'une bien plus grande considération que ceux qui, comme les femmes, meurent sur leurs nattes de maladie ou de vieillesse.

Ils sont plus ou moins sensibles à la perte de leurs parens, et témoignent différemment leur chagrin. Les Ricaras, Mandannes et Gros-ventres, ne pleurent que très-peu les morts. Les femmes se contentent de se couper le bout des cheveux, les hommes de se barbouiller pendant quelques jours le visage de terre blanche, couleur

qui, parmi toutes ces nations, est le signe de la douleur. Les Sioux, les Tocaninambiches et les Chaguyennes, sont au contraire inconsolables à la mort des leurs; soir et matin ils pleurent autour des cabanes, souvent pendant une année entière, ou se retirent sur les montagnes voisines qu'ils font retentir de leurs gémissemens. Les femmes se couvrent de haillons, se coupent entièrement les cheveux, et distribuent tout ce qu'elles possèdent à ceux qui viennent pleurer avec elles. Les hommes et les femmes se font des cicatrices aux bras, aux jambes, aux cuisses, au corps, avec des couteaux ou des armures de flèche, et restent ainsi baignés dans leur sang pendant la saison la plus rude, revêtus seulement d'une mauvaise couverture. Les pères et mères donnent particulièrement, à la mort de leurs enfans, des marques du plus affreux désespoir. Un vieillard Sioux ayant eu son fils tué par les Osages, se coupoit chaque mois un morceau des oreilles, de manière qu'au bout de l'an (terme ordinaire du deuil) il ne lui en restoit plus que les orifices.

Toutes les nations du haut Missouri, à la mort d'un guerrier, lui frottent le corps de terre rouge, et l'enveloppent dans une peau de cerf ou de vache, soigneusement passée. Ils creusent ensuite un trou de quatre pieds quarrés, où ils



le déposent assis ; ils mettent à ses côtés ses armes et quelques vêtemens. Ils y ajoutent des plats de bois remplis de viande : non qu'ils pensent que le mort puisse en faire usage ; mais parce qu'ils tiennent cette coutume de leurs pères, et que ce seroit manquer à leur mémoire s'ils s'en écartoient.

Les femmes sont enterrées avec moins d'appareil ; cependant on a soin de placer à leurs côtés les objets pour lesquels elles ont eu pendant leur vie une affection particulière.

CHAPITRE XXXI.

Mœurs des Sauvages du haut Missouri ; exemple de justice exercé par les Sioux sur un de leurs grands Chefs.

Tous les peuples sauvages ne connoissent ni distinction ni subordination. Ils n'ont aucun chef civil ni militaire, et vivent, quoiqu'en société, dans l'égalité la plus parfaite, sans lois, sans juges et sans prêtres. Naturellement généreux, ils partagent non-seulement leur superflu, mais le plus strict nécessaire. Ils se font des présens d'armes ou de chevaux, sans penser aux besoins du lendemain. Peu inquiets sur l'avenir, ils jouissent du présent et n'estiment point un homme, parce qu'il a dans sa cabane ce qui peut contribuer aux commodités de la vie ; mais parce qu'il est généreux, brave ou de bon conseil. Le peu d'attachement pour tout ce qu'ils pourroient appeler richesse, fait que chez eux le vol est ignoré. S'il arrive que quelque chose soit enlevé, celui qui l'a pris n'est point blâmé ; il est censé en avoir eu besoin : aussi leurs cabanes sont-elles

ouvertes à toute heure, et chacun y entre-t-il librement toutes les fois qu'il le juge à propos. Ils ne sont entr'eux ni menteurs ni calomniateurs; celui chez lequel on découvriroit un de ces défauts, seroit considéré comme un homme *sans esprit, un mauvais cœur* (*). Survient-il entr'eux quelques difficultés? tous sont également juges et médiateurs. Si celui qui a tort s'obstine, on le force par la raison ou les reproches, à céder au jugement de tous.

Réunis dans leurs villages, les Sauvages vivent sans soucis. Ils boivent, mangent, dorment, dansent ou jouent continuellement. Les viandes rôties ou bouillies sont leur seule nourriture; le bouillon leur unique boisson. Les heures marquées pour les repas sont celles de l'appétit. Ils peuvent à leur gré passer tout le jour à manger, ou rester sans prendre de nourriture un temps extraordinaire. Refuser de manger est une grossièreté aussi grande que de ne rien offrir. Manquer de se trouver à un festin lorsqu'on y est convié, est une mal-honnêteté que rien ne peut faire pardonner : mais on peut se dispenser d'y manger tous les mets que l'on y sert, pourvu qu'on les emporte; car il est indécent de laisser

(*) Ce sont leurs expressions littérales; ils les emploient envers tous ceux qui ont des torts avec eux.

quelque chose. De même qu'ils se plaisent à manger ensemble leurs meilleures viandes, de même aussi prennent-ils plaisir à fumer en compagnie. Dans une assemblée, celui qui fait fumer remplit la pipe et la présente au plus considéré; Un jeune homme va chercher du feu, et le considéré, après avoir aspiré trois fois la fumée, présente le calumet à son voisin à droite. Celui-ci en fait autant jusqu'à ce que la pipe soit parvenue vide à celui qui l'a allumée. Il en ôte alors les cendres, et la rend à celui auquel elle appartient. Observez que le calumet doit toujours être présenté à droite, pour imiter le soleil dans sa course; ne pas s'astreindre à cet usage, ce seroit manquer au cérémonial et s'exposer à être refusé.

Les Sauvages ont naturellement de l'esprit et un jugement sain. Ils raisonnent, en général, avec discernement sur les intérêts de leur nation, et sur les moyens les plus propres à faire réussir leurs projets. Dans leur conversation avec les étrangers, ils sont graves, et affectent de ne parler que par monosyllabes : *C'est bien, c'est mal, c'est admirable, injuste ou raisonnable*; sont les expressions les plus usitées parmi eux. Leur passion dominante est la haine de leurs ennemis et le desir de la vengeance. Leur seule envie est de passer pour braves et d'en mériter

la réputation. Ils ont une mémoire telle que rien ne leur échappe, et qu'ils reconnoissent une pierre ou un arbre au bout de dix ans, s'ils ont eu quelques raisons pour les remarquer : cette mémoire ne les abandonne pas, même dans l'âge le plus avancé.

Les vieillards jouissent d'une vénération générale, lorsque dans leur jeunesse ils ont été réputés braves et bons guerriers. Leur principale occupation est de haranguer les jeunes gens. « Soyez intrépides avec vos ennemis, bons et généreux avec vos amis, crient-ils sans cesse du haut de leurs cabanes. Le Maître de la vie aime l'homme juste, généreux et brave ; il a en horreur le fourbe, l'avare, le querelleur et le lâche. Imitez vos ancêtres ; ils furent grands par leur courage. Ne mangez point vos vivres seuls, ne fumez point seuls dans vos cabanes ; mais partagez vos viandes avec ceux qui n'en ont pas, et vous serez grands et considérés. » Ils recommandent pareillement aux femmes le travail et la bonne conduite, et ne cessent de répéter aux jeunes gens, en les engageant à se marier, que ce qui contribue davantage à irriter le grand Être, c'est de les voir débaucher les femmes qui ne leur appartiennent pas. Mais cette morale ne paroît pas être de leur goût, non plus que de celui des femmes qui se laissent aller sans beaucoup de

difficultés au penchant que la nature leur a donné pour le plaisir, sans trop s'inquiéter du mariage.

Sans aucune connoissance géographique, les Sauvages tracent sur des peaux la carte des pays qu'ils ont parcourus, des rivières qu'ils ont montées ou descendues, des chemins qu'ils ont suivis, avec une clarté et une précision inimaginables. Ils désignent le Nord par l'étoile polaire, et calculent les distances par le nombre de journées qu'ils ont employées à les parcourir. Ainsi que les peuples civilisés, ils divisent l'année en quatre saisons, et le jour en quatre parties, de manière à ne se tromper que très-peu sur l'heure, soit que le soleil paroisse ou qu'il soit caché par les nuages. Ils comptent les mois par les lunes; mais je n'ai jamais pu découvrir comment ils faisoient coïncider l'année lunaire avec l'année solaire: mes questions sur cet article étoient au-dessus de leur portée. Ont-ils à parcourir un terrain inconnu? ils s'orientent et ne perdent jamais de vue leur direction. De quel étonnement n'est point saisi un Européen voyageant avec un Indien, lorsque dans des prairies immenses où rien ne peut le guider, il le voit marcher d'un pas ferme pendant la nuit la plus obscure, et aller droit à son but aussi directement que s'il suivoit une route tracée! De quel étonnement n'est-il pas saisi, lorsqu'à l'inspection

d'un pas qu'il peut à peine reconnoître, son conducteur lui apprend que dix, douze ou quinze hommes y ont placé leurs pieds, qu'il lui voit suivre cette piste dans les forêts les plus épaisses, sur les rochers les plus arides, sans jamais prendre le change! Une feuille déplacée, un petit caillou retourné, leur suffit pour éveiller leurs soupçons; tant l'habitude a perfectionné les sens de ces hommes qui ne vivent que pour eux et par eux.

Quoique les Sauvages n'aient, ainsi que je l'ai dit plus haut, ni lois ni subordination, ils ont cependant des règles de conduite dont ils ne peuvent s'écarter, une fois qu'ils ont pris l'engagement de les suivre. Dans quelques cas, les vieillards, après avoir délibéré sur ce qui regarde le bien général, publient le résultat de leurs délibérations : si tout le village y acquiesce, la chose doit être exécutée ainsi qu'elle a été résolue. Lorsque, par exemple, une nation entière marche à la chasse du bœuf, les considérés nomment soldats quelques-uns des plus braves, règlent la distance des campemens, fixent le terrain où l'on doit chasser chaque jour, et déterminent les limites qu'il sera défendu d'outre-passer. Cela convenu, si quelqu'un change sa route ou dépasse les bornes fixées, les soldats qui le rencontrent le frappent violemment avec des baguettes ou avec une massue, coupent ses vêtemens, brisent ses

armes ; tuent ses chevaux et ses chiens, fût-ce le grand chef lui-même ou le plus brave de la nation. Ces règlemens sont nécessaires pour arrêter l'impétuosité de quelques chasseurs qui, plus ardens ou mieux montés que les autres, poursuivroient les troupeaux, empêcheroient leur cernement, et priveroient par-là le corps de la nation d'une nourriture dont ils ne profiteroient pas eux-mêmes.

Chaque village a un grand chef et autant de considérés qu'il compte de braves ou d'hommes de bon conseil : quoique les uns ni les autres n'aient pas un pouvoir réel et direct, c'est cependant à eux que l'on s'adresse dans tout ce qui a rapport à l'intérêt général. Souvent un guerrier, quoique non issu de la famille du chef, jouit d'une bien plus grande considération que le chef lui-même. Celui, par exemple, qui dans différentes occasions se sera montré brave et généreux, qui dans tous les momens de sa vie aura distribué libéralement les présens qu'il aura reçus ou les dépouilles qu'il aura enlevées, qui par sa conduite se sera constamment attiré le respect et l'admiration de sa nation ; celui-là sera bien plus puissant que le chef. Par le seul empire que lui donne la considération dont il jouit, il empêchera un parti d'aller imprudemment attaquer une nation amie. Si quelques jeunes gens

ont été enlever des chevaux à leurs voisins et que ceux-ci, au lieu de s'en venger, viennent paisiblement les réclamer ; cet homme respecté ira trouver le *partisan* (*), le fera fumer, le priera avec bonté de lui remettre les chevaux, et sera certain de n'être point refusé. S'il a affaire à des gens obstinés ou mutins, il ira lui-même prendre les chevaux, et les rendra à leurs maîtres, sans que personne ose s'opposer à ses volontés. Il est peu de nations qui ne renferment quelques-uns de ces hommes qui, selon l'occasion, retiennent l'impétuosité des jeunes gens, ou excitent leur courage, lorsqu'ils ont à résister à un ennemi qui vient les attaquer, ou lorsqu'eux-mêmes vont les surprendre dans leurs villages, ou les troubler dans leur chasse.

Un exemple de justice, exercé sur un grand chef par une portion de la nation Sioux, appelée *Chaony*, fera connoître combien un homme peut prendre d'empire sur ces peuples crédules et superstitieux, en même temps qu'il prouvera combien ils sont terribles dans leur vengeance, lorsqu'ils sont une fois révoltés par l'injustice. Par son courage à la guerre, sa générosité avec ceux de sa nation, un esprit subtil, une imagination vive, ce Sauvage s'étoit rendu

(*) Nom d'un chef de petit parti de guerre.

extrêmement recommandable dans sa peuplade. Un voyage qu'il fit auprès des traiteurs Anglois dans la rivière Rouge, lui procura la connoissance de quelques tours de charlatanisme, au moyen desquels il se fit, à son retour, passer pour sorcier (*). Il changeoit à son gré la terre en poudre à tirer, la cendre en vermillon; et au moyen de ses connoissances en médecine, il guérissoit un homme aux portes du tombeau, ou le faisoit périr en un instant. Profitant de l'admiration des uns et de la terreur qu'il inspiroit aux autres, il prenoit leurs meilleurs chevaux, enlevoit leurs femmes, se faisoit apporter les viandes les plus délicates, tuoit même quelquefois ceux qui lui déplaisoient, sans que personne osât se plaindre ou les venger. Enhardi par l'impunité, il s'empara un jour de deux femmes qui refusèrent de céder à sa passion. Après avoir épuisé, pour les séduire, tous les moyens qui étoient en son pouvoir, il se jeta sur elles comme un tigre, leur coupa le nez, les oreilles, les lèvres, leur déchira les seins; et après les avoir poignardées, dispersa dans la campagne leurs membres dégouttans de sang. Indignés de cette action, les habitans du village s'écrièrent d'une voix unanime qu'il falloit le faire mourir. Sans autre délibération, ils environnent sa cabane

(*) Ils désignent les sorciers par le nom de *Manitou*, qui signifie Esprit.

et le massacrent. Après sa mort, ils déchirèrent son corps, le mirent en lambeaux et jettèrent au loin ses membres, pour qu'ils servissent de pâture aux chiens ou aux animaux carnassiers. Ils mirent ensuite le feu à sa cabane, et réduisirent en cendres tout ce qui lui avoit servi pendant sa vie. Ses parens voulurent ramasser toutes les parties de son corps, pour les jeter à la rivière; mais tout le village s'y opposa, dans la crainte de voir réaliser la prédiction qu'il avoit souvent répétée : » Que si après sa mort son corps étoit plongé dans l'eau, il reprendroit de nouveau l'existence. »

Les Sauvages racontent plusieurs exemples de punitions semblables ; mais celui-là suffit pour prouver que chez l'homme non civilisé, comme parmi les nations policées, celui qui abuse de son pouvoir, finit par trouver la punition due à ses crimes et à sa tyrannie.

CHAPITRE XXXII.

Manière de vivre intérieure des Sauvages : occupations des femmes.

Tous les peuples sauvages sans distinction n'ont aucune coutume qui les rapproche des nations civilisées. Ils obéissent aux lois de la nature, sans avoir aucun usage qui puisse les restreindre. Le nom de *civilité* est inconnu chez eux, et le sera probablement toujours. Ils entrent les uns chez les autres, s'asseyent ou s'accroupissent, fument la pipe, dorment ou mangent, comme s'ils étoient dans leur propre cabane. Quoiqu'ils respectent les anciens et qu'ils suivent leurs avis avec exactitude dans les affaires publiques, ils n'ont pour eux aucun égard dans l'usage ordinaire de la vie. Ceux mêmes qui remplissent les fonctions de prêtre les jours de cérémonie, aux talens desquels ils ont souvent recours pour se guérir de leurs maladies ou de leurs blessures, n'obtiennent jamais ni préséance ni distinction.

Le hasard ou la curiosité les conduisent-ils chez les Blancs ? ils ne s'astreignent à aucun de

leurs usages. Ils prennent toujours la place qui leur convient, sans s'inquiéter des femmes pour lesquelles, disent-ils, nous avons les égards qu'elles devroient avoir pour nous. Leurs discours familiers sont libres jusqu'à l'obscénité et leur commerce avec le sexe, quoique généralement caché, est loin d'approcher de cette retenue qui existe parmi les peuples les moins policés. Les femmes couchent nues, et sortent souvent pour vaquer à leurs besoins, sans s'inquiéter d'être vues. Généralement mal-propres, elles sont pour la plupart couvertes de vermine qu'elles tuent entre leurs dents comme les singes. Elles ne lavent jamais leurs vêtemens, qu'elles laissent pourrir sur elles, ne coupent jamais leurs ongles non plus que les hommes, et mangent sans répugnance dans les mêmes plats que leurs chiens; enfin elles se frottent la figure et le corps avec la graisse des viandes qu'elles mangent; ce qui les rend plus particulièrement dégoûtantes aux yeux des Blancs qui les fréquentent.

Les Sauvages mangent la viande sanglante et sans assaisonnement. Ils ne font que très-rarement usage de sel, et n'emploient aucune des herbes fortes dont le goût paroît rapprocher des épices, quoiqu'elles soient en abondance dans tous les pays qu'ils habitent. Extrêmement enclins à la paresse, à laquelle ils s'abandonnent sans

réserve. Ils mangent presque toujours couchés. Les enfans, bien loin de respecter leurs pères, se moquent d'eux ; ils les maltraitent même quelquefois sans en avoir rien à redouter. Battre un enfant, disent-ils, le rend lâche et timide, et lui ôte cette fierté qui doit caractériser un guerrier.

Parmi toutes les nations du haut Missouri, les femmes sont regardées comme des êtres subalternes, crées pour les besoins et les plaisirs des hommes. Outre les ouvrages de l'intérieur qui roulent entièrement sur elles, elles cultivent la terre, apportent l'eau au logis, coupent le bois nécessaire pour les usages de la cabane. Vont-elles à la chasse ? elles portent les animaux tués, les écorchent, tondent les peaux, les passent, et les emploient en souliers, mitasses ou chemises à l'utilité de leurs maris : cependant dans les voyages de long cours, elles sont presque toujours montées sur des chevaux qu'elles enfourchent comme les hommes, tandis que ceux-ci vont à pied.

Assez ordinairement, à quinze ans, les jeunes gens commencent à aller en chasse et en guerre ; jusqu'à cet âge ils ne s'éloignent que très-peu du village autour duquel ils tuent des oiseaux avec la flèche, dont ils se servent avec une étonnante dextérité. Quelques-uns y sont tellement exercés

qu'ils manquent rarement les oiseaux au vol ou les quadrupèdes à la course.

Les femmes alaitent leurs enfans aussi long-temps qu'ils le veulent, ou jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse les prive de leur lait. Aussitôt après leur naissance, ils sont enveloppés dans une peau bien douce et étendue sur une écorce suspendue à la cabane par quatre cordons. Les mères agitent cette écorce pour endormir l'enfant, de la même manière que nos femmes de la campagne le font pour leurs berceaux. Lorsque l'enfant commence à se soutenir, ce qui arrive généralement avant un mois, elle le portent sur le dos attaché dans la peau qui leur sert de couverture. Elles travaillent même avec ce fardeau aux ouvrages les plus fatigans, sans en être incommodées, ni faire mal à l'enfant qu'elles font teter toutes les fois qu'il paroît le desirer.

Les Sauvages sont grands, lestes, adroits et bons marcheurs; rarement en voit-on de contrefaits dans l'un et l'autre sexe. Les hommes ont la tête alongée, les yeux vifs, le nez aquilin et l'ensemble de la figure assez agréable ; mais les femmes sont presque toutes laides et vieilles de bonne heure. Cette différence provient sans doute des fatigues qu'elles éprouvent dans l'usage ordinaire de la vie, où, comme je l'ai dit,

elles ont des peines continuelles. Il est aisé de deviner que l'adresse et l'agilité des hommes sont dues à la grande nécessité où ils sont de s'exercer dès leur bas-âge, soit pour se procurer leur nourriture, soit pour chercher ou éviter leurs ennemis.

CHAPITRE XXXIII.

Guerre des Sauvages ; manière de la faire ; retour d'un parti vainqueur ; danse des Chevelures ; excès de leur tristesse après une défaite ; traits de courage et de sang froid.

Les premiers et souvent les seuls motifs qui déterminent les peuples sauvages à se faire la guerre, sont le desir de la gloire, l'amour des louanges ou de la considération, et la soif des honneurs, que la nation entière rend à l'homme qui a fait quelque action éclatante. Ainsi chez eux comme parmi les nations policées, celui qui sait détruire son semblable, est plus considéré que celui qui le protége ; le guerrier est au-dessus du législateur, et le conquérant bien plus respecté que le philosophe, qui s'occupe dans le silence à alléger les peines de l'humanité et à jeter des fleurs sur l'existence de ses semblables.

Un autre motif de guerre plus puissant encore ; c'est le desir de la vengeance. Cette passion est chez eux tellement violente, que l'on peut pré-

juger que deux nations qui ont été une fois ennemies, ne cesseront jamais de l'être, quelques témoignages apparens d'amitié qu'elles puissent se donner mutuellement. Sans examiner la justice ou l'injustice des motifs qui ont occasionné la perte de leurs parens, ils ne l'oublient jamais qu'après la mort de quelques guerriers de la nation qui les en a privés. Les vieillards et les mères ne cessent de répéter à leurs enfans, qu'un tel des leurs a été tué par telle peuplade; qu'ils doivent un jour, s'ils sont braves, chercher à en tirer vengeance. Ce desir qui croît avec l'âge, manque rarement de produire son effet, qui à son tour enfante de nouveaux meurtres et de nouvelles vengeances.

Chez tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale, sans exception, tout homme peut former un parti de guerre et se mettre à la tête; le chef d'une pareille expédition, se nomme *Partisan*. Lorsque ces partisans n'ont point une réputation militaire acquise, ils sont rarement suivis par d'autres que leurs parens, ou quelques jeunes gens qui cherchent à faire leurs premières armes. Ces petits partis que l'on nomme *Maraudeurs*, partent nuitamment et rentrent de même lorsqu'ils n'ont rien fait d'intéressant ou qu'ils ont seulement enlevé quelques chevaux à leurs en-

nemis. Je ne parlerai point de cette manière de combattre. Je m'attacherai aux expéditions commandées par un guerrier, que sa bravoure, ses exploits et son expérience rendent recommandable. Un pareil chef ne manquera jamais d'être suivi par les plus braves de la nation, et fera la guerre avec la tactique qui appartient exclusivement à ces peuples, et qui seule peut donner une idée de leurs opérations militaires.

Les chefs de premier ordre se déterminent à faire la guerre pour venger une insulte faite à la nation, ou à la sollicitation de quelques vieillards hors d'état de tirer vengeance de la mort d'un fils chéri, ou enfin à la prière de quelques jeunes gens qui desirent acquérir de la gloire et l'avoir pour partisan. Dans un des deux derniers cas, celui qui sollicite cette faveur, après avoir pleuré plusieurs fois autour de la cabane du guerrier dont il implore la protection, se présente à lui un soir, tenant à la main une pipe remplie de tabac, à laquelle est adapté un long calumet. Sans proférer une seule parole, il s'accroupit auprès du feu, pose le calumet aux pieds du guerrier, et attend sa réponse; car celui-ci sait fort bien ce qu'il lui demande. A-t-il le projet de céder à ses desirs? après un long intervalle, pendant lequel il semble méditer profondément,

il prend le calumet (*), l'allume, fume et fait fumer celui qui l'a apporté, le tout en silence et sans quitter sa place. Ne trouve-t-il pas à propos d'aller en guerre ? il repousse le calumet vers celui qui le lui a présenté, après toutefois lui avoir donné les raisons qui déterminent son refus.

Le chef qui a accepté un calumet, ou qui de son propre mouvement a formé le projet d'aller en guerre, choisit un jour pour faire un festin, (ordinairement de viande de chien) auquel il invite les braves et considérés de sa nation. Il les informe des motifs qui l'ont déterminé, des sujets de vengeance qui l'animent ; rarement trouve-t-il de l'opposition. Plusieurs jours consécutifs sont employés en pareils festins, parmi les guerriers qui veulent être du parti. Pendant ce temps, les femmes préparent les souliers et quelques légères provisions de bouche ; car les Sauvages allant en guerre comptent sur leur chasse : mais si ce moyen leur manque, ils vivent de racines ou de fruits (**),

(*) Sous le nom de *calumet*, ils désignent la pipe toute entière.

(**) Les glands qui tombent d'une espèce de chêne sont leur plus sûre ressource. Ils sont ronds, gros comme des noix communes, ont peu d'âpreté, et se trouvent en abondance dans toutes leurs forêts.

ou, en cas de besoin, savent se passer de nourriture pendant plusieurs jours.

La veille du départ, il se fait dans la cabane du grand chef, un dernier festin, auquel se trouvent tous les guerriers disposés à le suivre; la natte de guerre s'y déploie, on la fait fumer et on lui offre les prémices du repas. L'on continue ces mêmes cérémonies pendant tout le voyage; le calumet du partisan est placé auprès de la natte. Ces nattes, chez les nations du haut Missouri, sont faites avec des peaux de différens oiseaux de proie teintes en rouge, auxquelles est attaché un épi de maïs blanc. Le chef de guerre la porte durant toute la marche, attachée à son cou.

Le calumet qu'il porte à la main sert à faire fumer le grand Esprit, la natte de guerre, le soleil, la terre, l'étoile du matin, les morts et les considérés. Lorsque l'heure du départ est arrivée, ce qui est toujours à l'aube du jour, le partisan sort de sa cabane en pleurant, et va s'arrêter à quelque distance du village pour attendre les traîneurs; dès qu'ils sont réunis les pleurs cessent : alors prenant un ton et un air martial, il harangue sa petite armée. Il continue de même les jours suivans, pendant lesquels il ne s'assied jamais que le soir, au moment du campement. Il marche toujours le dernier, soit

en allant, soit en revenant; et choisit pour tenir la tête de la colonne, deux des plus anciens et des plus braves guerriers : car les Sauvages, en marche de guerre, vont par file, observant de ne faire qu'une seule trace, pour cacher leur nombre, autant qu'ils le peuvent.

Le partisan ne porte jamais ses armes qu'au moment du combat; il les confie, pendant la marche, à un jeune homme qui se fait honneur de le servir. Quoique sans aucune autorité réelle, la supériorité de ses lumières, la confiance dont il est entouré, donnent un tel poids à tout ce qu'il commande, qu'il est obéi avec la même ponctualité qu'un général en chef parmi les nations civilisées. Les jeunes guerriers du parti allument les feux à l'heure du campement, apportent du bois, élèvent des cabanes de jonc ou d'écorce, vont chercher de l'eau, font rôtir les viandes, et ont soin d'en présenter les meilleurs morceaux au chef, aux braves et aux considérés. Le partisan a sa loge et son feu particuliers, autour desquels ils établissent leur camp. Il est extrêmement curieux de voir avec quel empressement ils obéissent aux moindres volontés de ceux qu'ils ont fait leurs supérieurs, quoiqu'ils n'aient à en attendre ni récompense ni punition. Les louanges et l'estime de ces hommes, sont les seuls motifs qui les fassent agir; mais

aucun ne pourroit supporter leurs reproches ou leur mépris.

La guerre des Sauvages est une guerre de surprise ; aussi est-ce en cela que consiste le grand talent du guerrier. Celui qui peut découvrir son ennemi sans en être apperçu, est presque certain de le vaincre, soit en l'attendant dans quelques défilés, s'il est en campagne ; soit en l'attaquant à la pointe du jour, lorsqu'il est encore endormi dans son village. Ils prennent, pour cacher leur marche, toutes les précautions imaginables, envoient des *découvreurs* (*) de tous côtés, et passent, autant qu'ils le peuvent, dans les terres basses pour éviter d'être vus. S'ils sont en grand nombre, ils vont à petites journées, chassent, et font sécher la viande des animaux qu'ils tuent, afin de ne pas manquer de vivres sur le pays ennemi. Les petits partis ne marchent que la nuit, lorsqu'ils sont à peu de distance des villages qu'ils veulent attaquer. Le jour, ils restent cachés dans des ravines ou des bois épais, dans lesquels ils ne peuvent être découverts. Les partis nombreux, quoique moins timides, se conduisent cependant toujours de manière à avoir l'avantage de la surprise. Les découvreurs sont

(*) Expression Indienne. Elle signifie hommes envoyés à la découverte.

ordinairement vêtus de peaux de loups ou de quelques autres animaux carnassiers, dont ils contrefont parfaitement les cris. Apperçoivent-ils quelques étrangers ou des traces fraîches, ils font un signal convenu avec le partisan, qui fait aussitôt arrêter le parti pour s'instruire de ce dont il est question. Si ce sont des pas d'hommes, il détache les plus expérimentés de ses gens, avec ordre de les suivre jusqu'à ce qu'ils aient découvert leurs cabanes ou leur village. Ceux-ci s'acquittent de leur commission avec une patience qui n'appartient qu'aux Sauvages. Ils suivent leurs pistes dans l'obscurité de la nuit, parcourent les environs du village ou des huttes qu'ils ont apperçues, cherchent le côté le plus avantageux pour attaquer; et munis de tous les renseignemens qu'ils jugent convenables, reviennent faire leur rapport au partisan, qui assemble les anciens et les considérés, et délibère avec eux sur le parti qu'ils doivent prendre. Sont-ils décidés à attaquer? ils font halte à quelques heures de marche de l'ennemi, et attendent la nuit pour s'en approcher. Une fois parvenus à la distance convenable pour l'attaque, ils restent couchés sur le ventre jusqu'à ce que les premiers rayons du jour viennent dissiper l'obscurité. Alors le chef donne le signal en tirant son coup de fusil ou décochant sa flêche.

Tous les guerriers, à son exemple, font retentir le village de leurs cris et du bruit de leurs armes. Les ennemis encore endormis, résistent rarement à cette attaque imprévue, et cherchent de toute part leur salut dans la fuite. Dans la chaleur de l'action, tout est massacré indistinctement : hommes, femmes, enfans, vieillards; rien n'est épargné. Ce n'est qu'après une longue boucherie qu'ils font des prisonniers, dont ils se servent comme esclaves ou qu'ils adoptent. Autrefois ils les vendoient aux Blancs, mais ce commerce a été prohibé par les gouvernemens Espagnol et Anglois. Un jeune homme au-dessus de quinze ans est tué sans rémission; aussi tous se défendent-ils avec courage, lorsqu'ils se voient dans l'impossibilité de trouver leur salut dans la vîtesse de leurs jambes.

L'action finie, les vainqueurs enlèvent la peau de la tête aux morts, (ce qu'ils appellent *faire la chevelure*) pillent le butin des vaincus, coupent ou brûlent ce qu'ils ne peuvent emporter, s'emparent de tous les chevaux et se retirent précipitamment, marchant jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés sur leurs terres. Convaincus alors qu'ils sont hors de danger, ils s'arrêtent et se partagent les dépouilles des ennemis. L'usage parmi les nations du haut Missouri, ainsi que chez celles du Nord, est de

remettre au chef de guerre tout le butin sans aucune exception. Il choisit les esclaves et les chevaux qui lui conviennent, et distribue le surplus à ses guerriers, en observant de donner aux braves et aux anciens, les objets les plus importans.

Lorsque le parti victorieux est arrivé à une journée du village, il allume sur quelques terrains élevés de grands feux qui annoncent son heureux succès. Dès qu'il peut être distingué, il fait des signaux qui font connoître le nombre d'ennemis tués ou faits prisonniers : mais ces peuples ne font point le cri de mort comme les nations du Mississipi. Au signal convenu, quelques vieillards s'avancent au-devant du parti pour le recevoir. Le partisan leur fait un récit succinct de son expédition, leur annonce *sur quelle nation il a frappé* (*), et les engage à retourner au village publier sa victoire.

Au récit de leurs exploits, les femmes accourent en jetant des cris de joie et faisant retentir l'air de leurs chants d'alégresse. Elles prennent les armes de leurs maris, de leurs enfans ou de leurs frères, pour les soulager, et se chargent de la portion de butin qu'ils ont obtenue. Les plus vieilles s'emparent des chevelures, qu'elles por-

(*) Cette expression est littéralement traduite.

tent au bout de petites baguettes peintes en rouge. Ainsi escortés, les guerriers entrent dans le village à la file, le partisan à leur tête; alors on voit éclater de toutes parts les signes de la joie la plus extravagante. Les vieilles femmes, les chevelures à la main, chantent et dansent jusqu'à ce qu'elles soient épuisées de fatigue, en insultant à la lâcheté de leurs ennemis. Les vieillards par-tout en mouvement, racontent les hauts faits du chef de guerre qu'ils élèvent jusqu'aux nues. Ils le remercient d'avoir vengé la nation, et le donnent pour exemple à la jeunesse. Enfin, les plus jeunes guerriers, montés sur les chevaux des vaincus, courent çà et là dans le village en tirant des coups de fusil ou lançant des flèches, et cherchant à imiter les mouvemens qui leur ont valu la victoire. En un mot, depuis le vieillard décrépit jusqu'à l'enfant qui commence à éprouver quelques sensations, tous ressemblent plutôt à des personnes ivres, qu'à des gens animés par le sentiment du plaisir.

Après ces premières démonstrations de joie, les chevelures sont déposées dans la loge des vieillards, et les dépouilles transportées par ceux qui les ont obtenues, dans leurs cabanes, où ils les distribuent le plus souvent à leurs parens. Les femmes et les enfans amenés en esclavage n'éprouvent jamais aucun mauvais traitement : bien

différens en cela des Sauvages du Canada ou du Mississipi qui brûloient leurs prisonniers, buvoient leur sang ou dévoroient leur chair avec un effroyable avidité.

Le lendemain, on fait un grand festin aux guerriers, et les vieillards annoncent dans le village que l'on dansera *les Chevelures.* A cette nouvelle, les femmes se parent de tout ce qu'elles ont de plus beau ; les jeunes gens se peignent des couleurs les plus gaies ; pendant ce temps-là, les guerriers du parti, assemblés à la loge des vieillards, racontent, sans omettre la moindre circonstance, les détails de leur marche, depuis le moment de leur départ jusqu'à leur arrivée. Le récit fini, ils défilent un à un, portant les chevelures et conduisant les femmes et enfans pris sur l'ennemi. Trois vieillards, plus particulièrement instruits des cérémonies usitées en pareilles circonstances, les suivent, portant à la main une timbale et un chichakois.

Le visage *mataché* de rouge et de noir, revêtues d'habits de guerre, la tête ornée de plumes ou de bonnets à cornes, les femmes joignent les guerriers à peu de distance de la grande cabane. Lorsqu'ils sont parvenus au lieu destiné à la cérémonie, les hommes forment un grand cercle et placent les femmes devant eux. Au centre, est allumé un feu, près duquel on dépose la plus grosse pièce de viande que l'on peut se procurer,

une langue de bœuf, une chevelure attachée au bout d'un bâton rougi et un cœur d'homme desséché ; car les Sauvages, lorsqu'ils ne craignent pas d'être poursuivis par leurs ennemis après la victoire, arrachent le cœur aux morts et le font sécher de la même manière que la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Après avoir ordonné le plus profond silence, le plus âgé des vieillards entonne les chants. A la fin de chaque période, un des guerriers jette le cri de mort que les autres répètent en frappant la terre du pied droit. Les chants finis, les trois vieillards s'avancent au milieu du cercle ; l'un d'eux prend la pièce de viande, la lève vers le ciel, l'offre au grand Esprit, au soleil, à la terre, à l'étoile du matin, aux morts, et après avoir fait trois fois le tour du feu, il la jette au milieu des flammes pour y être consumée. Un autre fait la même cérémonie avec la langue de bœuf, et le troisième avec la chevelure et le cœur d'homme, en observant seulement de ne couper qu'un morceau du cœur et l'extrémité de la chevelure, pour ne pas priver les guerriers auxquels ils appartiennent, du prix honorable de leur victoire.

Le cérémonies terminées, la danse commence. Les femmes et filles prisonnières doivent danser au milieu du cercle, portant les chevelures des vaincus. Lorsqu'elles s'y refusent, les vieilles femmes

femmes s'en emparent en donnant des marques de joie extravagantes. Ces danses continuent ainsi plusieurs jours de suite, souvent même elles ne cessent dans l'intérieur du village que lorsque les vieillards l'ordonnent ou qu'ils enlèvent les chevelures pour les remettre aux guerriers auxquels elles appartiennent. Celles qui sont échues au grand chef, sont enveloppées soigneusement dans les nattes de guerre, pour ne paroître que dans les grandes occasions.

Les petits partis se gardent bien d'attaquer à force ouverte, ainsi que ceux dont je viens de parler. Cachés à peu de distance du village, ils guettent un chasseur ou quelques femmes, les tuent, leur font la chevelure, prennent la fuite à toutes jambes, et arrivent par divers chemins à un rendez-vous dont ils sont convenus d'avance. L'on fait, à leur arrivée, les mêmes cérémonies et les mêmes fêtes qu'au retour des plus brillantes expéditions. S'ils n'ont pas tué d'ennemis, ou qu'ils n'amènent que des chevaux, ils rentrent la nuit sans faire aucun signal. Les Sauvages font quelquefois huit à neuf cents milles, dans l'espoir d'apporter une chevelure, et reviennent le plus souvent les mains vides.

Il arrive quelquefois que plusieurs nations réunies vont attaquer de vive force les villages de leurs ennemis; mais ces sortes d'entreprises ne

réussissent presque jamais. Incapables de constance, ne possédant aucune arme propre à renverser la moindre espèce de fortification, les assaillans sont presque toujours contraints de se retirer avec la honte d'avoir échoué. Il y a quelques années que trois partis Sioux, de concert avec les Chaguyennes et les Ricaras, résolurent de détruire les Gros-ventres et de brûler leur village. Ils se réunirent, pour cette expédition, au nombre de deux mille guerriers, menèrent avec eux leurs femmes et leurs enfans, et vinrent placer leur camp à peu de distance de leurs ennemis. Ceux-ci, instruits d'avance de leurs projets, s'entourèrent d'un large fossé, garni de pieux forts et élevés, et les attendirent de pied ferme. Attaqués vivement pendant neuf jours consécutifs, ils se défendirent avec courage, et tuèrent tant de monde aux assiégeans que ceux-ci furent obligés de se retirer honteusement.

Si les peuples Sauvages célèbrent leurs victoires par les signes de la joie la plus extravagante, ils pleurent avec excès leurs défaites. Quelques peuples ne cessent de jeter les hauts cris, jusqu'à ce que ceux qui ont péri en combattant, aient été vengés. D'autres, au contraire, ne s'affligent que quelques jours, après lesquels ils sont relevés par les vieillards, qui leur répètent sans cesse qu'il est heureux pour un guerrier de mourir en combat-

tant ; que le grand Esprit reçoit ceux qui viennent à lui de cette manière, avec une grande distinction, et qu'ils jouissent d'un bonheur bien plus grand que le commun des hommes. Ces principes sont si profondément gravés dans leur esprit dès l'âge le plus tendre, que souvent les pères, après quelques jours de chagrin, se réjouissent de la mort de leurs enfans; les femmes mêmes, un arc à la main, dansent en remerciant le grand Esprit de les avoir fait mères ou épouses d'hommes assez braves pour se faire tuer en défendant la cause de la nation ou en vengeant une injure. Ainsi l'on retrouve dans ces êtres errans, sans principes et sans lois, ces mêmes sentimens dont se glorifioient autrefois les peuples si vantés pour la perfection de leur code et de leur gouvernement.

Chez les Sioux et les Chaguyennes, où les pratiques de deuil sont les plus rigoureuses, voici les cérémonies que l'on observe pour en marquer la fin. A une époque déterminée, les vieillards annoncent qu'il est temps de cesser de répandre des larmes sur les guerriers qui sont morts tel ou tel jour. Ils invitent en conséquence les hommes généreux à apporter à leurs parens tout ce qui peut leur être nécessaire, (car ils se sont ordinairement dépouillés de tout,) et à préparer des viandes pour leur faire un festin. Chacun alors s'empresse d'apporter ce qu'il a en son pouvoir : armes,

vêtemens; haches, pioches, robes, chevaux; enfin tout ce qui peut leur être de quelque utilité. lorsque les vieillards ont reçu un assez grand nombre de cadeaux, ils appellent dans leur loge les plus proches parens des morts, leur lavent la tête et le corps qu'ils n'ont pas cessé d'avoir couverts de terre blanche, substituent à leurs haillons, les vêtemens neufs que l'on a apportés pour eux; les frottent de vermillon, et leur font un copieux festin; mais cette cérémonie, au lieu d'arracher de leurs cœurs le souvenir de leur perte, les excite à la vengeance : ce sentiment une fois né dans un Sauvage, ne meurt plus qu'avec lui.

Autant le chef victorieux éprouve de caresses et de marques de bienveillance, autant d'humiliation a-t-il à souffrir, lorsqu'après avoir perdu quelques guerriers, il évite la mort par la fuite. Dépouillé de tout ce qu'il possède, le visage et le corps couverts de terre, il vit seul, méprisé de toute sa nation, à laquelle il est en horreur. Chacun le blâme de s'être laissé surprendre ou de n'avoir pas glorieusement péri, plutôt que d'avoir échappé à la fureur de ses ennemis par une fuite honteuse. Le mépris dont on accable ces guerriers, est tel qu'il est rare d'en voir revenir dans de pareilles circonstances; ils combattent généralement jusqu'à la mort, plutôt que

de retourner parmi les leurs, traîner une vie misérable et ignominieuse.

Je ne terminerai point cet article sans citer quelques traits de courage, qui prouveront combien peu les Sauvages redoutent la mort, et à quel point ils font cas de l'honneur qu'ils sont accoutumés, dès leur enfance, à regarder comme le premier et le plus grand des biens.

Les Ottotatocs, pendant leur chasse d'été, furent attaqués par un parti d'Halitanes, plus nombreux qu'eux. Ceux-ci braves, munis d'armes à feu, les attendirent de pied ferme. Déjà ils en étoient aux mains et se battoient avec intrépidité, lorsqu'un jeune chef Ottotatoc nommé les *Yeux bleus* (*), monté sur un cheval vigoureux, s'avance au milieu des combattans, demande que l'on suspende l'action, et provoque corps à corps le plus brave des Halitanes. Un jeune chef de cette nation, fort et intrépide, se présente à l'instant au provocateur. Ils conviennent de mettre bas leurs lances et leurs parefléches, et de ne conserver que leurs poignards. Après s'être fixés quelques instans, comme pour reconnoître la place où il leur seroit plus avantageux de se frapper, ils s'approchent, se sai-

(*) Presque tous les Sauvages ont des noms tirés de leur conformation, ou des animaux qu'ils préfèrent.

sissent, se portent plusieurs coups sans se retirer ou lâcher prise, jusqu'à ce que les Halitanes voyant leur chef prêt à succomber sous les coups de l'Ottotatoc, se jettent sur lui, le culbutent, et arrachent de ses bras son adversaire plus qu'à demi-mort de ses blessures. Les Ottotatocs accoururent aussi, mais trop tard pour sauver leur valeureux chef. L'un et l'autre expirèrent quelques instans après. Les Halitanes, moins bien pourvus d'armes à feu que leurs ennemis, furent vaincus et obligés de fuir avec une perte considérable.

Si ce trait prouve l'intrépidité de ces peuples, le suivant pourra faire connoître qu'ils sont susceptibles de conserver dans les momens les plus périlleux, ce sang froid et cette fermeté qui caractérisent particulièrement le grand militaire parmi les peuples civilisés.

Un parti de quatre-vingts Chaguyennes ayant été en guerre contre les Halitanes, en rencontrèrent huit à dix *loges* (*) qu'il défit sans difficulté. Quelques-uns cependant échappèrent, et furent jeter l'alarme dans le grand village, qui n'etoit qu'à peu de distance du lieu où ils avoient été attaqués. A l'instant tous les guerriers mon-

(*) Chaque loge ou cabane renferme ordinairement une famille.

tèrent à cheval et arrivèrent assez à temps pour entourer et culbuter l'ennemi, encore occupé à ramasser le butin des vaincus. Le chef des Chaguyennes voyant son parti défait, se jeta en désespéré au milieu des ennemis, où il perdit la vie. A peine restoit-il vingt hommes de cette petite armée, lorsqu'un guerrier, auquel l'expérience donnoit quelque supériorité, entreprit de les sauver et de se sauver lui-même. Il avoit observé une ravine où les Halitanes ne pouvoient pénétrer avec leurs chevaux, il s'y retira avec sa troupe, et ordonna à ceux de ses gens qui étoient armés de fusils, de les déposer près de lui. Ne se fiant à l'adresse ni au courage d'aucun d'eux, il voulut les tirer lui-même. Il exécuta cette manœuvre avec tant de sang froid et de précision, qu'il tua autant d'ennemis qu'il s'en présenta, ses gens n'étant occupés qu'à charger ses armes à mesure qu'il les déchargeoit. Désespérés de voir un aussi petit nombre d'hommes leur résister, les Halitanes mirent pied à terre, coupèrent des broussailles qu'ils lièrent en forme de fagots, se mirent à l'abri derrière, et s'approchèrent ainsi de la ravine; mais le chef Chaguyenne en les voyant changer leur plan d'attaque, avoit aussi changé celui de sa défense. Il fit reprendre les armes à ses gens, leur ordonna de les charger à trois ou quatre balles, et d'at-

tendre, pour lâcher leurs coups, que l'ennemi ne fût plus qu'à une petite distance. Il leur prescrivit en même temps de ne tirer que la moitié à la fois, de manière à donner le temps à ceux qui auroient fait le premier feu de recharger leurs armes ; cette seconde manœuvre fut exécutée avec une telle précision que les conducteurs des fagots, pour la plupart blessés, furent contraints de se retirer honteusement. Le grand chef Halitane, irrité d'une résistance aussi opiniâtre et de la perte de ses meilleurs guerriers, résolut de périr ou de tuer le chef Chaguyenne de sa propre main. Armé de son bouclier et de sa lance, il court sur lui de toute sa force ; mais son ennemi, avec la même présence d'esprit qui l'avoit dirigé pendant toute l'action, l'attend de pied ferme, et ne lui tire son coup de fusil que lorsqu'il le voit assez près pour ne pas craindre de le manquer. Il reçut en effet la balle directement au cœur, et mourut à l'instant ; un jeune Chaguyenne s'élançant vivement hors de la ravine, lui coupa la tête, aux yeux de ses gens, auxquels il la jeta en faisant le cri de victoire.

Les Halitanes désespérés de la mort de leur chef et honteux de n'avoir pu vaincre une poignée d'hommes, se retirèrent en pleurant, laissant aux Chaguyennes le chemin libre pour retourner

chez eux. Ainsi un seul homme, par son grand courage et sa présence d'esprit, arracha à une mort certaine vingt de ses compagnons, qui auroient été infailliblement accablés par le nombre.

Ces deux actions sont suffisantes pour donner une idée de l'intrépidité de ces peuples, en même temps qu'elles pourront contribuer à diminuer l'orgueil de certaines nations civilisées, qui, trop fières de leur courage, pensent que cette qualité les met au-dessus de toutes les autres. Si elles sont persuadées qu'elles partagent cette vertu avec les Sauvages, et même avec la plupart des animaux, peut-être rabattront-elles un peu de leur amour propre et de leur impardonnable vanité. C'est par sa loyauté, sa justice, sa modération, son exactitude à remplir ses engagemens, qu'un peuple civilisé doit se faire respecter; le courage appartient aux barbares comme aux nations policées, tandis que les vertus dont je viens de parler n'ont encore été pratiquées par aucun corps politique.

CHAPITRE XXXIV.

Paix des Sauvages : comment ils vont en calumet ; réception des guerriers envoyés en calumet.

Deux nations sauvages se déterminent rarement à la paix, avant de s'être fait mutuellement tout le mal qui a été en leur pouvoir ; mais lorsque enfin elles se lassent de s'entr'égorger et de se voler leurs chevaux, elles cherchent à se rapprocher et à entrer en accommodement. Celle qui a besoin de l'autre, soit pour obtenir de chasser sur ses terres, soit pour échanger des chevaux ou des denrées qu'elle ne peut se procurer, est ordinairement celle qui fait les avances. Les plus éloignées des peuples civilisés, sont le plus souvent dans ce cas, par rapport à la grande difficulté qu'elles éprouvent à se procurer des armes et des munitions de guerre ou de chasse, dont sont presque toujours pourvues les nations plus rapprochées.

Dans chaque village sauvage, il y a quelques hommes qui, pour se marier ou par caprice, ont quitté leurs nations et sont venus habiter

avec des étrangers. Une fois adoptés par les nouveaux compagnons qu'ils se sont choisis, ils sont considérés, même en temps de guerre, comme s'ils étoient nés parmi eux. Ce sont ces hommes que l'on emploie pour porter les premières paroles et offrir la paix. S'il ne s'en trouve point de la nation avec laquelle on veut traiter, on demande quelques considérés d'une nation voisine, également amie de celles qui veulent entrer en accommodement ; car il ne seroit pas prudent pour les guerriers des deux partis, d'être eux-mêmes les porteurs des propositions : ils risqueroient de périr en arrivant ou en sortant du village, si elles n'avoient pas été acceptées.

Après avoir mûrement délibéré sur les avantages de la paix, et être tombé d'accord sur sa nécessité, on remet à un des hommes dont je viens de parler, un petit sac de cuir rempli de tabac et attaché avec un cordon, auquel on fait autant de nœuds que la nation avec qui on veut traiter compte de villages. Arrivé au premier, l'envoyé entre la nuit, le plus secrétement qu'il lui est possible, dans la cabane du grand chef ou d'un considéré, auquel il explique le motif de son ambassade et à qui il remet le sac de tabac dont il s'est chargé. Le lendemain matin celui-ci convoque les vieillards, les chefs de

guerre, les braves et les considérés; il leur fait part du message qu'il a reçu, donne son avis et leur présente le signe de la paix. L'assemblée pense-t-elle qu'il est de l'intérêt général de l'accepter? le sac est offert à celui des guerriers reconnu pour porter la haine la plus violente à la nation qui fait les propositions; il le dénoue, prend du tabac dont il remplit quelques pipes, fume, fait fumer les assistans; et si toute la nation est réunie dans le même village, il divise le reste entre les plus recommandables: dans le cas contraire, il renoue le sac, observant d'y faire un nœud de moins, pour prouver aux chefs des autres villages qu'ils ont accepté les propositions. Cette première cérémonie faite, le chef annonce au député que la nation qui l'a envoyé peut venir en calumet, qu'elle sera reçue avec amitié, et que, si elle ne vient pas, il y enverra lui-même quelques-uns de ses gens à une époque qu'il détermine; si après avoir délibéré, on ne juge pas à propos d'accepter la paix, le sac est renvoyé sans avoir été délié; le chef charge l'envoyé de dire à ceux qui l'ont député, qu'ils n'entendent avoir aucune fréquentation avec eux. Ce refus est ordinairement le signal de nouvelles excursions, qui continuent jusqu'à d'autres propositions.

Lorsque les deux nations sont d'accord sur l'utilité de la paix, une d'elles indifféremment, députe un chef recommandable qui se fait accompagner par un certain nombre de guerriers, rarement au-dessous de vingt-cinq. Avant leur départ, tous les chefs et considérés s'assemblent dans la cabane des vieillards; le calumet de paix est tiré avec pompe de la natte dont il est enveloppé, et le pavillon (lorsque la nation en a reçu des Blancs,) est apporté par un des plus braves, avec des marques de respect extraordinaires. En présence de ces objets vénérés, on disserte sur l'ambassade, et l'on instruit les députés de ce qu'ils doivent dire et faire. Pendant la dissertation, une large chaudière remplie de la meilleure viande, est placée sur le feu; le tabac de paix est sorti des nattes, et le calumet est rempli de ce tabac, qui ne doit être fumé qu'à l'arrivée de la députation, par la nation avec laquelle on veut contracter amitié. La pipe est toujours d'une pierre rouge, d'un grain extrêmement fin, aussi bien polie que si elle avoit passé entre les mains de nos meilleurs ouvriers. Le tuyau ou calumet fait d'un bois moëlleux, est teint en bleu, symbole d'un ciel pur. Toute autre couleur ne plairoit pas ou seroit de mauvais augure: le rouge rappelant le sang répandu;

le vert, la mortalité ; le blanc et le jaune, un ciel sombre ou orageux.

Lorsque les viandes destinées pour le festin sont cuites, un *servant* (*) les partage en autant de morceaux qu'il y a de personnes dans l'assemblée. La première portion est placée devant le calumet et le pavillon. Avant que personne n'ait commencé à manger, le plus considéré se lève, coupe trois petits morceaux de viande, les prend au bout de ses doigts, en fait offrande au maître du ciel, au soleil, à la terre, au calumet, au pavillon ; et après les avoir priés de faire réussir ses gens dans leur ambassade, il les jette au feu. Remplissant ensuite une cuiller de bouillon, il la jette pareillement au feu en trois endroits différens, après avoir répété les mêmes cérémonies ; cela fait, il va prendre sa place. Le servant apporte devant lui le plat dont il a tiré les offrandes, dont il mange le premier ; toute l'assemblée l'imite, en se livrant à l'espérance et à la joie. Le repas fini, tous fument, font fumer la nation chez laquelle ils vont, les esprits, le calumet de paix et le pavillon. Ceux

(*) Ils appellent ainsi des hommes revêtus d'habits de femmes, dont je parlerai dans un autre endroit. Ils emploient aussi quelquefois des prisonniers, qu'ils condamnent, dès leur enfance, à ce travail humiliant.

qui doivent être chargés de ces objets précieux, se lèvent ensuite pour les recevoir de la main de ce même considéré qui a commencé la cérémonie. Il prend d'abord le calumet, qu'il présente à bras tendu à celui qui doit le porter; celui-ci s'approche, avance sa main droite jusqu'à l'épaule gauche du considéré, puis saisissant le calumet de la main gauche, il fait couler la droite le long du bras de celui qui le lui offre, jusqu'à ce qu'il puisse le prendre. Dès qu'il l'a reçu, il le frotte par trois fois du haut en bas, comme pour en séparer toutes les parties étrangères. Celui qui reçoit le pavillon, en fait autant, et sans plus différer le cortége se met en marche.

A la vue du village dans lequel ils vont en calumet, les envoyés font connoître par des signaux le sujet qui les amène, et ne s'avancent que lorsqu'un guerrier vient les y engager. Ils s'approchent alors jusqu'à une portée de fusil. Celui qui porte le calumet doit en tenir toujours une des extrémités tournée du côté du village, et rester debout aussi bien que le porteur du pavillon, pendant tout le temps que les chefs et les considérés délibèrent sur la manière de les recevoir, ainsi que sur la qualité et la quantité des présens que l'on doit leur offrir. Ces pré-

sens sont ordinairement des chevaux ou des armes.

Cela réglé, chacun sort du village, portant ou conduisant les cadeaux qu'il a déterminé de faire. Ils s'approchent des députés, et après les avoir fait fumer, les enfans offrent les présens. Alors le grand chef les invite à entrer ; lui-même marche à leur tête jusqu'à la grande cabane. Là, on invite les porteurs du calumet et du pavillon à s'asseoir sur une belle peau, à la place la plus honorable : les guerriers des deux nations se mêlent et se donnent réciproquement des marques d'amitié. De toutes parts on apporte des viandes : dans la saison, du jeune maïs, des citrouilles, des patates et des melons d'eau. Le repas fini, les députés font leurs propositions, qui consistent le plus souvent à se garantir le passage sur leurs terres pour aller à la chasse, à se réunir dans un lieu qu'on désigne pour danser, manger ou fumer ensemble ; se faire des présens, changer des chevaux, des tentes, des robes de bœuf, du maïs, etc. pour des fusils, de la poudre, du plomb, des chaudières ou autres marchandises, dont les uns sont dépourvus, tandis que les autres en ont en abondance.

Les paroles données de part et d'autre, de vivre

vivre amicalement et d'oublier toutes les plaintes que l'on a à se faire réciproquement, le calumet de paix est fumé par toute l'assemblée, qui ne s'occupe plus que de festiner les députés. Ceux-ci, après quelques jours de résidence, retournent dans leur village porter la nouvelle de leur succès.

CHAPITRE XXXV.

Danse du Calumet.

Les Sauvages ont diverses sortes de danses, qui diffèrent entr'elles par les pratiques qui les devancent ou qui les suivent, les actions qu'elles représentent ou les objets auxquels elles sont adressées. Les principales sont : la danse *des chevelures*, dont j'ai parlé au chapitre de leur guerre, celle *du calumet*, celle *du soleil* et celle *du bœuf*. Leur gravité dans ces divers amusemens, fait un contraste si extraordinaire avec leurs mouvemens précipités et leurs gestes burlesques, que le spectateur étranger ne sauroit décider de quel sentiment ils sont affectés.

La danse du calumet n'a jamais lieu que lorsque deux ou plusieurs nations amies se trouvent réunies, ou campées à peu de distance les unes des autres. Celle qui veut danser le calumet à l'autre, lui en fait la proposition de la manière suivante :

Suivi de cinq ou six guerriers distingués, un des chefs se présente à celui à qui l'on veut danser le calumet, en en tenant un à sa main rempli

du meilleur tabac qu'il a été en son pouvoir de se procurer. Il le dépose à ses pieds, l'invite à le fumer, en lui faisant part du desir qu'ont ses gens de se divertir avec les siens et de lui danser le calumet, ainsi qu'à ses enfans. Si le chef accepte, il prend le calumet, l'allume lui-même et fume; alors les guerriers lui témoignent leur joie de la manière la plus expressive. Ils font venir ses enfans et les caressent les uns après les autres, en leur passant plusieurs fois les mains sur le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds; si au contraire il n'accepte pas, il repousse le calumet, expose aux députés qu'il est, ainsi que ses gens, *digne de pitié* (*), et qu'ils sont dépourvus des objets nécessaires pour célébrer convenablement une semblable fête. Il les engage à renvoyer la partie à des temps plus heureux.

Le chef qui a consenti à recevoir l'honneur de la danse, appelle dans sa cabane ses plus proches parens, il les invite à *prendre pitié de lui* et de ses enfans, et à l'aider à faire honneur au calumet qu'on se dispose à lui danser. Tous s'empressent de lui offrir ce qu'ils possèdent: ce

(*) Cette expression est littéralement traduite, et appartient à toutes les nations Sauvages de l'Amérique septentrionale.

sont presque toujours des chevaux, à proportion du nombre qu'ils en ont en leur pouvoir, ou des armes.

Lorsque les parens ont annoncé la quantité et la qualité des cadeaux qu'ils veulent faire, le chef fait haranguer toute la nation par un vieillard qui excite les braves, les jeunes gens, les femmes même à se piquer de générosité, et à aider leur chef à rendre la fête digne de la réputation qu'il s'est acquise. S'il est aimé, les présens affluent de toutes parts; dans le cas contraire, ils sont peu considérables, quelquefois même ils se réduisent à ceux de sa famille.

Le lendemain, les danseurs, tenant un calumet dans la main gauche et dans la droite un chichakois, sortent de leurs cabanes précédés des chefs et considérés, qui portent également des chichakois. Les filles et les femmes des guerriers qui donnent la danse, suivent, chargées des présens qui doivent accompagner le calumet. L'on forme un grand cercle, au centre duquel se tiennent les danseurs, et les femmes et les filles vont déposer les présens aux pieds de leurs maris ou de leurs pères.

Précédés des chanteurs et danseurs, les vieillards et les considérés vont chercher à sa cabane le chef auquel ils donnent la danse et l'amènent au milieu d'eux, portant ses enfans entre leurs

bras. Il s'assied dans une place qui lui a été préparée, où il reçoit les présens qui lui ont été destinés ; ses enfans sont placés sur quatre fagots d'herbes odoriférantes, arrondis en forme de nid d'aigle. Un considéré se fait apporter un vase rempli d'eau, prend une poignée d'herbes, leur fait une légère aspersion sur la tête, le visage et le corps, et les essuie aussitôt ; cette cérémonie est celle de l'adoption, qui doit attacher pour la vie le père et les enfans à la nation.

Pendant ce temps-là, les braves racontent à haute voix leurs exploits guerriers, et se félicitent les uns les autres des victoires qu'ils ont remportées. Après l'adoption, les enfans assis sur les herbes dont j'ai parlé, sont environnés par des considérés qui les cachent aux regards du public ; des femmes s'avancent, les peignent, leur mettent des vêtemens neufs, leur attachent les cheveux, les frottent de vermillon ou d'autres couleurs, conformément au goût de la nation, après quoi chacun prend sa place, et la danse commence.

Les deux danseurs parcourent d'abord le cercle assez tranquillement ; mais bientôt s'animant l'un et l'autre, ils s'agitent graduellement et finissent par faire des contorsions qu'il est impossible de dépeindre, imitant, disent-ils, le vol de l'aigle, tantôt lorsqu'il fond rapidement sur sa proie,

tantôt lorsqu'il plane dans les airs, tantôt enfin lorsqu'il combat un ennemi foible, presque toujours indigne de lui : plus leurs gestes sont outrés, plus l'assemblée s'anime. Le délire croit avec la violence des mouvemens, jusqu'à ce que les danseurs s'abandonnant tout entiers, fassent partager aux spectateurs leur fureur à un tel point, que chacun paroît hors de lui. C'est alors que la générosité n'a plus de bornes; ils se font des présens mutuels, et se dépouillent de tout ce qu'ils possèdent, sans penser au lendemain. Hommes, femmes, enfans, vieillards, se laissent emporter par le plaisir de donner : quelques-uns ne sont satisfaits que lorsqu'ils ne possèdent plus rien au monde. Cette libéralité est poussée au point que souvent le chef est obligé d'en arrêter le cours, en arrachant avec violence à un des danseurs le calumet qu'il tient à la main, et le chichakois dont il se sert pour marquer la mesure. Cet acte d'autorité fait à l'instant cesser la danse et les présens.

C'est alors que l'on amène les chevaux destinés aux danseurs, qui les reçoivent des mains du chef. Au son des timbales et des chichakois, il est reconduit à sa cabane ainsi que ses enfans, et la fin du jour se passe à se festiner et à s'entretenir du plaisir que l'on a éprouvé, et des

présens que l'on a faits, beaucoup plus que de ceux que l'on a reçus.

Une aventure arrivée à un François chez les Ricaras, prouvera jusqu'où les Sauvages poussent la générosité dans ces momens de délire ou d'ivresse. Ayant été invité à une danse de calumet, il accepta sans difficulté; mais comme il n'avoit rien avec lui dont il pût faire présent, il craignoit d'en recevoir et se tenoit à l'écart. Un jeune chef Chaguyenne l'apperçut, perça la foule, le prit par la main, le plaça au milieu des considérés, et disparut comme un éclair. Quelques minutes après il revint, lui fit signe de se lever, le dépouilla de ses vêtemens, et le conduisit au milieu du cercle, près d'une jeune femme qui paroissoit être la sienne; elle tenoit sur ses bras un habit galonné, un chapeau à plumet, une paire de superbes mitasses (*), une chemise et des souliers ou mocksines en peau de chevreau, douce comme un linge et garnie de porc-épic; à un signe que lui fit son mari, elle déposa tout cela aux pieds du François. Elle étendit ensuite les mains sur lui, le frotta de la tête aux pieds à plusieurs reprises, et repassa

(*) Espèce de pantalons divisés en deux parties, qui les couvrent depuis les pieds jusqu'au dessus des hanches; ils ne s'en servent qu'en hiver ou les jours de fête.

ensuite ses mains sur elle de la même manière: Moitié étonnement, moitié curiosité, le François attendoit en silence la fin de cette cérémonie, lorsque le jeune chef, après l'avoir revêtu des habits que sa femme lui avoit apportés, et y avoir ajouté une superbe robe de bœuf garnie de porc-épic, le reconduisit à sa place au milieu des cris de joie de tous les spectateurs. Pour apprécier le présent du jeune chef, il faut savoir que l'habit ainsi que le chapeau, lui avoient été donnés par les Blancs dans leur premier voyage auprès de sa nation, et qu'il étoit probable qu'il ne recevroit jamais un semblable cadeau. Quelques instans après avoir été conduit à sa place, ce François reçut encore deux fusils, deux cornes à mettre de la poudre, et diverses petites bagatelles plus curieuses qu'utiles. Se piquant alors de générosité, il distribua à son tour ses vêtemens, des bijous en argent, et quelques pièces de monnoie, que ces peuples attachent à leur cou en guise de médailles. L'on doit observer que les bijous en or n'ont aucun mérite à leurs yeux, qu'ils donnent même la préférence à l'étain sur ce précieux métal.

Ce qui avoit paru le plus extraordinaire au François dont je viens de parler, dans le cours de la cérémonie où il avoit joué un des principaux rôles, étoit l'action de la jeune femme,

qui, après avoir passé les mains sur lui, les avoit repassées sur elle-même par l'ordre de son mari. On lui apprit que cet homme pensoit que les enfans qui naîtroient désormais de sa femme, seroient forts, vigoureux, bons guerriers, et qu'ils vivroient long-temps exempts d'infirmité; tant est grande la confiance et la vénération de ces peuples pour des hommes qui n'ont sur eux d'autres avantages que ceux de la couleur, qu'ils paroissent préférer à la leur propre, et de la civilisation qui quelquefois est loin de les rendre meilleurs.

CHAPITRE XXXVI.

Danse du Soleil.

Cette danse n'est point en usage chez tous les peuples Sauvages, ni même parmi tous ceux qui habitent le haut Missouri. Elle paroît appartenir exclusivement aux Sioux des Prairies, aux Chaguyennes, aux Tocaninambiches, et autres peuples voisins, qui ont pour cet astre un respect particulier.

Au jour destiné à la célébration de la fête du Soleil, on élève au milieu d'une prairie une grande cabane couverte et entourée de peaux de boeufs, semblables à celles qui servent à la construction des tentes. Les chefs et les vieillards les plus instruits dans les usages religieux, y sont assis dans une place distinguée, tenant à la main des timbales et des chichakois; tandis que les jeunes gens, les femmes et les jeunes filles, le visage barbouillé des couleurs qui expriment la gaieté, remplissent le reste de la cabane, observant de se tenir le plus près possible des ouvertures qui lui servent d'entrée. C'est ici le cas d'observer qu'une quantité déterminée de parures, appar-

tient exclusivement aux guerriers qui se sont distingués ; ceux qui les portent sans les avoir méritées, sont bafoués jusqu'à ce qu'ils s'en soient dépouillés. L'on connoît par exemple le nombre des exploits d'un guerrier, par celui des corbeaux qu'il porte au bas des reins les jours de cérémonie ; le pic-bois, la perruche ou l'épervier attachés à la chevelure, désignent des faits d'armes particuliers, et celui seul qui a tué un ours blanc peut porter un collier de ses griffes. Cette dernière parure rend particulièrement un guerrier recommandable, l'ours blanc étant de tous les animaux de l'Amérique septentrionale, le seul qui se jette sur l'homme sans en avoir été blessé ou assailli. Il est tellement féroce, que l'on en a vû attaquer des partis Sauvages, et ne cesser d'égorger qu'après avoir reçu des coups mortels ; quelquefois même il entre la nuit dans leurs cabanes, les surprend endormis, et en massacre plusieurs avant que leurs camarades aient pu leur donner le moindre secours.

Lorsque tout le monde est assemblé, on allume à quelque distance de la loge, un grand feu, autour duquel on place des chaudières remplies des meilleures viandes. Un chef annonce qu'il est temps d'apporter les présens que l'on veut faire au Soleil. De toute part on voit arriver les armes, les chaudières, les robes

de bœuf, enfin tout ce que chacun a de meilleur et de plus précieux à sa disposition. Ces préparatifs doivent être entièrement terminés avant le lever du soleil.

Aussitôt que ses premiers rayons commencent à dorer l'horizon, les vieillards entonnent les chants, et marquent la mesure avec les timbales et les chichakois. Les jeunes gens de l'un et l'autre sexe, portant à la main des calumets de cérémonie, commencent la danse dans l'intérieur de la cabane, tandis que douze jeunes garçons nus dansent en dehors, les bras levés vers le soleil dont ils suivent constamment le cours. L'un d'eux tient à la main un calumet garni des plumes les plus rares et les plus brillantes, dont il tourne constamment l'extrémité de son côté. Les danseurs de la cabane interrompent de temps à autre leur danse, pour manger et boire; mais les douze jeunes garçons qui sont au dehors, tiennent les bras élevés vers le soleil, aussi long-temps qu'il paroît sur l'horizon, sans prendre aucun aliment. L'on répète cet exercice quelquefois dix jours consécutifs, si pendant cet intervalle le temps ne cesse pas d'être calme et serein.

Lorsque les danses sont terminées, les offrandes se divisent entre les guerriers qui sont connus pour en avoir besoin. Bel exemple pour les peuples civilisés, chez lesquels on parle tant de

libéralité et de bienfaisance, tandis que ces vertus y sont si rarement exercées. Les anciens Sauvages du Canada, avoient pour usage dans la célébration de leurs fêtes, de consumer dans les flammes les offrandes faites à l'astre lumineux auquel elles étoient offertes.

Il m'a été impossible d'obtenir des Sauvages aucun renseignement précis sur l'institution de cette fête. Les plus anciens répondent qu'ils ont reçu cette pratique de leurs pères. Ils pensent que de cet astre dépendent la force et le courage de leurs guerriers, la santé de leurs enfans, leur prospérité et l'augmentation de leur population; que lui seul a le don de les préserver des maladies contagieuses, ou de les guérir de leurs infirmités; que c'est lui enfin qui leur procure ce grand nombre de bœufs sauvages, si nécessaires à leurs vêtemens et à la nourriture de leurs familles. La reconnoissance paroît avoir donné naissance à cette pratique religieuse, dont le but ne sauroit trop être admiré.

CHAPITRE XXXVII.

Danse du Bœuf.

LORSQUE deux nations amies sont campées à peu de distance, ou que la même nation est divisée en plusieurs villages peu éloignés, elles se donnent souvent le plaisir de cette danse, pour laquelle il n'y a ni saison ni jour marqués. Un village veut-il danser *le bœuf* à ses voisins, quinze ou vingt guerriers recommandables s'assemblent dans une cabane, revêtent leurs habits de guerre, et s'arment de toutes pièces. Ils se coiffent d'un bonnet fait de la dépouille d'une tête de bœuf sauvage, à laquelle les cornes sont attachées ; et le tout est lié avec une lisière de cuir, garnie de porc-épic, soigneusement travaillée.

Dans cet accoutrement, les guerriers s'avancent jusqu'au lieu destiné à la danse, accompagnés des chanteurs qui portent à la main les chichakois et les timbales. Ils s'étudient à contrefaire l'animal qu'ils cherchent à imiter ; tantôt ils mugissent comme lui, et font voler au loin la poussière avec leurs pieds ; tantôt ils se poursuivent

les uns les autres, ainsi que font ces animaux au temps du rut ; tantôt enfin ils imitent les combats qu'ils se livrent à coups de cornes et de pieds. Ils continuent ces jeux en variant leurs attitudes et leurs gestes, en présence de ceux à qui ils donnent ce divertissement, pendant une demi-journée et quelquefois davantage, sans laisser appercevoir le moindre signe de fatigue. Ils font au contraire avant de les cesser de nouveaux efforts d'activité, de légéreté et de souplesse. Pendant la danse, les vieillards ne cessent de haranguer leurs gens et de les exciter à faire des présens aux danseurs : ces présens sont presque toujours si considérables, qu'ils peuvent en distribuer à toutes leurs familles et à leurs amis.

CHAPITRE XXXVIII.

Habillement, logement, complexion et tempérament des Sauvages du haut Missouri. Leurs armes.

PARMI les peuples qui habitent le haut Missouri, tous les hommes jeunes ou vieux sont nus pendant l'été. Une couverture de peau de biche passée, qu'ils portent négligemment sur leurs épaules, (à peu près comme les Espagnols portent le manteau) leur sert plutôt de parure que de vêtement. Celles des jeunes gens sont garnies de porc-épic, ou *matachées* de diverses couleurs. Insensibles aux chaleurs de l'été dont ils ne cherchent point à se mettre à l'abri, ils le sont presque également aux rigueurs de l'hiver qui, dans ces contrées, se fait sentir rudement. Cependant, lorsque la neige couvre la terre, ou que les vents froids soufflent avec violence, ils se couvrent le corps d'une chemise de peau de cabri passée; de longues mitasses de peau de chevreuil les abritent depuis les pieds jusqu'au-dessus de la ceinture : ils ne quittent plus leurs

mocksines

mocksines (*), et changent leurs couvertures de chevreuil pour des peaux de bœufs préparées, qui leur servent de vêtement le jour, et de lit la nuit.

Ils n'ont aucun usage particulier pour l'arrangement de leurs cheveux, qu'ils portent plus ou moins longs, mais généralement en désordre, excepté les jours de fête, où les jeunes gens les relèvent avec soin. Quelques-uns y entre-mêlent des plumes, ou les teignent avec le suc de diverses plantes dont ils connoissent parfaitement les propriétés. Presque tous les Sauvages ont dès leur enfance les cartilages des oreilles coupés; leurs parens ont soin d'y introduire des morceaux de bois arrondis ou des rouleaux de fil de laiton, dont la grosseur augmente à proportion que l'enfant croît en âge. Les Mandannes, Gros-ventres, Halitanes et Corbeaux, sont les seules nations connues qui ne se mutilent pas les oreilles. C'est au cou qu'elles portent les objets qui leur servent d'ornement. Il est difficile d'imaginer jusqu'à quel point ces cartilages ainsi tirés se prolongent. J'ai vu un Sauvage *Miami*, dont les boucles d'oreille venoient tomber sur sa poitrine, au-dessous des mamelons, quoiqu'elles ne fus-

(*) Souliers de peau en forme de chaussons.

sent assurément pas longues de plus de trois pouces. Un grand nombre portent au nez les mêmes ornemens qu'aux oreilles, à la différence près de leur grandeur.

Les femmes sont couvertes d'une espèce de chemise longue qui s'attache sur les épaules, et descend jusqu'à la cheville du pied. Ces chemises sont de peaux de cabri, molles et passées avec soin. Elles les garnissent de franges, ou les bordent de porc-épic ou de *rassade* (*). Les plus jeunes y attachent un grand nombre de coquillages ou de grelots. Outre ces chemises, elles portent toujours une couverture légère en été, et pesante en hiver. Elles ont comme les hommes les oreilles coupées et garnies de bijous, mais elles ne s'étudient pas comme eux à en alonger le cartilage. La rassade bleue est de tous les ornemens celui qu'elles préfèrent et qu'elles achètent à plus haut prix. Les filles et les jeunes femmes nattent leurs cheveux des deux côtés de la tête, et les roulent autour d'une pelote de cuir qu'elles s'attachent derrière les oreilles. Elles couvrent ces pelotes d'une bande de peau de cabri passée et garnie de porc-épic ou de rassade. Elles se barbouillent comme les hommes

(*) Petits grains de verre ou de faïence percés.

de différentes couleurs, mais le vermillon est celle qu'elles préfèrent.

Les Sioux des Prairies, les Chaguyennes et les Tocaninambiches, sont les plus propres de tous les peuples Sauvages. Leurs habillemens sont faits avec plus de soin, leur chevelure mieux entretenue, leurs tentes plus régulières. Les Ricaras, au contraire, sont si mal-propres que l'on ne sauroit toucher à rien chez eux ou sur eux, sans la plus grande répugnance.

Les Sauvages du haut Missouri sont sédentaires ou errans. Les sédentaires sont ceux qui, fixés dans des villages, ne s'en éloignent que pour chasser ou aller en guerre; tandis que les peuples errans suivent les animaux dont ils tirent leur subsistance, et emmènent avec eux tout ce qu'ils possèdent, sans s'inquiéter de la culture. Ils vivent de viande ou de fruits, lorsque la saison leur en offre, et font quelquefois avec les peuples sédentaires qui cultivent le maïs, les citrouilles et le tabac, les échanges qui peuvent leur convenir.

Les peuples sédentaires se construisent des cabanes dans le lieu de leur résidence, et portent des tentes lorsqu'ils vont à la chasse. Les cabanes sont rondes, terminées en forme de cône, et grandes à proportion du nombre d'individus qu'elles doivent contenir. Il n'est pas

rare d'en voir qui ont au-dela de cinquante pieds de diamètre. Lorsqu'une famille Sauvage veut se construire une demeure, elle en trace le contour avec des poteaux fourchus, de six à sept pouces de diamètre sur sept pieds de hauteur. Ces poteaux sont distans les uns des autres de dix pieds environ. L'on pose sur les fourches des pièces de traverse de quatre à cinq pouces de diamètre, et l'on garnit les intervalles entre chaque poteau avec de petits bois qui se touchent presque tous; ces bois sont recouverts et mastiqués en dehors et en dedans avec de la terre foulée avec force jusqu'à la hauteur des traverses, qui peuvent être considérées comme le premier étage de la maison.

Cette première opération terminée, l'on creuse au centre de la cabane une place quarrée d'environ dix pieds sur chaque face, aux angles de laquelle on élève un fort poteau de dix-huit à vingt pieds de long que l'on enfonce en terre, le plus solidement possible. Au sommet de ces poteaux, on attache de fortes traverses, destinées à soutenir la couverture; elle est faite de longues perches grosses comme le bras, dont une extrémité est appuyée sur les premières traverses, et l'autre sur celles dont je viens de parler et qu'elles excèdent en hauteur de plus de quatre ou cinq pieds, de manière à ne laisser qu'un

petit espace pour donner passage à la fumée. Ces perches sont recouvertes de jonc ou de petites branches de saule, mastiquées avec de la terre, de cinq à six pouces d'épaisseur qu'ils pétrissent et foulent de la même manière que celle dont leurs cabanes sont enduites.

Quant aux tentes des peuples errans, elles sont grandes à proportion de la famille qu'elles doivent contenir, et faites de peaux de bœufs sauvages, cousues les unes aux autres; elles se terminent ainsi que les cabanes en forme de cône tronqué. Elles sont presque toutes traînées par des chiens bien dressés, sur de petits chariots grossièrement construits. Le lieu du campement déterminé, une demi-heure est plus que suffisante pour l'établissement d'un village, quelque étendu qu'il soit. Les peuples sédentaires emploient, pour la plupart, des tentes de la même forme lorsqu'ils vont en partis de chasse. Bien différens de ceux du bas Missouri ou du Mississipi, qui se construisent à chaque campement une cabane d'écorce, qu'ils se contentent d'abriter avec quelques peaux d'ours du côté d'où viennent ordinairement les orages.

Les nations du haut Missouri n'ont encore reçu des Blancs ni armes, ni vêtemens, ni chaudières, ni instrumens de culture, ni outils d'aucune espèce. Ils font bouillir leurs viandes dans

des pots de terre qu'ils fabriquent eux-mêmes. Des pierres aiguës, fortement attachées à un manche de bois durci au feu, leur servent de hache; des cornes de vache redressées et endurcies dans l'eau bouillante, leur servent de coins à fendre le bois : leurs masses sont d'énormes cailloux incrustés (*), pour ainsi dire, dans un bâton d'environ deux pieds et demi de longueur. Pour faire du feu, ils prennent deux morceaux de bois, l'un dur et l'autre mou, qu'ils frottent avec force entre leurs mains; le plus dur forme dans l'autre un trou, dont il se détache des parties enflammées : elles sont recueillies sur un morceau d'agaric de pin ou de frêne, qui s'embrase avec plus de facilité que notre amadou; et dans les temps les plus humides, une minute suffit pour se procurer du feu. Leurs plats sont en bois, et les paniers que les femmes emploient à transporter le maïs, sont d'écorce ou de branches de jeunes saules, agréablement travaillés.

Les pioches des femmes Sauvages sont faites

(*) Pour emmancher leurs masses, ils entr'ouvrent une branche d'arbre d'environ deux pouces de diamètre, y introduisent le caillou qu'ils veulent employer, le serrent fortement aux deux extrémités de la fente, et le laissent ainsi quelquefois deux années consécutives.

de l'os de l'épaule d'un bœuf, fortement attaché à un bois crochu. Leurs seaux sont des estomacs de ces animaux, passés avec art dans deux baguettes arrondies : ils emploient les vessies à mettre de la graisse ; les cornes leur font des cuillers ; le poil, des cordes pour attacher leurs chevaux ; ils cousent avec les nerfs ; et les peaux, outre des tentes et des lits, leur font des canots, au moyen desquels ils descendent les rivières ou traversent les lacs ; enfin, l'os de la jambe d'une jeune vache affilé sur une pierre, fournit aux femmes des ciseaux et des outils propres à gratter les peaux des animaux nouvellement tués. Ainsi la nécessité a fait trouver à ces peuples, dans le même animal, tout ce qui peut leur être utile pour les loger, les vêtir ou les nourrir. Qui désormais osera les outrager !

Les armes de tous les peuples du haut Missouri sont l'arc, la lance et la massue. Ils lancent les flèches avec tant de force, qu'à une assez grande distance ils traversent un bœuf sauvage, quoique garanti par une peau épaisse et un poil extrêmement fourré. L'armure de leurs flèches est une petite pierre tranchante comme un couteau, leur carquois une peau de jeune chevreuil ou de loutre, la corde de leur arc un nerf de bœuf préparé avec soin. Une autre arme dont ils se servent avec beaucoup de dextérité, est celle qu'ils

appellent *wakaton ;* c'est un caillou rond, gros comme une de nos balles à paume, enveloppé et pressé dans un petit sac de peau avec tant de force, que l'on seroit tenté de croire qu'il y a été collé ; à cette pelote, est cousu un morceau de cuir long d'un pied et demi environ, attaché à un bois pliant, de la longueur d'un manche de fouet ordinaire. Lorsqu'ils combattent à cheval, ils portent cette arme attachée au poignet, et en frappent rudement leurs ennemis en passant près d'eux à toute course. Elle est réputée une des plus meurtrières : mais toutes sont bien inférieures à celles à feu, qui donnent aux nations qui en sont fournies un avantage tel, qu'au premier coup de mousquet, leurs ennemis lâchent le pied, sans essayer même de faire résistance.

Les Sauvages sont en général grands et bien faits. Les Sioux des Prairies sont les plus beaux, les plus braves et les plus agiles, mais aussi les plus fourbes de tous les peuples connus. Les Chaguyennes, presque aussi beaux qu'eux, ne sont guères moins braves, et sont francs dans leur conduite et leurs transactions. Les Panis et les Ricaras sont les plus petits, les plus laids et les plus mal faits de toutes les nations du haut Missouri ; ils sont aussi, après les Sioux, les plus turbulens de toutes ces contrées. Les Man-

dannes et Gros-ventres sont grands ; mais leur peu d'amour pour la guerre, joint à la vie sédentaire qu'ils mènent, les fait regarder comme des lâches : ils ont cependant prouvé quelquefois que s'ils n'aimoient pas à attaquer, ils savoient assez bien se défendre. Leurs femmes sont les plus blanches de toutes celles de l'Amérique septentrionale ; quelques-unes même ont les yeux bleus et les cheveux approchant du châtain.

Les Sauvages de l'un et l'autre sexe ont la peau rouge ou olivâtre, les cheveux longs, plats et noirs, les dents blanches et bonnes ; et quoiqu'ils ne vivent que de viande, leur haleine est aussi pure que l'air qu'ils respirent. Quelques écrivains ont prétendu que la nature leur avoit refusé cette marque de virilité, qui caractérise extérieurement l'homme de tous les pays ; mais c'est une erreur grossière. Je ne saurois affirmer que les Sauvages aient autant de barbe que les peuples d'Europe, parce qu'ils l'arrachent dès qu'elle se laisse appercevoir ; mais j'en ai vu moi-même qui ayant négligé cette pratique, l'avoient longue et assez épaisse. Ils s'épilent le corps avec le même soin, pour ne pas ressembler, disent-ils, aux animaux dont leurs forêts sont peuplées. Il est extrêmement rare de trouver parmi eux des hommes boiteux, bossus ou privés de quelques-uns de leurs sens. Ils ne sont pas capables de

porter de pesans fardeaux; mais en revanche, ils sont infatigables à la marche, courent et dansent des journées entières sans éprouver aucune fatigue. Ils peuvent manger autant qu'ils le veulent, ou se priver de nourriture plusieurs jours sans en être incommodés; ils sont pour ainsi dire insensibles au froid et à la chaleur, et en supportent les excès sans jamais s'en plaindre; enfin, s'ils ne jouissent pas de tous les agrémens de la vie des peuples civilisés, ils en sont bien dédommagés par la privation d'une quantité de maladies, dont ils ignorent jusqu'au nom. L'hydropisie, l'apoplexie, la paralysie, la goutte, l'asthme, la phthisie, la gravelle, la pierre, etc. sont inconnues de ces hommes qui poussent leur carrière très-loin, lorsqu'ils échappent au fléau de la guerre ou qu'ils ne se tuent pas eux-mêmes. Car il est assez commun de voir des vieillards se poignarder ou se pendre, parce qu'ils ne peuvent plus suivre les jeunes gens à la chasse, ou que les forces leur manquent pour se venger de leurs ennemis.

CHAPITRE XXXIX.

Amours et Mariage des Sauvages.

IL seroit trop long et peu intéressant d'entrer dans les détails minutieux des amours de chacune des nations Sauvages, dont j'ai tracé les mœurs et les habitudes. Je ne m'attacherai qu'aux usages généralement observés par les chefs, qui se piquent de suivre scrupuleusement les coutumes de leurs ancêtres.

Lorsqu'un jeune homme desire épouser la fille d'un chef, il s'adresse à son père ou à quelqu'un de ses parens, d'une bravoure reconnue, qui va la nuit trouver le père de la fille. Il lui explique le sujet de sa visite, lui fait l'éloge du jeune homme qu'il propose, et l'engage à l'accepter pour gendre ; jamais il n'en reçoit une réponse définitive, l'usage voulant que toute sa famille soit informée de la proposition. Le lendemain, le père appelle dans sa cabane les frères et oncles de la fille, leur communique la proposition qui lui a été faite, et leur demande leur avis. Ceux-ci examinent ensemble si l'amant compte dans sa famille beaucoup de braves, s'il

est bon chasseur ou bon guerrier. S'il n'a aucune de ces qualités, on convient de donner au porteur de paroles un prétexte pour éluder le mariage ; si au contraire le parti les flatte, on lui annonce qu'il a le suffrage unanime de la famille. Alors il convoque ses parens, leur fait part de la demande qu'il a faite, de l'accueil qu'elle a obtenu, et les engage à fournir aux dépenses indispensables en pareille occasion. Tous lui apportent des présens, que celui qui a été chargé des propositions porte, à leur tête, à la cabane de la future épouse. Les chevaux sont attachés à la porte, et les autres présens déposés aux pieds du père, qui assemble une seconde fois ses parens et leur distribue tout ce qu'il a reçu, à proportion du degré de considération dont ils jouissent.

Jusques-là le jeune homme n'a pas mis le pied dans la cabane de la fille : mais le lendemain on lui porte des présens, on le ramène en triomphe vers sa femme ; après l'avoir fait manger et fumer, on lui annonce qu'il peut venir habiter avec elle lorsqu'il le voudra. Quelques jours après l'accomplissement du mariage, les frères de la jeune femme entrent de grand matin dans la loge où les nouveaux époux ont passé la nuit, et tirent de son lit le mari, qu'ils portent sur une natte au milieu de la cabane. Un vieillard

s'avance gravement avec un vase rempli d'eau, le lave de la tête aux pieds, le frotte de terre rouge ou de vermillon, lui met des souliers neufs, des mittasses, une chemise fine et molle, et le couvre d'une peau de vache *matachée* à leur façon. Les beaux-frères lui donnent des armes de toute espèce, et le reçoivent au nombre de la famille avec laquelle il doit demeurer au moins jusqu'à ce qu'il ait un enfant; alors, et seulement alors, il peut se bâtir une cabane et aller vivre où bon lui semble. Si le nouveau mari habite constamment avec sa femme, il peut disposer de toutes ses sœurs cadettes qu'il épouse, le plus souvent à mesure qu'elles atteignent l'âge de puberté. Quelques-uns ont cinq à six femmes, toutes sœurs, qui vivent toujours entr'elles en bonne intelligence. La polygamie qui est admise chez tous les peuples Sauvages, y a très-peu d'inconvéniens; les femmes étant accoutumées à regarder les hommes comme des êtres supérieurs, aux plaisirs ou aux besoins desquels elles doivent servir.

L'homme est libre de quitter sa femme et de passer, quand il le veut, à d'autres noces; mais celle-ci n'acquiert le même droit que lorsqu'elle a été abandonnée par un premier mari. Alors, pour me servir de leurs propres expressions,

elle devient *libre de son corps* (*) et maîtresse de vivre à son gré. Elles usent généralement de cette liberté jusqu'à la licence, et ne s'attachent à un homme que lorsqu'à un âge avancé, elles ont eu de lui un certain nombre d'enfans. Celui qui se sépare de sa femme après en avoir eu des enfans, n'emporte avec lui que ses vêtemens et ses armes. Chevaux, tentes, butin, ustensiles utiles à la cabane, tout reste à la femme qui en dispose à son gré. Celle qui perd son premier mari appartient de droit au frère cadet du défunt, qui l'épouse aussitôt, s'il est observateur zélé des usages de ses pères.

Une des choses que dans nos mœurs les Sauvages conçoivent le plus difficilement, c'est le lien indissoluble que nous contractons avec nos femmes. Comment, disent-ils, ces hommes Blancs si supérieurs à tous les autres par leur génie, leur industrie et leurs connoissances, peuvent-ils former des nœuds qu'ils ne doivent jamais rompre? Esclaves de leurs femmes, ils sont obligés d'en supporter les caprices ou la mauvaise humeur, et se condamnent à vivre avec elles, quelque dégoût qu'elles puissent leur inspirer. Aucune raison ne peut les faire revenir sur cette opinion : ils finissent par dire que celui

(*) Expression Indienne.

qui se lie perd sa liberté, et cesse par-là même d'être homme.

Les Sioux, les Chaguyennes et les Tocanimambiches sont extrêmement jaloux de leurs femmes, qu'ils maltraitent, et tuent même quelquefois ainsi que leurs amans, lorsqu'ils les surprennent ensemble. Les Mandanes, Ricaras, Gros-ventres et autres peuples du Nord, ne font au contraire aucun cas de la fidélité conjugale; ils se plaisent même à *régaler* (*) leurs amis, de leurs femmes les plus jeunes et les plus jolies. Arrive-t-il quelques Blancs? les pères, les frères ou les maris s'empressent de leur amener leurs filles, leurs sœurs ou leurs épouses, parmi lesquelles ils choisissent. Aussi les femmes et filles sont-elles si débauchées qu'elles semblent n'appartenir à personne, mais être un bien commun dont les uns et les autres se servent à leur gré. Celles des peuples jaloux, quoique plus prudentes dans leur conduite extérieure, n'en sont guères moins libertines. Beaucoup portent sur leurs visages les traces de la jalousie de leurs époux, qui souvent leur coupent le nez ou les oreilles. Aussi, lorsqu'elles sont surprises, fuyent-elles souvent chez les nations voisines,

(*) C'est leur expression littéralement traduite.

parmi lesquelles elles trouvent un asile et un aliment à leur dépravation.

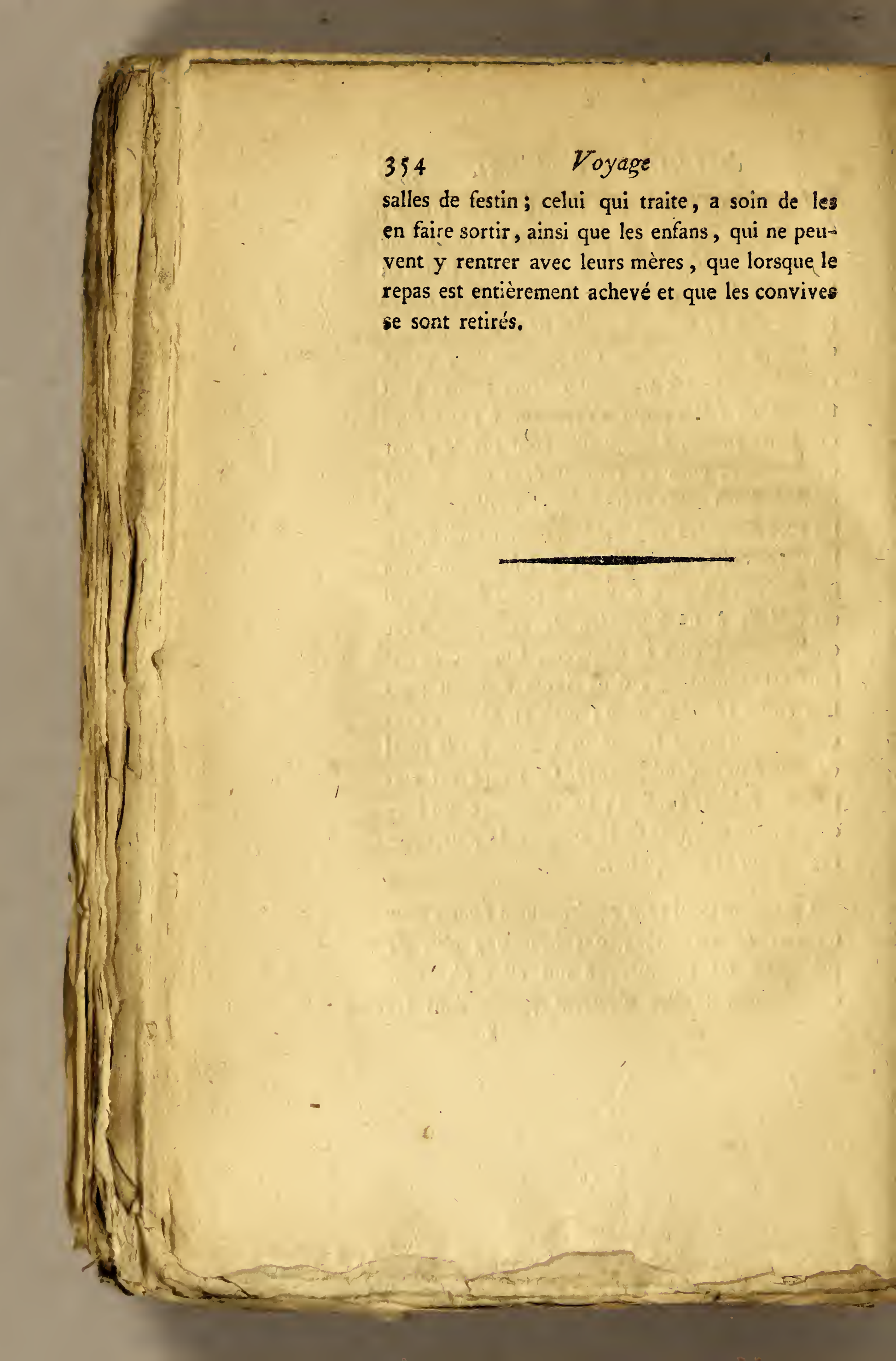
Il y a dans toutes les nations Sauvages des hommes revêtus d'habits de femmes, qui sont assujettis aux mêmes travaux qu'elles. Ils ne vont ni à la guerre ni à la chasse, mais servent, selon les circonstances, à satisfaire la passion brutale de l'un et de l'autre sexe. Ces hommes, que l'amour de la paresse et une abominable dépravation portent à mener ce genre de vie, sont méprisés des guerriers, qui ne les emploient qu'aux ouvrages les plus vils. Vont-ils à la chasse ? s'ils les conduisent avec eux, c'est pour garder leurs chevaux, peler ou passer les peaux des gibiers qu'ils tuent, porter la viande, couper le bois, allumer le feu, et à défaut de femmes, les faire servir à satisfaire une passion brutale que réprouve la nature.

Les femmes Sauvages sont, ainsi que les autres, sujettes aux indispositions périodiques; mais aussi long-temps qu'elles durent, elles restent hors de la cabane, dans laquelle on ne fait pas même cuire ce qu'elles mangent. S'il arrive qu'elles en soient atteintes dans l'intérieur, les nattes de guerre et les sacs à médecine sont exposés à l'air jusqu'à leur parfait rétablissement.

Aussitôt

Aussitôt qu'une femme s'est déclarée grosse, son mari cesse de la fréquenter; elle-même observe assez exactement la continence jusqu'au trentième jour après ses couches. Ce temps passé, elle ne manque guères de se dédommager du temps perdu. Celles qui pendant leur grossesse continuent à fréquenter leurs maris, sont traitées de folles, qui s'exposent à périr ainsi que leurs enfans. Lorsqu'elles sont sur le point d'accoucher, elles se retirent dans une cabane destinée à cet usage, où quelques vieilles femmes les accompagnent et les aident autant qu'il est en leur pouvoir ; mais il est extrêmement rare qu'elles aient besoin d'aucun secours étranger. Il est difficile à un Européen de concevoir avec quelle facilité elles se délivrent. Lorsque la nation est sédentaire, deux jours suffisent pour leur entier rétablissement; mais en chasse, l'accouchement d'une femme ne retarde pas le parti de plus d'une demi-journée. Ce temps est employé à baigner l'enfant, lui construire un berceau et l'envelopper de la manière la plus commode pour le transporter.

Les femmes qui sont généralement tenues dans un état de servitude, ont beaucoup plus de peine que les hommes, à qui elles obéissent aveuglément : elles n'entrent jamais dans les



salles de festin ; celui qui traite, a soin de les en faire sortir, ainsi que les enfans, qui ne peuvent y rentrer avec leurs mères, que lorsque le repas est entièrement achevé et que les convives se sont retirés.

CHAPITRE XL.

Réflexions sur la vie des Sauvages : comparaison avec celle de l'homme vivant en société.

LA première conséquence qui découle naturellement de la manière d'exister des Sauvages, c'est que l'homme est né pour la société; mais une seconde, véritablement affligeante, c'est que les liens de cette société ne se resserrent qu'aux dépens de la liberté individuelle, et que plus les hommes se rapprochent, plus est grande la portion qu'ils doivent en sacrifier. Réunis dans leurs villages, les Indiens sont quelquefois contraints de condescendre à des traités qu'ils désapprouvent : ils doivent, en dépit d'eux-mêmes, laisser assoupir leurs desirs de vengeance et les sacrifier au bien de tous. Personne n'ignore que ceux du Mexique, plus rapprochés et plus nombreux, obéissoient à des maîtres et avoient une foule de lois qui restreignoient leur liberté : celle des peuples civilisés peut être regardée comme nulle.

Il paroît hors de doute qu'avant que l'espèce

humaine fût si prodigieusement multipliée sur quelques parties du globe, elle menoit une vie à peu près semblable à celle des Indiens du nouveau continent. Sans autre nourriture que la chair des animaux dont leurs forêts étoient peuplées, sans autres vêtemens que leurs fourrures, errans ou sédentaires, les hommes passoient une partie de leur vie à chasser ou à combattre; l'autre s'écouloit paisiblement dans lè sein d'une douce oisiveté. Leur grand rapprochement les a-t-il rendus plus heureux? ont-ils gagné quelque chose à perfectionner leurs facultés? Ce ne seroient pas là des questions, si le nombre de leurs passions ne s'étoit accrû dans la même proportion. Encore s'ils pouvoient les satisfaire! mais non; tout est privation pour eux, tandis que l'homme, dans l'état de nature (*), peut se livrer sans contradiction à la violence de ses desirs et contenter tous ses goûts.

Suivons l'Indien dans les différens âges de sa vie, et comparons un moment son existence

---

(*) Que l'on me pardonne cette expression, dont je ne me sers qu'à defaut d'autres. Cependant, comme du véritable état de nature il a fallu, pour parvenir à la civilisation, que l'homme passât par celui dans lequel existent les Sauvages, je crois ne pouvoir mieux désigner l'état de non-civilisation, comme étant réellement plus rapproché de la nature.

avec celle de l'homme civilisé. Enfant, il n'a point à redouter les mauvais traitemens de ses parens ni de ses maîtres ; ses mouvemens ne sont point gênés, ses goûts ne sont point contraints, ses membres se déploient en liberté. Sans cesse en mouvement, il fait usage de toutes ses facultés physiques, et méconnoît la crainte qui avilit, dès les premiers momens de son existence, le cœur de l'homme social. Il apprend, par la nécessité et l'exemple, à supporter sans se plaindre, la faim, la soif, la fatigue, les maladies et les intempéries des saisons ; si ce sont là des peines, ce sont toutes celles de son enfance ; il attend son adolescence sans avoir connu le chagrin ni les larmes, tout a été plaisir jusqu'à l'âge des passions : voyons si elles lui feront connoître les peines de l'ame, si supérieures à celles du corps.

Aussitôt que l'homme a atteint l'âge de puberté, (ce qui arrive généralement à quatorze ou quinze ans,) il sort de l'enfance et commence à sentir l'aiguillon des passions. L'amour est la première ; mais les peuples Sauvages n'ayant aucune loi qui puisse en modérer l'effet, les deux sexes s'y abandonnent sans réserve aussitôt qu'ils en ressentent les premières impressions. Se voir, se parler, s'unir, est souvent l'ouvrage d'un seul jour. Se conviennent-ils ? ils restent en-

semble aussi long-temps qu'ils y trouvent leur bonheur; cessent-ils de se voir avec plaisir ? ils se séparent paisiblement, sans que jamais aucun reproche précède ou suive leur désunion.

Chez l'homme civilisé ainsi que chez le sauvage, la première passion est l'amour; mais combien de peines ne lui cause-t-elle pas ? Incertain d'abord sur les sensations qu'il éprouve et que l'on s'étudie à lui laisser ignorer, il est agité sans savoir pourquoi, il aime sans connoître l'objet de son affection; un desir vague trouble ses occupations, envenime ses plaisirs et interrompt son repos. Bientôt il s'apperçoit par les battemens précipités de son cœur, par une espèce d'extase, un délire involontaire, que c'est une femme qu'il aime; mais il n'a pas encore distingué l'objet de sa passion : l'a-t-il trouvé ? combien de détours ne doit-il pas employer pour la lui faire connoître et partager ? Parvient-il à lui plaire ? à combien de contrariétés ne doit-il pas s'attendre ? Les parens, de part et d'autre, discuteront froidement les convenances, pendant qu'il brûlera de se satisfaire; et ces individus qui vont décider du bonheur de sa vie, auront pour la plupart oublié dès long-temps l'effet des passions. Supposons qu'il l'obtienne; quelques mois, quelques années lui font connoître dans celle qu'il croyoit faite pour le

rendre heureux, des inclinations ou des goûts opposés aux siens; il s'est trompé sur l'objet de son attachement, son amour s'est converti en haine ou en mépris; il voudroit fuir la cause de ses maux, la nature lui crie qu'il le peut, qu'il le doit! mais la société plus forte que la nature lui ordonne de porter sa chaîne, et de n'en pas alléger le poids jusqu'à ce que la mort de l'un ou de l'autre vienne les séparer.

La seule passion qui s'oppose au bonheur de l'Indien, en ce qu'il ne peut pas toujours la satisfaire, c'est celle de la vengeance. Continuellement en guerre avec les nations qui l'avoisinent, chaque peuplade, chaque individu a des motifs particuliers de haine qui passent des pères aux enfans, et se perpétuent depuis plusieurs siècles, sans que les uns ni les autres en connoissent la cause première. Les vieillards ne cessent de crier aux jeunes gens, que celui qui ne sait pas se venger est indigne de considération; que celui qui meurt dans son lit comme une femme, sera reçu par le grand Esprit comme une femme, et que le mépris public sera son partage dans ce monde et dans l'autre. Aussi n'ont-ils pas plutôt atteint leur quinzième année qu'ils brûlent de combattre. Cette passion qui, comme toutes les autres, s'accroît à mesure qu'elle s'assouvit, abrége les jours de la plupart

des guerriers, ou les engage à en trancher le cours, lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de la satisfaire.

Mais dans tout le reste de leur vie, quelle paisible existence ! l'hiver dans sa cabane, près de sa femme et de ses enfans, l'été à l'ombre d'un arbre touffu, sur le bord d'une fontaine, l'Indien coule dans le sein d'une douce oisiveté, des jours sans inquiétude. A-t-il quelque besoin ? son arc les lui fournit ; et l'animal qui le nourrit, vêtit sa famille et l'abrite. Est-il atteint d'une maladie mortelle ? il la supporte avec cette patience que nous admirons dans les animaux, et quitte la vie sans regret sur le passé et sans crainte sur l'avenir. S'il meurt par la main de ses ennemis, il se réjouit d'aller dans le pays des morts jouir d'un bonheur inconnu sur la terre. Vieillit-il ? sa vieillesse est exempte de ces infirmités qui souvent attaquent notre premier âge. L'hydropisie, la goutte, l'apoplexie, la pierre, la phthisie, les douleurs d'estomac ou de poitrine ; enfin, cette foule de maux sortis de la boîte de *Pandore*, n'affligent jamais ses vieux ans. Chacun s'empresse de fournir à ses besoins ; et après une longue carrière, il meurt toujours regretté lorsqu'il a été brave et généreux. N'ayant rien à laisser après lui, personne ne desire la fin d'une vie qui, en le privant d'un bon parent

ou d'un ami, n'apporte aucune amélioration à son existence.

De combien de passions au contraire, le cœur de l'homme civilisé n'est-il pas dévoré ? Rapprochons-en les effets et les suites, et jugeons s'il doit tant se glorifier de la supériorité que lui a méritée l'état de société. Ces passions sont aussi nombreuses que les maladies dont son existence physique est affligée. Voyez cet ambitieux à qui tout a prospéré au-delà même de ses vœux ! l'univers retentit du bruit de ses exploits : pas un peuple dont il n'ait troublé le repos ; pas une terre qu'il n'ait inondée de sang ; pas un roi dont il n'ait ébranlé le trône : eh bien ! il est encore au premier pas : la terre ne suffit pas à sa passion ; il voudroit un autre univers pour y porter la terreur et la mort ! L'avare périt sur des monceaux d'or qu'il a amassés aux dépens de sa santé et de son repos : eût-il en sa possession les mines du Mexique ? il craindroit de manquer, et desireroit encore. L'envieux et le jaloux ne peuvent jouir un instant de la tranquillité de l'ame ; l'intempérant, sans être satisfait, meurt au milieu des excès ; et jusqu'à celui qu'une passion plus noble, l'amour de la science, domine ; tous meurent sans s'être dit à eux-mêmes, j'en ai fait assez.

Cette portion du peuple, sur laquelle les pas-

sions n'agissent pas avec tant de violence, en est-elle pour cela plus heureuse ? Continuellement en crainte sur l'avenir, le cultivateur ou l'artisan doit chaque jour penser aux besoins de sa famille, qu'il n'est pas toujours en son pouvoir de satisfaire : s'il est atteint de quelque maladie, qui le soulagera ? cette société dont il ne fait partie que pour en être la victime, viendra-t-elle à son secours ? S'il meurt, qui prendra soin de ses enfans ? S'il vieillit, qui soutiendra ses vieux ans ? A-t-il amassé quelques biens à force de travaux et de sueurs ? il semble que chaque jour d'existence est un vol à ceux qui doivent lui succéder. Est-il pauvre ? ceux à qui il est devenu à charge, regardent le moment où il leur sera enlevé comme un bienfait du ciel. Ajoutons à cela les préjugés faux ou vrais dont son esprit a été imbu dès son bas âge, qui viennent verser un poison funeste sur ses derniers momens. Entouré de tout ce que l'on a cru nécessaire de persuader aux hommes pour les rendre meilleurs, combien ses derniers instans sont affreux ! Sa vie toute entière se retrace à son esprit abattu ; l'éternité, la terrible éternité glace son cœur d'effroi et le fait encore frémir, lors même que sa conscience ne lui reproche rien. Ainsi l'homme civilisé a passé sa vie à courir après des chimères, sans avoir goûté une

jouissance réelle ; et le plus souvent il meurt au milieu des regrets sur le passé et de frayeurs sur l'avenir. Comparons maintenant, et jugeons s'il a le droit de regarder avec mépris l'homme sauvage !

Un fait certain et qui ne sauroit être réfuté, c'est que beaucoup de Blancs renoncent aux prétendus charmes de la vie civilisée, pour aller jouir des douceurs d'une liberté sans bornes au sein de l'oisiveté ; tandis que l'on n'a pas encore vu un seul Sauvage renoncer aux goûts de sa jeunesse, ou sacrifier sa liberté aux plaisirs de la vie civilisée. Aussi, ces peuples peuvent-ils être vaincus ; mais aucune puissance sur la terre ne les rendra laborieux, cultivateurs ou artisans.

CHAPITRE XLI.

Départ de la haute Louisiane ; cap Girardot ; nouvelle Madrid ; forts des Écores ; rivière et village des Arkansas ; Natchez ; Roche-à-Davion ou Wilkinsonville ; rivière et établissement du Washita ; monopoles des commandans Espagnols.

LES chaleurs ordinairement excessives dans la haute Louisiane pendant les mois d'août et de septembre, ayant été modérées par un coup de Nord assez violent, je me décidai à partir les premiers jours d'octobre, assuré de trouver la nouvelle Orléans purgée de ces maladies épidémiques, auxquelles sont particulièrement sujets les étrangers. Le cap Girardot est le premier poste de quelque importance que l'on trouve en descendant le Mississipi. Il est éloigné de Sainte-Geneviève d'environ quatre-vingts milles. Plus de cent cinquante familles Américaines y vivent dispersées sur une grande étendue de pays, où elles cultivent le froment, le seigle, le maïs,

les pommes de terre et le coton, qui y vient d'une assez bonne qualité lorsque les froids ne sont pas très-précoces.

La nouvelle Madrid, cent milles au-dessous du cap Girardot, est de quelque importance à raison de sa position. Tous les bateaux qui descendent la belle Rivière, aussi bien que ceux de la haute Louisiane, sont obligés de s'y arrêter; ils déclarent en quoi consiste leur cargaison, quelle est leur destination, et y font viser leur passe-ports. On compte dans l'étendue de ce commandement, qui, ainsi que le cap Girardot, est sous la dépendance directe du lieutenant-gouverneur de la haute Louisiane, environ douze cents habitans, la plupart Américains, répandus sur un territoire de plus de trente milles de longueur sur quinze de largeur. Une partie vit de la chasse et de la traite avec les Sauvages, tandis que l'autre cultive le coton, le maïs, les patates et le blé.

Le commandant de ce poste est propriétaire de plusieurs fontaines salées, à peu de distance de Sainte-Geneviève, qui fournissent de grandes ressources au pays. Elles approvisionnent de sel, non-seulement les habitans de la Louisiane, mais encore les peuples du Tenessé, du Cumberland et d'une partie du Kentuky, qui leur apportent en échange du fer, des chaudières de

fonte, des poteries de toute espèce, des cordages et quelques étoffes propres à les vêtir. Le grand débit de sel qu'occasionne le défaut de concurrence, empêche les ouvriers de le manufacturer avec précaution. Assurés de la vente, ils ne s'attachent qu'à la quantité, et négligent entièrement la qualité.

De la nouvelle Madrid aux forts des Écores, qui en sont éloignés de deux cents milles, à peine trouve-t-on de distance en distance quelques misérables maisons. Celui des Espagnols, presque entièrement en ruine, est gardé par une douzaine de soldats commandés par un sous-lieutenant. Celui des Américains, mieux bâti et mieux entretenu, a vingt-cinq hommes de garnison. Ces deux forts sont construits en pieux d'environ quinze pieds de hauteur, fortement enfoncés en terre; ils sont l'un et l'autre suffisans pour mettre les soldats chargés de les défendre, à l'abri des insultes des Sauvages, qui sont les seuls ennemis qu'ils aient eu jusqu'à présent à redouter. On a appelé ces forts *les Écores*, parce qu'ils ont été construits sur des côtes à pics fort élevées, et qui sont, à une grande distance, les seules à l'abri de l'inondation.

A deux cent cinquante milles des Écores, se trouve l'embouchure de la rivière des Arkansas,

réputée la plus riche de la Louisiane par la fertilité des terres qui la bordent, la beauté de ses prairies, ses fontaines salées, l'abondance du gibier de toute espèce et la diversité des mines que l'on y trouve. Après l'avoir remontée quarante milles, je trouvai le village des Arkansas avantageusement situé sur la rive gauche. Les habitans, presque tous originairement François émigrés du Canada, sont chasseurs de profession, et ne cultivent que du maïs pour la nourriture de leurs chevaux et d'un petit nombre de bétail employé au labourage. Plus de la moitié de l'année on ne trouve dans ce village que des femmes, des enfans et des vieillards. Les hommes vont chasser le chevreuil, dont les peaux sont moins estimées que celles des pays septentrionaux; le bœuf sauvage qu'ils salent pour leur usage, et quelques castors qu'ils trouvent encore à peu de distance. De retour dans leurs foyers, ils passent leur temps à jouer, danser, boire ou ne rien faire: semblables en cela comme en bien d'autres choses, aux peuples Sauvages avec lesquels ils passent la plus grande partie de leur vie, et dont ils contractent les habitudes et les goûts.

Les nations Indiennes qui viennent prendre leur chasse sur la rivière des Arkansas, sont les Osages, beaux, braves, mais fourbes et bar-

bares ; les Panis piqués, ennemis jurés des Blancs, qu'ils font brûler sans rémission lorsqu'ils tombent entre leurs mains ; les Chawetas et les Chicawchaws, les plus nombreux de toute l'Amérique septentrionale, mais laids, lâches, fainéans, et mal-propres au-delà de toute expression. Il sort chaque année de cette rivière, de quarante à quarante-cinq mille peaux de chevreuil, des castors en assez grand nombre, et quelques loutres de médiocre qualité. Le gouvernement Espagnol entretient aux Arkansas une garnison de cinquante à soixante hommes commandés par un capitaine, qui est loin d'en imposer aux Sauvages, qui passent peu d'années sans tuer quelques traiteurs ou chasseurs.

Après être resté dans ce village, qui ne compte pas au-delà de quatre cent cinquante habitans, le temps strictement nécessaire pour me procurer auprès du Commandant et de quelques notables habitans, les renseignemens qui m'étoient nécessaires, je fus rejoindre mon bateau que j'avois laissé à l'embouchure de la rivière, et continuai mon voyage dans le Mississipi. De là jusqu'aux Natchez, la navigation n'offre rien d'agréable ni d'intéressant. Par-tout d'immenses forêts bordent le fleuve, et les rives trop peu élevées sont inondées au moins une fois chaque année. Aussi ne trouve-t-on que quelques

habitations

habitations éparses, qui n'offrent ni asile ni ressources aux voyageurs.

Le Natchez est la seule place importante que possèdent les États-Unis sur le Mississipi, au-dessous de l'embouchure de l'Ohio. Détruite deux fois par les Sauvages, les François l'avoient entièrement abandonnée plusieurs années avant la cession de la Louisiane. A cette époque, quelques familles Catalanes furent s'y fixer; mais elle n'a acquis une véritable importance que depuis que les Américains en ont pris possession, ce qui ne remonte pas au-delà de quinze ans. L'on compte aujourd'hui, tant dans la ville que dans les campagnes environnantes, douze à quinze mille habitans, libres ou esclaves. La plupart des propriétaires s'y sont enrichis par la culture du coton, à laquelle les terres sont extrêmement propres. La ville bâtie à un mille du fleuve, sur une côte très-élevée, renferme de belles maisons et de riches magasins. Elle est l'entrepôt de toutes les marchandises propres à la consommation des colonies méridionales, qui descendent par la belle Rivière. La plupart des chefs de commerce sont des associés ou des commis des plus riches maisons des villes maritimes, qui, dans les premières années de leur établissement, y ont augmenté leurs capitaux avec une promptitude étonnante.

Presque tous émigrés des provinces septentrionales, les propriétaires de ce petit État ont apporté avec eux les principes politiques qu'ils y professoient. Aussi sont-ils presque tous fédéralistes, conséquemment peu partisans du Président actuel. Le gouverneur qu'il y a envoyé, et duquel (à son opinion près) on s'accorde à dire du bien, n'y jouit presque d'aucune considération. La province de Natchez est cultivée dans une étendue d'environ cinquante milles sur vingt. L'air y est sain, le climat agréable, et l'on peut présumer qu'il sera bientôt un des plus peuplés et des plus puissans de l'Union.

Le dernier poste des États-Unis sur le Missisipi est la Roche-à-Davion, où les Américains ont bâti un fort qu'ils ont appelé *Wilkinson*, nom d'un de leurs généraux. C'est là qu'ils ont établi le quartier général de leur petite armée. Ils y entretiennent aussi quelques bâtimens armés pour le service de la place. Tous les bateaux qui descendent le fleuve, sont tenus de s'y arrêter, pour déclarer à quelle nation ils appartiennent, ainsi que la nature de leur cargaison. Ceux qui remontent, y mouillent également pour payer les droits sur les marchandises qu'ils transportent, si elles sont destinées pour la partie Américaine. Quelques milles plus bas que la Roche-à-Davion, on voit les limites qui ont

été tracées par l'Espagne et les États-Unis en 1798. C'est un chemin large de trente toises, dont la direction est exactement de l'est à l'ouest; il traverse les terres appartenantes aux Chicawchaws, et sépare les deux Florides des propriétés des états de la Géorgie et de la Caroline du sud.

A peu de distance des limites, sur la rive opposée, l'on voit la rivière Rouge qui a reçu son nom de la couleur des terres qu'elle entraîne avec elle. Son embouchure annonce la plus grande rivière que le Mississipi reçoive depuis le Missouri. Cependant son cours est beaucoup moins étendu que celui des Arkansas. Après l'avoir remontée trente milles, l'on trouve l'embouchure du *Waschita*, qui, dans un cours de cinq cents milles au moins, arrose un pays riche, élevé, sain et abondant en minéraux. La navigation en est souvent difficile, à cause des chûtes qui, dans les temps de sécheresse, en interceptent presque entièrement le cours. Les *Rapides*, à cinquante milles de son embouchure, est une petite place qui a reçu son nom de sa situation sur une partie de la rivière, où d'énormes rochers en accélèrent le courant. Cent milles plus haut on trouve l'établissement du *Waschita*: ce pays est un des plus beaux de la basse Louisiane. Capable de produire toutes les

plantes que l'on récolte dans la partie méridionale, le sucre seul excepté, il a sur ceux qui bordent le Missisipi, l'avantage inappréciable de la salubrité. Le froid, quoique très-supportable, y est assez vif pour détruire beaucoup d'insectes et purifier l'air ; tandis que les fortes chaleurs de l'été y mûrissent facilement le coton, l'indigo, le tabac et le riz : le froment y croît assez beau, ainsi que la plupart des légumes d'Europe. Enfin, l'on peut considérer les rives du *Waschita* comme la partie de la Louisiane la plus agréable et la plus avantageusement située. Il est probable que la beauté de ses terres, la salubrité de son climat et la facilité de sa communication avec la capitale, y attireront bientôt de nombreux habitans. L'on n'y compte pas dans ce moment au-delà de soixante chefs de famille, qui y jouissent d'une honnête aisance. L'Espagne y entretient une garnison de trente hommes, commandés par un capitaine.

Je ne puis me dispenser de parler ici du genre de tyrannie qu'exercent sur les peuples la plupart des hommes employés par le gouvernement Espagnol. L'on se persuadera difficilement que des officiers puissent dégrader leur emploi, jusqu'à devenir les premiers domestiques de leurs soldats, auxquels ils ne sauroient inspirer que du mépris. Dans toutes les colonies Espagnoles

les cabarets sont interdits ; les Commandans seuls ont le droit de vendre les liqueurs fortes qui s'y consomment. Les plus délicats l'afferment et en tirent leur principal revenu : mais il n'est pas extraordinaire de voir un capitaine, ou même un lieutenant colonel, jouissant lui-même de ce droit, ordonner que l'on donne une bouteille de rum à un soldat, lorsqu'il n'ignore pas qu'avant la fin du jour il sera obligé de le punir, pour les excès auxquels il ne manquera pas de se porter. Outre ce privilége, ils s'arrogent celui de fournir exclusivement aux habitans les objets nécessaires à leur consommation. Maîtres du prix, ils vendent au poids de l'or, et vexent de toutes les manières ceux qui veulent entrer en concurrence avec eux. Seuls propriétaires du privilége de traiter avec les Sauvages, nul ne peut trafiquer avec ces peuples sans s'être pourvu dans leurs magasins des objets nécessaires à son commerce. Ainsi, la sueur des habitans, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les traiteurs, la paye du soldat, tout vient se fondre entre ses mains. Tous travaillent à la fortune de M. le Commandant, beaucoup plus qu'à la leur propre.

Ce monopole dégoûtant existe plus ou moins dans tous les commandemens, si l'on en excepte ceux de la haute Louisiane, dont le gouverneur

a conservé la délicatesse d'un vrai militaire François, et où les Commandans des petits postes sous ses ordres, nés dans le pays même, sont trop éloignés des mœurs Espagnoles pour les imiter d'un si mauvais côté. Il faut espérer que ces exactions ruineuses pour la colonie, disparoîtront avec le Gouvernement qui les tolère, et que la France y fera succéder des lois sages et la véritable liberté.

CHAPITRE XLII.

Nachitoches ; Bâton-rouge ; Pointe-coupée ; Acadiens ; côte des Allemands ; Atakapas et Apelusas ; culture de l'Indigo, remplacée par celle du Sucre.

A quatre cents milles environ de l'embouchure de la rivière Rouge, on trouve en la remontant l'établissement du *Nachitoche*. On y compte douze à treize cents habitans, qui y cultivent avec avantage le coton, le maïs, le riz et le tabac. Celui que l'on y récolte passe pour le meilleur de l'Amérique septentrionale : aussi le roi d'Espagne l'achetoit-il de tous les propriétaires à un prix avantageux ; mais il a été tellement trompé, qu'il a cessé de le prendre depuis quelques années, ce qui en a presque totalement fait cesser la culture. Outre ces productions, un assez grand nombre d'habitans trafiquent avec les nations Indiennes qui les avoisinent. Les peaux que l'on en tire sont d'une qualité beaucoup inférieure à celles des provinces septentrionales. C'est par ce petit établissement que passent les

marchands ou pacotilleurs qui vont dans le Mexique faire le commerce de contrebande. L'Espagne y entretient une garnison de soixante hommes, commandée par un capitaine.

A quelques milles au-dessous de l'embouchure de la rivière Rouge, sur la rive opposée, est le petit fort du Bâton-rouge, occupé par quelques soldats Espagnols commandés par un sous-lieutenant. Tous les bateaux qui montent ou qui descendent, sont obligés de s'y arrêter, pour y répéter la déclaration qu'ils ont faite ou celle qu'ils seront tenus de faire au fort Américain. Ce fort est de si peu d'importance, et le nombre de ses habitans si peu considérable, que je ne m'arrêterai pas à en parler. Quelques huttes, plutôt que des maisons, sont dispersées çà et là dans les environs, et habitées par des Espagnols pauvres, mal-propres et sans industrie.

Il n'en est pas de même de la Pointe-coupée, premier poste avec le titre de paroisse dans la basse Louisiane, sur les bords du Mississipi. Ses habitans se sont presque tous enrichis par la culture du coton, à laquelle les terres sont extrêmement propres. Les maisons bien bâties bordent les deux rivages, et offrent un coup d'œil agréable au voyageur fatigué de ne promener ses regards que sur des sables arides ou d'immenses forêts. Dans toute la basse Louisiane les

bords du fleuve seuls sont susceptibles de culture, encore est-on obligé de les défendre des inondations au moyen d'une digue. Les terres éloignées, basses et bourbeuses, sont, une grande partie de l'année, submergées par les pluies qui tombent généralement pendant tout le printemps et une grande partie de l'été.

La partie supérieure de la Pointe-coupée qui avoisine le Mississipi, est habitée par les Acadiens, qui abandonnèrent leur pays en 1714, lorsque la France en fit la cession à l'Angleterre. Nés sans beaucoup d'industrie, ils semblent être restés dans le même état de médiocrité où ils étoient lorsqu'ils abordèrent dans cette colonie. Sans ambition ni desirs, ils vivent dans une situation voisine de la pauvreté sur leurs habitations, où pour la plupart ils cultivent un peu de terre sans le secours de bras étrangers. Cette classe d'habitans est mal-propre à l'excès; leurs maisons sans ordre ni soins, semblent plutôt destinées à loger des animaux que des hommes; et leurs enfans mal-vêtus paroissent n'attirer que très-peu l'attention de leurs parens. Les Acadiens sont généralement bons et hospitaliers: ils ne laissent jamais entrer un étranger sans lui offrir des rafraîchissemens; mais il faut avoir bien faim pour se décider à manger les mets qu'ils apprêtent.

Quant aux riches propriétaires qui y sont en assez grand nombre, ils sont pour la plupart nouvellement arrivés de France. Ils accueillent les voyageurs avec urbanité, et leur politesse sans façon rappelle l'ancien temps. L'honnêteté avec laquelle j'ai été reçu d'un grand nombre, les secours désintéressés qu'ils m'ont prodigués dans un moment difficile, où l'orage me força de leur demander un asile, leurs vives sollicitations pour m'engager à rester chez eux, me feroient un devoir de désigner plus particulièrement ceux à qui j'ai eu des obligations, si je n'eusse été à même de me convaincre que ces qualités leur étoient communes avec presque tous les habitans de ces contrées.

Depuis la Pointe-coupée jusqu'à la nouvelle Orléans, les deux rives du fleuve sont bordées d'habitations sans aucune ou presque aucune interruption. Dans toute la partie supérieure, ainsi que je l'ai déjà dit, la culture unique est le coton, dont le prix avantageux a mis les propriétaires à portée d'augmenter la culture, en leur fournissant le moyen de se procurer des bras dont ils manquoient. L'on se persuade difficilement que sur des propriétés bien régies, chaque nègre ait rapporté à son maître jusqu'à 500 piastres ou 2,500 fr.

A quarante milles au-dessous de la Pointe-

coupée, la culture se partage entre le coton et le riz. Les petits propriétaires s'attachent plus particulièrement à cette dernière récolte, qui leur assure un bénéfice assez certain depuis que les riches habitans y ont renoncé. Ils ont vendu ces années dernières jusqu'à six et sept sous la livre de riz, qui n'en valoit pas autrefois plus de deux. Une grande partie de ceux qui se livrent à cette culture, sont des Allemands, pour la plupart anciens habitans de la colonie, qui vivent dans une honnête aisance du produit de leurs terres. Leurs maisons commodément bâties, sont beaucoup plus propres et mieux entretenues que celles des Acadiens. Ils sont comme eux bons et hospitaliers, et accueillent avec empressement les voyageurs que les affaires ou le mauvais temps contraignent à débarquer sur leurs côtes, qui ont conservé le nom de *Côtes des Allemands.*

Les habitans de la Louisiane appellent *Bayou*, une espèce de canal qui communique d'une rivière à la mer, et qui dans les basses eaux reste souvent à sec. C'est par un de ces canaux que l'on se rend aux Atakapas, et de là aux Apelusas. Ces deux établissemens, qui sont réputés les plus considérables de tous ceux de la Louisiane dans l'intérieur des terres, s'étendent à l'Ouest presque jusqu'au Nachitoche, avec lequel ils

communiquent. Les Apelusas, dans un terrain bas et mal sain, comptent environ huit cents habitans; tandis que les Atakapas, dont les terres sont riches, élevées et saines, en ont au moins deux mille qui vivent dans la plus grande aisance. Ces deux établissemens produisent du coton en grande quantité, du maïs, du riz et d'excellens légumes. Les habitans, parmi lesquels il y a beaucoup d'Américains, sont actifs, laborieux et bons cultivateurs. S'ils pouvoient parvenir à se procurer des bras à un prix raisonnable, il n'y a pas de doute que cette partie de la colonie ne devînt bientôt de la plus grande importance. On tire des Atakapas des pelleteries de médiocre qualité, et quelques bestiaux pour la consommation de la nouvelle Orléans. Il y a dans chacun de ces établissemens une garnison de cinquante à soixante hommes, dont le commandant est capitaine ou lieutenant colonel. L'importance pécuniaire de ces postes, ainsi que de tous ceux qui bordent le Mississipi, les fait briguer avec beaucoup d'activité par les officiers supérieurs, qui, après quelques années de résidence, s'en retirent presque tous avec une fortune considérable.

A l'extrémité méridionale de la côte des Allemands, c'est-à-dire à soixante milles environ de la nouvelle Orléans, l'on commence à voir des

orangers en pleine terre. Jusques-là le climat est sujet à trop de variations pour en permettre la culture ; souvent même, à cette latitude, les gelées sont assez fortes pour détruire la récolte et quelquefois même le pied. Depuis la côte des Allemands l'on cultivoit autrefois avec beaucoup de succès l'indigo ; qui, quoique d'une qualité très-inférieure à celui des colonies plus méridionales, se vendoit cependant à un prix assez avantageux. Je ne m'arrêterai point à parler de cette plante précieuse, dont la description ainsi que la préparation, se trouve dans tous nos bons ouvrages d'agriculture et de chimie : je me contenterai de dire que ce qui a contribué puissamment à en faire cesser la culture dans la Louisiane, c'est un insecte particulier à ce pays, qui dans l'espace de vingt-quatre heures détruisoit souvent les plus belles récoltes. Cet insecte paroît n'être autre chose qu'un ver presque imperceptible, dont les œufs portés par le vent sur des champs d'indigo, venoient à éclore presque en même temps par la chaleur du soleil. Leur nombre étoit si grand, que dans une seule nuit ils faisoient disparoître toutes les fleurs et les feuilles de cette belle plante, que les premiers rayons du soleil desséchoient et réduisoient en poussière.

Cette culture a été remplacée dans toute la

partie basse de la colonie par celle du sucre ; dont le débit facile assure aux habitans un revenu plus certain et non moins avantageux. Pendant les crises affreuses qui ont dépeuplé Saint-Domingue, les habitans dispersés cherchoient de toutes parts les moyens de s'arracher à la misère qui les poursuivoit. Quelques-uns pensèrent que la basse Louisiane où l'on n'avoit encore fait qu'essayer la culture du sucre, pourroit en produire en abondance ; et que le climat, quoique sujet à des froids assez vifs, pourroit cependant permettre de le fabriquer avec avantage. Les diverses expériences qu'ils en firent réussirent si heureusement, que bientôt tous les habitans les imitèrent, et renoncèrent à toute autre culture pour se livrer entièrement à celle-là.

Le sucre que l'on y fabrique est bon et substantiel, quoique très-inférieur à celui des colonies plus méridionales. La raison en est que les cannes, au lieu d'être mûries par la chaleur, sont pour ainsi dire forcées par les gelées blanches, qui ne manquent guères de se faire sentir dans le courant de décembre. Ces gelées ont deux inconvéniens ; le premier, de diminuer la qualité des cannes qui ne peuvent rester en terre plus de neuf mois ; le second, de détruire quelquefois les récoltes lorsqu'elles sont trop pré-

coces : car l'exploitation des cannes ne pouvant se faire que successivement, et les propriétaires la commencer que lorsqu'elles ont presque entièrement atteint leur maturité ; si les gelées se font sentir sur la fin de novembre ou dans les premiers jours de décembre, une grande partie périt sur pied ou n'est propre qu'à faire du sirop. Le climat qui devient plus chaud à mesure que le pays se découvre, fait espérer aux habitans qu'ils n'auront bientôt plus à craindre cet inconvénient, qui est le seul qui paroisse s'opposer à la culture du sucre.

Parmi les productions naturelles à la Louisiane méridionale, on doit particulièrement distinguer l'arbre à cire ; quoique jusqu'à présent il n'ait pas offert un intérêt majeur, on ne peut plus douter qu'il ne devienne par la suite un objet de commerce de la plus haute importance. Un chimiste François réfugié depuis quelques années à New-York, vient de trouver un procédé simple et peu dispendieux, pour rendre cette cire aussi blanche que celle des abeilles. L'approbation que lui a donnée le gouvernement des États-Unis, en lui accordant un brevet d'invention, ne peut manquer d'ajouter à la valeur de cet arbrisseau et d'en propager la culture, dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale où le climat pourra lui convenir.

CHAPITRE XLIII.

Arrivée à la nouvelle Orléans ; la Salle ; Iberville ; établissement de la nouvelle Orléans ; cession de la Louisiane à M. de Crozat ; abandon à l'Espagne ; Orelli ; construction, population, police de la nouvelle Orléans ; comment gouvernée ; mœurs, habitudes des habitans.

LA nouvelle Orléans, où j'arrivai après un mois et demi de navigation, ne mérite pas une mention avantageuse. Tout ce que l'on peut dire en faveur de celui qui en jeta les fondemens, c'est qu'il n'y avoit à une grande distance aucune position plus belle, plus élevée, ou plus saine (*). La nouvelle Orléans sur la rive gauche du Mississipi, à près de cent milles de son embouchure, est bâtie dans une isle formée par le lac Pontchartrain et la rivière Iberville, dont la plus grande largeur est de vingt milles sur soixante

(*) Plus haut, elle auroit été trop éloignée de la mer ; plus bas, elle auroit été plus sujette encore aux inondations.

et

et dix de longueur. Elle ne jouit d'aucun des avantages qui déterminent ordinairement un nouvel établissement. Les maisons construites plus de huit pieds au-dessous du niveau du fleuve, ne sont garanties qu'artificiellement de ses inondations périodiques. Tous les ans aux mois de mai et juin, les habitans ont à redouter d'être engloutis ou submergés, et l'on frémit à la vue du peu de solidité des ouvrages dont dépend leur sécurité.

Iberville paroît être le premier qui remonta le Mississipi, avec quelques vaisseaux que lui avoit accordé *Louis XIV. La Salle* qui, quelques années auparavant, l'avoit descendu jusqu'à son embouchure, avoit, à son retour en France, obtenu du Gouvernement une petite escadre avec laquelle il tenta de retrouver les bouches de ce beau fleuve; mais battu par les vents, qui sont quelquefois très-violens dans le golfe du Mexique, il échoua à une grande distance ouest, où, après avoir souffert avec sa petite troupe toutes sortes de peines et de fatigues, il périt misérablement de la main des Sauvages, excités à ce crime par quelques-uns de ses officiers subalternes. Mieux informé ou plus heureux, *Iberville* laissa quelques aventuriers sur les bords du Mississipi, leur donna des vivres, des habits, quelques bagatelles propres au commerce des In-

diens, et retourna en France. Sur le rapport qu'il fit à *Louis XIV* de la richesse du pays qu'il avoit découvert, de la beauté de sa situation et des grands avantages qu'il promettoit, il lui fournit de nouveaux secours. Plusieurs aventuriers se joignirent à lui pour aller se fixer dans ces contrées nouvelles, et le Gouvernement y réunit un certain nombre de bandits, trop heureux d'éviter par l'exil les punitions qu'ils avoient méritées.

A son retour dans le Missisipi, *Iberville* trouva les hommes qu'il y avoit laissés, dans l'état le plus déplorable. Les uns avoient péri par la main des Sauvages, d'autres par la chaleur excessive du climat, d'autres enfin par la morsure des reptiles dont ce pays abondoit. Ceux qui avoient survécu s'étoient construit des cabanes, qu'ils avoient entourées de pieux, et s'étoient mis par-là à l'abri des incursions de leurs ennemis. Son retour leur rendit l'espérance et le courage. Il traita avec les nations voisines, leur fit des présens, et en obtint la promesse que ses gens ne seroient point troublés dans leur établissement, auquel il donna le nom de nouvelle Orléans; mais sa mort prématurée suspendit ses travaux. Le désordre se mit dans la colonie naissante; la jalousie engendra les partis, les haines, la désorganisation. Au lieu de penser à travailler,

chacun ne fût occupé que des moyens de se nuire; enfin tout étoit dans l'état le plus déplorable, lorsqu'en 1712 M. *de Crozat* obtint de *Louis XIV* la concession de la Louisiane. Elle comprenoit les deux rives du Mississipi dans tout son cours, une partie de l'Ohio jusqu'au Miami, et s'étendoit jusqu'au lac Érié, qui faisoit les limites du Canada.

Pendant le peu d'années que M. *de Crozat* resta en possession de la Louisiane, il y attira quelques cultivateurs et y transporta une foule d'aventuriers et de bandits. Contraints par le besoin, ils commencèrent à défricher quelques terres sur les bords du fleuve, où ils cultivèrent le riz, qui croissoit naturellement dans ces terrains aquatiques. De tous les pays aujourd'hui habités dans le nouveau Monde, aucun ne s'est peuplé plus lentement que la nouvelle Orléans. Sa situation est si peu avantageuse, le pays environnant si écrasé, sa distance du golfe du Mexique si grande, ses abordages si difficiles, que personne avec quelques moyens ne vouloit y venir fixer son séjour. En vain le Gouvernement qui, quelque temps après la mort de *Louis XIV*, étoit rentré dans cette propriété, offroit-il des avantages aux habitans; il falloit être sans ressources, ou exposé à la vengeance de la société pour aller au Mississipi, dont on

menaçoit les enfans comme du séjour le plus affreux.

Il est difficile de se figurer combien cette colonie eut à souffrir pendant la guerre qui se termina en 1763, par la cession du Canada à l'Angleterre. Abandonnée à ses propres forces, sans secours de la métropole, les habitans de la nouvelle Orléans n'avoient aucun moyen de se vêtir. Contraints de vivre du produit de leurs terres, ils furent souvent six mois entiers sans recevoir un baril de farine. Le riz qui, de temps à autre, est une nourriture agréable, leur répugnoit au point de ne pouvoir en supporter la vue. Ils en donnoient jusqu'à dix livres pour une de farine fine, lorsque quelques navires Européens vouloient recevoir les produits du pays en échange de leurs cargaisons. Après cinq ans de misère, la paix vint enfin leur rendre l'abondance et y attira de nouveaux habitans.

Pendant les deux années qui suivirent la cession du Canada, grand nombre de François qui y étoient établis, l'abandonnèrent pour venir dans un pays où ils pussent vivre encore sous les lois de leurs pères. Plusieurs propriétaires de la haute Louisiane sur la rive gauche du Missisipi, abandonnèrent leurs possessions pour descendre dans la partie que la France s'étoit conservée. Un assez grand nombre de familles Alle-

mandes persécutées pour leur religion, vinrent y fixer leur séjour, et se réunir à quelques-uns de leurs compatriotes qui y étoient établis depuis long-temps. Déjà on y cultivoit l'indigo, une foule de petits établissemens y apportoient des pelleteries qu'ils trafiquoient avec les Sauvages qui les avoisinoient. La nouvelle Orléans étoit devenue un entrepôt considérable, lorsque la France, par le seul motif d'une économie mal entendue, l'abandonna en entier à l'Espagne, à laquelle elle sembloit convenir, soit parce qu'elle réunissoit ses possessions de la Floride à celle du Mexique, soit parce qu'elle fermoit aux États-Unis tous moyens de pénétrer dans ce dernier pays, dont elle avoit tant d'intérêt de les éloigner. Dès ce moment tout changea de face. La prise de possession qu'*Orelli* signala par sa perfide cruauté, arrêta à l'instant même les progrès de la population, et engagea les plus riches familles à déserter un pays dont le nouveau maître sembloit vouloir être le tyran. En vain la cour d'Espagne rappela-t-elle le nouveau gouverneur! la première impression avoit été trop forte pour que le souvenir pût s'en effacer promptement. Les habitans de la Louisiane n'ont jamais cessé d'être François et de détester le gouvernement Espagnol, malgré la douceur et les ménage-

mens avec lesquels ils en ont toujours été traités. (*)

La nouvelle Orléans, autrefois bâtie en bois, a été entièrement détruite par les flammes en 1788. Un second incendie qui éclata en 1794, et qui en réduisit en cendres la plus grande partie, engagea le Gouvernement à défendre toutes constructions de cette espèce. Cette ville, dont presque toutes les maisons sont aujourd'hui bâties en brique, renferme, d'après le dernier recensement fait en 1800, un peu plus de douze mille habitans, tant libres qu'esclaves. Un quart environ des Blancs sont Espagnols, pour la plupart de la province de Catalogne. Pauvre, paresseux, mal-propre au-delà de toute expression, ce peuple se mêle sans scrupule aux noirs libres ou esclaves, et se familiarise avec eux d'une manière dangereuse pour la colonie. Ces noirs, accoutumés à être traités comme des égaux ou des amis, sont plus portés à s'éloigner du respect

---

(*) Il est à présumer que cette haine auroit cédé, si le gouvernement Espagnol, au lieu d'approuver la conduite inique d'*Orelli*, l'eût exemplairement puni ou disgracié ; mais les honneurs qu'on lui prodigua à son retour, confirmèrent les habitans de la Louisiane dans l'opinion qu'il n'avoit rien fait que d'après les ordres de l'autorité supérieure.

qu'il est si important de leur inspirer pour les Blancs.

La nouvelle Orléans est le séjour des autorités supérieures de la Louisiane, qui sont exclusivement renfermées dans le gouverneur et l'intendant. Le premier, vieillard inepte, superstitieux (*) et presque imbécille, régit la colonie sous le bon plaisir de son fils, jeune homme avide, brouillon et sans éducation, qui avilit par sa conduite journalière le rang qu'il tient dans l'armée. Le second, homme de basse extraction, est méchant par caractère. Il porte à l'excès sa haine pour les François, à qui il nuit pour le plaisir de nuire. Ces deux hommes paroissent avoir été choisis par leur gouvernement, pour empêcher de le faire regretter. Le gouverneur a fait argent de tout, depuis qu'il a eu connoissance de la rétrocession. Les places ou priviléges accordés par son prédécesseur ont été

(*) Quelque ridicule que puisse paroître cette expression, dont on a abusé pendant près de dix ans, je n'en ai pu trouver aucune qui pût mieux rendre la religion mal entendue du gouverneur de la Louisiane. On se persuadera difficilement que l'année même que j'y arrivai il publia une Ordonnance, par laquelle il défendit l'inoculation, comme opposée aux principes religieux. Plus de six cents enfans ou esclaves furent victimes de cet absurde préjugé, qui a fait et fera encore long-temps maudire son gouvernement.

vendus aux risques et périls des acheteurs ; il a dépouillé des hommes d'une intégrité connue, les a remplacés par des ignorans ou des fripons ; enfin, il a fait ou permis ouvertement la contrebande, moyennant des rétributions proportionnées à la bonne volonté des étrangers avec lesquels il avoit à traiter. L'intendant, au contraire, avec une fortune acquise, s'abandonne sans réserve à son caractère. Continuellement occupé à trouver de nouveaux moyens de nuire, il croiroit mal servir son maître s'il faisoit des heureux ; en un mot, il compte ses jours par ses mauvaises actions, et paroît mettre son bonheur dans la malédiction publique.

Il y a à la nouvelle Orléans un évêque qui régit la colonie, quant au spirituel. Il nomme à toutes les cures vacantes, et a dans chaque partie importante un grand vicaire, auquel il délègue une grande partie de ses pouvoirs. Il n'y a qu'un seul couvent d'hommes, dont les religieux sont paresseux, mal-propres et intolérans, et cachent sous la bure leur dépravation et leur ignorance. Il y a aussi une communauté de femmes qui se livrent à l'instruction, où les jeunes personnes sont élevées avec soin et décence, et où elles reçoivent tous les talens dont le pays est susceptible.

Rien n'égale la mal-propreté de la nouvelle

Orléans, si ce n'est l'insalubrité qui depuis quelques années paroît en être la suite. Cette ville, dont les immondices ne peuvent avoir aucun écoulement, n'est pas pavée, et ne le seroit probablement jamais si elle restoit au pouvoir des Espagnols. Ses marchés qui ne sont point aérés, respirent la putridité ; son quai est garni de poissons qui y pourrissent faute d'acheteurs ; ses places sont couvertes des débris des animaux, que l'on ne se donne pas la peine de faire enlever. Aussi se passe-t-il peu d'années sans que la fièvre jaune, ou quelques autres maladies contagieuses, n'emportent un grand nombre d'étrangers ; les habitans du pays eux-mêmes en sont souvent atteints.

Les Créoles de la Louisiane n'ont perdu sous un gouvernement étranger ni l'amour de leur mère-patrie, ni les goûts qui caractérisent ses habitans. Plus qu'en Europe, ils se livrent au plaisir avec excès. Les femmes, la table et le jeu partagent tous leurs momens. Cette dernière passion paroît cependant être la plus généralement dominante. Ils y passent souvent les nuits entières, et y dissipent les riches produits de leurs habitations. (*) Comme dans toutes les colonies,

(*) C'est sous ce nom que l'on désigne les propriétés, de quelque nature qu'elles soient.

leur goût pour les femmes porte plus particulièrement sur celles de couleur, qu'ils préfèrent aux Blanches, parce qu'elles exigent moins de ces égards gênans qui contrarient leur goût pour l'indépendance. Un grand nombre aime mieux vivre ainsi dans le concubinage que de se marier. Ils y trouvent le double avantage d'être servis avec la plus scrupuleuse exactitude, et en cas de mécontentement ou d'inconstance, de renvoyer la ménagère; (c'est le nom honnête que l'on donne à ces sortes de femmes.) Ils sont, ainsi que je l'ai dit plus haut, humains, affables et hospitaliers. Si la foule d'étrangers que la révolution de nos colonies y a attirés, a diminué leur empressement à les accueillir, c'est qu'ils ont été si souvent trompés qu'ils se sont vus contraints de substituer la défiance à leur franchise naturelle.

Les dames Créoles ont pour la plupart le sang beau; la fraîcheur de leur teint contraste extraordinairement avec l'insalubrité du pays qu'elles habitent (*). Elles sont généralement sédentaires,

---

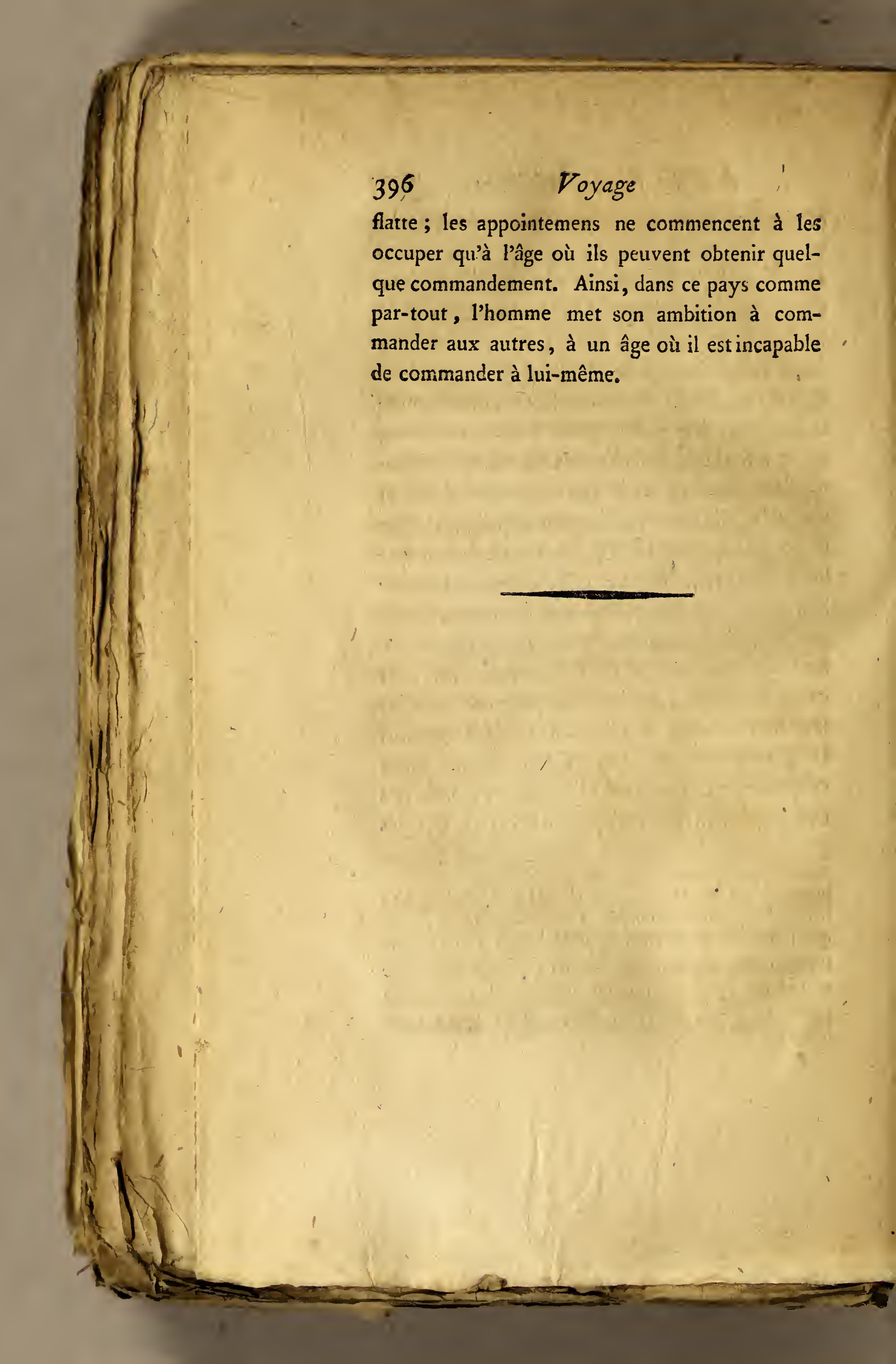
(*) Il paroît que les maladies périodiques auxquelles ce pays est sujet, doit s'attribuer à la chaleur excessive qui augmente à proportion que le pays se découvre. Il est certain que lorsque des hivers plus rigoureux purifioient l'air et détruisoient un grand nombre d'insectes, les habitans y

vivant dans l'indolence, sans société ni grandes distractions. Elles aiment cependant la danse jusqu'à l'excès, et s'y livrent sans réserve lorsque l'occasion s'en présente. Les jeunes gens qui font peu de frais pour leur plaire, ont presque toujours un air d'ennui lorsqu'ils sont obligés de se trouver dans leur compagnie. Sans éducation ni instruction, leur vie se passe à jouer, danser, monter à cheval ou chasser; ils excellent particulièrement dans ce dernier exercice. Actifs et spirituels, ils n'ont besoin pour acquérir des connoissances que de bons maîtres et de bonne volonté. Braves, hardis, entreprenans, rien ne leur plaît autant que l'habit d'uniforme, qu'ils prennent généralement à treize ou quatorze ans. Le Gouvernement, à qui il importe d'entretenir ce goût militaire, les emploie presque tous dans la milice ou dans le régiment de la Louisiane. Ils y sont souvent cadets cinq ou six ans avant de parvenir à une sous-lieutenance, mais ils s'en inquiètent peu; l'épaulette est ce qui les

---

jouissoient de la plus parfaite santé, et ignoroient jusqu'au nom des maladies épidémiques. Une seconde raison, c'est que la ville beaucoup moins peuplée, étoit plus aérée et moins mal-propre. Il est à présumer qu'avec beaucoup de soin et une police sévère, on parviendroit encore à la purger des fléaux qui y font chaque année de nouveaux ravages.

flatte ; les appointemens ne commencent à les occuper qu'à l'âge où ils peuvent obtenir quelque commandement. Ainsi, dans ce pays comme par-tout, l'homme met son ambition à commander aux autres, à un âge où il est incapable de commander à lui-même.



CHAPITRE XLIV.

Commerce de consommation ; impôts perçus sur la Louisiane ; apperçu de ce qu'ils rapportent et de ce qu'ils devroient rapporter ; déficit qu'éprouve chaque année le gouvernement Espagnol dans l'administration de cette colonie ; commerce de contrebande ; traité avec les Etats-Unis violé.

LA Louisiane ne produisant ni blé, ni légumes, ni salaisons d'aucune espèce, en étoit approvisionnée, avant la guerre, par la France, où les habitans de cette colonie alloient, sous pavillon Espagnol, se pourvoir de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire. Mais depuis plus de dix ans les Américains sont en possession d'y vendre les objets de première nécessité, et d'en fournir toutes les parties qui ne peuvent en produire. Ils reçoivent en payement des piastres qu'ils font parvenir à Philadelphie, partie sur des chevaux et partie en waggons, ainsi que je l'ai dit à l'article du Kentuky. Les vêtemens,

meubles, armes ou autres marchandises de toutes espèces, nécessaires à la consommation des habitans, leur ont également été fournies, pendant toute la guerre, par les Américains. Ceux-ci recevoient en échange leur sucre, leur indigo et leur coton qu'ils alloient vendre en Europe, et particulièrement en Angleterre, d'où ils rapportoient les produits de leurs manufactures.

Tous les impôts perçus dans la Louisiane par le gouvernement Espagnol, se réduisoient à un droit de six pour cent sur les marchandises importées, ainsi que sur les produits exportés de la colonie. Sur cet article comme sur bien d'autres, la politique des États-Unis est bien préférable à celle des Espagnols. Les droits sur les marchandises qu'ils fabriquent ainsi que sur les produits de leurs terres, sont presque nuls, tandis que ceux perçus sur les marchandises importées, sont en raison inverse du besoin qu'ils en ont. Celles qui sont nécessaires à leurs manufactures ne sont soumises qu'à des droits légers; celles au contraire qui leur nuisent, payent en proportion du tort qu'elles peuvent leur faire. Les objets de luxe sont encore plus fortement imposés; ainsi, les propriétaires et manufacturiers sont encouragés, le peuple ménagé, et les riches chargés autant qu'il est possible, en raison de leur fortune.

Quelque foibles que fussent les droits perçus dans la Louisiane, il est probable qu'ils auroient suffi à l'administration de la colonie, s'ils avoient été exactement payés et distribués avec ordre et économie. Mais la contrebande qui, dans ce Gouvernement, a eté de tout temps la partie principale des appointemens des employés de tous grades, se fait en dépit de la modicité de la taxe, et force le roi d'Espagne à y envoyer chaque année des sommes considérables. L'on peut en effet calculer les dépenses et les revenus de la colonie de la manière suivante, quoiqu'il m'ait été impossible de m'en assurer autrement que par les registres de la douane, auxquels j'ai ajouté approximativement les sommes dont elle est frustrée chaque année.

En 1801, il fut exporté de la Louisiane 30,000 quintaux de coton, qui, à 120 liv. le quintal prix commun, font . . . . . 3,600,000 l.

Sucre brut, 84,000 quintaux, qui, à 27 liv. 10 s. prix moyen, font	2,490,000
Indigo, 3,371 quintaux, qui, à 600 liv. le quintal, font . . .	2,022,600
Tabac, 7,800 quintaux, qui, à 40 liv. le quintal, font	312,000
	8,424,600

De l'autre part . . .	8,424,600 l.
Peaux de chevreuil, 3,000 quintaux, qui, à 200 liv. le quintal, font	600,000
Castors, 18 quintaux, qui, à 500 liv. le quintal, font . . .	90,000
Plomb brut, 4,000 quintaux, à 30 liv. le quintal	120,000
Plomb en lames, 450 quintaux, à 75 liv. le quintal	33,750
Planches pour la Havanne . .	256,000
Caisses à sucre pour *idem* . .	194,600
Mulets, chevaux, bœufs, vaches pour *idem*	600,000
Bois de construction pour *id.*	96,000
Montant de toutes les déclarations faites à la douane de la nouvelle Orléans en 1801	10,414,950
L'on peut ajouter à cette somme trois cinquièmes au moins pour équivaloir aux sommes qui ne sont point déclarées, et l'on aura	6,244,970
Total	16,659,920

Les marchandises importées dé-

clarées

D'autre part . . .	16,659,920 l.	s.
clarées à la douane dans le courant de la même année, se sont montées à . . .	5,478,598	»
Total.	22,138,518	»
Mais comme la contrebande sur cette partie est encore plus considérable que sur les produits de la colonie, on peut, sans craindre de se tromper, doubler la somme, ci	5,478,598	»
Le total général des droits à percevoir, devra donc se calculer sur	27,617,116	»
Ce qui produira, à raison de six pour cent, . . .	1,706,171	3 s.

Les dépenses, telles qu'elles sont fixées par le Gouvernement, se composent ainsi qu'il suit:

Frais d'administration, ...	290,000 l.
Payement des troupes, ...	1,095,000
Justice, ...	160 000
Culte, ...	126,000
Entretien des forts, ...	96,000
Artillerie, ...	116,000
	1,883,000

D'autre part	1,883,000 l.
Présens aux Sauvages, ...	440,000
Dépenses imprévues, ...	100,000
Douane, ...	240,000
Marine, ...	178,000
Total général de la dépense, .	2,841,000

Toutes les sommes sur lesquelles les droits sont effectivement perçus, se montant d'une part, à . . . . 10,414,950 l.

Et de l'autre, à 5,478,598

Total 15,893,548

Il en résulte que le roi d'Espagne ne tiroit effectivement de cette colonie que .	953,432 l.	12 s.
Et qu'il étoit obligé d'y envoyer chaque année, .	1,887,567	8

Les réformes à faire sur toutes les parties des administrations, tant militaires que civiles, aussi bien que sur les présens des Sauvages, auxquels on n'en distribue pas la moitié, auroient certainement pu porter les dépenses au niveau des recettes; mais il semble que le gouvernement Espagnol se plaise à se laisser voler : il paroît même encourager les déprédations. Car, en ne donnant pas aux employés des appointemens suffisans pour vivre, il leur dit implicitement

qu'ils ont le droit de le tromper. En effet, depuis le gouverneur général de la Louisiane jusqu'au dernier commis de la douane, aucun ne pourroit subsister s'il s'en tenoit exactement à ses droits, et s'il ne cherchoit pas, par des moyens illicites, à s'assurer une existence. Si la Louisiane étoit à charge au gouvernement Espagnol, c'étoit donc à lui seul qu'il devoit l'attribuer. Avec plus d'ordre et une meilleure administration, il seroit sans doute parvenu à élever la recette au niveau de la dépense, ou, ce qui auroit été plus avantageux, à égaler la dépense à la recette.

Le commerce d'exportation de la Louisiane se faisoit, il y a quinze ans, avec trente navires de médiocre grandeur. Depuis la culture du sucre et du coton, il s'est tellement accru, qu'il en exige aujourd'hui plus de deux cents. Il est vrai que l'indigo que l'on y cultivoit alors, avoit sous le même poids une valeur dix ou vingt fois plus considérable que ces denrées ; mais, malgré cette considération, on peut calculer que les produits en sont plus que sextuplés depuis la révolution de France, époque à laquelle la culture s'est considérablement améliorée.

Outre les productions dont j'ai parlé, la nouvelle Orléans est en possession de fournir la Havanne de planches et de caisses à sucre, dont

elle fait une immense consommation. Ce débouché est un de ceux qui lui a produit le plus de piastres ; ou, ce qui lui étoit plus nécessaire encore, un plus grand nombre de bras pour la culture. Pas un navire, portant de ces denrées à la Havanne, qui n'en ramenât en contrebande un certain nombre d'esclaves. Par quelle bizarrerie l'importation des Noirs étoit-elle défendue à la Louisiane, tandis qu'elle étoit non-seulement permise, mais très-encouragée dans toutes les colonies Espagnoles ; c'est ce qu'il n'est pas facile de deviner, lorsque sur-tout le Gouvernement ne pouvoit ignorer que le pays en étoit entièrement dépourvu. Le prétexte étoit la crainte de l'introduction des Nègres à Saint-Domingue : la cause réelle n'étoit connue que d'un petit nombre d'individus intéressés à la cacher.

Le commerce de contrebande avec le Mexique est encore d'un avantage considérable pour la nouvelle Orléans. Les marchandises d'Europe qui se vendent à un prix excessif dans presque toutes les parties de ce riche pays, engagent une foule de spéculateurs à braver les confiscations et même les peines corporelles auxquelles ils sont condamnés, s'ils sont reconnus et saisis. Les pacotilleurs, après avoir remonté la rivière Rouge jusqu'au Nachitoche, transportent leurs marchandises sur des chevaux à une distance de

plus de six cents milles. L'espoir de la fortune les fait passer sur les fatigues inséparables d'un si long voyage, et sur la crainte qu'inspirent quelques nations Sauvages, qui, effrayées du sort qui les attend si elles se laissent subjuguer, tuent sans nulle pitié tous les Blancs qui leur tombent sous la main. Les gros négocians à qui leur fortune permet de faire de grands sacrifices, font échouer ou aborder des navires richement chargés sur les côtes les plus avantageusement situées, et gagnent directement les chefs du Gouvernement, qui, sous prétexte de leur accorder les moyens de se réparer, ferment les yeux sur la qualité et la quantité des objets qu'ils débarquent.

Les pacotilleurs rapportent du Mexique des piastres et des lingots dont ils chargent des mules ou des chevaux, que l'on y achète à si vil prix, que la peine de les conduire et la dépense de la route peuvent être regardés comme la partie principale de l'acquisition. Pour une pièce de nankin ou une aune d'étoffe de soie, l'on en choisit souvent jusqu'à trois parmi des troupeaux innombrables. Les mulets que l'on en tire sont, ainsi que les chevaux, petits, mais forts et vigoureux; les plus beaux sont conduits à la Havanne, où ils sont vendus depuis six cents jusqu'à mille francs pièce. Les gros marchands ne

rapportent que des lingots et des piastres, les pays où ils abordent ne produisant rien dont on puisse se défaire nulle part avec avantage.

Par le traité de 1796 avec les États-Unis, le roi d'Espagne s'étoit engagé à leur donner un dépôt à la nouvelle Orléans, pour leurs marchandises destinées à remonter le Mississipi, et pour l'excédent des produits de leurs contrées de l'Ouest qui descendoient ce fleuve. Ce dépôt qui leur étoit accordé pour trois ans, devoit (dans le cas où il ne plairoit pas à sa Majesté Catholique de le conserver,) être remplacé par un autre dans un lieu qui conviendroit également aux deux Gouvernemens. Sans égard pour cette dernière partie du traité, l'intendant de la nouvelle Orléans venoit de faire signifier, quelque temps avant mon arrivée dans cette ville, au président des États-Unis, que non-seulement le port restoit fermé, mais même que tout dépôt étoit interdit aux négocians Américains. Cette mauvaise foi ne pouvoit manquer d'exaspérer les états de l'Ouest, qui n'ont d'autres ressources pour tirer parti de l'excédent du produit de leurs terres. Il est vrai que leurs bâtimens pouvoient mouiller au milieu du fleuve, dont la libre navigation leur étoit conservée, et remonter jusqu'au Natchez. Mais pour cela combien falloit-il de temps et de peines ! Les personnes qui con-

noissent le caractère de l'intendant, l'ont soupçonné d'avoir jeté ce germe de discorde entre la France et les États-Unis, pour attirer sur la colonie qu'il abandonne à regret les malheurs inséparables d'une invasion. La suite a prouvé que cette mesure n'étoit point autorisée par son Gouvernement, mais qu'elle étoit la conséquence de son inclination pour le mal, et de sa haine pour les François.

CHAPITRE XLV.

Considérations sur l'esclavage ; Nègres libres ; Mulâtres.

L'ESCLAVAGE, le plus grand de tous les maux nécessaires, soit relativement à ceux qui l'endurent, soit par rapport à ceux qui sont contraints d'en employer les victimes, existe dans toute l'étendue des deux Louisianes. Il ne seroit pas facile de déterminer pendant combien d'années la partie septentrionale en aura besoin ; mais on peut assurer qu'il doit exister bien des siècles encore dans le Midi, si le Gouvernement veut y encourager l'agriculture, qui est son unique ressource. Les Nègres seuls peuvent se livrer aux travaux dans ces climats brûlans : le Blanc qui y périt jeune malgré toutes sortes de ménagemens, ne feroit que s'y montrer s'il étoit obligé d'y cultiver son champ de ses propres mains. Pour tirer parti de cette colonie, l'on doit donc protéger l'importation des Nègres qui y sont en trop petit nombre ; mais il est en même temps de l'intérêt du Gouvernement, de veiller à ce que les habitans n'y abusent pas du

pouvoir que la loi et le droit de propriété leur donnent.

Après la cruelle expérience de Saint-Domingue, qui probablement aura ouvert les yeux de tous ces philantropes qui ne comptent pour rien la prospérité des empires, lorsqu'elle semble être en contradiction avec ces sentimens d'humanité, dont ils feignent souvent d'avoir été doués par la nature; je suis loin d'engager aucun gouvernement à relâcher les liens de l'esclavage : on doit les laisser subsister dans leur intégrité, ou perdre les colonies. Cependant doivent-ils négliger cette branche d'administration et s'en rapporter aveuglément aux propriétaires, qui paroissent avoir un intérêt direct à ménager leurs esclaves ? C'est ce que je suis loin de croire. Les passions agissent trop fortement sur le cœur des hommes, pour ne pas en restreindre la vivacité par des règlemens sages ; leur intérêt même souvent mal-entendu les aveugle sur leurs propres avantages. L'avarice crie à l'un que ses esclaves mal vêtus et mal nourris, n'en sont pas moins tenus à lui rendre les services qu'il exige; la colère conduit l'autre à faire des exemples terribles, sous prétexte d'effrayer ceux qui seroient tentés de lui manquer ; un grand nombre enfin se croit autorisé à s'en servir pour assouvir ses passions et servir ses goûts, fussent-ils même

contraires aux devoirs de la société et opposés aux principes religieux. Aux yeux des gouvernans les hommes ne doivent être que de grands enfans, dont, en sages précepteurs, ils dirigent les caprices de manière à les faire tourner à leur plus grand bien.

Dans la basse Louisiane les Nègres sont très-mal nourris : chacun ne reçoit pas par mois au-delà d'un baril de maïs en épis, ce qui ne fait que le tiers d'un baril en grain (*) ; encore beaucoup de propriétaires prélèvent-ils quelque chose sur leur ration. Ils doivent se procurer le surplus de leur nourriture, ainsi que leurs vêtemens, avec le produit de leur travail du dimanche. S'ils ne le font pas, ils sont exposés à rester nus pendant la saison rigoureuse. Ceux qui leur fournissent des vêtemens, les contraignent à employer pour eux les jours de repos, jusqu'à ce qu'ils aient été remboursés de leurs avances. Pendant tout l'été, les Nègres ne sont pas vêtus. Les parties naturelles sont uniquement cachées par une pièce d'étoffe, qui s'attache à la ceinture par devant et par derrière, et qui a conservé dans toute l'Amérique septentrionale habitée par les François, le nom de *braguet.* L'hiver ils ont généralement une chemise et une couverture de

(*) Environ soixante livres.

laine, faite en forme de redingotte. Les enfans restent souvent nus jusqu'à l'age de huit ans, qu'ils commencent à rendre quelques services.

Un maître ne doit-il pas à son esclave le vêtement et une nourriture substantielle, à proportion du travail qu'il en exige ? Le jour du repos n'appartient-il pas à tous les hommes, et plus particulièrement à ceux qui sont employés aux pénibles travaux de la campagne ? Ce sont des questions qui n'en seroient pas, si l'avarice, plus forte que l'humanité, ne dominoit presque tous les hommes, mais sur-tout les habitans des colonies. Que résulte-t-il cependant de cette avarice mal entendue ? les Nègres mal nourris et trop fatigués s'épuisent et ne peuplent pas ; de l'épuisement naît la foiblesse, de la foiblesse le découragement, la maladie et la mort. Pour augmenter son revenu le propriétaire perd donc le capital, sans que son expérience le rende ordinairement plus sage. Je n'ignore pas que les Nègres sont loin de ressembler aux autres hommes ; qu'ils ne peuvent être conduits ni par la douceur, ni par les sentimens ; qu'ils se moquent de ceux qui les traitent avec bonté ; qu'ils tiennent par la morale à la brute, autant qu'à l'homme par leur constitution physique ; mais ayons au moins pour eux les soins que nous avons pour les quadrupèdes, dont nous nous

servons : nourrissons-les bien pour qu'ils travaillent bien, et n'exigeons pas au-delà de leurs facultés ou de leurs forces.

Les Nègres sont naturellement fourbes, paresseux, voleurs et cruels; il est inutile d'ajouter qu'ils sont tous dans le cœur ennemis des Blancs : le serpent cherche à mordre celui qui le foule aux pieds; l'esclave doit haïr son maître. Mais ce dont il est difficile de rendre compte, c'est l'aversion et la brutalité des Noirs libres pour ceux de leur espèce. Parviennent-ils à se procurer des esclaves ? ils les traitent avec une barbarie dont rien ne peut approcher; ils les nourrissent plus mal encore que ne font les Blancs, et les surchargent de travail : heureusement leur penchant à la fainéantise et à l'ivrognerie, les tient dans un état de médiocrité dont ils sortent rarement.

Quoique les Nègres libres perdent très-peu de leur haine pour les Blancs, ils sont cependant loin d'être aussi dangereux que les Mulâtres. Ces hommes qui semblent participer aux vices des deux espèces, comme ils ont participé à leurs couleurs, sont méchans, vindicatifs, traîtres et également ennemis des Noirs qu'ils méprisent, et des Blancs qu'ils ont en horreur. Cruels jusqu'à la barbarie envers les premiers, ils sont toujours prêts à saisir l'occasion de tourner leurs

bras contre les seconds. Fruits du libertinage de leurs pères, dont ils reçoivent presque tous la liberté et une éducation assez soignée, ils sont loin d'en être reconnoissans; ils voudroient en être traités comme des enfans légitimes, et la différence que l'on met entr'eux les porte à détester même les auteurs de leurs jours. On en a vu un grand nombre, dans le massacre de Saint-Domingue, porter sur eux leurs mains parricides. Les plus délicats se chargeoient mutuellement de cette détestable commission. Vas tuer mon père, se disoient-ils, je tuerai le tien.

Mais, dira-t-on, le premier droit de la nature est de se racheter de l'esclavage, comme c'en est un aussi de faire jouir des bienfaits de la liberté l'être qui tient de nous l'existence. Ces vérités ne peuvent être contestées; mais une troisième qui n'est pas moins évidente, c'est qu'il est du devoir d'un bon gouvernement d'assurer par toutes sortes de moyens la vie et la propriété des peuples qui vivent sous sa domination : or, par-tout où il y aura des Nègres libres ou des Mulâtres, l'une et l'autre seront chaque jour exposées au plus imminent danger. Un esclave fuit-il son maître ? c'est chez un Nègre libre qu'il va se réfugier. Un vol a-t-il été commis ? si le Nègre libre n'en est point l'auteur, il en est au moins le receleur. Lorsque par

la suite de son travail ou de son économie un esclave peut racheter sa liberté, qu'il aille en jouir parmi les nations qui voudront le recevoir, ou qu'il retourne dans son pays, c'est tout ce que le Gouvernement lui doit. Mais je ne crains pas d'assurer que toute colonie où l'on souffrira des Nègres libres, sera le repaire du brigandage et des crimes.

Quant aux hommes de couleur, plus dangereux encore, il seroit probablement très-avantageux d'en former des colonies dans quelques parties inhabitées du continent : cette mesure auroit une suite doublement utile; elle priveroit les colonies de ces êtres par lesquels elles seront tôt ou tard anéanties, et elle diminueroit ce goût crapuleux des Blancs pour leurs esclaves, qui est la ruine de la société et la cause première du peu de population des pays qu'ils habitent.

CHAPITRE XLVI.

Conduite à tenir avec les indigènes du pays ; peuples Sauvages dont il importe de gagner l'amitié.

LA conduite du gouvernement Espagnol avec les indigènes de la Louisiane a rendu difficile, sous les rapports administratifs, la manière dont aura à se comporter la puissance qui lui succédera. Seul propriétaire des sources de l'or qui paroissent ne pouvoir jamais se tarir pour lui, ce métal est la base de toutes ses entreprises. Veut-il la guerre ? il achète des bras : veut-il la paix ? son or la lui procure : est-il de son intérêt d'entretenir la bonne harmonie entre deux puissances rivales ? il gagne celle qui a besoin de son argent, et la force à renoncer à ses droits. Lui importe-t-il de semer la discorde ? il en vient encore plus facilement à bout ; c'est aussi son or qui lui a conservé, avec les Sauvages, la bonne intelligence qui n'a presque jamais cessé de régner depuis qu'il est en possession de la Louisiane. Chaque année les chefs des différentes nations reçoivent des présens consi-

dérables pour eux et leurs gens; et tout Sauvage traversant un pays Espagnol obtient la même étape que le soldat, aussi long-temps qu'il veut y demeurer. Dans les saisons et les climats rigoureux, ils sont même vêtus et pourvus de tout ce qui peut leur être nécessaire. C'est sur ces présens, qui s'élèvent à plus de huit cent mille francs par an (*), que les employés supérieurs fondent les bases de leur fortune.

De tous les peuples de l'Europe, il n'en est aucun qui puisse mieux que les François gagner l'attachement des nations voisines de la Louisiane. Il faut les avoir fréquentées pour juger du degré d'amitié qu'elles leur portent. Jamais elles n'ont oublié qu'ils furent les premiers Blancs qui touchèrent leurs terres; que jamais ils ne commirent aucune cruauté sur leurs pères; qu'ils reçurent d'eux les premiers fusils et les premiers couteaux, (présens pernicieux, mais qu'ils estiment beaucoup); qu'avec eux ils combattirent avec avantage; qu'enfin, dans ces temps reculés comme aujourd'hui, toutes les blessures qu'ils recevoient étoient des blessures honorables. Je leur ai souvent entendu répéter que jamais un

(*) Il y a eu des années où ces présens se sont élevés au-dessus de 225,000 piastres, ou 1,130,000 liv. de notre monnoie.

François n'étoit mort qu'en présentant le cœur à l'ennemi. Parmi ces hommes enflammés du seul amour de la guerre, quel moyen plus sûr de se faire respecter !

Pour obtenir quelque chose des Sauvages, il faut être bon, mais sévère dans l'administration de la justice; punir avec rigueur les Blancs qui se portent à quelques excès envers eux, mais ne leur pardonner jamais un crime envers les Blancs. Si aujourd'hui le gouvernement Espagnol est méprisé de la plupart des nations avec lesquelles ses traiteurs vont trafiquer, c'est parce que, trop foible pour être juste, il a laissé impunis les premiers meurtres commis sur eux. Elles comptent tellement sur cette foiblesse, qu'elles se moquent, en présence même des commandans, des remontrances qu'elles en reçoivent, et que les individus arrêtés quittent rarement les prisons sans commettre de nouveaux meurtres ou voler des chevaux.

Parmi les peuples dont il importe plus particulièrement aux possesseurs de la Louisiane de gagner l'amitié, les Sioux des Prairies tiennent le premier rang : 1.° parce qu'ils sont les plus nombreux, les plus braves et les plus barbares du Nord; 2.° parce qu'étant les meilleurs chasseurs, ils seroient d'un très-grand avantage pour le commerce; 3.° parce que maîtres de la rive

gauche du Missouri et de la droite du Mississipi, ils peuvent intercepter toute communication avec les nations situées dans la partie supérieure de ces deux rivières. Les Anglois qui tirent de leur fréquentation un bénéfice immense, ne cessent de leur inspirer pour les habitans de la Louisiane la haine la plus invétérée. Un traiteur de ce pays qu'ils trouvèrent un jour combattant avec leurs ennemis, fut le premier motif qu'ils firent valoir ; la jalousie et l'appât du gain firent le reste. Quelques présens faits à propos par des hommes adroits, les ramèneroient cependant ; quoique, ainsi que je l'ai dit, les Sauvages oublient rarement les torts que l'on peut avoir envers eux.

Après les Sioux, les Osages sont peut-être les plus barbares de toutes les nations fréquentées par les Blancs dans cette partie du continent ; mais comme ils ne peuvent avoir aucune communication avec les Anglois dont ils sont séparés par des nations ennemies, il sera toujours aisé de les tenir dans le devoir. La conduite de quelques Gouverneurs François avec les Sauvages du Canada, peut servir de base à ceux qui seront chargés par la suite des intérêts de leur Gouvernement. Dès qu'un meurtre avoit été commis, toute communication étoit interdite aux traiteurs, et tous présens retirés aux chefs,

jusqu'à ce que les coupables eussent été amenés et exécutés. Avoient-ils volé des chevaux, on se conduisoit de la même manière jusqu'à ce qu'ils les eussent rendus, ou d'autres à leur place. Un acte de clémence est aux yeux des Sauvages un acte de foiblesse ; et un crime impuni, les engage toujours à en commettre un autre.

CHAPITRE XLVII.

Avantages territoriaux de la Louisiane pour la France ; ceux qu'elle offre à sa marine.

PAR le traité de 1796 entre l'Espagne et les États-Unis, la Louisiane reçut de nouvelles bornes. Ses limites qui comprenoient autrefois les deux rives du Missisipi jusqu'à l'Ohio, furent fixées à la rive gauche de ce beau fleuve au-dessus du trente-deuxième degré ; et l'Espagne ne resta en possession de son cours entier que depuis cet endroit jusqu'à son embouchure, qui est par les 29^d^ 51″, selon l'estime générale.

Depuis le trentième degré de latitude, la Louisiane sans bornes au Nord ni à l'Ouest, jouit donc du bénéfice de tous les climats de l'Europe, et peut en fournir toutes les productions. Presque dans toute son étendue, l'air y est sain, la terre riche, les mines abondantes ; elle est si bien entrecoupée par les rivières qui l'arrosent, que quelle que soit la distance de ses habitans,

ils sont assurés d'y jouir d'une communication facile et non interrompue. Le sucre, le coton, l'indigo, le riz, le tabac, croissent dans la partie méridionale; tandis que dans les climats plus tempérés, la richesse de la terre ne demande à l'homme que d'ouvrir son sein pour lui fournir les plus abondantes moissons en blé, seigle, maïs, orge, avoine, etc. : enfin la beauté des prairies qui bordent quelques parties des rivières, n'attendent que des troupeaux, tandis que les superbes fruits qui y croissent sans culture, promettent à l'homme industrieux qui voudra s'occuper de cette branche d'agriculture, un succès supérieur à ses espérances. On se persuade difficilement, sans en avoir été témoin, que des pommiers venus de pepins produisent des fruits supérieurs en grosseur, et presque égaux en qualité à ceux que l'on cultive en Europe avec un soin particulier.

Ces premières considérations engageront sans doute le Gouvernement qui a revendiqué la Louisiane, à travailler à sa prospérité. Qu'est-ce en effet que la France ? Située sans contredit sous le climat le plus tempéré de l'univers, ses terres sont riches, ses productions immenses, ses habitans laborieux, infatigables et industrieux; mais son territoire est si resserré que,

quelle que soit sa fertilité, elle voit souvent ses récoltes endommagées ou détruites par l'abondance des eaux ou une excessive sécheresse. Alors ses nombreux habitans sont contraints d'avoir recours à leurs voisins pour se procurer les premiers besoins de la vie ; alors son numéraire passe entre des mains étrangères ou ennemies, et son peuple malheureux se voit dans l'impossibilité d'acquitter des charges qu'une immense administration ne peut manquer d'exiger.

Que l'on suppose, au contraire, la Louisiane dans la situation où elle se trouvera bientôt sous un Gouvernement protecteur, c'est-à-dire, assez peuplée pour que ses plus belles terres soient cultivées, et ses riches prairies garnies de nombreux troupeaux ; qu'arrivera-t-il alors ? Que dans les années d'abondance la France pourra réaliser son superflu, et qu'en cas de disette elle trouvera dans la Louisiane une ressource assurée, qui la mettra toujours dans une indépendance absolue de ses voisins. En effet, dans une aussi vaste étendue de pays, la contrariété des saisons ne se fait jamais sentir généralement. Les pluies excessives ou la grande sécheresse ne peuvent être que partielles, et la partie qui n'aura pas souffert aura toujours à exporter un immense superflu.

A ces premiers avantages la France doit ajouter ceux qu'elle peut tirer de la Louisiane pour sa marine. Dépourvue des bois nécessaires à l'entretien de cette partie importante de sa puissance, elle doit avoir recours aux étrangers pour se les procurer, aussi bien que ses chanvres, dont la qualité est beaucoup inférieure à ceux du Nord. Mais une fois en possession de cette colonie, elle secoue le joug de cette dépendance humiliante, et trouve toutes ses ressources en elle-même. Le cèdre, le cyprès, l'acacia, les noyers, les chênes de différentes espèces, toutes meilleures les unes que les autres, enfin, toutes sortes de bois propres à la construction et à la mâture couvrent sa surface; et le chanvre qui y croît sans culture à une hauteur prodigieuse, y est supérieur à celui du nord de l'Europe, d'où la France est contrainte de le tirer à grands frais. Les expériences qui en ont été faites par l'ordre du ministère Espagnol, ont offert les résultats les plus avantageux; et l'apathie seule des chefs ou l'intrigue de quelques compagnies intéressées à les tromper, ont privé la Louisiane de cette branche de commerce tellement importante, qu'elle auroit dû seule lui attirer la protection spéciale du Gouvernement. Si l'on ajoute à cela la possession des mines de plomb qui se trouvent dans plusieurs endroits à la superficie

de la terre, la facilité de la fabrication de la potasse et du salpêtre, que nous tirons en grande partie de l'étranger ; enfin, les mines de fer, de cuivre ou d'argent dont l'intérieur du pays abonde, on ne doutera plus que des raisons de politique seules aient pu engager la France à renoncer à la possession de cette belle propriété.

CHAPITRE XLVIII.

Avantages commerciaux ; débouchés que présentent les États-Unis ; commerce de Pelleteries ; moyens de parvenir au lac Owinipike.

LE premier avantage d'une colonie sous les rapports commerciaux, existe dans la colonie elle-même ; et plus elle est florissante et peuplée, plus est grand le bénéfice qu'en retire la mère-patrie. Mais lorsque, outre sa consommation intérieure, elle lui offre des débouchés de la plus haute importance, lorsque les objets qu'elle présente en retour de ceux qui y sont importés, lui sont d'une utilité majeure pour ses manufactures et son commerce, lorsque enfin ces objets la mettent à l'abri de la dépendance de ses voisins, combien cette colonie doit-elle être appréciée davantage ? tel est le cas où se trouve la Louisiane relativement à la France.

Entièrement livrés aux travaux de l'agriculture, les habitans des contrées de l'Ouest des États-Unis ne fabriquent ni étoffes pour se vêtir, ni meubles pour l'intérieur de leurs maisons. La

main d'œuvre s'y conservera long-temps encore à un prix trop élevé, pour que ces objets puissent y être manufacturés à aussi bon marché qu'en Europe. Les villes maritimes d'où ils tirent tous les objets nécessaires à leurs besoins, leur présentent des difficultés sans nombre, soit pour le transport par terre, toujours dispendieux et dangereux, soit pour les retours qu'ils sont obligés d'effectuer presque entièrement en numéraire. Quels avantages ne leur offriroit point un dépôt, depuis lequel toutes leurs marchandises leur parviendroient par eau, et où ils pourroient les payer avec le superflu de leurs produits territoriaux! la nouvelle Orléans est ce dépôt. Le café, le sucre, les épices, les marchandises des Indes orientales et occidentales s'y vendront toujours avec avantage; et celui qui saura approprier ses manufactures au goût du pays, sera certain de trouver sur ses marchandises un bénéfice proportionné à ses peines et aux dangers auxquels il les aura exposées. Si l'on ajoute à ces considérations la supériorité de nos fabriques sur celles d'Angleterre, auxquelles on pourroit graduellement accoutumer le peuple de ces contrées, il en résulteroit un avantage dont il est difficile de calculer les suites pour la richesse de la France et la prospérité de son commerce. Les habitans du Kentuky ne soupi-

rent qu'après le moment où ils trouveront des objets d'échange à la nouvelle Orléans ; et l'on peut assurer qu'ils auront peu d'égard au pays où ils auront été fabriqués, pourvu qu'ils puissent se les procurer à aussi bas prix, et d'une qualité égale à ceux qu'ils reçoivent de leurs villes maritimes. Cette première considération, qui est de la plus haute importance, mérite l'attention particulière du Gouvernement, non-seulement sous le rapport du commerce, mais encore sous un point de vue politique. Il ne peut ignorer combien les relations commerciales entre deux nations influent sur leur bonne intelligence, et combien il sera avantageux pour la France de conserver cette bonne intelligence avec les états de l'Ouest de l'Amérique, qui, par leur opinion, leur caractère, leur situation, paroissent devoir être bientôt indépendans des états du Nord.

Une autre branche de commerce non moins importante pour nos manufactures, est celle des pelleteries. Tant que nous serons obligés de les tirer de nos rivaux ou de nos ennemis, ils ne cesseront de nous tenir dans la plus servile dépendance, si le Gouvernement ne s'efforce de nous en arracher. J'ai prouvé dans un de mes chapitres précédens avec quelle facilité la Louisiane pouvoit se substituer au Canada dans ce

genre de commerce, sur toute la rive droite du Mississipi; il me sera moins difficile encore de convaincre le lecteur que cette supériorité doit s'accroître à mesure que le lieu du commerce s'éloigne des deux états, et que sur les lacs les plus septentrionaux nous avons un bénéfice assuré de cent pour cent, sur les peuples les plus avantageusement situés.

Sans nous arrêter aux nations Sauvages qui habitent les bords du lac supérieur, relativement auxquelles nous conservons le même avantage que celui que nous avons dans le Mississipi, puisque nous pouvons y pénétrer au moyen d'un seul portage, par le haut de la petite rivière Rouge qui y a son embouchure; transportons-nous au lac Owinipike et dans les pays du nord-ouest, dont le commerce offre les plus grands bénéfices, et jugeons de notre supériorité. Mais avant cet examen, entrons dans les détails des nations qui errent dans ces vastes contrées; nous serons plus à même de calculer de quelle utilité pourra être pour la France ce commerce jusqu'à présent inconnu.

Entre le Missouri et la chaîne de montagnes qui se trouve sur la rive méridionale de la grande rivière Rouge, dont les eaux se jettent dans le lac Owinipike, est une portion de la nation des *Christinons* au nombre de 500 guerriers. Ces

hommes qui n'ont d'autre passion que celle des combats, connoissent à peine les armes à feu et leurs effets meurtriers. Sans aucune espèce de besoin, la curiosité seule leur fait acheter à haut prix les objets de clincaillerie les plus communs. Le corps de cette nation, au nombre de 2,500 guerriers, est répandu entre les 50 et 55 degrés de latitude nord, et les 120 de longitude ouest du méridien de Londres. (*)

Entre le Missouri et la rivière Rouge, mais beaucoup plus à l'ouest, est la rivière des Osseniboines, qui semble tirer ses eaux du lac Placotte; elle se jette dans la rivière Catepoie, qui a elle-même son embouchure dans la rivière Rouge, à peu de distance du lac Owinipike. Les peuples qui habitent ses bords, connus sous le nom d'*Osseniboines*, sont situés entre les 48 et 52 degrés latitude nord, et les 115 de longitude; ils sont bons, d'un caractère pacifique, et au nombre de 5 à 600 guerriers.

Plus à l'ouest, au pied de la montagne Orignal, qui sépare les eaux du Missouri de celles de la rivière Catepoie (**), sont les Chivitoans, au

---

(*) J'ai toujours fait usage de ce méridien, parce que tous ceux sur le rapport desquels je me suis fondé, s'en sont servis, et que les cartes que j'ai consultées, avoient été tracées par des voyageurs ou des géographes Anglois.

(**) Mot Indien, qui signifie *qui appelle*; on ne peut

nombre de 2,000. Cette nation belliqueuse paroît être continuellement occupée à repousser les efforts d'une autre peuplade appelée *Nation du Serpent*, qui habite la partie de ces montagnes qui leur est opposée. Malgré les grandes difficultés que présentent ces pays escarpés, les Anglois y ont pénétré et y font quelque commerce. Les Chivitoans, placés par les 44 et 45 degrés de latitude nord et les 117 longitude ouest, sont à peu de distance du Missouri : deux jours suffisent pour se rendre dans leur village. Il est à présumer que le desir qu'ils ont de communiquer avec les Blancs, les engageroit à se rapprocher encore et rendroit la traite avec eux journellement plus facile ; ainsi que les Osseniboines, ils sèment du maïs, et emploient pour la culture des pioches faites avec l'os de l'épaule d'un bœuf sauvage, attaché au bout d'un bâton crochu.

Si nous nous portons vers le Nord, le long des montagnes qui paroissent séparer les lacs de la mer Pacifique, nous trouverons par les 50 degrés de latitude la nation des Piégans, composée de 1000 guerriers. Par la même latitude, mais quelques degrés plus à l'ouest, les Sasacs

---

attribuer ce nom qu'au bruit que font les eaux de cette rivière.

au nombre de 400; les Pieds noirs au nombre de 1,500, par les 52; et enfin, par les 54, les gens du Castor au nombre d'environ six cents. Toutes ces nations situées sur différentes rivières qui toutes se jettent dans la rivière Oupaw, peuvent aisément faire parvenir leurs pelleteries sur le lac Owinipike; c'est sur cette rivière Oupaw que se trouve le corps des Christinons, dont j'ai parlé plus haut. La plupart de ces nations considèrent les Blancs comme des êtres spécialement protégés du grand Esprit, et ont pour eux la plus grande vénération. En descendant cette même rivière, on trouve sur la rive du sud les Gros-ventres, et sur une de ses fourches le reste des Osseniboines. Plus près du lac Owinipike, par les 57 latitude et les 110 longitude ouest, sont les Schipiwans au nombre de 800; et enfin, à l'est du Owinipike, les Makigos, également au nombre d'environ 800 guerriers.

Telles sont les nations dont les Anglois tirent la plus grande partie de ces superbes fourrures, que nous pouvons avec tant de facilité faire passer entre nos mains, soit en encourageant les habitans de la haute Louisiane et leur fournissant les moyens qui leur manquent, soit en établissant une compagnie dont le commerce Anglois sera dans l'impossibilité de soutenir la concurrence. En effet, outre les trente-six portages

qu'ils ont à effectuer pour se rendre dans le lac supérieur par celui de Méchigan, que nous pouvons éviter au moyen d'un seul, praticable dans presque tous les temps de l'année; ils en ont soixante et dix autres pour parvenir du lac supérieur dans l'Owinipike. Quelques-uns de ces portages offrent des obstacles tels, qu'il faut tout le courage et la force des hommes qu'ils emploient pour les vaincre; et que malgré toute leur activité, une année n'est jamais suffisante pour parvenir à leur destination. Si donc nous pouvons effectuer un voyage de la nouvelle Orléans dans moins d'un an, c'est-à-dire avant que les hommes partis de Quebec ou Montréal puissent être arrivés chez les peuples avec lesquels ils vont trafiquer, quelle supériorité n'avons-nous pas sur eux?

Quoique personne, jusqu'à présent, n'ait remonté aux sources du Mississipi, l'opinion généralement adoptée parmi les voyageurs est, qu'il tire ses eaux de quelques-uns des lacs dont le nord-ouest est couvert. S'il en est ainsi, ce qu'il sera facile de vérifier aussitôt que le Gouvernement en aura l'intention, toutes difficultés cessent; nous restons propriétaires incontestables de cette partie du continent : s'il en étoit autrement, et que les conjectures formées par la presque unanimité des voyageurs se trouvassent fausses,

fausses, il n'y a pas de doute par la direction des rivières qui viennent s'y perdre, que l'on ne parvienne facilement à découvrir une communication avec quelques-unes de celles qui portent leurs eaux dans les lacs. Alors un seul portage nous en éviteroit cent-six, que les Anglois seront éternellement contraints d'effectuer. Mais si ce moyen venoit encore à nous échapper, le Missouri nous en offriroit un autre, de la facilité duquel il n'est pas permis de douter.

Cette rivière dont la navigation est aussi belle que celle du Mississipi, nous ouvrira une voie facile pour pénétrer dans le Owinipike. Entre les 105 et les 110 degrés longitude ouest du méridien de Londres, et les 43 et 45 latitude nord, se trouve à peu de distance du Missouri la rivière Pabinac, qui a son embouchure dans la partie supérieure de la grande rivière Rouge, laquelle, ainsi que je l'ai dit plus haut, communique directement au lac Owinipike. Un entrepôt placé sur le Missouri, à la partie la plus rapprochée de cette rivière, suffiroit pour assurer une communication avec la rivière Pabinac; des canots d'écorce y seroient construits, et les marchandises embarquées parviendroient à leur destination avec la plus grande célérité. Cet entrepôt pourroit encore servir à faciliter dans le sud-ouest du Missouri, des découvertes qui ne

pourroient manquer d'être de la plus grande importance au commerce.

Toutes les nations dont j'ai parlé forment une masse de plus de douze mille guerriers, dont les Anglois tirent chaque année des pelleteries de la plus grande beauté, pour huit à neuf millions de notre monnoie. Mais les négocians n'en peuvent réaliser la valeur qu'après une avance de fonds de quatre ans, tandis qu'au bout de dix-huit mois ou deux ans au plus, la compagnie Françoise retrouveroit ses capitaux; ce qui, à bénéfice égal, feroit un avantage réel de cent pour cent. Ajoutons à cela que la facilité des communications avec ces peuples, en y encourageant la chasse, l'augmenteroit considérablement et doubleroit avant peu d'années les profits qu'ils offrent aujourd'hui.

En voilà assez, je pense, pour prouver de quelle utilité la Louisiane peut être au commerce de la France; mais lorsque l'on réfléchit que c'est aux dépens de son ennemie qu'elle doit acquérir ces avantages, il est certain que cette seule considération en double l'importance, et doit suffire pour fixer plus particulièrement l'attention du Gouvernement.

CHAPITRE XLIX.

La Louisiane considérée sous les rapports politiques ; nécessité d'une grande colonie pour la France.

IL est assez difficile de concevoir comment l'Espagne, en possession des deux rives du Missisipi depuis l'embouchure de l'Ohio, s'est déterminée à en abandonner une aux États-Unis, sans y avoir été contrainte par la nécessité, seul motif qui puisse excuser la cession d'un avantage aussi important. En vain objectera-t-elle l'impossibilité où elle étoit de garder un territoire aussi étendu ; si cette raison pouvoit en être une suffisante, elle auroit dû abandonner la Louisiane toute entière, ainsi qu'une grande partie de ses autres possessions d'Amérique qui sont sans moyens de défense, et qui n'ont pour garantie que la foiblesse des peuples dont elles sont entourées. Personne n'ignore que l'invasion d'un pays entraîne des hostilités auxquelles les États-Unis ne devoient ni ne pouvoient s'exposer, dans le moment où le gouvernement Espagnol en a agi à leur égard avec cette impolitique libéra-

lité. Auroient-ils objecté que maîtres des hautes eaux, il étoit de droit naturel qu'ils conservassent la jouissance de leur cours dans toute leur étendue; que leurs provinces occidentales ne pouvoient subsister que par leur communication avec le golfe du Mexique par le Mississipi: mais la jouissance du cours de l'eau entraîne-t-elle nécessairement la possession d'une des rives? S'il en étoit ainsi, pourquoi ne l'auroient-ils pas exigée jusqu'à l'embouchure du fleuve? Et si l'Espagne ne la leur devoit pas, pourquoi la leur a-t-elle abandonnée jusqu'au-dessous du Natchez? Je conviens que l'Espagne, avant la cession qu'elle a faite aux États-Unis, leur devoit non-seulement protection et sûreté sur le Mississipi, mais encore des dépôts en assez grand nombre, pour que dans leur commerce ils pûssent jouir d'une sécurité sans bornes. Mais ces dépôts, au lieu de lui nuire, auroient consolidé sa propriété; et plus le commerce des provinces de l'Ouest auroit été étendu, plus les États-Unis auroient été intéressés à ménager une puissance de laquelle dépendoit leur prospérité.

Le gouvernement Espagnol ne pouvoit donc être dédommagé de l'abandon volontaire qu'il faisoit de la rive gauche du Mississipi jusqu'au trente-deuxième degré, que par la reconnoissance et l'attachement de ses voisins. Mais de nation à

nation, qu'est-ce que la reconnoissance ? Un sentiment vague que fait subitement disparoître le plus léger motif d'intérêt ; un joug pénible dont l'obligé cherche continuellement à se soulager, et qu'il trouve beau de briser souvent même aux dépens de la justice. Il n'est que trop prouvé que la politique et la vertu ne peuvent jamais subsister ensemble, et que tout est subordonné à la force respective des nations ou aux caprices de ceux qui les gouvernent ; que c'est sur l'intérêt ou la puissance de ses voisins qu'un Gouvernement sage doit baser toutes ses démarches, et que celui qui s'écarte de ces maximes, quels que puissent être d'ailleurs ses motifs, sera accusé de foiblesse ou de pusillanimité.

C'est d'après ces principes que les Américains raisonnent relativement à la France, à qui ils sont redevables de leur liberté, et à l'Espagne dont ils ont oublié les bienfaits, pour ne voir que la dépendance dans laquelle elle les a laissés, en ne les mettant pas en possession complète de la rive gauche du Mississipi jusqu'à son embouchure. Adaptant à leurs intérêts le système politique de quelques peuples Européens, ils réclament ce qu'ils appellent les bornes de la nature, pour se procurer les moyens de les outre-passer plus vîte. N'en doutons pas, ce peuple naissant,

mais déjà plein d'ambition, sent sa force dans le nouveau Monde, et une puissance formidable seule peut le contenir au midi comme les Anglois du côté du nord. Foible en Europe, sans force et sans considération en Amérique, l'Espagne ne sauroit se faire respecter ni craindre. Il faut un bras plus vigoureux pour tenir les clefs d'une barrière d'où dépend l'envahissement entier de cette partie du continent, et par suite l'affranchissement des colonies, dès qu'elles se sentiront des voisins assez puissans pour les protéger, et assez industrieux pour fournir à leurs besoins.

En vain dira-t-on que le peuple Américain n'est pas un peuple guerrier ; qu'entièrement adonné à l'agriculture et au commerce, il ne songe pas à s'agrandir ; que la forme de son gouvernement même s'oppose à tout projet de conquête ; qu'enfin son intérêt exige qu'il vive avec les puissances de l'Europe dans l'harmonie la plus parfaite. Je répondrai qu'il n'est pas guerrier, parce qu'il n'a pas encore de bras superflus ; que si le système de son gouvernement paroît, pour le moment, s'opposer à tout agrandissement, il n'en est pas moins prudent de prévoir les changemens qui peuvent arriver dans sa politique ; qu'à l'homme pacifique ou peut-être pusillanime qui tient aujourd'hui les rênes de

l'*état*, il peut en succéder un ardent et ambitieux; que d'ailleurs ce gouvernement n'est rien moins que solide; et que du sein des révolutions qui le menacent, il pourroit s'élever un système nouveau qui tendroit à lui faire occuper dans la balance politique du monde, une place dont il semble jusqu'à présent avoir été privé.

Une autre considération non moins importante pour la France, est la nécessité d'une grande colonie où elle puisse déposer l'excédent de sa population. Tous les peuples bien gouvernés chez lesquels le commerce et les arts fleurissent, obtiennent bientôt une population surabondante qui, ne trouvant pas à subsister sur son territoire, doit aller chercher ailleurs une existence plus douce. Les Romains avoient de nombreuses colonies; les Grecs dans les temps de leur prospérité, en comptoient aussi plusieurs: les peuples du Nord, trop nombreux, envahirent le Midi; et dans des temps moins reculés, nous avons vu toutes les grandes puissances de l'Europe couvrir, d'un peuple remuant et ambitieux, des pays immenses et jusques-là déserts, sans que leur population paroisse en avoir sensiblement souffert. Ainsi la Hollande a porté son industrie dans les deux Indes, où elle possède de superbes colonies; et l'Angleterre, un des états les moins populeux de l'Europe, a créé de nou-

veaux royaumes, et compte dans l'un et l'autre continent plus de sujets que dans son sein même. La France seule est aujourd'hui privée de cette ressource; et cependant elle est une des puissances de l'Europe où le génie actif des habitans l'exige plus impérieusement. Il est vrai que chez elle la classe des cultivateurs est sédentaire et attachée au sol qui l'a vu naître; mais avec une aussi nombreuse population, elle doit nécessairement avoir et elle a effectivement une si grande quantité d'aventuriers, qu'il lui importera toujours de leur offrir une ressource contre le besoin.

Aucune partie du Monde ne paroît plus propre à remplir ce but que la Louisiane, où tous les genres d'industrie ne peuvent manquer de réussir. Placé entre un peuple cultivateur et commerçant, et une nation riche et paresseuse, le François pourra donner un libre cours à son génie. Il tirera des uns pour fournir aux autres, et suppléera par son activité à toutes les ressources dont ils seront privés. Saint-Domingue a été long-temps un témoignage de ce qu'ils pouvoient faire; la Louisiane ne le cède à cette superbe colonie ni par sa position, ni par la richesse de son territoire.

Une troisième et dernière considération se tire de la nature de l'homme et du pays même. Il n'est plus permis de douter que le nouveau con-

tinent ne soit un jour indépendant de l'ancien. Ses terres sont trop belles, son sol trop productif, son climat trop bienfaisant pour ne pas y attirer de nombreux habitans, qui ne tarderont pas à briser un joug que la foiblesse seule peut supporter. En prenant possession de la Louisiane, la France n'empêchera pas cet effet nécessaire de la succession des temps et du sentiment de la force; mais elle le retardera : si, comme l'on ne peut en douter, son gouvernement se fait aimer de ses nouveaux sujets, respecter de ses voisins; et si, sur-tout dans les premiers momens il éloigne soigneusement ces hommes avides qui pensent que les peuples qu'ils vont administrer, doivent les dédommager des agrémens dont ils jouissoient dans leur pays et des dangers auxquels ils se sont exposés.

CHAPITRE L.

Raisons qui ont pu donner lieu à la vente de la Louisiane.

Malgré tous les avantages que sembloit promettre à la France la possession de la Louisiane, le Gouvernement a cru devoir la céder aux États-Unis en compensation d'une dette sacrée qu'il avoit contractée avec eux dans le courant de la guerre. Après m'être interdit toute observation sur le dernier abandon qui en avoit été fait à l'Espagne, il paroîtra peut-être étonnant que je recherche les motifs qui ont donné lieu à cette seconde cession; mais les circonstances ne sont pas les mêmes. En 1764 le Gouvernement lui-même ignoroit les avantages que présentoit cette colonie, et ne la considéroit que comme un lieu de dépôt pour les bandits et les mauvais sujets dont il lui importoit de se défaire; de nos jours, au contraire, les yeux de tous les François étoient ouverts sur cette nouvelle et magnifique propriété. Les spéculateurs, les aventuriers, les mécontens, les familles ruinées par une longue suite de malheurs, jetoient

les yeux sur elle comme sur une terre de promission, dans laquelle ils retrouveroient une nouvelle patrie, que l'espoir d'un plus heureux sort leur rendroit plus chère. Si j'ai fait connoître au public l'étendue de sa perte, je lui dois compte, sinon de tous les motifs qui ont déterminé le Gouvernement à abandonner cette belle colonie, au moins de ceux apparens qu'il est permis à tout le monde d'apprécier et de juger.

Avec des vues pacifiques et bienfaisantes, le chef du gouvernement François avoit regardé d'un œil de complaisance une terre neuve et riche, où il lui étoit permis d'offrir aux hommes ambitieux et avides de fortune, les moyens de l'acquérir. Il parloit avec enthousiasme du beau pays que sa prévoyante politique venoit de nous rendre, et de la nouvelle carrière qu'il présentoit au commerce, à l'agriculture et aux arts ; il invitoit les hommes de tous états à y porter leurs talens, et leur en promettoit la récompense. Il faisoit plus, il choisissoit pour le gouverner des administrateurs zélés, d'une moralité et d'un mérite connus, faits pour gagner la confiance des anciens colons, et assurer une protection puissante à tous ceux qui auroient été le vivifier. Les habitans des côtes sur-tout, plus familiarisés que ceux de l'intérieur avec les idées de

voyage, s'excitoient les uns les autres à aller y fixer leur séjour. Les pauvres s'y promettoient l'aisance, ceux qui avoient quelque fortune se croyoient assurés de l'augmenter en peu d'années; quelques hommes exaltés, que les erreurs de la révolution avoient jetés dans les excès, y voyoient un moyen de regagner la considération qu'ils avoient perdue; et les familles froissées par les causes contraires, se plaisoient à penser qu'elles y oublieroient leurs pertes, ou qu'elles pourroient parvenir à les réparer.

La guerre seule pouvoit calmer cet enthousiasme et arrêter les grands desseins que le Gouvernement avoit formés sur la Louisiane. L'Angleterre à qui la richesse de ce pays étoit connue, n'ignoroit pas les ressources qu'il présentoit à la France; les oppositions qu'elle fit naître à sa prise de possession, prouvent qu'elle en connoissoit tous les avantages. On peut même regarder comme certain qu'un des motifs les plus puissans du cabinet Britannique pour rompre la paix, a été la cession de la Louisiane. Il ne se dissimuloit pas qu'elle devenoit un dépôt pour l'approvisionnement des colonies Espagnoles et des États-Unis; que de concert avec l'Espagne, notre alliée naturelle, nous lui fermerions l'entrée du golfe du Mexique, et les moyens de re-

tour de quelques-unes de ses colonies ; que la Havanne deviendroit, en cas de guerre, un chantier où nous construirions les plus beaux vaisseaux du monde, et qu'un port aussi avantageusement placé ne pourroit manquer de nuire à son commerce, dont il tire son existence. Persuadé que nous ne l'abandonnerions jamais aux États-Unis, puissance naissante, mais bientôt sa rivale en commerce et en industrie, il se flattoit qu'elle resteroit au pouvoir de l'Espagne, dont les peuples indolens lui assurent un débouché pour ses manufactures. Il se voyoit avec complaisance en possession de tout le commerce de pelleterie du nord et du nord-ouest, dont il tire un si grand bénéfice dans l'Inde ; et ne pensant pas avoir beaucoup à perdre par la guerre, parce qu'il se persuadoit n'avoir à faire qu'à un ennemi ordinaire, il se croyoit suffisamment dédommagé du surcroît de dépense qu'elle lui occasionneroit.

Lorsque le gouvernement François eut reconnu l'impossibilité de conserver une paix qu'il devoit desirer, et pour laquelle il avoit fait de grands sacrifices, il sentit que la Louisiane dont la prise de possession lui étoit désormais impossible, alloit lui devenir à charge s'il la conservoit, et nuisible si elle restoit entre les mains

de l'Espagne. Les Anglois la sachant sans défense pouvoient s'en emparer ; dans ce cas, elle devenoit le refuge des nombreux partisans qu'ils ont conservé dans les États-Unis, et resserroit cette puissance à laquelle il importe de conserver les moyens de leur nuire. D'ailleurs, quel avantage pouvoit-elle offrir à la France pendant une guerre qui paroît devoir être éternelle, si elle ne se termine pas par l'anéantissement ou au moins par la plus complète humiliation de sa rivale ; car, à supposer que nous eussions pu y faire débarquer des troupes en assez grand nombre pour la mettre à l'abri d'une invasion, comment espérer leur fournir des armes et des munitions de guerre dont le pays est dépourvu ; comment pourvoir à leur vêtement, autrement qu'en achetant tout des Anglois eux-mêmes ? Comment augmenter la population de cette colonie, sans laquelle elle ne peut être d'aucun avantage réel ? Comment enfin la faire jouir des bienfaits du commerce, et par conséquent la mettre à même de se défaire de ses productions, qui sont son unique ressource ?

Quelques personnes ont pensé que la France auroit pu, jusqu'à la fin de la guerre, la laisser en dépôt entre les mains de l'Espagne, qui auroit continué à la gouverner comme par le

passé. Elles ajoutoient que la neutralité de cette puissance nous en assuroit pour la suite la paisible possession. Mais avec un gouvernement avide comme celui d'Angleterre, pouvoit-on compter long-temps sur la neutralité de l'Espagne ? Pouvoit-on espérer qu'il résisteroit à la tentation de s'emparer des sommes énormes que cette puissance tire de ses colonies ? D'ailleurs, pour l'avantage de la Louisiane elle-même, il ne convenoit pas de la laisser plus long-temps sous le joug de cette puissance. J'ai parlé dans un de mes chapitres, du mode d'administration qu'avoient adopté les agens Espagnols depuis qu'ils avoient été assurés de la cession ; on peut juger des vexations qu'ils y auroient exercées, s'ils eussent été certains qu'ils commandoient à un peuple étranger, dont il leur importoit peu de mériter la haine ou l'amitié.

Si le Gouvernement parvient à humilier l'Angleterre, il n'y a pas de doute que nous ne réparions avantageusement la perte de la Louisiane. Sur les débris de sa fortune nous élèverons la nôtre ; le pavillon François flottera sur toutes les mers ; notre peuple, plus affable, se fera aimer davantage ; les produits de nos manufactures, d'une qualité supérieure à tous ceux de l'Europe, seront préférés ; Saint-Domingue,

dont nous regrettons à tant de titres la destruction, renaîtra de ses cendres. Nos ennemis ne fournissant plus à nos esclaves des moyens de défense, ils rentreront dans le devoir, d'où nos principes destructeurs les ont fait sortir ; l'ordre et l'équilibre se rétabliront dans l'Europe, que les Anglois cesseront de tyranniser, et dans laquelle ils ne tiendront plus que le rang qu'ils méritent, celui d'un peuple marchand, trop foible pour donner de l'inquiétude à ses voisins.

CHAPITR

CHAPITRE LI.

Départ de la nouvelle Orléans ; fort de Plaquemine, bâti par M. de Carondelet ; fort Bourbon ; la Balise ; pilote Major. Privilége exclusif.

APRÈS un séjour de plus de deux mois à la nouvelle Orléans, pendant lesquels on n'étoit occupé que de l'arrivée prochaine des François ; je partis, malgré les sollicitations de mes amis et les dangers de la saison : convaincu que, dans les circonstances, la paix ne pouvoit être de longue durée, je crus devoir préférer les hasards de la mer à ceux de la guerre ; et je fus victime des uns et des autres.

Ce fut le 29 décembre que je quittai la nouvelle Orléans ; le bâtiment que je montois, destiné pour Bordeaux, portoit pavillon Espagnol et se nommoit *la Mexicana*. Le Capitaine qui le commandoit, Irlandois d'origine, mais élevé en France, étoit depuis plusieurs années au service de l'Espagne : jeune encore et d'une aimable société, il me fit partager sa confiance ; je crus à

la bonté de son navire, sur le compte duquel il avoit été trompé, et peu s'en fallut que nous n'en fussions l'un et l'autre les victimes. Le pays au-dessous de la nouvelle Orléans s'applanit à mesure que l'on descend la rivière, de manière qu'à cinquante milles le rivage est à peine élevé de deux pieds au-dessus de son niveau. Les terres sur les deux rives, sont encore assez bien cultivées jusqu'à vingt milles de la ville ; mais passé cette distance, la culture n'y est possible que sur quelques petites portions, tout étant inondé une grande partie de l'année par les eaux du fleuve, et régulièrement par les marées. Il est remarquable que dans le golfe du Mexique elles n'ont lieu qu'une fois en vingt-quatre heures, et montent à peine de deux à trois pieds.

A soixante milles au-dessous de la nouvelle Orléans se trouve le fort de Plaquemine, bâti pendant le gouvernement et sous la direction de M. le baron *de Carondelet.* C'est le moment de payer à ce gouverneur le tribut d'éloges qui lui est dû, pour le zèle et le désintéressement avec lesquels il a servi cette colonie. Entièrement occupé d'améliorer le sort des habitans, il a fait leur bien malgré eux. Au moyen d'un canal creusé sur les derrières de la ville, il l'a rendue moins marécageuse et plus saine. Avant lui les

rues devenoient, après la moindre pluie, impraticables aux hommes qui vont à pied ; il a forcé tous les propriétaires de maisons à y faire des trottoirs, qui, quelque défectueux qu'ils soient, offrent cependant une grande ressource, et dont ils n'ont pas tardé à sentir l'utilité. Il a fait payer de légères contributions pour maintenir la propreté des places et des marchés : enfin il a ouvert des routes, ou les a entretenues avec plus de soin qu'aucun de ses prédécesseurs ; de telle manière, que ceux qui d'abord avoient murmuré, forcés de rendre justice à la pureté de ses intentions, ont fini par applaudir à ses travaux.

Un autre service plus important encore qu'il a rendu à la colonie, et pour lequel tout homme honnête et philosophe doit lui vouer une reconnoissance éternelle, c'est de s'être opposé avec courage à l'établissement de l'inquisition, que l'évêque sollicitoit. Si l'on fût parvenu à y établir cet infame tribunal, il seroit difficile de calculer les maux qu'il auroit causés dans un pays où l'on paroît ignorer jusqu'au nom de religion. Je pourrois m'étendre davantage sur le bien qu'il fait à la colonie, soit en supprimant le serment de catholicité exigé par le Gouvernement, soit en encourageant le commerce et

l'industrie ; mais ses vertus sont trop profondément gravées dans le cœur des honnêtes habitans, pour craindre qu'elles restent à jamais ignorées.

Le fort de Plaquemine solidement bâti en briques, présente une batterie de douze pièces de canon de gros calibre, sur chacune des deux faces qui regardent le fleuve. Le fort Bourbon, sur la rive opposée, a une batterie qui se croise avec celle de Plaquemine ; la garnison de ces deux postes est composée de quatre-vingts à cent hommes, commandés par un lieutenant colonel. Celui qui y remplissoit cet emploi lors de mon passage, ancien militaire attaché au régiment de la Louisiane avant la cession de cette colonie à l'Espagne, desiroit ardemment l'arrivée des François ; il me parut avoir à se plaindre du gouvernement Espagnol, et espérer que celui de France l'emploîroit d'une manière plus convenable à ses talens et à l'ancienneté de ses services.

De Plaquemine à la Balise, dernier poste Espagnol sur le Mississipi, le pays est absolument inhabité, et le terrain si bas qu'il ne peut jamais s'y former aucun établissement ; les deux côtés du fleuve sont par-tout couverts de roseaux ou cannes de dix à douze pieds de hau-

teur, dont la tige trempe continuellement dans l'eau. C'est à la Balise que réside le pilote major, le seul qui ait le droit d'entrer ou de sortir les vaisseaux qui vont et viennent de la nouvelle Orléans, de quelque nation qu'ils soient. Cet usage qui tient encore au système d'exclusion du gouvernement Espagnol, est extrêmement nuisible aux voyageurs. Les pilotes sous les ordres du pilote major, assurés de n'avoir pas de concurrens, ne sortent que lorsque les navires sont près des passes; encore faut-il que les vents soient très-modérés pour qu'ils s'exposent à la mer. Ce privilége exclusif est d'autant plus contraire au commerce, que les attérages dans cette partie du golfe sont extrêmement dangereux, soit à cause de la violence des vents, soit par rapport au grand nombre des bouches du Mississipi qui trompent souvent les navigateurs, soit enfin à raison de la petite quantité d'eau dont sont couvertes les terres environnantes. Le grand nombre d'accidens qui arrivent sur ces côtes seroient en partie prévus, si le pilotage étoit libre à tous ceux qui auroient fait un apprentissage convenable; l'espoir du gain les engageroit à croiser à une certaine distance, et à aller au-devant des navires à quelques milles des côtes, ainsi que cela se pratique par-tout.

Un autre inconvénient du privilége exclusif,

c'est que le roi d'Espagne qui est chargé de tous les frais du pilotage et qui en retire un bénéfice, n'entretient aucun bâtiment propre à secourir ceux auxquels il arrive des accidens; aussi celui qui s'échoue perd-il presque toujours sa cargaison, tandis qu'un bateau suffiroit souvent pour le remorquer ou l'alléger. La chose à laquelle doit principalement faire attention celui qui navigue dans ces parages, c'est l'air de vent auquel il doit aller chercher les passes. Le pilote m'a assuré que ce défaut de connoissance dans les marins, étoit la principale cause des accidens. La plupart vont droit à la tour aussitôt qu'ils l'apperçoivent, et se jettent sur la côte souvent à une trop grande distance pour obtenir des secours. Le navigateur prudent ne doit pas oublier de ne se présenter aux passes, que lorsqu'il voit la tour de la Balise à l'ouest-nord-ouest; ces passes qui n'ont que douze pieds d'eau dans la plus haute marée, présentent de grands dangers à cause de leur peu de largeur et des brisans qui les avoisinent. Conformément aux ordres du Gouvernement elles devroient être balisées, mais dans la crainte que l'on n'entre sans son secours, le pilote major met dans cette partie de ses devoirs, sinon de la mauvaise foi, au moins beaucoup de négligence.

Le roi d'Espagne entretient à la Balise vingt

hommes de garnison, particulièrement destinés au service de la douane, dont un employé visite tous les bâtimens qui entrent ou qui sortent. Il y a aussi vingt-quatre hommes aux ordres du pilote major, payés et entretenus sur le pied militaire ; ils peuvent cependant quitter à volonté, pourvu que ce ne soit pas dans un moment où le service presse, et qu'ils ne doivent rien. Cette dernière condition les fixe généralement pour plusieurs années, le pilote major ayant soin de les tenir toujours sous sa dépendance, en leur fournissant des liqueurs fortes dont ils font une grande consommation.

CHAPITRE LII.

Vie de George-Auguste Bowles.

Quoique peuplé déjà depuis bien des années, le continent de l'Amérique n'a produit encore qu'un petit nombre d'hommes, dont les noms aient mérité de passer à la postérité; *Francklin* et *Washington* sont peut-être les seuls auxquels il puisse se glorifier d'avoir donné le jour. J'espère que le lecteur me saura gré de lui en faire connoître un, qui se seroit sans doute illustré dans le monde civilisé, mais qui, poussé par les circonstances hors de la carrière pour laquelle il sembloit être né, y a trouvé un genre de gloire nouveau. Quoique vivant encore, et considéré par une puissance de l'Europe comme un pirate ou un brigand, il ne mérite pas moins, par l'originalité de son caractère, l'étendue des connoissances qu'il a uniquement puisées dans son esprit, les vastes projets qu'il a conçus, et par ceux qu'il a exécutés, l'attention de l'homme impartial qui se plaît à contempler le sceau du génie, par-tout où la nature paroît l'avoir imprimé.

George-Auguste BOWLES est né dans le Maryland, un des États-Unis; son père, Anglois de naissance, avoit amassé une fortune considérable et jouissoit de l'estime de ses concitoyens, parmi lesquels il occupoit une place honorable. En 1775, lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis, le jeune *Bowles*, à peine sorti de l'enfance, courut après les aventures de la vie militaire, pour laquelle il sembloit être né. Dire la raison qui lui fit préférer le parti Anglois à celui dans lequel sa naissance sembloit le retenir, c'est ce qu'il seroit difficile de déterminer; lui-même ne sauroit aujourd'hui s'en rendre compte. Il est probable que l'élégance et la bonne tenue des régimens Anglois, décidèrent seules son choix. A peine âgé de treize ou quatorze ans, il s'échappa de la maison paternelle, et se présenta en qualité de volontaire dans un régiment d'infanterie Anglois, où il fut admis sans difficulté. Après un an de service il fut reçu dans les Royalistes du Maryland, commandés par le colonel *Jacques Chalmers*, homme distingué dans le parti par ses talens, sa grande fortune et son attachement à la mère-patrie.

Embarqué en 1777 pour la Jamaïque avec son régiment dans lequel il avoit obtenu le grade d'officier, il vint avec lui à Pensacola dans la

Floride, où il fut privé de son emploi pour cause d'insubordination ou d'inexactitude. Bien loin d'en ressentir la moindre peine, il supporta son sort avec indifférence et même avec joie. Elevé sur les frontières des peuples sauvages, au milieu des forêts, accoutumé à s'abandonner sans restriction à ses penchans, le jeune *Bowles* ne pouvoit concevoir que la discipline militaire fût aussi imposante; il pensoit que le courage seul étoit nécessaire à une armée, et ne pouvoit s'astreindre à mille petits devoirs qui lui paroissoient insignifians. Cependant, que devenir, sans moyens d'existence, dans un pays étranger qui ne présente aucune ressource! Il sembloit toucher au moment où l'infortune fait naître le désespoir, lorsqu'il apprit qu'un parti de la nation Creek venu pour chercher les présens que le gouvernement Anglois avoit coutume de leur faire, étoit sur le point de retourner dans ses forêts. Fier alors de la vie indépendante qu'il pouvoit mener avec eux, il jeta avec mépris à la mer l'habit d'uniforme dont il étoit revêtu, et fut joindre le parti qui le reçut avec plaisir et amitié.

Après être resté quelques mois avec ses nouveaux protecteurs, il voulut revoir le pays où il avoit éprouvé une humiliation qui sembloit l'avoir réduit à la vie sauvage: il prit donc congé

d'eux et partit pour Pensacola. Arrivé de l'autre côté de la baye sur laquelle cette place est bâtie, il vit flotter près du rivage une barrique défoncée. Sans écouter autre chose que son goût pour la nouveauté, il se fait un mât avec une branche d'arbre, une voile avec sa couverture, il leste la barrique avec quelques cailloux, et dans ce nouveau navire, traverse la baie, observant seulement de se tenir à peu de distance du rivage. Ce fut là, dit-il lui-même, qu'il prit le goût de la navigation, et qu'il se fit une loi de chercher dans son imagination des ressources dans les momens les plus difficiles.

Revenu chez les Creeks après une absence d'un an, il parut vouloir s'attacher à eux pour toujours. Il épousa une fille d'un de leurs chefs et gagna leur amitié par son courage, sa générosité et la sagesse de ses conseils. En 1779, lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et l'Espagne, il se distingua par son sang froid et la supériorité de son génie. Ami constant des Anglois malgré l'affront qu'il en avoit reçu, il engagea ses frères d'armes à aller au secours de Pensacola, assiégée par les Espagnols. A la tête du parti qu'il avoit formé, il entra dans la ville où il se conduisit en guerrier consommé. L'attaque de la Mobile lui fournit une nouvelle occasion de se distinguer; les applaudissemens

de l'armée qu'il y mérita en diverses circonstances, engagèrent le général *Campbell* à lui proposer une compagnie, qu'il accepta : mais peu de temps après il en fut privé par une cour martiale, qui fut sur le point de le condamner à perdre la vie pour avoir menacé un de ses supérieurs à la tête de l'armée. Dégoûté pour jamais du service Européen, il revint se jeter dans les bras de ses amis au sein desquels il avoit laissé ses enfans comme un gage de son amour et de sa fidélité. Quoiqu'à peine âgé de dix-neuf ans, il leur avoit déjà inspiré une sorte de vénération ; et en étoit tellement chéri, qu'ils ne le nommoient que le guerrier bien aimé.

Il demeura avec eux une année entière, pendant laquelle il ne resta pas oisif. Les conseils qu'il leur donna, les nouveaux moyens de défense et d'attaque dans lesquels il les instruisit, devoient leur assurer, en cas de besoin, une constante supériorité sur leurs ennemis. Incapable de rester dans une longue inaction, il partit pour aller visiter les côtes de la Floride. Après les avoir parcourues dans toute leur longueur, il s'embarqua pour la Providence, où il sollicita pour sa nation des secours en armes et en munitions de guerre de toutes espèces. Les ayant obtenus, il revint dans la Floride, débarqua en dépit des Espagnols qu'il menaça de sa vengeance

s'ils s'opposoient à ses desirs, et fit transporter sans obstacles toutes ses munitions dans les villages Creeks. Il s'embarqua ensuite avec quelques-uns de ses intrépides frères d'armes, sur le bâtiment de transport qu'il s'étoit procuré, leur apprit la manœuvre, et croisa avec eux dans le golfe de la Floride où il prit plusieurs bâtimens Espagnols, destinés pour la Havane ou la nouvelle Orléans.

Gêné dans son commerce par un ennemi qu'il avoit méprisé jusqu'alors, le gouvernement Espagnol se couvrit de honte en mettant à prix la tête d'un homme qui n'étoit point né son sujet, et qui lui faisoit la guerre avec loyauté. Une corvette envoyée sur les côtes de la Floride pour protéger les navires marchands, fut plusieurs fois contrainte de se retirer; et malgré les forces et la fourberie de l'Espagne, *Bowles* continua à tenir la mer avec avantage.

Revêtu dans sa tribu d'une autorité sans bornes, il ne cessa, après la paix de 1783, de s'occuper à améliorer le sort de ses frères d'armes. Menacé en 1785 d'avoir à soutenir une guerre contre les habitans de la Géorgie dont l'assemblée avoit vendu des terres appartenantes aux Creeks, il partit pour Augusta où se tenoient les Etats, et assista régulièrement à toutes les discussions qui avoient rapport à l'objet qui l'avoit

attiré. Après avoir pris tous les renseignemens qui pouvoient lui être utiles, assuré qu'il n'avoit rien à redouter des habitans de cette province, il vint rejoindre ses amis qu'il informa de tout ce qu'il avoit appris. Pour plus grande sûreté, il proposa cependant une ligue générale avec les autres nations Indiennes, depuis la Floride jusqu'au Canada, et des députés partirent immédiatement pour faire des propositions qui furent unanimement adoptées.

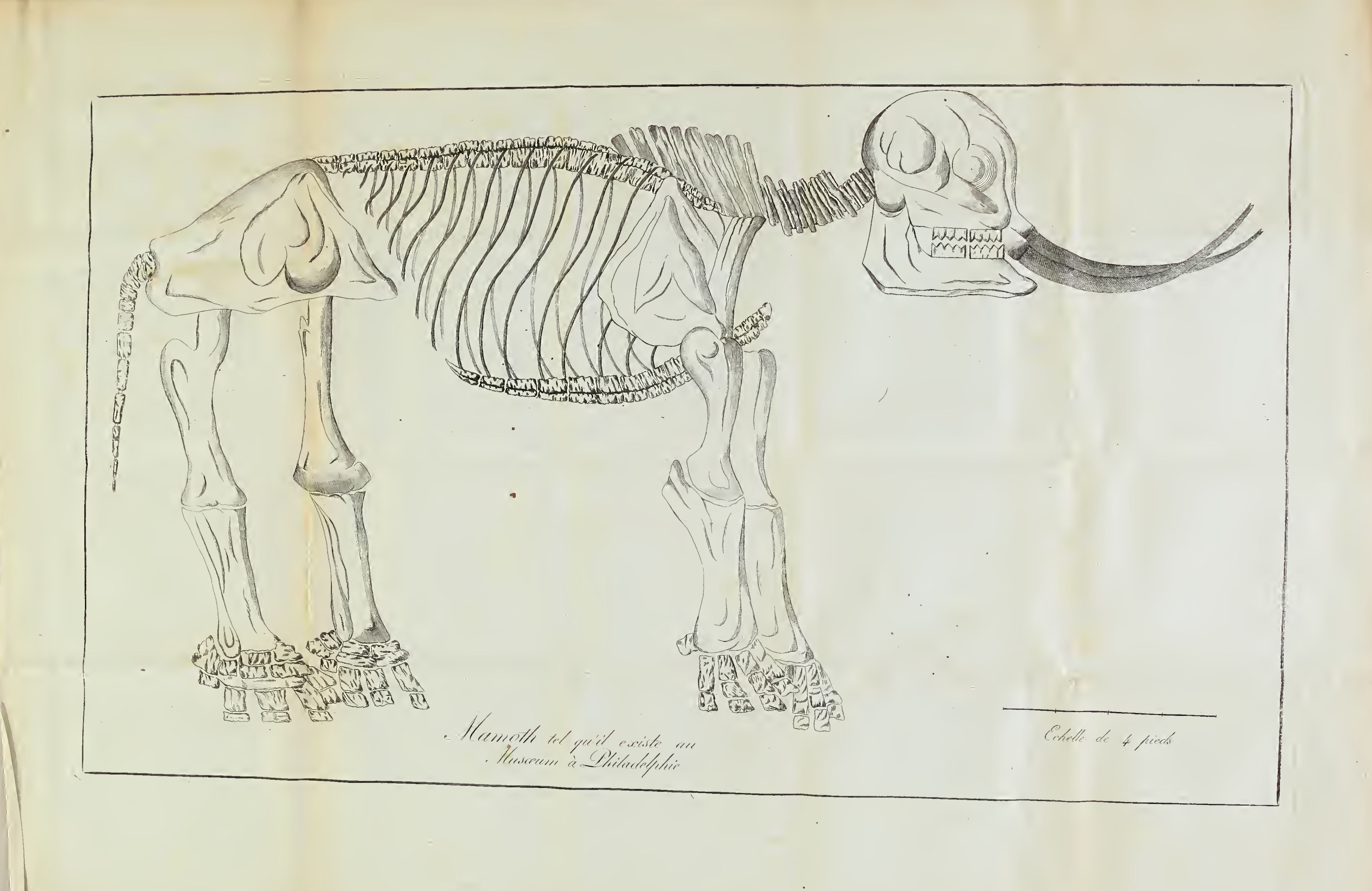
Pour soutenir efficacement ces mesures, *Bowles* muni de tout l'argent qu'il avoit pris sur les divers bâtimens Espagnols dont il s'étoit emparés, partit pour Saint-Augustin d'où il passa à la Providence. De retour en 1787 avec un navire chargé de munitions, quelle fut sa surprise, lorsqu'il apprit que les Espagnols avoient traité pendant son absence avec les chefs Creeks, auxquels ils avoient distribué un grand nombre de médailles d'argent : que ceux-ci s'étoient engagés à faire la guerre aux Géorgiens, et que déjà ils avoient reçu des armes et une assez grande quantité de poudre à tirer. Il n'eut pas de peine à leur faire sentir l'inconséquence de leur conduite. Sur son invitation, ils renvoyèrent leurs médailles au Gouverneur, dont la haine pour *Bowles* augmenta à proportion de l'affront qu'il pensoit en avoir reçu.

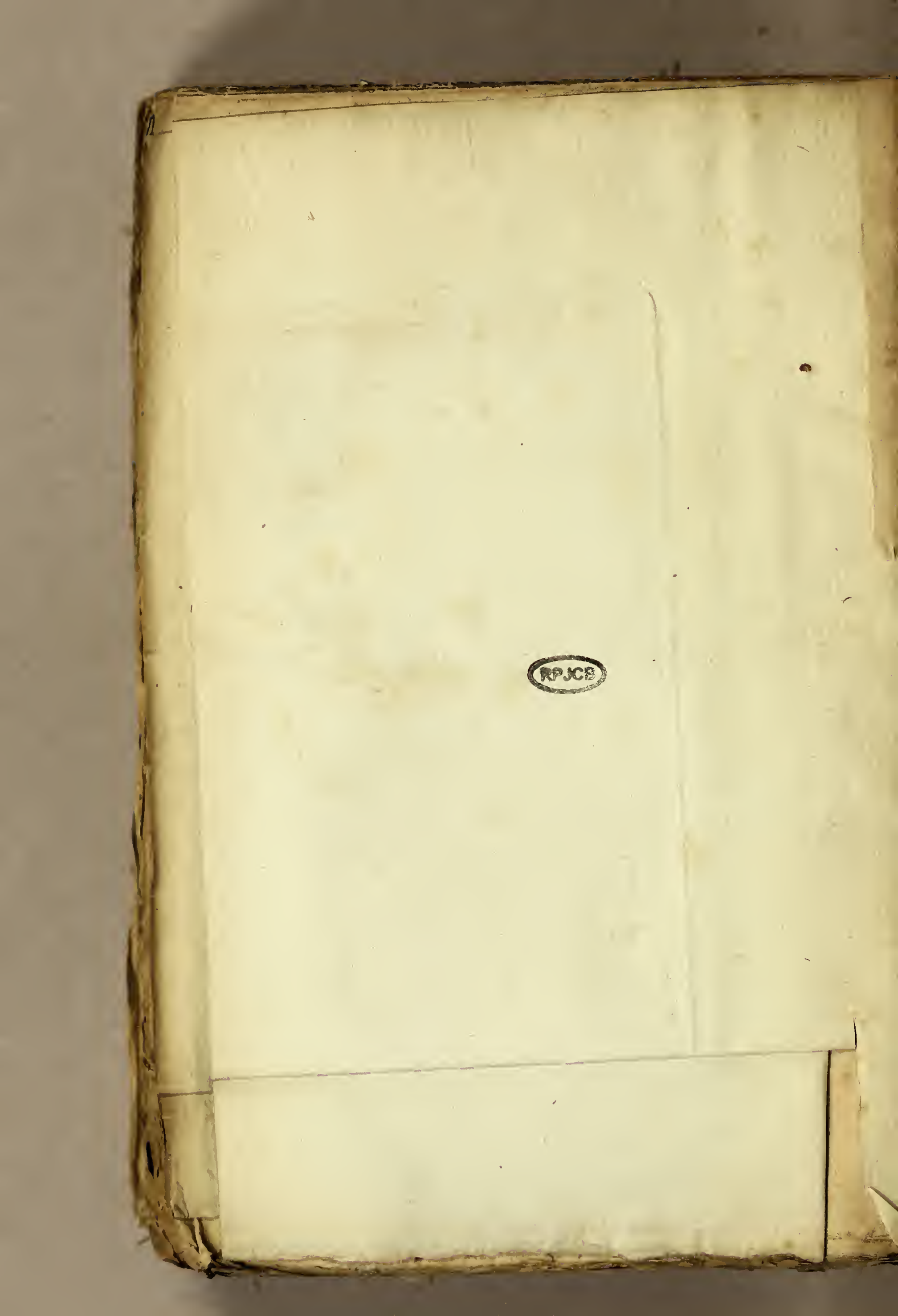
La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne qui avoit été sur le point d'éclater, n'ayant pas eu lieu, les Géorgiens de leur côté restant dans l'inaction, *Bowles* profita de ce moment de calme pour mettre à exécution le projet qu'il avoit conçu depuis long-temps. Il consistoit à déclarer libres à tous les peuples commerçans, les ports d'Apalachicola, Oakwelakre et Tampé; de faire part officiellement de cette détermination aux états voisins, et d'adopter une flamme particulière pour que leurs navires puissent être respectés.

Pour assurer le succès de ses mesures, il envoya quelques centaines de guerriers à Apalachicola et à Tampé, et fut lui-même à Oakwelakre où quelques émissaires de l'Espagne tentèrent de l'assassiner : mais la tentative ne produisit autre chose qu'une incursion sur les *Apaloches*, petit poste Espagnol dans la Floride, qu'il mit à contribution, et dont les hommes qu'il soupçonnoit d'être les auteurs du complot tramé contre ses jours, furent heureux de se trouver absens. Ainsi, cet homme plus grand que la plupart de ceux qui ont obtenu ce titre, employoit toutes ses facultés à discipliner, instruire et civiliser une nation nombreuse et brave, qui bientôt auroit pu être comptée au nombre des peuples policés, si la basse jalou-

sie de l'Espagne n'avoit arrêté ses desseins généreux. Un homme tel que *Bowles* lui donnoit de l'ombrage, il falloit mettre à l'abri ses possessions de la Floride et de la Louisiane, et se défaire de lui à quelque prix que ce fût.

Deux officiers Espagnols jugèrent à propos de se déshonorer aux yeux du monde entier, pour seconder le gouvernement dans les honteux moyens qu'il crut nécessaire d'employer. Ces deux hommes nommés *Hevia* et *Rousseau*, furent chargés de se rendre auprès de la nation Creek avec une lettre du gouverneur de la Louisiane directement adressée au général *Bowles*. Il lui mandoit que les propositions de paix faites par les peuples dont il étoit le chef, étant de nature à n'être décidées que par la cour, il les avoit envoyées à Madrid : que, cependant, il avoit des ordres de traiter sur différens points avec les peuples voisins, et étoit disposé à le faire à leur grande satisfaction. Il ajoutoit, qu'un traité de cette nature éprouveroit des discussions interminables, si les chefs chargés de pouvoir de leurs nations ne se rapprochoient point : convaincu de son desir pour le rétablissement de la paix et de la bonne harmonie, il prenoit le parti de lui envoyer un navire avec deux officiers chargés de l'accompagner à la nouvelle Orléans, où toutes les difficultés se termineroient facilement ;


Mamoth tel qu'il existe au
Musæum à Philadelphie
Echelle de 4 pieds


RPJCB

facilement : il se faisoit en son particulier un plaisir de le voir et de traiter avec lui ; il finissoit en lui disant qu'il avoit eu soin de pourvoir le bâtiment de tout ce qui pourroit rendre sa traversée agréable ; et que les officiers chargés de l'escorter, avoient ordre de lui obéir, et de le traiter avec toute la considération et le respect qu'il méritoit.

Après avoir pris lecture de cette lettre, *Bowles* présenta les officiers aux guerriers qui l'entouroient, et assembla un conseil pour décider ce qu'ils avoient à faire. Plusieurs considérés témoignèrent de la défiance ; mais les officiers ayant juré sur leur honneur et celui de leur nation, que le général seroit de retour avant quarante jours, il engagea lui-même ses frères d'armes à le laisser partir. Arrivé à la nouvelle Orléans, il se présenta chez le gouverneur qui le reçut avec tous les témoignages extérieurs d'amitié. Étant entré en pourparler relativement aux intérêts de sa nation, celui-ci feignit de n'avoir pas le droit de transiger sur quelques articles qu'il prétendoit être de la plus haute importance ; et en dépit de l'honneur national engagé par les deux officiers, il fit embarquer *Bowles* pour la Havane, d'où peu de temps après il partit pour l'Espagne.

Arrivé à Madrid, il proposa à la cour de

prendre le roi d'Angleterre pour arbitre; mais au lieu d'y consentir, le gouvernement Espagnol chercha à le séduire par l'offre d'une grande fortune et d'un poste brillant dans l'armée; *Bowles* rejeta avec indignation l'une et l'autre proposition qui, en le déshonorant à ses propres yeux, l'eût fait regarder comme un traître par la nation qui l'avoit adopté. Sur son refus, la garde chargée de le surveiller, fut doublée; on lui fit entendre qu'il avoit trop d'ascendant sur l'esprit des Indiens, pour qu'on lui permît jamais de retourner dans les Florides; qu'il devoit accepter les offres du Gouvernement ou rester à perpétuité confiné dans les prisons. Au lieu de le disposer à entrer en accommodement, ces mauvais traitemens n'ayant fait que l'exaspérer davantage, l'on changea de batterie. Sa table fut couverte des mets les plus exquis, des vins les plus délicieux; on lui prodigua les égards de toute espèce, et les officiers qui l'entouroient furent chargés de prévenir ses desirs et de lui obéir en tout. Mais *Bowles*, dont l'esprit est aussi délié que solide, ne fut point la dupe de ce nouveau procédé; il répondit aux propositions qu'on lui fit, qu'un traité conclu avec un prisonnier étoit nécessairement nul, et que pour lui assurer quelque solidité, on devoit commencer par lui rendre sa liberté.

Bien loin de condescendre à cette proposition, l'Espagne ajouta une nouvelle fourberie à celles dont elle avoit usé jusqu'alors. Un alcade vint lui annoncer que le roi avoit nommé à Cadix deux Commissaires pour traiter avec lui, et que pour terminer toutes difficultés il devoit se rendre dans ce port. Une voiture l'attendoit à la porte; il y monta le jour même, escorté d'un officier qui avoit ordre de lui obéir ponctuellement. Après une détention de huit mois dans la capitale, il arriva à Cadix, où il fut de nouveau renfermé pendant une année entière. Pendant cet intervalle on lui fit une proposition, sur laquelle il faut l'entendre parler lui-même.

« Un envoyé, dit-il dans une lettre à un de ses amis, vint un jour m'annoncer que si je voulois écrire au ministre actuel M. le duc *d'Alcudia*, et accuser les comtes *d'Aranda* et *Florida Blanca*, des mauvais traitemens que j'avois éprouvés, je serois reconduit à la cour, où mes affaires se termineroient à ma plus grande satisfaction : (ces deux personnages étoient alors disgraciés, éloignés de la cour et persécutés;) l'indignation que je témoignai à cette proposition ne peut aisément s'exprimer ; j'ordonnai au porteur de paroles de ne pas la répéter, s'il ne vouloit encourir ma colère : en ce cas, me répliqua-t-il froidement, vous devez vous préparer à partir

pour les Philippines. Il fut heureux de lire alors sur ma figure l'impression de la fureur qu'il avoit fait naître dans mon cœur ; quelques instans plus tard il en eût probablement été la victime.

» Peu de jours après cette infame proposition, ajoute-t-il, je fus conduit à bord d'un navire dont on me laissa ignorer la destination. Tout mon bagage fut, sans doute à dessein, laissé à terre ; et presque nu, dans la plus rude saison de l'année, je fis le voyage de Lima par le cap Horne. Là, on me renouvela les propositions qui m'avoient été faites de la part du roi d'Espagne, et sur mon refus je fus embarqué pour Manille, ou j'arrivai le 27 novembre 1795. »

Le lendemain de son arrivée, on lui lut les motifs de sa détention et les raisons de son confinement dans cette isle. Sa Majesté Catholique l'accusoit d'avoir voulu s'emparer de ses états de la Floride, et en déclarer les ports libres à toutes les nations amies de la sienne ; on lui annonçoit que pour le bien de S. M. il devoit rester dans l'isle jusqu'à de nouveaux ordres. Il pouvoit y exercer l'emploi que bon lui sembleroit ; mais en cas de refus, il devoit lui-même pourvoir à ses besoins. Il éprouva pendant un emprisonnement de plusieurs mois toutes sortes de mauvais traitemens, jusqu'à ce qu'enfin

le gouverneur reçut l'ordre de le renvoyer en Europe.

« Ce fut le 2 février 1797, à dix heures du matin, dit-il encore, que l'on vint m'annoncer qu'en conformité des ordres du roi, je devois me disposer à partir le soir même. A deux heures après midi je m'embarquai en effet sur le navire *la Pure Conception*, qui fut relâcher à l'isle de France. Ce fut là que j'appris les premières nouvelles de la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, ainsi que la cession de la Louisiane à la France. J'y fus également informé que cette dernière puissance menaçoit les États-Unis, qui de leur côté sembloient disposés à soutenir la querelle. Plusieurs Capitaines de navires marchands destinés pour New-York, Baltimore ou Philadelphie, me proposèrent de me donner passage; mais j'avois formé le projet de m'emparer du bâtiment Espagnol que je montois, et de me rendre avec lui auprès de mes amis; je refusai donc toute espèce de proposition.

» Malgré toute ma prudence et ma discrétion, ajoute-t-il, l'on soupçonna mon dessein, et l'on éloigna les hommes avec lesquels je semblois avoir la plus légère intelligence. Arrivé à l'isle de l'Ascension, je trompai la vigilance de mes gardes et me rendis à Sierra-Leone, où le gouverneur *Zacharie Makanly* m'offrit un passage

pour Londres, sur une goelette prête à mettre à la voile. Accueillis par une violente tempête, nous fûmes contraints de relâcher aux isles du Cap vert, où je rencontrai le vaisseau du roi l'*Isis*. Le capitaine *Mitchell* me prit à son bord et me conduisit à Portsmouth. »

A son arrivée en Angleterre, le général *Bowles* manquoit des objets de première nécessité; mais instruit que M. *Pitt* étoit au château de Walmer, il s'y fit conduire, et y resta plusieurs jours, pendant lesquels il se reposa de ses fatigues, et rétablit sa santé épuisée par le voyage et la mauvaise nourriture. Muni d'un mémoire apostillé par M. *Pitt*, il se présenta à Londres chez le duc de *Portland*, qui le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et lui donna pendant tout son séjour, un membre de l'administration chargé de veiller à tous ses besoins et de satisfaire tous ses goûts. Comblé des bienfaits du Gouvernement, qui lui accorda tous les secours qu'il demanda pour sa nation, il partit après un assez long séjour en Angleterre, emportant avec lui le desir de se venger d'un Gouvernement barbare et fourbe, qui, contre le droit des gens et les premiers principes de l'honneur, l'avoit emprisonné et maltraité.

Depuis cette époque, il a cherché à faire à l'Espagne tout le mal dont il a été capable; il

lui a pris plusieurs bâtimens marchands, et n'a cessé de troubler la tranquillité de la partie de ses possessions qui l'avoisinent. Enfin, en 1801, ayant levé un parti assez considérable, il marcha sur les Apalaches, chassa du fort la garnison Espagnole sans qu'elle osât tirer un coup de fusil; encloua les canons, renversa une partie des fortifications, et le conserva jusqu'à ce que le gouverneur de la nouvelle Orléans envoya contre lui des forces supérieures, auxquelles il ne jugea pas à propos de résister.

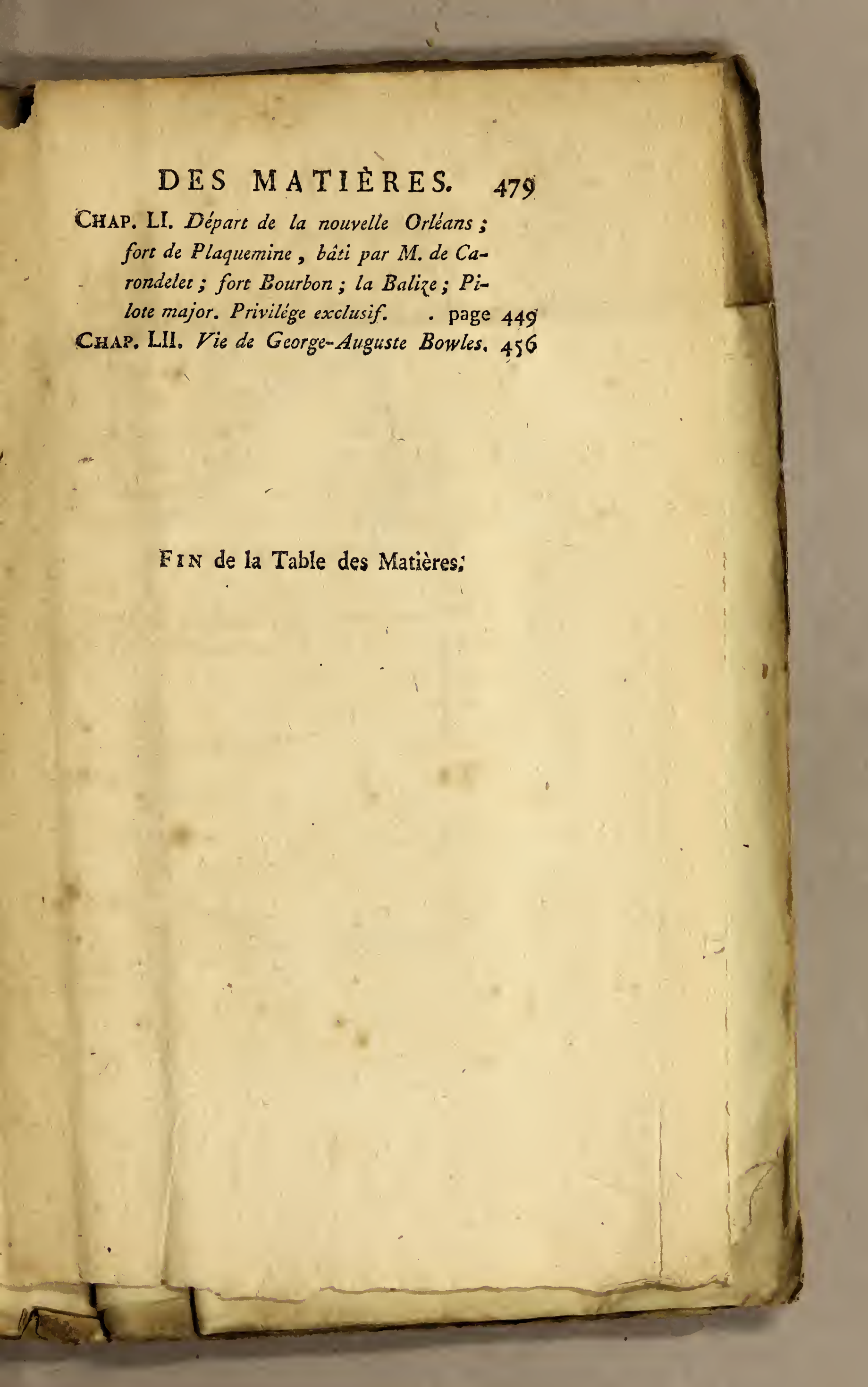
Bowles est grand, bien fait, d'une figure agréable, quoique presque aussi olivâtre que celle des peuples avec lesquels il vit. Marin avant d'avoir vu un navire, mathématicien sans avoir appris les premiers élémens de cette science, chimiste et mécanicien, il est probable que si son génie ardent se fût porté particulièrement à une de ces sciences, il l'auroit poussée au plus haut degré de perfection. Il dessine avec beaucoup de vérité, lève un plan avec facilité et intelligence, parle françois, espagnol, ainsi que presque tous les dialectes des Sauvages dans cette partie du continent, avec autant d'aisance que sa langue naturelle, et réunit les qualités de l'ame à celles de l'esprit et du corps.

Je ne finirai pas cet abrégé de sa vie sans rapporter un trait qui prouve cette dernière vérité

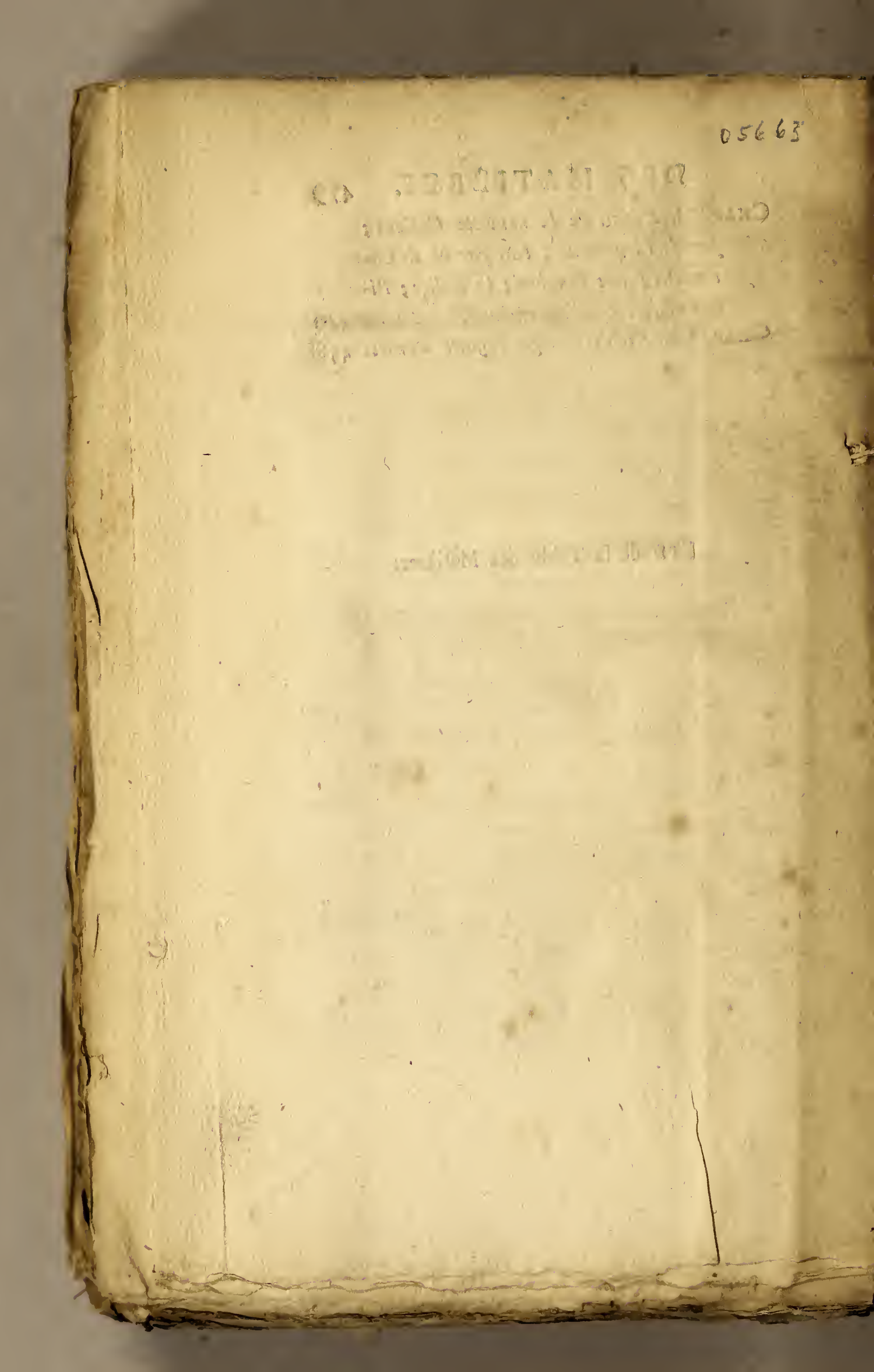
de la manière la plus évidente. Pendant sa traversée de la Havane en Espagne, un des officiers, qui l'avoit si honteusement trahi, et qui alloit probablement demander le prix de son déshonneur, tomba à la mer. Toujours lents dans leurs manœuvres, les matelots Espagnols ne se pressoient pas d'aller à son secours. *Bowles* qui étoit alors sur la poupe du navire, plongé dans de profondes réflexions, n'eut pas plutôt apperçu ce misérable luttant contre les flots, que ne voyant que l'homme dans le monstre qui l'avoit trompé, il s'élança à l'eau et arriva à lui à l'instant où les forces sembloient l'avoir abandonné. L'ayant amené jusqu'au bord du navire, « malheureux, lui dit-il en espagnol, assez haut pour être entendu de tout l'équipage, je pourrois me venger, je le devrois peut-être, mais non ; vis, pour te souvenir que tu dois l'existence à celui à qui ta perfidie a enlevé la liberté. » En même temps il l'aida à remonter à bord, où il eut besoin de tous les secours de l'art pour être rendu à la vie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

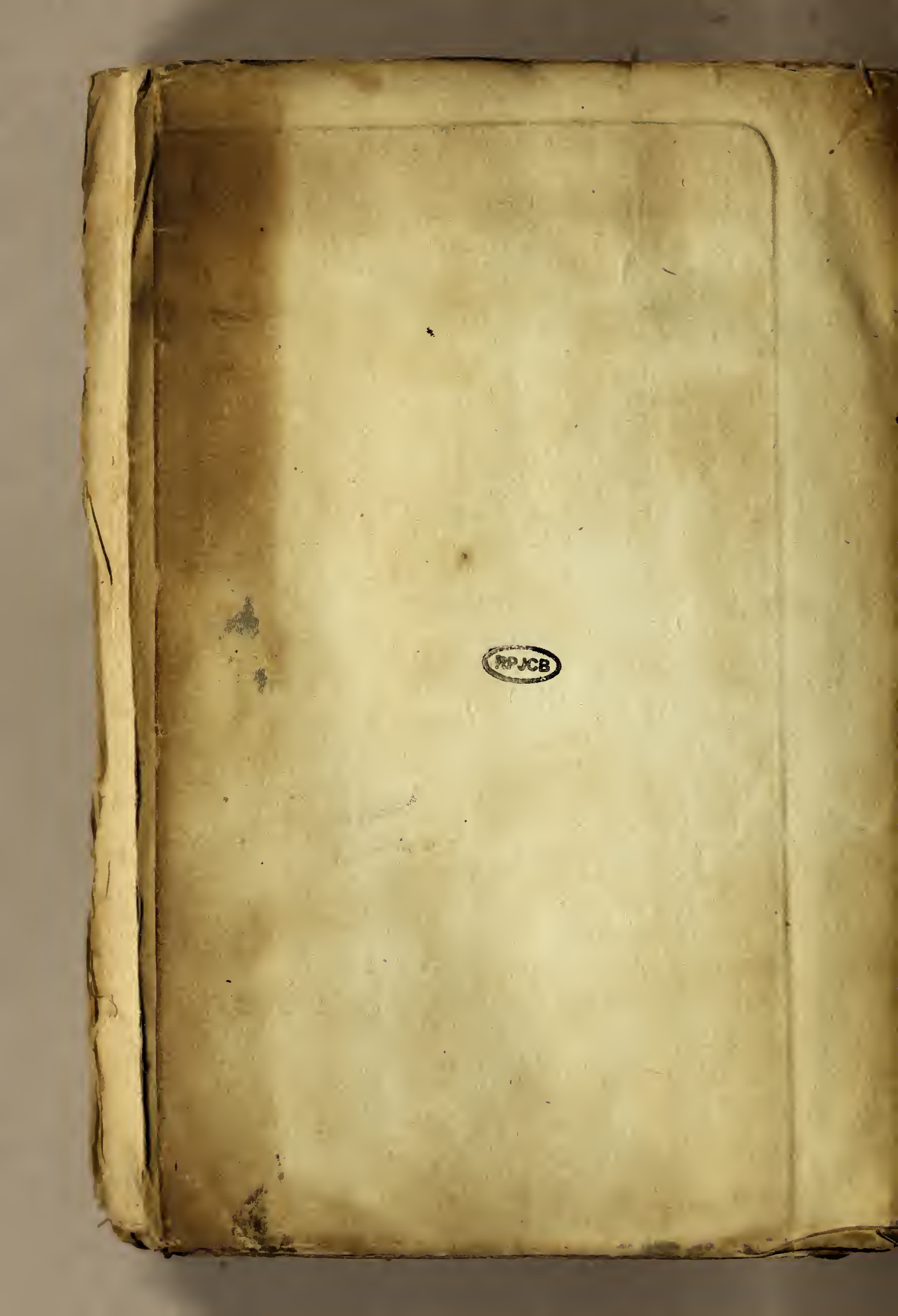


FIN de la Table des Matières.





CARTE
DU MISSOURI
Levée ou Rectifiée dans toute son
Etendue.
Par F.ois Perrin du Lac
l'An 1802.
MISSOURI
MISSISIPI
R. Platte
R. des Loups
R. des Kances
Rivière des Grands Os
R. Blanche
R. de Chayenne
R. des Poncas
Village des Poncas
Machey 1796
Jacques
Traces de
Dans cette partie il y a beaucoup d'ours blancs
Ancien Village de la nation Paducas
Grand Desert de sable mouvant où il n'y a ni bois ni terre ni pierre ni eau ni animaux excepté des petites torbues de diverses couleurs.
Pays de montagne et de sable
Pays sabloneux et inégal
Village des Républiques
Village des Kances
Cette Riviere prend sa source près des sources de la riviere de Santafé
St. Louis
St. Charles
R. des Sioux
R. des Soldats
R. a Boyer
R. Come de Cerf
Village des grands Panis
R. Saline
R. Petit Nimaha
R. Grand Nimaha
Petite Riviere Platte
Prairie du Feu
R. Petit Charleston
R. Grand Charleston
R. de l'Eau bleue
R. a la Loutre
R. du Bois
R. Gasconade
Villages des grands et petits Os
Grand Rapide
47
46
45
44
43
42
41
40
39
38
107
106
105
104
103
102
101
100
99
98
97
96
95
94
93


RPJCB